





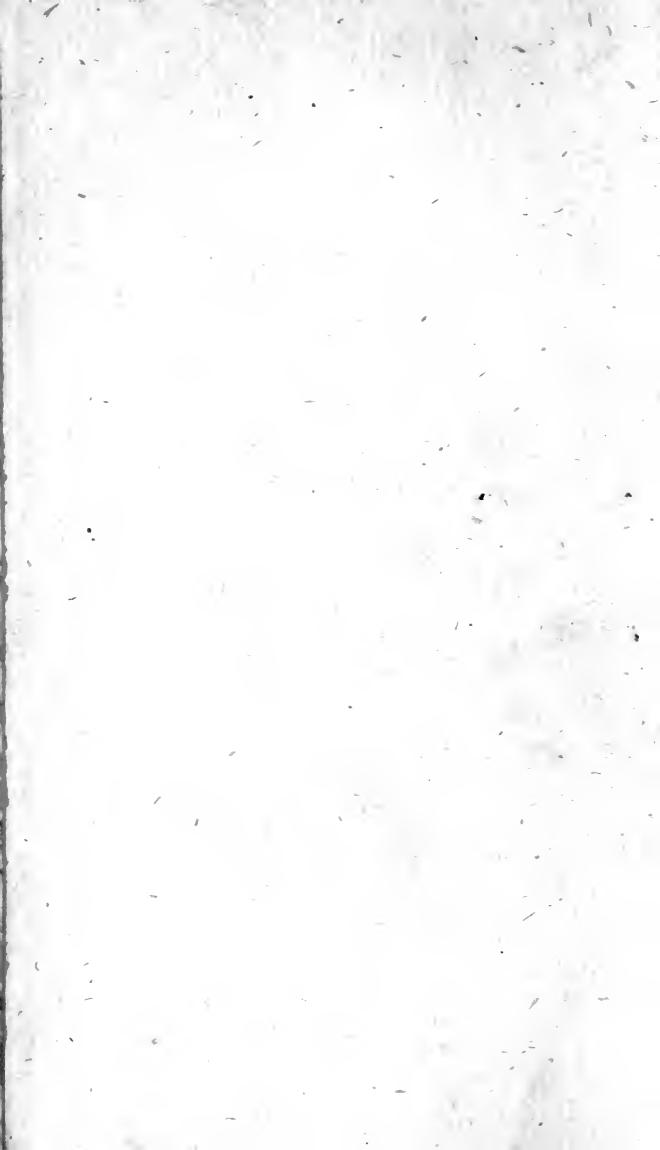
University  
**BIBLIOTHECA**  
Ottavienze











# CAUSES CELEBRES

ET  
INTERESSANTES,  
AVEC

LES JUGEMENS  
QUI LES ONT DECIDEES;  
RECUEILLIES

*Par Mr. GAYOT DE PITAVAL,*

*Avocat au Parlement de Paris.*

TOME QUATORZIEME



A LA HAYE,

Chez JEAN NEAULME

M. DCC. L.



HV

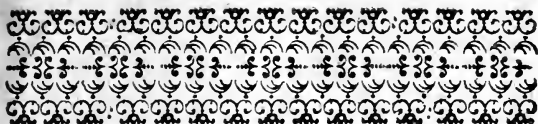
6211

G39

1747

V. 14

coll. Spic.



## AVERTISSEMENT.

**J**E ne dois point craindre , en continuant mon Recueil , le sort de ceux qui continuent des Ouvrages d'imagination , dont ils ont épuisé les agrémens. Leur même stîle ne sauve point l'ennui qu'ils causent , & les endroits foibles & languissans ne sont point rachetés par des beautés piquantes. Mais mon sujet est intarissable , ou pour parler mieux , mes sujets sont infinis ; & la cupidité des hommes qui se signale dans le Barreau , me fournit des Causes aussi variées qu'abondantes. Le Public qui a goûté le choix que j'en ai fait , a fait naître à un Jurisconsulte la pensée d'abrégér mon Ouvrage. Mais à quelques endroits près que j'aurois pû mettre dans un plus petit espace , les raisonnemens mis en œuvre dans les Causes que je donne , ne perdront-ils rien de leur force & de leur clarté ? Si on les veut resserrer , n'étouffera-t-on point une partie des graces de l'éloquence qui les anime ? Gagneroit on beaucoup si on mettoit à l'alambic les Oraisons de Cicéron ? ne seroit - ce pas le décomposer ? & la moindre perte que l'on feroit , ce seroit celle du nombre & de l'harmonie du discours. Tel est le sort qu'on feroit éprouver aux Orateurs de nôtre Barreau dans un abrégé de leurs Plaidoyers eloquens.

Je commence par l'Histoire de Monsieur de Montmorency , dont le crime quoique très - énorme , auroit pû lui être pardonné à cause des services qu'il avoit rendus à l'Etat , & qu'il pouvoit encore rendre

## IV. AVERTISSEMENT.

étant à la fleur de son âge. Son nom, sa naissance, ses ancêtres étoient encore des titres pour mériter cette grâce. J'ai recueilli toutes les circonstances du Procès & de la mort édifiante. J'ai voulu faire une Histoire un peu étendue en faveur de ceux qui aiment ce genre d'Ouvrages dont j'ai varié mon Recueil, afin que comme Historien, je pusse délasser les esprits que j'exerce comme Avocat. Le mélange des Causes historiques avec celles du Barreau, a passé en coutume dans mon Ouvrage. Je prétens avoir acquis la prescription.

L'Auteur auquel je me suis le plus attaché dans le récit des faits, est celui qui a fait l'Histoire de M. de Montmorency ; parce que j'ai crû que la vie de ce Seigneur étant son unique objet, il n'auroit rien oublié d'essentiel. Je n'ai pas laissé de consulter d'autres Historiens, & d'y ajouter des circonstances & des faits qu'il a omis, j'ai rapporté la procédure du Procès criminel qu'il n'a pas vû, & l'Arrêt contre les Comtes de Bouteville & des Chapelles, & j'ai ajouté bien des choses qui ont trait à cette Histoire. Je lui ai laissé son stile tel quel, & toutes les réflexions qui lui sont propres, & ai rendu des faits de la même façon que lui, quand ce sont des récits, où pour les exprimer, la langue est une entre tous les Ecrivains. J'ai aussi puisé dans la vie de Madame de Montmorency qui est beaucoup mieux écrite, & que l'on attribue à l'Abbé de Choisy. J'ai combattu en faveur de la vérité, quelque respect que j'aye pour lui, l'opinion qu'il a de son Héroïne, qu'il ne croit pas avoir trempé dans le crime de son époux, quoiqu'elle en ait été le principal mobile.

J'ai omis avec l'Historien de M. de Montmorency la Harangue que fit le Duc d'Epéron pour fléchir le Roi en faveur de cet illustre Criminel, je la mettrai ici.

*Je ne cherche point, dit-il à ce Prince avec cet air*

# AVERTISSEMENT. v

air noble , qui ne peut pas être copié quand la nature ne l'a pas donné , à justifier le Duc de Montmorency , mais à apaiser votre Majesté. Son crime est grand & manifeste , c'est ce qui le rend plus digne de votre clémence. Je vous demande sa grace avec d'autant plus de confiance , qu'ayant reçu une pareille marque de votre bonté dans une occasion presque semblable , je puis me vanter que votre Majesté n'a pas eu lieu de s'en repentir , je ne suis pas le seul , SIRE, ajouta adroitement le Duc d'Épernon , qui vous suis redevable d'un si grand bienfait , M. le Cardinal de Richelieu y a eu autant de part que moi. Nous étions l'un & l'autre dans les intérêts de la Reine votre mere , dans un tems où le nom de votre Majesté nous étoit contraire. Si vous nous eussiez alors abandonné à la rigueur des Loix & de la Justice , vous vous seriez privé des services utiles de M. le Cardinal , & de la gratitude que j'ai toujours conservée. La jeunesse de M. de Montmorency mérite autant d'être excusée , que les bonnes intentions de M. le Cardinal , & les miennes durant les troubles , dont j'ose vous rappeler la mémoire.

Voyez la Vie du Duc d'Épernon par Girard.

Ce parallele que le Duc d'Épernon fit du crime du Duc de Montmorency avec le sien & celui du Cardinal de Richelieu , dût mortifier extrêmement ce grand Ministre dans cette conjoncture. J'aurois voulu entrer dans son ame pour sçavoir ce qui s'y passa , & le flux & le reflux de tant de pensées qui l'agiterent , sans qu'il ôsât les faire paroître.

Il faut pourtant dire à la louange de ce grand homme , que ses vengeances ont toujours été animées de la justice , de l'amour du bien du Royaume.

Je ne puis m'empêcher de dire que quelque défaut qu'on lui impute , c'est un des Ministres des plus accomplis , qui ait jamais tenu le timon de l'État. Cette vérité étoit tellement gravée dans le fond de tous les cœurs , qu'au lieu des imprécations dont

## VI Avertissement.

la mémoire de bien des Ministres a été chargée longtemps après leur décès , si l'on ne respecta pas d'abord sa mémoire , peu de tems après il fut regretté universellement ; & même l'on dit hautement que s'il eut vécu dans la Minorité de Louis XIV. on n'auroit point éprouvé les troubles qui agiterent le Royaume ; & ce commencement d'un Règne qui fut si glorieux dans la suite , auroit été serein & paisible.

L'hérésie terrassée , la Maison d'Autriche abaissée , les Grands soumis , rangés sous l'obéissance qu'ils doivent au Monarque ; les belles Lettres protégées , distinguées , honorées , les beaux Arts florissans : tel a été son ouvrage , & on peut dire qu'il a été une des plus belles images que Dieu ait sur la terre , de l'intelligence avec laquelle il gouverne tout l'Univers \*. Qu'il ait été vindicatif souverainement ; jaloux de la gloire d'autrui jusqu'à celle du grand Corneille ? qu'il ait plutôt songé à se faire redouter , qu'à se faire aimer. Par ces défauts-là il tenoit à l'homme ; & les Historiens qui prennent par-là le droit de le mépriser , sont très-méprisables eux-mêmes. Car ils ne veulent pas voir que par ses vûes sublimes , l'étendue de ses lumières , sa pénétration profonde , & son génie vaste auquel rien n'échappoit , il nous retraçoit la Divinité.

La Princesse de Condé , sœur du Duc de Montmorency , si pénétrée de l'infortune de son frère , est cette Princesse si fameuse par sa beauté & sa vertu , douée d'un esprit qui faisoit les délices de tous ceux qui l'approchoient ; Henry IV. l'enleva à Bas-

som-

\* Voyez la Lettre LXXIV. que Voiture écrivit , après que Corbie eut été reprise sur les Espagnols par le Roi. C'est peut-être le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un Ministre.



# AVERTISSEMENT. VII

Sompierre , à qui elle étoit destinée , & qu'elle aimoit , pour la faire épouser au Prince de Condé , parce que ce Monarque en étoit amoureux , & qu'il crut trouver dans ce Prince un époux commode. Mais celui-ci la lui déroba , en l'emmenant en Flandres , où ils se réfugièrent. Henry IV. pour la ravoïr , alloit déclarer la guerre à l'Espagne lorsqu'il mourut. Voyez l'Histoire des Amours d'Henry IV. où l'Auteur parle du Conseil que ce Monarque tint après l'évasion de cette Princesse. Il préfera un avis violent à l'avis salutaire de Sillery , qui lui conseilla de ne rien faire , parce que son indifférence ramèneroit le Prince & la Princesse dans le Royaume.

On trouve dans cette Histoire des exemples de la fureur des Duels , puisque le Duc de Montmorency fut obligé par les Loix de l'honneur qui regnoit dans ce tems-là , de se battre contre les Ducs de Rets & de Chevreuse. Ce sujet me rappelle ces beaux vers du grand Corneille :

*Ces satisfactions n'appaisent point une ame ,  
Qui les reçoit n'a rien , qui les fait , se diffame ;  
Et de tous ces accords l'effet le plus commun ,  
Est de perdre d'honneur deux hommes au lieu d'un.*

\*

J'entre à présent dans le Barreau. La seconde Cause que je traite , est celle de Mademoiselle Ferrand. J'ai tâché de rassembler tout ce qui a été dit pour & contre dans cette fameuse Cause , où toutes les finesses de l'art de plaider , ont éclaté.

On n'avoit pas encore vû au Barreau personne qui réclamât un état qui eut été enseveli dans un si long espace de tems , puisque près d'un demi siècle s'étoit écoulé , après que la filiation de Mademoiselle Ferrand avoit été supprimée. Le génie de son

\* Si le Cardinal de Richelieu fit punir le Duc de Montmorency, parce que ce Seigneur ne pouvoit éluder les preuves parlantes de son crime, il n'auroit pas eu le même avantage contre les sieurs Cinq-Mars & de Thou, dont j'ai raconté l'histoire au Tome VIII. & n'auroit jamais pû les faire condamner à mort, s'ils eussent scû se défendre; on leur opposoit un Traité avec l'Espagne, on n'en avoit qu'une copie, ils n'avoient qu'à la dé-avouer.

## VIII AVERTISSEMENT.

Défenseur lui a été nécessaire , pour faire percer à la vérité les ténèbres qui l'obscurcissoient.

L'on voyoit de part & d'autre des mains qui s'efforçoient de lever le voile , & des mains qui s'y opposoient. Mais les Magistrats après ces combats mutuels , l'ont déchiré du haut en bas , comme le fut autrefois celui du Sanctuaire.

Peu de Causes où l'on ait mieux attaqué , mieux défendu , & mieux jugé.

Tout le monde a applaudi à la sagesse de l'Arrêt , parce que la vérité qu'il fait triompher , a pénétré jusqu'au fond du cœur.

La troisième Cause est celle du Negre qui reclame sa liberté ; dépouillé de ce précieux présent que la nature fait à l'homme , il l'a demandé à la Justice , il a réussi à persuader ses Juges. Ce sujet où les Avocats ont signalé leur esprit , a fait beaucoup d'honneur à M. l'Avocat du Roi , qui a fait servir son éloquence à soutenir l'équité.

C'est une Cause des plus singulieres & des plus nouvelles que j'ai fait entrer dans mon Recueil. C'est dans une matiere neuve que l'art de parler , excite les impressions les plus vives ; parce que la surprise que cause déjà le sujet de lui-même , s'unit à celle que font naître les pensées singulieres qu'il inspire à l'Orateur.

Le second Volume commence par la Cause de Mademoiselle de Kerhabu , qui a si longtems occupé le Barreau. C'est ici qu'on peut voir jusqu'où peut aller l'émulation , le zèle & l'éloquence de deux Avocats qui combattent avec de grands talens l'un contre l'autre , qui puisent dans leur matiere tout ce qu'on en peut dire , & qui ne cedent pas par l'impuissance de leur force , mais par l'impuissance du sujet. On verra plusieurs questions réunies dans cette Cause , décidées par plusieurs Arrêts. Sa longueur a sa source dans l'abondance qu'elle fournit , & on peut dire

## AVERTISSEMENT. IX

dire ici qu'il y a quatre Causes dans une seule, décidées par quatre Arrêts.

Dans la seconde Cause de ce Volume, une fille est admise en Religion malgré son pere & sa mere. L'on voit aux mains deux Avocats éloquens, où celui qui triomphe de l'art de l'autre, ne doit sa victoire qu'à la justice de sa Cause qu'il a mise dans un grand jour.

Rien ne nous prouve mieux que les Juges ne prennent point le change, & sont à l'épreuve des artifices de l'éloquence.

La dernière Cause est celle de Monsieur & de Madame de Mazarin, où j'ai mis en œuvre d'excellens matériaux, & ai rappelé des principes de Jurisprudence sur les séparations de corps & de bien, dont le Barreau retentit si souvent à la honte de tant de mariages : Triste fruit de l'antipatie mortelle qui règne dans le cœur de deux époux mal assortis !

Suivant mon usage, où je ramène à mon sujet tout ce qui peut y avoir quelque rapport, j'ai parlé du Cardinal Mazarin, & cité plusieurs traits de ce Ministre qui le dépeignent. Quoiqu'il n'eût pas le génie aussi sublimé que le Cardinal de Richelieu à qui il a succédé, ses éminentes qualités n'ont pourtant point laissé de vuide dans cette place, & ses défauts n'empêcheront point qu'on ne le mette dans le rang des grands Ministres ; & un Ecrivain qui penseroit autrement, se décrieroit. Un jugement qui fait tant d'honneur à la pénétration du Cardinal Mazarin, fut celui qu'il porta sur Louis XIV. dans sa Minorité. Si ce Prince, dit-il, vit âge d'homme, il tiendra sa place parmi les plus grands Rois que nous ayons dans l'Histoire.

Tels sont les sujets que je présente dans ces deux Volumes, où je me suis proposé le même but que j'ai eu dans les précédens. Heureux, si à force de travailler sur tant de sujets singuliers, je pouvois faire de nouvelles découvertes dans l'art de plaire à mon Lecteur, & persuader le Public que ce n'est que par le respect que j'ai pour lui dans mon Recueil, que je tâche de mériter ses suffrages.

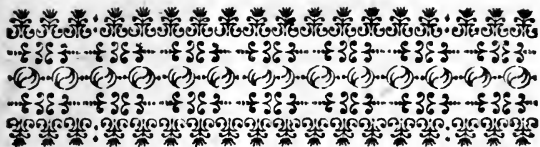
Au

## x AVERTISSEMENT.

*Au reste j'ai cru que je devois dire ici que M. Erard dans son Plaidoyer, qu'il a donné au Public, où il dépeint Madame de Mazarin comme une femme du monde, a ajouté à son tableau des nuances trop fortes, quoiqu'il déclare, qu'il ne prétend donner aucune atteinte à sa vertu. La postérité envisagera Madame de Mazarin comme la Dame la plus aimable de son temps, & qui a toujours su conserver l'estime de la plus saine partie des hommes, malgré le dessein extraordinaire qu'elle forma de se séparer de son époux, & d'aller respirer l'air d'un autre climat. Elle fit un accord merveilleux de l'amour, qu'elle inspiroit à tous ceux qui la voyoient, avec l'estime qu'elle faisoit naître dans leur ame.*

*A l'égard de M. de Mazarin, M. de Saint Evremond charge extrêmement son portrait dans l'Oraison funèbre de Madame de Mazarin, il faut le ramener à la vérité de l'idée, qu'on doit avoir de ce Seigneur : il avoit les qualités essentielles de l'honnête homme aux yeux des hommes, & aux yeux de Dieu, quoique leurs regards souvent ne se rencontrent point. Les petits ridicules qu'on lui a prêtés ne touchent point au fonds, & peuvent être soupçonnés d'avoir été brodés, embellis & même supposés pour servir de pâture à l'esprit de raillerie. Telle est la négociation avec Ondedey Evêque de Fréjus qu'il a niée, & qu'on n'a point prouvée. Telles sont les dissipations dont on l'a accusé, qui n'avoient pas beaucoup de fondement puisque la Duchesse de Mazarin ne put pas obtenir sa séparation de biens qu'elle desiroit avec tant d'ardeur. Son mariage discordant n'est point concluant contre le mérite ni de l'un ni de l'autre, & prouve seulement une mesintelligence fondée sur l'antipatie survenue entr'eux.*

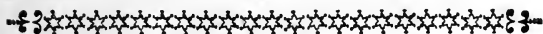
*Quand une affaire de cette nature éclate en Justice, les Avocats de part & d'autre, usent du privilege qu'ils ont de grossir les objets : on doit se méfier des portraits qu'ils font ; & sur tout de celui de Saint Evremond, qui jouant le rôle d'Avocat de Madame Mazarin fit le tableau de son époux : ce fut au gré de sa passion qu'il colora la peinture.*



# CAUSES CELEBRES

ET

INTERESSANTES;  
AVEC LES JUGEMENS  
QUI LES ONT DECIDE'ES.



*Histoire de M. de Montmorency, jugé comme Rebelle  
au Roi & à l'Etat.*

**S**il jamais Coupable eut plus de titres pour obtenir sa grace, c'est sans doute Henry II. dernier Duc de Montmorency. Son illustre naissance des plus distinguées, son alliance avec le premier Prince du Sang dont il étoit beau-frere, les importans services que son pere & son grand pere, tous deux Connétables, avoient rendus à la Couronne; ceux qu'il avoit rendus lui-même; deux Batailles, l'une sur terre, l'autre sur mer qu'il avoit gagnées; ceux qu'il étoit encore en état de rendre; la considération infinie, & la haute estime qu'il inspiroit, l'amour universel de tous les cœurs; y eut-il jamais de titres plus forts, & plus éclatans? Jamais  
cou-

coupable pourtant ne dût moins espérer sa grace ; non parcequ'on la mesuroit à son crime , mais parcequ'elle dépendoit d'un Ministre souverainement vindicatif dont il étoit ennemi , & que sa perte établissoit la grandeur de ce Ministre ; ainsi l'intérêt de son ambition s'accordoit avec sa vengeance. Le genie du Roi dont cette grace pouvoit émaner , étoit tellement asservi à celui du Ministre , que dans cette occasion il ne pouvoit vouloir que ce que celui-ci vouloit. L'Histoire que je vais entreprendre mettra dans un grand jour ce que je viens d'avancer. Je commencerai par donner une idée de la maison du Duc de Montmorency , son origine se perd dans l'antiquité la plus reculée.

Les noms de premier Chrétien , premier Baron de France , sont des preuves certaines de cette ancienté. Un ancien Manuscrit \* du tems de Philippe le Bel lui donne ces titres , & dit que son cry est *Dieu ayde au premier Chrétien* ; son mot à *planos* , & qu'il a sur son timbre un Paon qui fait la rouë. Mais montons plus haut.

Le Roi Robert fils de Hugues Capet nomma Bouchart de Montmorency entre les Palatins & hauts-Seigneurs de sa Cour. Henry I. fils de Robert , & Philippe I. fils de Henry , appellerent *Thibaut de Montmorency* , & *Hervé* son frere *Princes du Royaume*. *Charles V. de Montmorency* , parrein de Charles VI. est appellé dans l'Histoire *Prince très-illustre*. Guichardin donne cette même qualité à *Philippe de Montmorency*. Elisabeth Reine d'Angleterre , honorant *François de Montmorency* de l'Ordre de la Jarretiere , le fit appeller par ses Herauts : *très-Puissant , très-Haut , & très-Noble Prince*. L'ancienne Chronique de Flandre met au nombre des Princes qui assisterent le Roi Philippe Auguste à la Bataille de Bouvines , *Matbieu de Montmorency*.

Quant à la première origine de cette maison qui se présente à nous , il y a là-dessus deux sentimens.

Le

\* Ce Manuscrit étoit conservé dans la Bibliothèque de Philippe Hurault Evêque de Chartres.

Ancienne origine de

Le premier la donne à un Chevalier *Lisbieux*, homme qualifié parmi les Parisiens, qui fut converti par S. Denis dans le commencement du second siècle, & eut la gloire du Martire. la Maison de Montmorency.

La seconde opinion attribue l'origine à un Baron François nommé *Lisoie*, qui du tems de Clovis premier Roi très-Chrétien reçut avec lui le Baptême par les mains de S. Remy.

La première opinion est la plus vraisemblable, à cause du titre de premier Chrétien, & le manuscrit qu'on vient de citer du tems de Philippe le Bel, atteste que les Montmorency sont plus anciens que les Rois. Cette Maison porte d'or à la Croix de Gueule, ce qui signifie qu'elle est teinte du sang de Jesus-Christ.

Voyez  
Duchefne.

On

Il y a plusieurs opinions sur l'étimologie du nom de Montmorency ; quelques-uns disent qu'un Seigneur de cette Maison fit bâtir un Château en mémoire d'un Roi des Maures qu'il tua dans une bataille, & que de là la ville de Montmorency a pris son nom : comme qui diroit *Mon Maure occis*. D'autres disent que cela vient d'un Seigneur de cette Maison, ancien Comte de Marseille, appelé *Mauromtus*. D'autres de *Maurintus* Seigneur de la même Maison du tems de Louis le Débonnaire. Paul-Emile recherchant de plus loin son origine, la fait venir de *Maurentieux*, qu'il dit avoir jetté les fondemens de la ville de Montmorency depuis fort long-tems. De ce nom est venu le nom de Montmorency. D'autres en font auteur *Morantius*, Chevalier Romain.

Duchefne veut tirer la source du nom de *Montmorency* d'un ancien Prince des Gaules appelé *Mauritasgus*, frere de *Carvarinus*, Roi des Senonois, ou de quelqu'un de ses ancêtres, du même nom que Jules-César dit avoir regné sur le pays de Sens.

On a formé par succession de tems & par corruption de noms, *Maurentiacus*, *Morantius* & *Maurentius*, d'où est venu le nom de *Montmorency*.

On voit dans la vie de ces Seigneurs qu'ils ont contracté des alliances avec les Empereurs, les Rois, & les plus grands Princes de l'Europe; qu'il y a eu cinq Connétables de France, cinq Amiraux de France, & deux grands-Maitres; deux grands Chambellans, deux Pannetiers de France, plusieurs Maréchaux de France, & Généraux d'Armée, & Colonels Généraux de la Cavalerie de France, ou des Suisses; cinq Ducs & Pairs.

Henry de Montmorency premier du nom sans faire le dénombrement de tous les ancêtres du Duc de Montmorency, descend incontestablement de Bouchard de Montmorency l'un des plus considérables Seigneurs de son tems dans le dixième siècle, ils ont depuis toujours conservé leur rang sous les regnes des Rois.

Matthieu de Montmorency premier du nom, a été Connétable sous le regne de Louis le jeune, & pour revenir à la tige des Ducs de Montmorency, Jean deuxième du nom duquel ils descendent, ayant déshérité Jean & Louis ses deux fils aînés sous Louis XI. parcequ'ils avoient pris le parti du Duc de Bourgogne, tous les honneurs de la Maison de Montmorency passerent à Guillaume son fils cadet du second lit, & de Marie d'Orgemont sa mere. Il fut grand Chambellan de France, il fut pere d'Anne Duc de Montmorency \* Connétable, qui eut pour fils Henry premier du nom Connétable, dont Henry I. est issu;

\* On rapportera ici une grande action de ce Héros. Un jour ce Seigneur, toujours grand Catholique, soit qu'il fut ami ou ennemi de Messieurs de Guise, ayant surpris Jean de Montluc Evêque de Valence prêchant au Louvre en chapeau & en manteau court, en présence de la Reine Catherine, & au commencement du regne de Charles IX. le regarda d'un œil menaçant, & se tournant vers ses gens, leur dit d'un air d'autorité qui lui étoit naturel:

*Qu'on*



issu ; Louise de Budos la seconde femme de son pere, de la Maison de la Porte, l'une des plus rares beautés de son tems, fut sa mere \*. Son pere ne savoit ni lire, ni écrire ; il faut le joindre à l'Empereur Licinius, & à Charlemagne qui avoient la même ignorance.

Je tiendrai le milieu entre une histoire étendue & une histoire trop abrégée de ce Seigneur. Il vint au monde le dernier jour d'Avril de l'an 1595. il eut pour parrein Henry IV. qui l'honora de son nom, & lui donna le Gouvernement de Narbonne.

Un

*Qu'on m'aïlle tirer de cette chaire est Evêque travesti en Ministre.* Ce qui épouvanta si fort Jean de Montluc, qu'il demeura court malgré son éloquence, & se retira tout confus, sans que la Cour ôsât murmurer contre une action si vive & si digne d'un héros Chrétien.

\* Après son décès elle parut si hideuse & si difforme, qu'on ne pouvoit la regarder qu'avec horreur. Ce qui fit faire divers jugemens sur la cause de sa mort, comme on avoit fait sur celle de la Duchesse de Beaufort, morte auparavant avec les mêmes symptomes. Un tel spectacle est propre à faire un grand effet sur un homme épris d'une belle femme qui seroit dans cet état. Témoin Madame de Montbazon, douée d'une grande beauté, défigurée après sa mort ; l'Abbé de Rancé qui l'aimoit en fut si frappé, qu'il se convertit peu de tems après ; c'est le fameux Abbé de la Trappe. Il fit avant sa conversion les vers suivans :

*Non je ne verrai plus Silvie,*

*Un sort cruel me la ravie*

*Au milieu de ses plus beaux jours,*

*Mais je n'en sens pas moins le pouvoir de ses charmes,*

*Et lorsque ses beaux yeux se ferment pour toujours,*

*Les miens ne sont ouverts que pour verser des larmes.*

Un célèbre Astrologue tira son horoscope en lui prédisant qu'il égaleroit la gloire de ses ancêtres s'il pouvoit passer sa trente-huitième année où il courroit un grand danger, & que la France verroit étendre bien loin ses limites par sa valeur : cette prédiction a sans doute été faite après coup ; elle trouvera pourtant bien des gens crédules, parcequ'elle est merveilleuse par la catastrophe sanglante du Duc de Montmorency.

Ce Seigneur à peine fut-il sorti de l'enfance qu'il parut avec une mine si avantageuse & si engageante, qu'il n'y avoit point de cœur qui pût lui résister dès qu'on le voyoit. Ces graces extérieures donnent un grand relief aux belles qualités de l'ame. Elles annonçoient sa bonté, sa douceur, & son inclination à répandre ses bienfaits sur plusieurs personnes. Jusques dans son enfance, sa liberalité avoit éclaté par plusieurs traits, comme une vertu avec laquelle il étoit né, & qui étoit gravée bien avant dans son ame.

Le Roi donna toute son affection au Duc de Montmorency ; il l'appelloit son fils, il le traitoit ainsi que ses propres enfans ; s'entretenant un jour dans la galerie du Louvre avec ses deux Ministres d'Etat, de *Jeanin* & de *Villeroy*, des différentes affaires de son Royaume ; voyant approcher de lui M. le Dauphin suivi du jeune Duc de Montmorency, il leur dit ces paroles ; *voyez, mon fils de Montmorency n'est-il pas bien fait ! Si la race de Bourbon venoit à manquer, il n'y a point de Maison dans l'Europe, qui pût si bien mériter la Couronne des François que la sienne, dont les grands hommes l'ont toujours soutenue, & même augmentée au prix de leur sang.* C'est une science qui fait honneur à un Roi que la connoissance des maisons des Seigneurs de son Royaume, des services que leurs ancêtres ont rendus à la Couronne, puisque cette connoissan-

ce est un des motifs des récompenses , & des graces qu'il leur accorde.

L'affection du Roi pour ce jeune Seigneur étoit extrême ; il prenoit souvent le plaisir de s'entretenir avec lui , en lui faisant des questions pour exercer son esprit & sa vivacité. Il lui demanda un jour , quelle étoit la plus grande qualité d'un Roi ? à quoi le Duc répondit sans hésiter que c'étoit la *Clémence* ; & lorsque sa Majesté lui dit pourquoi la *Clémence* plutôt que le courage , la libéralité , & tant d'autres qualités , qu'un Souverain doit posséder ; C'est , lui répondit le Duc , „ qu'il n'appartient qu'aux Rois de par-  
„ donner , ou de punir en ce monde le crime.

Cette réponse fait voir que le Duc de Montmorency avoit l'idée de la solide gloire. Mais rien ne prouve mieux l'estime singulière qu'Henry IV. faisoit de ce Duc, que la survivance qu'il lui donna dès l'âge de 13. ans du Gouvernement de Languedoc que possédoit son pere. Le Languedoc , à qui le nom de Montmorency étoit cher , fit de grandes démonstrations de joye.

Le Duc de Montmorency est reconnu en la survivance du Gouvernement de Languedoc.

La magnificence de la reception qu'on lui fit dans toutes les Villes , fut l'effusion des cœurs des habitants. Le Connétable son pere l'installa dans le siege que les Gouverneurs ont accoutumé de prendre au Parlement de Toulouse. Il se retira ensuite le visage inondé de larmes ; on a regardé ce mouvement de la nature comme un présage de la triste destinée de son fils , qui fut dans la suite condamné à mort par ce Parlement.

Le Roi impatient de le revoir le rappella bientôt à la Cour , il s'y rendit avec son pere. A leur arrivée ils furent reçus de ce Monarque avec des caresses extraordinaires ; il leur proposa le mariage de Mademoiselle de Verneuil sa fille \* avec le jeune Duc ; mais le Connétable qui s'étoit attendu que son fils épouserait Mademoiselle deriette d'En-

\* Sa mere étoit Hen..

\* Fille du Roi & de Gabrielle d'Estrees. Beaufort \* plus aimable , & qui étoit l'objet particulier de la tendresse paternelle du Roi , n'écouta point la proposition qu'il lui fit. Le Roi irrité le relegua à Chantilly , & lui ordonna de laisser à la Cour le Duc son fils ; mais il supplia très - humblement sa Majesté de ne point priver sa vieillesse de la consolation qu'il recevoit de la présence de son fils unique.

Durant le tems de la disgrâce du Connétable , on vint lui proposer le mariage de Mademoiselle de Chemilly héritière de la Maison de Rieux en Bretagne , avec le Duc son fils , l'intérêt & la bienfaisance des biens de cette Demoiselle qui joignoient les siens dans cette Province, lui fit ouvrir l'oreille à la proposition de ce mariage , auquel il s'attendoit bien que le Roi s'opposeroit. Mais pour rompre toutes les mesures que le Roi pourroit prendre , le Connétable pria le Duc d'Amville son frere de conduire le plus secretement qu'il pourroit le Duc de Montmorency à Gonor l'une de ses maisons proche du lieu où l'on avoit arrêté que la Comtesse de Chemilly se rendroit avec sa fille & ses parens pour l'accomplissement de ce mariage. Le Roi en ayant eu avis, envoya à Duplessis , Commandant dans Saumur † , Ordre d'arrêter le Duc d'Amville , & le Duc de Montmorency lorsqu'ils passeroient par cette Ville pour se rendre à Gonor. Duplessis voulant exécuter cet Ordre , alla voir le Duc d'Amville à Saumur lorsqu'il y passa. Ce Seigneur le pria à dîner ; quoique Duplessis le refusât , il ne crut pas qu'il dût l'arrêter avant son dîner. Il attendoit que le Roi révoqueroit son Ordre pour un sujet qui lui paroissoit si léger. Il laissa des Gardes auprès de la porte du logis du Duc d'Amville , afin de pouvoir exé-

† Il eut sur la Religion une célèbre dispute avec Duperron ; elle procura à celui-ci le Chapeau de Cardinal.

exécuter l'Ordre deux ou trois heures après : mais le Duc d'Amville & le Duc de Montmorency au lieu d'aller dans la Salle où l'on avoit servi furent dans l'écurie , monterent à cheval , & sortirent par une porte où on ne les attendoit point , & joignirent sans aucun obstacle hors de la Ville une escorte de 50. Gentilshommes que le Connétable leur envoyoit.

Sa Majesté étant avertie que Duplessis s'étoit laissé surprendre , envoya le Duc de Soubise avec deux Compagnies de Chevaux legers de la garde , à la maison où ce mariage se devoit faire pour enlever Mademoiselle de Chemilly , avec Ordre exprès de forcer la maison en cas de résistance ; mais on lui fit entendre que la prudence s'accordant avec l'empressement des nouveaux mariez , on avoit brusqué la cérémonie ; que le Prêtre les ayant unis , ils avoient changé d'état. Soubise s'en retourna , apprenant que le mariage étoit fait. La joye de Mademoiselle de Chemilly fut bientôt empoisonnée , car le Connétable n'ayant point trouvé dans ce mariage tous les grands biens dont il se flattoit , & les avantages qu'il pensoit en retirer , songea , d'intelligence avec son fils , qui n'avoit pas une passion assez forte pour lui résister , à faire casser ce mariage ; le Roi qui l'avoit traversé concourut avec le Connétable sur ce qu'on lui allegua qu'il n'étoit pas consommé ; soit qu'il ne l'eût pas été , & qu'on eut trompé en cela Soubise , & que le Connétable n'eut point voulu qu'on le terminât sans être seür de tout ce qu'on lui avoit promis , ou soit que le Connétable ne fit pas scrupule de faire une fausse allégation , comme donne lieu de le penser le differend que le Duc de Montmorency eut dans la suite avec le Duc de Retz , ainsi qu'on le verra dans le cours de cette histoire ; quoiqu'il en soit , le Roi avant employé son crédit , on réussit à faire cas-

fer ce mariage. Il seroit à souhaiter qu'il y eut une Loi bien positive qui obligéât tous les grands Seigneurs du Royaume à ne point se marier sans l'agrément du Roi , ils ne pourroient point contracter d'alliance suspecte au bien de l'Etat. Pour moi je suis persuadé que le violement de la foi de ce mariage a irrité le Ciel contre le Duc de Montmorency , & a causé sa fatale destinée. Mon Lecteur , quelque peu de Religion qu'il ait , ne trouvera point cette réflexion chrétienne déplacée. Le Roi accorda alors Mademoiselle de Beaufort au Duc de Montmorency , quoiqu'il l'eut promise au Duc de Longueville , & que sa Majesté , & les parens de ce Duc se fussent soumis à une peine de trois cens mille livres payables par ceux qui romproient le traité ; le Roi offrit de les payer ; les parens se piquerent de generosité , & consentirent qu'il retirât sa parole sans subir la peine. Tout se dispoisoit à conduire ce mariage à sa fin , lorsqu'une cruelle mort & un assassinat horrible enleva à son Royaume Henry IV. qui en étoit les délices , & la terreur de ses Ennemis. Ce Monarque rassembloit plusieurs qualités ; soldat d'une valeur de Grenadier , grand Capitaine , grand Roi. A mesure qu'on s'éloigne de lui , son portrait s'embellit tous les jours , & il ne perd rien par le parallele qu'on fait de lui avec les Rois dont la gloire a le plus d'éclat. Il avoit une Armée de 50. mille hommes sur pied qui faisoit trembler toute l'Europe , il avoit dans son épargne dis - huit millions qu'il avoit amassés sans surcharger ses sujets. Mais les actions d'Henry IV. n'entrent pas dans mon histoire. Il me suffit de dire que la mort de ce Monarque rompit le mariage qui avoit été résolu.

14. May  
1610.

La grandeur des fils & des filles naturelles des Rois , souffre un grand dechet après la mort de leur pere. Louis XIII. hérita des sentimens qu'avoit Henry

Henry IV. pour le Duc de Montmorency. Car le Duc d'Amville son oncle étant mort , il lui donna sa Charge d'Amiral , quoiqu'il n'eut que dix-huit ans. On l'appella M. l'Amiral jusqu'à la mort du Connétable.

La Reine Marie de Medicis lui fit épouser Marie Foelix des Ursins , fille de Virginio des Ursins sa parente, de l'une des plus illustres Maisons de l'Europe, qui non seulement a donné un grand nombre d'Evêques , de Patriarches , de Préfets de Rome , de Généraux d'Armées , de Sénateurs Romains , & de Gonfaloniers de l'Eglise ; mais où l'on trouve aussi 40. Cardinaux , trois Papes , 14. Electeurs de l'Empire , & les Princes de ce nom ont épousé plusieurs filles de Rois & d'Empereur. Cette Maison jouissoit d'un pareil avantage que celle des Montmorency. Car les Ursins prétendent avoir été les premiers Chrétiens de Rome , comme les Montmorency prétendent avoir été les premiers Chrétiens de France.

Le Duc de Montmorency épousa la Princesse des Ursins.

Marie des Ursins étoit dans sa quatorzième année , son Historien en disant qu'elle avoit la taille belle , un air plein de douceur & de majesté , nous donne à penser qu'elle n'avoit pas le don de la beauté , car ce panégyriste n'auroit pas demeuré court là-dessus.

Madame de Montmorency nous a elle-même mis au fait par le trait suivant qu'on rapporte dans sa vie. Son peintre lui ayant apporté son portrait où il n'avoit pas oublié de lui donner de la beauté , le Seigneur des Ursins son pere lui dit : „ faites - moi voir „ le portrait de ma fille. ” Le Peintre lui répondit en montrant le Tableau , *le voilà* , à quoi repartit le Seigneur des Ursins , „ faites que ma fille ressemble „ au portrait, ou que le portrait ressemble à ma fille ”. Elle fut épousée par paroles de présent par le Marquis de Trénel de la même Maison qu'elle , pour lors Ambassadeur à Rome , qui avoit la procuration du Connétable

table & du Duc son fils. Le Duc de Montmorency étoit dans son Gouvernement ; il séjournoit dans une maison délicieuse auprès de Pezenas , où il conçut une passion très-vive pour Mademoiselle Montroux qui étant fort jeune , avoit épousé un homme extrêmement vieux ; elle avoit tant de charmes qu'ils auroient excusé la passion du Duc de Montmorency si elle eut pût l'être. Il étoit dans la maison de son mari lorsque celui-ci , quoique soutenu par deux personnes en descendant un degré difficile , le roula entièrement , & se cassa la tête , & mourut sur le champ. Le Duc de Montmorency fut frappé de cette fatale destinée , mais il reprit bientôt ses esprits , en voyant la Demoiselle de Montroux qui n'étant que médiocrement affligée se consola auprès de lui. La passion de ce Seigneur s'augmenta tellement qu'il auroit épousé la Demoiselle de Montroux s'il en eut eû la liberté , malgré la distance des conditions , à l'exemple de son pere qui auroit épousé une Bourgeoise de Pezenas , si le Baron de S. Genié , & le Baron de Castres ses amis , n'eussent mis tout en usage pour empêcher ce mariage ; jusques-là que le Connétable mit l'épée à la main contre eux ; tel est l'empire de l'amour sur ceux qui sont dans une condition , où il ouvre une libre carrière à leurs desirs.

Le Connétable se démet en faveur de son fils du Duché de Montmorency.

Le Duc de Montmorency retourna à la Cour où le Connétable qui l'avoit appelé , se démit en sa faveur du Duché de Montmorency. Il fut présent au mariage d'Anne d'Autriche Infante d'Espagne , & de Louis XIII. Ce mariage qui cimentera l'union des deux Couronnes se célébra avec une magnificence plus que Royale.

Le Duc de Montmorency se signala dans les Carroufels qui se firent pendant trois jours à la Place Royale.

Les Mercures , qu'on a appellés depuis Galants , furent



furent parés du récit de ces divertissemens , qui quoique pompeux & ingénieux , laisse au Lecteur le désir d'en voir la fin , c'est ce qui m'oblige à le lui épargner.

Le Connétable de Montmorency se voyant à la fin de sa carrière , & gémissant sous le poids des années , résolut d'aller finir ses jours dans le Languedoc , pour y goûter , disoit-il , les beaux jours qui regnent dans cette Province. Anne de Montmorency son pere y avoit vécu plutôt en qualité de pere du Peuple , qu'en celle de Gouverneur. Le Connétable son fils pensoit & en usoit de même. Le Peuple témoigna par ses acclamations une grande joye en le voyant , sa tendresse pour ce Seigneur sembloit se renouveler , lorsqu'il étoit sur le point de le perdre.

Le Connétable ayant appris que la Princesse des Ursins étoit partie de Florence , & qu'elle devoit bientôt arriver à Marseille , résolut de l'aller recevoir à Avignon. Mais auparavant il disposa le Duc son fils à partir pour la Cour , pour l'accomplissement de son mariage. Son cœur en étoit bien éloigné , à cause de la passion qu'il avoit pour Mademoiselle de Montroux ; mais les Grands tyrannisent leur cœur dans de pareilles occasions , & quoique jeunes , amoureux , & bien traités , ils savent renoncer à leur plaisir par une ambition qui imite les efforts de la dévotion.

Son voyage étant résolu , il partit du Languedoc , accompagné de cent Gentilshommes de cette Province , parmi lesquels il y en avoit beaucoup qui tenoient rang de Seigneurs , & qui furent depuis avec lui dans toutes les occasions de la guerre. A son arrivée à la Cour , il fut reçu du Roi & de la Reine mere comme une personne que leurs Majestés vouloient honorer de leur alliance ; & pour lui donner des marques extraordinaires de leur affection , il fut logé dans le Louvre , où son mariage se fit

en leur présence & de celle de tous les Grands de la Cour , avec les mêmes cérémonies qu'on observe aux mariages des Princes.

Comme il avoit le cœur pris , il eut bien de la peine à se composer le visage pour témoigner une joie feinte de son mariage : il sembloit , dit son Historien , que son bon génie l'avertissoit que cette Himénée devoit être la source de tous les malheurs dont sa vie fut depuis traversée. Il faisoit une dépense qui égaloit celle des Princes , il avoit plusieurs Pages & cinquante Gentilshommes qui étoient sur l'état ordinaire de sa Maison , qui avoient l'air de grands Seigneurs. Sa libéralité , qui est de toutes les vertus celle qui fait le plus d'impression , étoit excessive ; depuis qu'il fut Amiral de France , il augmenta tous les appointemens de ses domestiques. Il étoit doué des qualités extérieures les plus éclatantes , un air majestueux & prévenant , une grace singulière attachée à toutes ses actions , l'annonçoit à l'Etranger comme un homme qui portoit la Couronne , & on étoit fâché qu'il ne la portât pas , dès qu'on apprenoit qu'il n'étoit pas élevé à ce rang ; la douceur de sa conversation achevoit de lui gagner les cœurs dont il avoit commencé la conquête par sa figure engageante. On a dit qu'on n'est jamais sorti de sa présence mécontent de lui ; on lisoit sur son visage le chagrin qu'il avoit de refuser ce qu'on lui demandoit. Ces graces extérieures servoient à orner des qualités solides , & quoique l'ignorance fut à la mode dans ce tems-là parmi les gens de Qualité , il possédoit les sciences qui depuis lui , ont convenu à des grands Seigneurs ; il trouvoit que les Romans n'étoient pas une nourriture solide pour l'esprit , & il s'en abstenoit. La science militaire étoit l'objet de son application. Enfin les dons de l'ame qui accompagnoient les qualités du corps , le faisoient nommer dans son Gouvernement les délices du peuple. Il paroissoit toujours dans le

\* C'est ce défaut que Molière a voulu joindre quand il a dit dans les Précieuses Ridicules, que les gens de Qualité savent tout sans avoir jamais rien appris.

le public avec un souris gracieux , qui sembloit être si naturel dans lui , qu'on croyoit qu'il l'avoit apporté en venant au monde. L'œil qu'il avoit un peu tourné , ne sembloit pas un défaut , & ne nuisoit point à son air prévenant.

Comme ce n'est pas un panegyrique que je fais , mais une Histoire sincere , je ne dissimulerai point un trait qui lui échapa , qui auroit plutôt convenu à un Seigneur qui avoit les vices d'un jeune homme , qu'à lui qui avoit dans sa jeunesse les vertus d'un homme âgé. Son mariage fut une fête de plusieurs jours. Ce fut dans ce tems - là qu'il dit à l'oreille au Duc de Retz , qui avoit épousé Made-moiselle de Chemilly , en lui présentant un bassin de confitures qu'il avoit entamé : *Tenez, Monsieur, ce n'est pas la première fois que vous aurez pris de mes restes.*

Le Duc de Retz dissimula d'abord cet affront , mais le lendemain , il envoya dire à M. de Montmorency qu'il le vouloit voir l'épée à la main. Celui-ci ayant pris le Marquis Desportes pour second , le Marquis de Vitry étant le second de son adversaire , ils se battirent , & le combat se termina par l'avantage que le Duc de Montmorency eut sur le Duc de Retz qu'il porta à terre après lui avoir saisi son épée.

Si la justice conduisoit les duels , celui dont l'imprudence ou la témérité en est la cause succomberoit ; par cette voie la manie des duels s'éteindroit , mais la fortune se déclare ordinairement pour le plus adroit ou le plus vaillant , & le hazard rarement décide ces combats. Un Historien doit blâmer l'imprudence du Duc de Montmorency.

La même année que ce Seigneur épousa la Princesse des Ursins , son pere mourut plein d'années & de gloire.

La Maison de Guise qui conservoit toujours de la haine contre celle de Montmorency , ayant fait cou-

Mort du  
Connétable  
de Mont-  
morency ,  
pere du  
Duc.

rir le bruit peu de tems après , que M. le Prince vouloit se séparer d'avec sa femme , sœur du Duc de Montmorency , & qu'il ne l'avoit envoyée à Moulins auprès de Madame la Princesse Douairiere de Condé sa belle - mere , qu'afin qu'elle la disposât à consentir à ce dessein. Ce bruit surprit si fort le Duc de Montmorency , à son retour à la Cour , qu'il résolut d'aller s'en plaindre à M. le Prince , lequel l'ayant écouté assez attentivement , lui répondit en ces termes : *Il paroît bien , Monsieur , que vous êtes jeune , de me faire un discours qui choque le respect que vous devez à Madame la Princesse votre sœur. Si M. le Connétable votre pere étoit vivant , il ne vous auroit pas donné ce conseil que vous ne pouvez avoir pris que d'une tête legere.*

Toutes ces fautes ne doivent pas donner lieu de juger que le Duc de Montmorency ne méritoit pas les éloges que je lui ai donnés. Quel homme doué de la plus belle ame , à qui l'amour propre ne fasse faire des fausses démarches ? Comme il n'y eut jamais de beauté parfaite , il n'y eut jamais d'homme accompli.

Si le Duc de Montmorency reçût une leçon de M. le Prince , il en donna une à M. le Duc d'Anguien son neveu ; allant dans son Gouvernement , passant par Bourges , il vit ce jeune Prince qui faisoit ses études , il lui donna une bourse de cent pistoles pour ses menus plaisirs ; à son retour il le vit encore , il lui demanda quel usage il avoit fait de cet argent , le Duc d'Anguien lui présenta sa bourse toute pleine. Alors le Duc de Montmorency prenant la bourse , jetta l'argent par la fenêtre , en lui disant : *Apprenez , Monsieur , qu'un aussi grand Prince que vous , ne doit point garder d'argent. Puisque vous ne vouliez pas l'employer pour jouer , il falloit en faire des aumônes , ou des libéralités. L'avarice qui est hideuse dans des Particuliers , est encore plus horrible dans des Princes.*

Le Duc de Montmorency s'apperçut dans son Gouvernement qu'il avoit hérité de l'amour que le Peuple avoit pour le Connétable son pere ; il sembloit même que cette passion avoit pour lui plus de force. La jeunesse d'un Seigneur unie à de grandes qualités , est en possession de se faire plus aimer que lorsqu'elles sont accompagnées de la vieillesse ; les graces de cet âge les font chérir jusqu'à l'idolatrie. Il conserva tous les Officiers de la Maison de son pere qui voulurent le servir , c'est-à-dire qu'il les conserva presque tous , & leur fit sentir par ses libéralitez qu'il étoit content de leurs services , c'étoit la meilleure maniere de leur exprimer ses sentimens.

Quelque tems après , M. le Prince fut arrêté prisonnier dans le Louvre , par le conseil du Maréchal d'Ancre. Le sieur de Themine , à qui un nombre presque infini de glorieuses actions pour le service de l'Etat , n'avoit pû obtenir le Bâton de Maréchal de France , qu'il méritoit il y avoit longtems , l'obtint ce même jour , pour avoir été l'instrument duquel on se servit pour se saisir de la personne de ce Prince , qui fut conduit à la Bastille & de-là au Château du Bois de Vincennes, où il fut durant trois ans. Cette détention donna avec beaucoup d'étonnement de l'appréhension à tout le reste des Princes , & Grands de la Cour , dont la plus grande partie s'étoit retirée à Soissons. La guerre que le Traité de Loudun sembloit avoir éteint , se ralluma plus fort que jamais. Dans cette conjoncture de tems , où tous les Grands prenoient le parti du Roi , le Duc de Montmorency ne voulant pas être des derniers , résolut avec tous les grands Seigneurs de son Gouvernement de mettre une Armée sur pied à ses dépens pour aller servir le Roi. Mais la mort du Maréchal d'Ancre empêcha l'effet d'un si glorieux dessein , & retint le Duc encore dans le Languedoc , où par Ordre de sa Majesté , il assembla les Etats Généraux de la Province. Pendant

dant qu'on les tint on fit des feux de joie à cause de la mort du Maréchal d'Ancre.

Jamais la mort d'un Grand ne causa une révolution de joie plus subite & plus universelle.

A son départ de Florence un de ses amis lui demanda ce qu'il alloit faire en France ; ou fortune ou périr, répondit-il. L'un & l'autre lui arriverent, il fit fortune, & périt.

Cependant la Duchesse de Montmorency qui aimoit tendrement son mari quoiqu'elle fut à la Cour aimée des deux Reines, ne pouvoit pas supporter son absence. Elle alla le trouver ; on lui fit dans le Languedoc les mêmes honneurs que recevoit son époux. Mais elle n'en étoit point flatée, parce que son amour irrité de la passion que le Duc de Montmorency avoit pour sa maîtresse, empoisonnoit tous les plaisirs qu'elle goûtoit. Quand elle la vit pourvue des agrémens les plus vifs & les plus piquans, elle éprouva un chagrin très-amer. Mais loin d'écouter son dépit, elle le contint, elle le dissimula & elle fut le modele de l'amour le plus sensé, & qui entend le mieux ses intérêts ; de l'amour, dis-je, qu'une femme doit avoir pour un mari infidèle, parce que l'estime qu'il inspire le ramene enfin à elle.

„ L'Historien de sa vie dit qu'elle étoit quelquefois si  
 „ triste qu'elle n'avoit pas la force de parler. Le Duc  
 „ qui faisoit semblant d'ignorer la cause de son dé-  
 „ plaisir, lui demanda un jour si elle étoit malade,  
 „ & lui ayant répondu *qu'elle se portoit bien ; cepen-*  
 „ *dant, Madame,* reprit-il, *vosre visage paroît*  
 „ *changé ; il est vrai,* dit-elle en rougissant, *mais mon*  
 „ *cœur ne l'est pas, & cela vous doit suffire.* Ces mots  
 „ furent suivis d'un torrent de larmes, que le Duc  
 „ tâcha d'appaîser par le regret qu'il lui témoigna de  
 „ causer sa douleur ; il lui promit dans ce moment  
 „ tout ce qu'elle voulut ; mais peu de jours après il ou-  
 „ blia sa parole & reprit secrètement ses premières in-

„ clina-

„ clinations. „ Sa stérilité étoit un motif qui la rendoit plus patiente. On la lui imputoit , parce que le Duc de Montmorency avoit eu à Pezenas un fils d'une Demoiselle , on appelloit ce fils *la Fortune*. La ressemblance que le fils avoit avec le pere étoit si frappante , qu'on lisoit sur son front sa filiation.

Le Comte d'Auvergne crut que le Duc de Montmorency favoriseroit la passion qu'il avoit pour la Demoiselle du Cru , douée d'une beauté qui avoit beaucoup d'éclat. Elle appartenoit à la Duchesse. Il avoit formé le dessein de l'enlever ; il comptoit sur l'indulgence que le Duc exigeoit qu'on eut pour sa passion , qui devoit le porter à regarder du même œil celle des autres ; mais le Duc le prévint , & lui apprit qu'il comptoit fort mal , & rendit ses desseins inutiles.

Dans le tems que le Duc de Montmorency étoit dans son Gouvernement , le Duc d'Osbonne y passa. Au premier abord de ces deux Seigneurs , ils se comblèrent l'un l'autre de civilités. Le Duc d'Osbonne regarda quelque tems le Duc de Montmorency en gardant le silence ; ce dernier surpris de cette attention muette lui dit : *vous remarquès sans doute quelque grand défaut à ma personne. Oui , Monsieur , répondit le Duc d'Osbonne , je trouve que la nature s'est grandement méprise en vous ; car croyant faire un grand Roi en votre personne , elle n'a fait qu'un Duc , mais avec toutes les qualités nécessaires à un grand Monarque.* Les Espagnols ont l'art de louer magnifiquement.

Le Marquis de la Porte , oncle du Duc de Montmorency , à qui ce Seigneur avoit donné le Gouvernement d'Agde , eut envie d'avoir celui de Breffcourt qui est à une petite lieuë dans la mer , & qui n'est pas loin d'Agde. La passion de joindre ces deux Gouvernemens lui fit mettre en œuvre auprès du Duc de Montmorency les moyens les plus pressans pour engager Brutel à qui le Con-

nérable

nètable avoit donné le Gouvernement de ce Fort pour ses services , à s'en démettre ; mais la Dame Brutel , femme de ce Gouverneur , lui inspira tant de fermeté , qu'il résista aux prières du Duc , quelque dédommagement qu'on lui offrit. Ce Seigneur entraîné par le Marquis entreprit de faire le siege du Fort avec le canon sans les Ordres exprès de sa Majesté. Le Duc de Luynes saisit cette occasion pour desservir le Duc de Montmorency auprès du Monarque. Voilà le manège de la Cour , les Seigneurs tâchent de s'y élever aux dépens les uns des autres , & s'y font la guerre la plus cruelle par des voyes souterraines.

Le Roi envoya un Exempt des Gardes du corps entre les mains duquel la Place fut mise ; il la garda jusqu'à ce que le Roi en eût disposé. Il la remit dans la suite entre les mains du Duc de Montmorency. Il est difficile à la Cour , comme dit la Bruyere , que de toutes les pièces qu'on employe, il n'y en ait quelques-unes qui ne portent à faux ; sans la foiblesse du regne on auroit regardé comme capital le crime du Duc qui avoit assiégé Brescourt , mais on le menagea , on lui imposa seulement la loi de laisser le Gouvernement à Brutel. L'ambition du Marquis se rabattit sur le Gouvernement de Beziers. Il en traita à l'insçu du Duc avec Espondellian. Le Duc ayant appris ce traité dissimula au Marquis son ressentiment sur le mystère qu'il lui avoit fait , & agréa sa démarche , mais il dédommagea avec usure Espondellian ; il combla de bienfaits le Marquis dont l'ambition étoit insatiable , & qu'il devoit punir de l'avoir engagé dans le siege de Brescourt. Il sépara du Gouvernement de Languedoc , le pays des Sevéennes , de Givaudan , & du Velay qui en font une grande partie , pour lui en donner le Gouvernement en chef , & il se démit en sa faveur sous le bon plaisir de sa Majesté de la charge de premier Gentilhomme de la chambre qu'elle lui avoit donné depuis peu. Tel est le



le monde , les plus fausses mesures réussissent quelquefois , & les mieux concertées échoient , dans de certaines occasions , la prudence est souvent un meuble inutile.

Le Roi fit en 1619 une promotion de Chevaliers de l'Ordre du S. Esprit. Le Héraut de l'Ordre après qu'on eut tenu conseil , nomma , immédiatement après les Princes , le Duc de Montmorency comme premier Duc & Pair de France ; & en la procession qui se fit le deuxième jour de cette cérémonie , il tint rang parmi les Princes , allant de pair avec le Duc d'Elbeuf , & les autres Ducs marcherent ensuite deux à deux.

Le Duc de Montmorency est fait Cordon bleu.

Quelque tems après les Huguenots se souleverent dans le Languedoc. Le Roy envoya le Duc de Montmorency dans cette Province pour éteindre cette guerre dans sa naissance ; il ne put y réussir , mais quand elle fut allumée , il y servit comme soldat & comme Capitaine. Ce fut dans Privas , ville du Vivarez que la rebellion des Huguenots commença d'éclater , & ensuite les Sevennes , Nismes , toutes les Villes où les Huguenots étoient les plus forts se révolterent. Le mariage du Vicomte de l'Estrange avec la veuve de Chambaut Dame de Privas , leur servit de prétexte pour lui disputer le Château , parceque le Vicomte étoit Catholique. Brissou chef de parti parmi eux , voyant que ce mariage choquoit ses intérêts & la prétention qu'il avoit depuis la mort de Chambaut , d'être Gouverneur dans cette Place ; dailleurs étant ennemi du Vicomte de l'Estrange , il résolut de prendre cette occasion pour se venger de lui. Pour cet effet assisté des Habitans de Privas & de ses amis , il investit le Château , & envoya aux Sevennes pour avoir du secours. Le Pilon Gentilhomme de ce pays-là , qui étoit un de ces esprits dangereux qui se plaisent dans le désordre , & dont le penchant les entraîne dans les plus mauvaises affaires ,

faïres, assembla quelques troupes avec lesquelles il s'avançoit pour joindre Briffon dans Privas.

Le Duc de Montmorency qui avoit mis en usage inutilement les voyes de la douceur, mit sur pied le Régiment de Languedoc, étant arrivé à Bais accompagné de toute la Noblesse du Languedoc, les Députés de Privas y vinrent implorer sa clémence & lui remettre la Ville. Il pardonna aux rebelles, ordonna que les Parties intéressées se pourvoiroient devant le Roi, & cependant que toutes choses demeureroient dans le même état qu'elles étoient auparavant, & que l'Estrange demeureroit dans le Château jusqu'à ce que le Roi eut décidé le différend, & étant entré dans la Ville il y fit dire la Messe, & établit la Croix dans le Château pour y commander.

Comme le Duc de Montmorency avoit fait cette expédition sans ordre de la Cour, le Duc de Luy-nes favori du Roi, eut beau jour pour empoisonner cette entreprise, mais ayant échoué, lorsqu'il noircit avec sujet le Duc de Montmorency dans l'affaire de Brescourt, il ne pouvoit pas être plus heureux en donnant une mauvaise couleur à une action que le service du Roi exigeoit; mais ce n'est pas l'intérêt du Roi qui fait souvent agir un Seigneur contre son ennemi, c'est l'intérêt de sa passion.

Le Languedoc voulant reconnoître l'important service que le Duc de Montmorency venoit de rendre au Roi & à la Province, & le dédommager des dépenses qu'il avoit faites pour la levée des gens de guerre, & pour leur subsistance, lui donna par délibération des Etats de cette année-là, la somme de cent cinquante mille livres qui fut après imposée par la permission du Roi. Et bien que le Duc eut fait l'avance de la plus grande partie, il voulut que cette somme fut entièrement distribuée à tous ceux qui avoient servi en cette occasion.

Le plaisir que l'homme généreux a de répandre , surpasse celui que l'avare a d'amasser , parce qu'il le goûte non seulement dans son ame , mais parce qu'il le ressent avec ceux sur qui il verse ses bienfaits.

Ce fut à peu près dans ce tems-là que la Reine mere se retira de la Cour avec plusieurs Grands de son parti. On eut sujet de craindre qu'ils ne commençassent une guerre qu'ils auroient coloré du nom d'une entreprise contre les favoris du Roi à qui ils en vouloient ; pour se laver s'ils eussent pû d'un crime aussi odieux que celui d'une rebellion contre le Roi : car c'est ainsi que cette espece de rebelles ont toujours dans la bouche qu'ils sont dans les intérêts du Roi , comme si le motif qu'ils ont de supplanter ceux à qui le Roi a confié son autorité , n'étoit pas une injure faite à la personne du Roi même. Le Comte de Grammont interrogé par Louis XIV. du mouvement qu'il fit dans la guerre , dont le Cardinal Mazarin étoit le prétexte , osa bien dire à ce Monarque : je servois votre Majesté contre le Cardinal Mazarin. La Reine mere envoya plusieurs fois du Carbon au Duc de Montmorency pour l'obliger à prendre son parti , & lui faire entendre qu'il ne pouvoit jamais rendre un service plus considérable à l'Etat que d'y entrer , qu'elle & son parti ne respiroient que le service du Roi ; qu'on lui feroit tous les avantages qu'il devoit attendre de sa naissance , de son mérite , & de l'honneur qu'il avoit d'être allié à la Reine mere ; l'éloquence de du Carbon fut vaine : le Duc de Montmorency répondit que dans toutes les occasions où il pourroit servir la Reine sans s'éloigner du service du Roi , il les feroit avec une grande passion. Quoique du Carbon eut fait en Languedoc deux voyages inutiles , il crut que s'il pouvoit entretenir le Duc de Montmorency sans témoins , il réussiroit dans sa négocia-

Le Duc de Montmorency refuse de prendre le parti de la Reine.

tion ; il entreprit un troisième voyage dans cette Province. S'étant arrêté dans un Hameau auprès de Beziers, il écrivit une Lettre au Duc de Montmorency pleine d'esprit, la plus touchante qu'il put imaginer, où il se représenta sous la forme d'un Gentilhomme qui avoit une affaire sur les bras, qui n'osoit pas paroître le jour, & qui imploroit sa générosité, & lui donnoit un rendez-vous dans un petit bois qui n'étoit pas éloigné. Quelque suspecte que lui parut cette Lettre, le Duc ne consulta que son grand cœur. Il prit deux chevaux dans son écurie, parce qu'il vouloit être accompagné seulement de son Lieutenant des Gardes. Il portoit sur lui cent cinquante pistoles, pour en assister ce Gentilhomme. Dès que du Carbon le vit il se jeta à ses genoux pour lui demander pardon de ce qu'il l'avoit fait venir dans ces bois. Il se plia & replia ensuite en cent façons pour gagner le Duc, & l'attaqua par les endroits les plus flateurs, mais il ne pût faire aucun progrès sur son esprit.

Les étincelles qui annonçoient le feu de la guerre furent absolument éteintes au pont de Cé, le parti de la Reine mere l'abandonna. C'est le sort qu'ont ordinairement ces sortes de projets, quand on prend soin de les prévenir.

Le Duc de Montmorency s'étant rendu auprès du Roi en Guyenne où les désordres que causoient les Huguenots appellerent ce Monarque, en auroit dû attendre une réception favorable après que sa fidélité étoit sortie victorieuse d'une tentation si délicate. Mais je ne sçai quelles couleurs que donnerent les favoris à cette fidélité, la déguisèrent tellement, que lorsqu'il vit le Roi, ce Prince lui fit un froid accueil, dont fut témoin une escorte nombreuse de Noblesse qui étoit avec lui. Tel est souvent le sort des services qu'on rend aux Princes ; la jalousie de nos rivaux réussit souvent à les empoisonner dans leur esprit. Le Duc dissimula le cha-

grin

## DE M. DE MONTMORENCY. 35

grin cuisant qu'il éprouvoit , ayant suivi le Roi dans son voyage. Il reçût ordre de retourner dans son Gouvernement, & d'y assembler les Etats Généraux. Peu de tems après les habitans de Privas se prévalant de l'absence du Vicomte de l'Estrange , & de l'éloignement du Duc de Montmorency , persuadés par Briffon , fausserent leur foi & la parole qu'ils avoient donnée au Duc , & assiégèrent pour la deuxième fois le Château , où pour lors étoit Saint Palais , Lieutenant des Gardes du Duc , lequel se voyant sans secours , & hors d'apparence d'en pouvoir recevoir , pour résister aux ennemis , qui lui avoient déjà enlevé une tour par le moyen d'une mine , se rendit après quinze jours de Siège.

Le Duc auroit prévenu ce malheur s'il n'avoit pas compté sur la parole que Châtillon , qui étoit pour lors à Montpellier , lui avoit donnée d'y remédier , & si les troupes que le Duc de Vantadour avoit ordre de lever eussent été prêtes dans le tems nécessaire pour secourir la Place. Cependant Briffon appuyé des amis qu'il avoit parmi les Huguenots qui étoient dans l'assemblée à Uzès , fomenta le levain de la rebellion , & se fortifia extrêmement dans la Ville & le Château de Privas.

Le Duc de Montmorency fit mettre sur pied les Regimens de Languedoc , de Peraud , d'Ornanes , & Montreal , avec lesquels & sa Compagnie de Gendarmes , & celle du Duc de Vantadour , il s'avança près de Villeneuve de Berg. Il y reçut un Ordre du Roi par un Garde du Corps de ne rien entreprendre dans le Vivarez à moins que le succès ne fut certain. Son armement ayant causé beaucoup de jalousie aux favoris du Roi , ils le représenterent à ce Monarque comme un homme dont la puissance devoit faire ombrage. Le Duc supérieur à ses ennemis , guidé par son zèle , avoit engagé toutes ses pierreries & sa vaisselle d'argent pour

Il fait la  
guerre aux  
Huguenots.

subvenir aux frais de la levée de ces troupes & pour leur subsistance. Il résolut quelque mauvais tour qu'on pût donner à son entreprise, de prendre Villeneuve de Berg qui selon ses vûes pouvoit faciliter la prise de Privas, à cause qu'elle lui ôtoit entièrement la communication des Villes du bas Languedoc, & des Sevenes.

Après la prise de cette Ville qui se rendit par composition, il fit comprendre au Roi & à son Conseil, de quelle importance étoit la prise de Privas. Mais la politique des favoris du Roi l'engagea à s'y opposer sous prétexte de la gloire que la prise de cette Ville procureroit au Duc, & du pouvoir qu'elle lui donneroit dans la Province qui le rendroit capable de tout entreprendre. Ces mauvais offices ne rebuterent point le Duc & ne refroidirent point son zèle. Il continua avec son bien de pourvoir à la subsistance de sa petite Armée de trois mille hommes, & de cinq cens chevaux, avec laquelle il attaqua Valz qui avoit refusé de recevoir ses ordres. Cette Ville dont l'assiete escarpée faisoit trouver le Siège difficile pour une petite Armée, fut néanmoins investie, après quelques legeres défenses, faites aux dehors, où les assiégez firent grand feu du commencement, contre ceux qui allerent reconnoître l'endroit pour loger le canon. Moreze Maréchal de Camp de l'Armée du Duc y fut tué d'un coup de mousquet, & le Duc qui lui parloit en reçut un autre en même tems qui lui emporta toutes les plumes de son chapeau; le canon ayant été mis en batterie, & ayant fait une brèche raisonnable, toute l'armée se dispoit pour donner l'assaut, lorsque les Habitans vinrent se jeter aux pieds du Duc pour implorer sa miséricorde, qu'il leur accorda selon le penchant de son cœur; & après avoir mis garnison dans la Ville, il se disposa pour aller attaquer Valons.

Ainsi

Ainsi par sa sage conduite , & par la science qu'il possédoit des stratagèmes de la guerre , avec une Armée de trois mille hommes & de cinq cens chevaux , non seulement il tenoit la campagne , mais il prenoit des Places dans un pays environné de tout côté des Villes tenuës par des Huguenots qui avoient une Armée de 7000. hommes & de 1000. chevaux avec du canon commandée par Châtillon. Il n'auroit pas dû penser à assiéger Valons où Dautieges s'étoit jetté avec douze cens hommes choisis. Il entreprit ce Siège contre l'avis de son Conseil qui lui représenta que Châtillon ayant une Armée une fois plus forte que la sienne , ne souffriroit pas qu'il lui enlevât cette Ville à sa vuë ; qu'il se mettroit entre une forte garnison , & une Armée qui attaquant la sienne en même tems la déferoit sans ressource. Il répondit en riant : „ que „ les plus belles actions avoient été faites par ceux „ qui combattoient leurs ennemis sans en compter „ le nombre , que tel étoit Alexandre. Que rien „ ne pouvoit arrêter un Général qui n'a que la gloi- „ re en vuë ". Il surmonta toutes les difficultés qui s'opposoient à son entreprise , & fut toutes les nuits à la tête de sa Cavalerie qui fut sur les avenues de l'Armée ennemie : Châtillon qui passoit pour un sage Capitaine , ne jugea pas à propos d'exposer ses forces contre un jeune Général qui risquoit le tout pour le tout , & qui avoit des ressources dans son génie , ainsi il approcha seulement de Valons. Les assiégés furent si intimidés qu'après avoir vû quelque apparence de tranchées , & le canon en batterie , ils demanderent à capituler. Dautieges trompa l'espérance que les Huguenots avoient fondée sur sa conduite.

La capitulation portoit que lui & sa garnison sortiroient de la Place vie sauve , mèche éteinte , & caisse debandée ; les Huguenots pour sauver la réputation de leur Armée , publièrent que Châtil-

lon avoit agi d'intelligence avec le Duc de Montmorency. Les Huguenots étant répandus dans le Royaume , le feu de leur rebellion s'alluma par tout.

L'assemblée de la Rochelle envoya ses ordres à Châtillon en le faisant Général des Eglises du bas Languedoc , ce qui obligea le Roi à appeler le Duc en Guyenne , où étoit sa Majesté , pour s'opposer aux principales forces des Huguenots. Le Duc fut ravi de se rendre dans un lieu où sa valeur seroit éclairée par le Roi , parce que c'étoit le moyen le plus efficace pour détruire les impressions défavantageuses que ses ennemis avoient donne de lui à sa Majesté. Dans le tems qu'obéissant au Roi , il faisoit retirer ses troupes dans le bas Languedoc , Châtillon ramena son Armée du côté de Nîmes , & laissa en passant quatre cens hommes de guerre dans Marguerite , sur l'opinion qu'il eut que le Duc de Montmorency attaqueroit ce poste. En effet le Duc voulut en déloger l'ennemi. Son Armée ayant marché toute la nuit se trouva au point du jour à la vüe de Marguerite. L'entreprise étoit périlleuse. Ce poste étant près de Nîmes où Châtillon étoit avec toute son Armée qui pouvoit le secourir facilement. Rien n'arrêta le Duc de Montmorency , il fit faire les approches par le Baron de Castres. Les ennemis abandonnerent d'abord leur dehors pour gagner des retranchemens qu'ils avoient faits à l'entrée de Marguerite , où après s'être courageusement défendus contre une partie des nôtres , de nôtre cavalerie qui avoit mis pied à terre ; le gros de l'infanterie étoit commandé par le Marquis d'Annonay , ils furent contraints de se retirer dans une tour , après une grande perte. Ils demanderent la vie , quelque espérance qu'ils eussent du secours qu'on leur avoit promis , il vint , mais il manqua de résolution. La hardiesse réussit toujours quand elle est accompagnée de la conduite.

Le



Le Duc voyant avancer ce secours résolut d'aller combattre en personne. Les Officiers n'étoient pas d'avis qu'il s'exposât contre des gens qui faisant mine de vouloir combattre pouvoient être venus plutôt pour l'attirer dans une embuscade que pour secourir Marguerite. Mais entraîné par son courage il alla droit aux ennemis. Alors l'étrier de la selle de son cheval s'étant rompu , le fit arrêter pour en faire mettre un autre. Son valet de pied qui lui rendoit ce service reçut à la tête un coup de mousquet qui le mit par terre. Les ennemis voyant la contenance de son Armée se retirèrent du côté de Nismes. Le Duc se contenta alors de la gloire d'avoir pris un poste à la vûe d'une Ville & de l'armée ennemie. Le Duc voulant ensuite gagner le bas Languedoc , Châtillon se saisit de tous les endroits & de tous les ponts où il crut que le Duc passeroit. Ce Général marcha toujours en bataille & ne trouva par tout qu'une foible résistance qui ne l'arrêta presque point. Il se rendit au Siège de Montauban que le Roi avoit entrepris. Ayant augmenté ses troupes des Régimens du Réaux , de la Roquette , de Rieux , de Fabregues , & de Mousolens , il les arma aux dépens des Huguenots par le moyen de la prise que fit Espineau Gouverneur du Cap de Guyenne , d'un Vaisseau que les Hollandois envoioient en Languedoc aux Huguenots , chargé de mousquets & de piques , de vingt pieces de canon , & de quantité d'autres munitions de guerre. Toutes les troupes du Duc pouvoient faire en tout cinq mille hommes de pied ; pour cavalerie , il avoit sa compagnie de Gendarmes , celle des Carabins , & celle de ses Gardes , & trois cens Gentilshommes volontaires.

Avec cette petite armée choisie , le Duc étoit ar- Il va au Sié-  
rivé au Siège de Montauban ; il y fut reçu du Roi avec ge de Mon-  
d'autant plus de satisfaction , qu'il amenoit un bon tauban.  
Général , & de bonnes troupes. 1621.

Sa Majesté vint au quartier de Ville nouvelle avec toute la Cour pour voir passer ses troupes en bataille. Il dit en les voyant : voilà de beaux hommes, & bien faits ! Il ordonna deux jours après qu'on leur payât leur montre.

\* Le Duc de Luynes qui depuis peu avoit été fait Connétable par l'excès de sa faveur, commanda à ce Siège. Il gardoit fidelement au Duc de Montmorency la haine qu'il avoit pour lui, il le logea au quartier du Prince de Joinville, où le même jour le Duc eut ordre de garder les tranchées que les ennemis attaquoient souvent. Le Connétable comptoit que le Duc qui s'exposoit beaucoup y périroit. Un dessein de sacrifier ainsi son ennemi ne peut entrer dans une grande ame, & ce trait-là seul peint le Connétable. Dans cinq à six jours le Duc fit avancer les tranchées de cinq ou six cens pas, tout le long des fosses de la Ville : & comme il falloit presser le travail, pour gagner une petite Place qui étoit entre les fosses, & un petit ruisseau, il jugea, voyant la disposition du lieu, que les ennemis pouvoient avoir creusé des mines de ce côté-là. Comme il étoit attentif à conserver ses troupes, il interrompit son travail pour

\* Le Connétable de Luynes étoit si bel homme, qu'on ne pouvoit le regarder sans l'aimer ; & on avoit accoutumé de dire à ceux qui s'étonnoient de sa fortune, & qui ne l'avoient point vu : *Vous ne feriez pas cette question si vous l'aviez vu.* La beauté intéresse tout le monde, c'est un orateur muet qui parle aux yeux & qui gagne l'ame en un moment. Il épousa Marie de Rohan fille du Duc de Montbazou, dont Louis XIII. étoit amoureux. Ce Monarque fut fort jaloux de la passion qu'avoit pour elle le Duc de Chevreuse qui l'épousa ensuite en 1622. Il s'appelloit Claude de Lorraine, il étoit grand Chambellan. Il se battit, comme on le verra dans la suite de cette histoire, contre le Duc de Montmorency. Elle étoit d'une beauté rare, elle donna de l'amour au Cardinal de Richelieu.

pour faire des contremines qui éventerent celles que les ennemis avoient faites sous les tranchées. Il prévint par sa prévoyance le malheur dont il étoit menacé\*.

Le

\* Lorsqu'on travailloit aux tranchées, on trouva dans la terre une épée d'une grandeur extraordinaire; elle étoit si longue, si large & si pesante, que les forces de deux hommes les plus puissans de ce tems-ci ne seroient pas assez grandes pour s'en servir: elle fut apportée au Prince de Joinville.

On en trouva une autre dans la Ville, bien plus rare & plus singulière. Deux mois avant le siège de cette place, le Duc de Rohan faisant creuser le fossé d'un Bastion dans les ruines de l'Eglise de sainte Catherine, on rencontra un grand Tombeau de pierre, dans lequel après l'avoir ouvert, on vit un bouclier, une paire d'éperons, & une très-belle épée de la longueur d'une aulne, & de quatre doigts de largeur. Sa lame étoit gravée & dorée du côté de la garde de la longueur de dix pouces, où l'on voyoit ces paroles gravées en lettres gothiques de chaque côté de la lame.

*Utrique nomen peperit, & Magno Alexandro, & Maximo Cæsari.*

De l'autre côté étoit écrit en mêmes lettres :

*Nec vis Herculeæ me terruit unquam, dum Constantini Magni firmarem imperium Theogonias. MCCCXX.*

La garde & la poignée de cette épée sont de cuivre jaune gravé & doré. Elle fut apportée au Duc de Rohan qui la donna à un Gentilhomme de la ville de Castres nommé Délandes, Lieutenant de sa Compagnie de Gendarmes, qui ne l'eut pas fait sitôt nétoyer, que le Duc de Rohan en considérant la beauté & l'écriture, la voulut ravoïr; mais ce Gentilhomme le supplia qu'il la put conserver toute sa vie. Cette épée, qui est à présent entre les mains de S. Palais frere de Délandes, se fait admirer de tous ceux qui la voyent, & donne de la curiosité aux plus savans pour découvrir qui a été son premier maître.

Cette épée qui parle & qui dit avoir fait un nom à l'un & à l'autre; au Grand Alexandre & au très-Grand César; elle-

Le Comte d'Orval qui étoit dans la Place, trouva le moyen de faire avertir le Duc de Montmorency que les Huguenots lui en vouloient personnellement, & tournoient particulièrement leurs vûes du côté de ses tranchées, & comptoient qu'il y périroit, parcequ'il s'exposoit beaucoup. Toutes leurs mines n'ayant pas été entièrement éventées de ce côté-là, ils en firent jouer une au milieu de la tran-

elle-même se vante de n'avoir point eu peur de la force d'Hercule, tandis qu'elle affermissoit l'empire du Grand Constantin.

Or si cette épée a été à Alexandre, à César & à Constantin, il est hors de doute qu'on ne peut voir dans tout le monde une plus illustre antiquité : car Alexandre le Grand vivant l'an de la naissance du monde 3657. & César 3937. elle a duré depuis Alexandre jusques à César 280. ans.

Et Constantin vivant l'an de Nôtre Seigneur 320. & du monde 4303. cette épée a duré depuis César 366. ans y comprenant 46. ans que César a été avant Nôtre Seigneur.

Charlemagne étant 800. ans depuis Nôtre Seigneur, & depuis Constantin 480. & jusques à nous qui comptons 1699.

Cette même épée a duré depuis Alexandre le Grand jusqu'à nous 2025. ans, ce qui se vérifie par le nombre des siècles ci-dessus :

D'Alexandre à César	280. ans.
De César à Constantin	366.
De Constantin à Charlemagne	480.
De Charlemagne à la présente année	899.
1699.	2025. ans.
& en tout	

Pour la vérification de ce fait, il faut recourir à l'Histoire qui nous apprend qu'Alexandre le Grand étant mort par l'artifice d'Antipater en Babylone, son corps fut transporté dans son cercueil en la ville bâtie par l'ordre de ce Heros, & nommée de son nom *Alexandrie*, par ses Lieutenans généraux qui divisèrent entre eux sa Monarchie en quatre Royaumes, savoir *Macedoine*, *Egypte*, *Asie* & *Syrie*.

tranchée qui ne fit pas grand effet. Les Ennemis voyant que de cet endroit-là ils étoient toujours repoussés avec perte ne s'y attachèrent plus. Il obtint du Roi que toute la Noblesse qui l'avoit suivi passât en revue devant sa Majesté.

Ce Monarque fut salué de trois cens Gentilshommes les uns après les autres , dont le Duc lui disoit le nom ; il les considéra avec un plaisir singulier. C'est

L'Egypte dont Alexandrie étoit la capitale , étant tombée par succession à Cleopatre , cette Princesse aimée de César n'a pû lui faire un présent plus agréable que de cette épée , qu'elle tira du cercueil d'Alexandre , ou des trésors de ses prédécesseurs , qui l'avoient tirée du même tombeau , depuis que les quatre Lieutenans généraux d'Alexandre l'eurent ensevelie avec son corps , aucun n'ayant ôsé y toucher. L'Histoire même fait foi que César étant dans Alexandrie auprès de cette Princesse , se fit ouvrir le tombeau d'Alexandre , pour reverer les cendres de celui dont il admiroit & imitoit la vie.

Constantin succédant à l'Empire de César par la défaite de Maxence Empereur de Rome , & trouvant sans doute dans les trésors de l'Empire cette épée reverée par tous les successeurs de César jusques à lui , il est sans difficulté qu'il voulut s'en servir & y faire graver son nom & l'année de son Empire , pour faire le troisième Conquerant digne de cette épée.

En laquelle année 320. il avoit transporté le siege de son Empire & ses trésors à Constantinople , qu'il avoit fait appeller de son nom , il y laissa cette épée , qui fut religieusement gardée par ses successeurs jusqu'à Irene Impératrice , & Nicephore successeur d'Irene à Constantinople.

Irene & Nicephore recherchant , l'une le mariage & l'autre l'amitié & l'alliance de Charlemagne , qui étoit de leur tems le premier Empereur d'Occident , on peut à bon droit présumer que parmi les présens qu'ils lui firent , cette épée étoit la plus riche & la plus digne de ce Conquerant.

Char-

C'est dans ces occasions qu'un Roi par un accueil gracieux , par des paroles obligantes , peut gagner des cœurs à bien peu de frais. On résolut d'attaquer la Place par un assaut général. On commanda au Duc de Montmorency de donner avec ses troupes du côté du Monstier où étoit la Batterie de Joinville qui avoit fait une brèche raisonnable ; quoique je ne doive point parler de ce Siège , & que je n'y parle que des événemens où le Duc de Montmorency a eu part, je ne puis m'empêcher de raconter une découverte que l'on fit ; découverte qui empêcha l'assaut. C'est un événement que j'ai puisé dans les Mémoires de Pontis. J'ai crû ne devoir point toucher à sa narration.

„ Tout étoit prêt , dit-il , & l'on n'attendoit plus  
 „ que le signal , lorsque M. de Schomberg , poussé  
 „ de je ne sçais quel instinct , & ayant tout pour  
 „ suspect , s'avisa de dire au Roi qu'il ne sçavoit  
 „ s'il ne seroit point à propos en cette rencontre ,  
 „ où il y alloit de l'honneur & du salut de son  
 „ armée , d'envoyer une troisième fois reconnoître  
 „ le bastion par quelque personne , de l'exactitude  
 „ & du rapport de laquelle on ne pût douter. Il  
 me

Charlemagne peut l'avoir donné à quelqu'un de ses Barons qui l'ont suivi en ses grandes expéditions , & Renaud qui étoit Seigneur de Montauban , peut l'avoir méritée pour marque de l'estime que Charlemagne faisoit de sa valeur.

Renaud mourant à Roncevaux , son corps porté à Montauban , y fut enseveli avec son épée , ses cperons & son bouclier en l'Eglise de sainte Catherine. Voilà ce que le Duc de Rohan a trouvé , en faisant creuser dans les ruines de l'Eglise de sainte Catherine dans le fossé d'un Bastion en  
 1622.

Theogonias est celui qui a gravé les lettres de cette épée.

Cela est extrait de l'Histoire du Duc de Montmorency.

„ me nomma en même tems, & crût me faire beau-  
 „ coup d'honneur en m'exposant au dernier péril.  
 „ Le Roi approuva cette proposition, étant persua-  
 „ dé qu'en de semblables occasions, bien des gens  
 „ ne voyent les choses qu'à demi, à cause de l'ex-  
 „ trême péril & du peu de tems qu'on a pour se  
 „ reconnoître. L'on me fit venir à l'heure même,  
 „ & M. de Schomberg m'ayant témoigné l'inquié-  
 „ tude où étoit le Roi, & le peu de certitude que  
 „ l'on avoit de l'état véritable des lieux, il ajouta  
 „ qu'il avoit en pensée de me nommer à Sa Ma-  
 „ jesté, & de lui proposer qu'on m'envoyât les re-  
 „ connoître de nouveau, parcequ'il ne se tiendrait  
 „ bien assuré qu'après que j'en aurois fait mon rap-  
 „ port. Comme il avoit néanmoins beaucoup de  
 „ bonté pour moi, & qu'il sçavoit que pour faire la  
 „ chose avec toute l'exactitude qu'il demandoit, je  
 „ ne pouvois pas manquer de m'exposer à un très-  
 „ grand péril, il voulut bien me témoigner qu'encore  
 „ que cette affaire fût de la dernière importance  
 „ pour toute l'armée, il ne prétendoit pas toutefois  
 „ m'y engager contre ma volonté. Je lui répondis  
 „ ce que tout autre auroit répondu en cette occa-  
 „ sion, qu'il me feroit tort de douter de la joie que  
 „ je recevois dans cette rencontre de me voir honoré  
 „ de son estime, & de la créance avantageuse qu'il  
 „ avoit de moi; que je m'allois préparer, & que j'es-  
 „ perois en revenir, & en rendre si bon compte,  
 „ qu'on ne trouveroit rien dans mon rapport qui ne  
 „ fût exactement véritable.

„ Ayant pris une cuirasse & un casque avec un  
 „ pistolet pendu à ma ceinture, je mangeai un peu,  
 „ & marchai ensuite à la vûe de sa Majesté & de  
 „ son armée, qui avoient les yeux attentifs sur moi;  
 „ lorsque j'arrivai au pied de la brèche, je priai  
 „ Dieu à genoux derriere quelques-unes des pier-  
 „ res qui étoient tombées, & commençai ensui-  
 „ te à monter en grimpant comme je pouvois le  
 „ ventre

„ ventre à terre. Etant tout au haut , je voulus re-  
 „ connoître le lieu en la posture que j'étois monté ,  
 „ c'est - à - dire couché sur le ventre , afin de n'être  
 „ pas si découvert ni si exposé aux mousquetades qui  
 „ siffoient de tous côtez au tour de moi. Mais cette  
 „ posture me donnant peu d'avantage pour voir ce  
 „ qui pouvoit être au delà du bastion , je me levai  
 „ tout d'un coup , & m'exposant à un péril d'où  
 „ Dieu seul me pouvoit sauver , je courus jusques sur  
 „ le bord d'où je découvris le bas qui étoit un épou-  
 „ vantage retranchement , dans lequel il y avoit un  
 „ Bataillon qui paroissoit être de plus de deux mille  
 „ hommes , dont les premiers rangs étoient des Pic-  
 „ quiers , & le reste des Mousquetaires.

„ Dans le moment que je parus , & que je regar-  
 „ dai , l'on fit une si furieuse décharge sur moi , que  
 „ j'ai toujours regardé comme un miracle de ce que  
 „ j'en pûs réchaper , & de ce grand nombre de coups  
 „ qui furent tirés , je n'en reçûs que deux sur mes  
 „ armes qui ne firent que blanchir , & dont même je  
 „ ne m'appercus point dans ce tems-là.

„ Me tenant alors bien assuré d'avoir tout vû , je  
 „ revins très-vite , & remarquai seulement vers le  
 „ quartier du Roi une éminence d'où je crus pou-  
 „ voir lui faire voir à lui-même ce retranchement  
 „ des ennemis. Je me laissai ensuite tomber de mon  
 „ haut , à dessein de rouler en bas , & d'être plus à  
 „ couvert des coups. Toute l'Armée crut alors que  
 „ j'étois mort , & M. de Schomberg tournant le dos  
 „ voulut au moins ne pas voir ce qui lui caufoit un  
 „ sensible déplaisir , s'accusant lui-même d'être cause  
 „ de ma mort , mais j'en fus quitte pour un grand  
 „ étourdissement que j'eus , & étant bien-tôt reve-  
 „ nu à moi , je remerciai Dieu à genoux de m'avoir  
 „ sauvé d'un si grand péril. Je rappelai ensuite  
 „ dans ma mémoire ce que j'avois vû , & l'écrivis  
 „ sur mes tablettes étant à couvert par les mêmes  
 „ pierres dont j'ai parlé auparavant , & je réparus

tout



„ tout d'un coup , lorsque chacun me croyoit  
 „ mort. \*

Cependant on n'attendoit plus que le signal pour donner l'assaut. Le Duc étoit à la tête de sa Compagnie de Gendarmes armé de sa cuirasse seulement ; il avoit mis deux soldats de ses Gardes devant lui , qui reçurent deux mousquetades en même tems , l'un dans la tête & l'autre dans le corps , qui les firent tomber morts aux pieds de leur maître. Consergues , Gentilhomme du Duc , s'étant avancé par son ordre jusques à un petit pont , avoit déjà délogé quelques soldats d'un poste assez avantageux , lorsque le Roi ne voulant pas sacrifier une partie de son armée inutilement , & surtout les plus braves gens qui périssent dans ces occasions , révoqua l'Ordre d'aller à l'assaut , & remit le Siège jusqu'à un tems plus favorable. La prudence veut qu'un Général prenne le parti de renoncer à une victoire qui lui coûteroit trop cher , à laquelle il faut qu'il sacrifie la plus grande partie de son armée ; perte irréparable. Le Duc de Montmorency avoit tout disposé pour un assaut général ; de son côté sa plus grande ressource étoit sa valeur.

Peu de tems après il fut atteint d'une maladie dangereuse qui l'obligea à quitter l'armée. Les Médecins désespérèrent de sa vie. On lui témoigna la grande considération qu'on avoit pour lui par les fréquentes visites qu'il reçut du Roi , & des Seigneurs de la Cour. Son Gouvernement de Languedoc , sa

Charge \* Abregé  
 Chronolo-

\* Quoique cet événement soit extrait des Mémoires de Pontis qui sont fort suspects , & que l'Auteur des Mémoires pour servir à l'Histoire Universelle ait démontré qu'il y a de France  
 avoit plusieurs erreurs dans cet Ouvrage , & que les Solitaires qui ont rédigé cette vie de Pontis lui aient donné une célébrité qu'il n'avoit point , on ne doit pas croire que le faux regne par tout , & l'événement que je rapporte a été adopté par un nouvel Historien. \*

XIV.

Chargé d'Amiral reveillerent l'ambition de plusieurs Seigneurs qui ôserent les demander par avance ; sans doute ils ne firent pas des vœux pour le rétablissement de sa santé , quoiqu'ils témoignassent vivement sentir son indisposition. Ces comédies se jouèrent parfaitement à la Cour. Aussi un homme qui y avoit une Charge disoit qu'il y avoit arrêté une loge pour voir jouer les meilleurs Comédiens du monde. Le Duc de Montmorency recouvra sa santé. On regarda sa maladie comme une des causes de la déroute des troupes qu'il avoit menées au Siège de Montauban. Le Duc fut à peine remis de sa maladie qu'il monta à cheval pour continuer d'agir.

Il continue de faire la guerre aux Huguenots.

Les Huguenots perseverant dans leurs sentimens de rebellion , choisirent le Duc de Rohan pour leur Général , après que le Maréchal de Châtillon les eut abandonnés pour entrer dans le service du Roi. Dans les Villes où ils étoient les plus forts , ils commettoient les plus grands désordres. Retranchez dans les montagnes , ils faisoient des courses dans les plaines , où ils n'épargnoient ni âge ni sexe. Tel est l'esprit de l'hérésie , & on doit juger de la pureté de ses Dogmes par les voyes par lesquelles elle tâche de s'établir.

Le Roi avoit remis au Duc de Montmorency quatre Regimens avec une Commission pour commander dans le Languedoc , & y assembler les Etats Généraux qui consentirent que la Province feroit la moitié des frais de la guerre. Quelque peu de troupes qu'eut le Duc , il n'étoit pas possible qu'il demeurât dans l'inaction. Il fit assiéger le Château de Lunas assis dans les montagnes du côté de Lodeve. Le Baron de Fougères glorieux d'y avoir soutenu un Siège de trois mois, du tems des premiers troubles des Huguenots , contre l'armée du feu Connétable de Montmorency qui le battit de deux canons , & de l'avoir obligé après avoir perdu à ce

Siège

Siège quantité de personnes de considération , de recevoir la garnison à la composition qu'elle demanda ; il voulut tenir dans ce Château , mais il ne résista pas long-tems. Le Duc attaqua ensuite le fort de Vrayfac qui subit la même loi.

Le Duc assiégea Faugeres qui s'abandonna à la clémence du Duc qui fit à la garnison une bonne composition. Le Château de Soumaîtres , voisin de Faugeres fut forcé en plein midi , n'ayant pas voulu tenter la même voye. Le Seigneur du lieu , ses enfans , & quelques autres étant échappés à la fureur du soldat , furent condamnés justement par le Conseil de guerre à être pendus parce qu'ils avoient commis de grands désordres dans le pays. Le Duc de Montmorency voulut leur sauver la vie ; regrettant particulièrement les enfans du Seigneur , leur proposa de se faire Catholiques , & d'entrer dans le service du Roi , mais ils ne voulurent point accepter cette condition , envisageant leur supplice comme un martyre. L'erreur , dit Tertullien , a ses martyrs comme la vérité.

Le Duc de Rohan ayant assiégé la Tour Charbonniere proche Aiguemorte , en leva le siège dès qu'il apprit que le Duc de Montmorency alloit à lui. Il se rabbatit sur le Château de Montréal , qui se rendit à discretion. Ce Château empêchoit la communication de Montpellier avec Soumieres. On projetta alors une paix avec les Huguenots qui fut traitée par le Duc de Lesdiguières & le Duc de Rohan , mais qui n'eut aucun succès. Le Duc de Rohan qui n'avoit point le dessein de faire la paix , voulut pourtant sauver toutes les apparences , afin de ne se point fermer les voyes qui pourroient le faire rentrer dans le service du Roi , lorsque les affaires des Huguenots seroient entièrement désespérées. Etant entré dans Montpellier , comme on murmuroit contre , parce qu'on croyoit qu'il auroit pû faire de plus grands progrès , il résolut d'at-

taquer S. George à une lieuë de Montpellier dont Val - courtois Commandant incommodoit beaucoup cette Ville par ses courses. Le Duc s'étant retiré à Ville - neuve pour s'opposer aux desseins du Duc de Rohan , vint à la Vérule dès qu'il apprit que S. George étoit assiégé. Il se rendit maître du Pont & du Moulin en y logeant le Régiment de Languedoc. Le Duc de Rohan ayant pris S. George par composition , résolut d'emporter ce logement. Le Maréchal de Châtillon à qui le Duc de Montmorency avoit remis le Commandement de son Armée agissoit plutôt comme Colleague de ce Duc , que comme seul Général. Le Duc de Rohan fit attaquer ce logement par les Régimens de Chevry & de la Blaquieres. Ils avoient déjà - passé l'eau avec beaucoup d'avantage sur nous , lorsque le Marquis Desportes Mestre de Camp avec quelques volontaires s'avança pour secourir le Régiment de Languedoc. Il tua de sa main la Blaquieres Colonel , & mit un si grand désordre dans ces deux Régimens , qu'il les défit entierement , ils périrent presque tous à la vûë de leur armée qui étoit de sept mille hommes qui n'osâ s'avancer pour les secourir n'ayant point l'Ordre du Général , quoiqu'ils dûssent compter sur leur nombre. Le Duc alors délibéra s'il iroit à eux , mais l'entreprise lui parut & au Maréchal de Châtillon trop hazardeuse , ils se contenterent d'observer la contenance des ennemis. Leurs troupes murmurèrent beaucoup , parce qu'on ne les avoit pas envoyées secourir les deux Régimens des troupes qui avoient été défaites , & le Marquis de Manozes qui avoit amené cinq cens volontaires au Duc de Rohan fut si mécontent , qu'il se retira avec eux & plusieurs autres qui le suivirent.

Le Duc de Rohan voyant son Armée affoiblie la mena dans les Sevenes pour la remettre. Tel fut le combat de la Vérule plus glorieux que décisif ,

Combat  
de la Vé-  
rule.

cif, dont les deux Généraux, après avoir éprouvé leur force, eurent peut-être trop de prudence. Mais il semble qu'on peut plutôt critiquer celle du Duc de Rohan que celle du Duc de Montmorency ; car le Duc de Rohan ne devoit-il pas secourir les troupes qu'il avoit exposées, au lieu que les Généraux Catholiques n'étoient attirés que par l'espérance de vaincre des troupes qui paroissent intimidées ? Les espérances à la guerre sont souvent trompeuses.

Le Duc de Montmorency fit des dégâts auprès de Montpellier qui lui réussirent, & défit les troupes qui en sortirent. Il vit de près la beauté des Bastions de cette Ville qui avoient été construits dans dix-huit mois avec tant d'ardeur, que les Dames & Demoiselles portoient la terre ; elles étoient sans doute aidées par des hommes qui les aimoient, & l'herésie leur inspiroit cet amour pour le travail. L'entêtement du sexe pour l'erreur est bien capable de leur faire faire de plus grands efforts.

Le Duc de Rohan tenta d'éprouver la fidélité du Duc de Montmorency. Il lui envoya un Gentilhomme qui avoit l'esprit fort insinuant, qui dans une longue conférence mit tout en usage pour le séduire. Il lui représenta que quelqu'éclairé qu'il fut, il devoit étudier dans la vie du Connétable son pere les moyens dont il s'étoit servi pour conserver son Gouvernement de Languedoc ; que lorsqu'on voulut l'en dépouiller pour le donner au Duc d'Uzès, les Huguenots avoient contribué à le maintenir. Mais toutes ces représentations furent infructueuses.

Le Roi ayant résolu de soumettre les Villes rebelles du Languedoc, le Duc de Montmorency apprit que Sa Majesté venoit dans son Gouvernement. Il lui alla au devant accompagné de la Noblesse de la Province. Il le trouva à Carcassonne. Il en fut reçu avec des marques de distinction &

d'affection tout ensemble. L'accueil froid ou riant du Prince fait toute la fortune du Courtisan , de celle qui gît dans l'imagination. Il suivit le Prince jusqu'à Beziers où il eut ordre d'aller joindre les troupes qui descendoient le long de la riviere du Rhône , sous le commandement du Duc d'Alluin , avec lesquelles , & celles qu'il avoit sur pied il alla attaquer Mauguio , ville que les Rebelles avoient extrêmement fortifiée , à cause du voisinage de Nîmes , & de Montpellier : mais cela n'empêcha pas que ceux qui étoient dans Mauguio considerant que le Roi étoit dans la Province avec une puissante armée , ne se rendissent après avoir vu le canon en batterie , sans vouloir attendre l'assaut , & moins encore le secours que le Duc de Rohan leur envoyoit de quatre cens hommes , qui arriverent assez à tems pour être taillés en pieces par la Cavalerie , commandée par le Baron de Cauviffon.

Après la prise de cette Place , le Duc ayant renforcé son Armée des Régimens de Normandie & de Burie , alla mettre le Siège devant Aimargues , qui se rendit sans aucune résistance. De-là il alla attaquer Massilargues ; cette Place étoit assez bonne pour nous faire de la peine , sans les soins que le Duc de Montmorency prit de faire sçavoir aux Habitans qu'ils devoient esperer de lui toutes sortes de bons traitemens , s'ils obéissoient au Roi comme de fideles sujets. Les assiégés se confiant dans la parole du Duc , se rendirent le troisiéme jour du Siège par composition , qui fut que la garnison sortiroit vie sauve , avec armes & bagage.

M. le Prince ayant dans le même tems assiégé la ville de Lunel , le Duc de Montmorency le fut joindre avec son armée. Cette Place quoique très-bien fortifiée , & l'une des meilleures que les Huguenots eussent dans la Province , se vit hors d'état après trois jours que le canon fut mis en batterie , de pouvoir résister long-tems ; ce qui obligea les assiégés d'a-

voir

voir recours à la bonté de M. le Prince qui donna la vie aux Habitans , & à la garnison , qui sortit de la ville l'épée au côté seulement , & tout le reste des armes sur des charettes.

Après la prise de Lunel , M. le Prince alla mettre le Siège devant Sommieres , ville où les Huguenots croyoient soutenir un Siège de plus de six mois à cause de la bonté du Château , & des fortifications qu'ils y avoient faites. Les approches de cette Place ne se firent pas sans combat , le Duc d'Alluin y signala son courage , & fut blessé d'un coup de mousquet à la jambe.

Les ennemis ayant mis dedans la Ville neuf cens hommes des meilleures troupes qu'ils eussent , & s'étant retranchés dans les Fauxbourgs , croyoient arrêter longtems nôtre armée , lorsqu'on proposa dans le Conseil de guerre , les moyens de les en déloger. La plus grande partie des opinions fut que le canon y étoit nécessaire ; le Duc de Montmorency au contraire dit qu'il les en delogeroit le jour même. L'entreprise fut jugée si périlleuse & si difficile , que tous les amis & les serviteurs du Duc appréhendant pour sa personne firent tout leur possible pour l'en détourner : mais cela n'empêcha pas qu'il n'exécutât ce qu'il avoit dit. Cette attaque fut commencée par les Régimens de Picardie , & de Fabregues que le Duc soutenoit en personne : ceux-là s'y portèrent avec tant de courage que le Duc se vit bien-tôt Maître des Fauxbourgs , & sans donner aucun relâche aux ennemis , il alla en même tems faire un logement sur le bord du fossé de la Ville qui se rendit deux jours après , à condition que la garnison sortiroit avec l'épée seulement , & celle du Château avec armes & bagage , promettant de ne plus porter les armes contre le service du Roi.

Dans ce tems-là le Roi offrit l'épée de Connétable

au Duc de Lefdiguieres s'il vouloit se faire Catholique, & abandonner entièrement le parti des Huguenots. Il ne résista point à la tentation d'une dignité si éminente ; il succédoit au Connétable de Luynes, & loin qu'il fut effacé par son prédécesseur, son mérite emprunta un relief du parallèle.

Le Duc de Montmorency envoya S. Palais Lieutenant de ses Gardes pour féliciter le nouveau Connétable. Il en fut reçu avec tout l'accueil qu'il en devoit attendre, & l'ayant fait asseoir auprès de lui, ce Seigneur lui dit, *de tous les Grands du Royaume il n'y en a point que j'honore comme M. de Montmorency. Je suis si fort obligé aux témoignages qu'il m'a toujours donnés de son affection, que je souhaiterois de tout mon cœur pouvoir lui être utile en quelque occasion, je crois qu'il ne trouvera pas mauvais la curiosité que j'ai de vouloir apprendre quelque chose de l'état de ses affaires : mon âge & mon affection feront mes excuses ; je ne l'aime pas moins que s'il étoit mon fils : mais dites-moi, je vous prie, comment vont ses affaires domestiques, en quel état sont celles de son Gouvernement, & de quelle façon il est à la Cour ?*

S. Palais ayant répondu à toutes ces questions à l'avantage du Duc de Montmorency. *Voilà qui va le mieux du monde*, répondit le Connétable, *mais je desirerois encore quelque chose de lui, & c'est ce que je vous prie de lui dire de ma part : qu'il fasse réflexion quelquefois sur la grandeur de sa naissance, sur les qualités de sa personne, & sur ses Charges ; & il trouvera qu'il est bien difficile que tant d'avantages joints ensemble ne lui fassent quantité d'envieux à la Cour, & ne le rendent suspect aux favoris ; j'en ai fait l'épreuve autrefois dans le progrès de ma fortune. Dites-lui que le meilleur remède à une personne de sa condition, pour n'être jamais surpris dans son Gouvernement ni ailleurs, c'est d'avoir toujours de quoi armer dix mille hommes, & deux cens mille écus dans*  
ses



*Ses coffres : la chose ne lui sera pas mal aisée , il est puissant en biens ; ajoutés encore , s'il vous plaît , qu'il tâche d'avoir tant de Places & de Gouvernemens qu'il pourra , soit par argent ou par faveur , & surtout celui du Pont S. Esprit : une réputation fondée sur de tels appuis m'a fait plus considérer à la Cour , & parmi les envieux de ma fortune , que toutes les actions dont on veut maintenant me flatter.*

Telle étoit alors la constitution de l'État , que les Grands Seigneurs prenoient des précautions contre le Monarque , & se servoient quand il vouloit les détruire du pouvoir qu'il leur avoit confié pour s'y maintenir. Le Cardinal de Richelieu en punissant leurs attentats a fait prendre d'autres sentimens à ceux qui les ont remplacés ; & a acquis au Roi des serviteurs fidèles sans aucune restriction.

Le Duc de Rohan n'ayant point écouté les propositions que lui faisoit le Roi d'Espagne pour entretenir la guerre , se prêta aux propositions que lui fit le Connétable de Lesdiguières pour faire la paix. Le Duc de Rohan avoit le cœur François , & quoique Chef du parti le plus dangereux que la France eut jamais lieu de craindre , il étoit bien éloigné de faire tout le mal qu'il pouvoit faire. L'ambition d'être chef de parti , & de jouer un grand rôle le dominoit : mais il s'en lassa , & sa fidélité pour le Roi réfugiée dans son cœur prit le dessus , & il finit ses jours au service du Prince. S'il n'eut tenu qu'à lui , le traité de paix que le Connétable négocia auroit été conclu. Mais les Huguenots enracinés dans leur rebellion firent des propositions si insolentes qu'il auroit autant valu qu'ils eussent refusé la paix absolument. Le premier article qu'ils exigeoient étoit qu'on laissât subsister les fortifications de Montpellier telles qu'elles étoient. M. Fenouillet Evêque de cette ville ,

alla trouver le Roi pour lui persuader d'en faire le Siège. Ce Monarque étoit à Beziers. Il lui parla avec une éloquence si forte & si pressante qu'il le détermina. Les courtisans disent que jamais Orateur n'avoit été plus maître de la parole, & n'en avoit fait un usage plus noble & plus délicat.

Siège de  
Montpel-  
lier.

Le Siège de Montpellier étant résolu, l'armée du Roi pour n'être pas assez forte n'en put investir qu'une partie du côté de la porte *S. Gelly*, le reste étant libre aux ennemis. Le Roi étoit logé au *Maz d'Emerit*, d'où il pouvoit voir sans danger tout ce qui se faisoit devant cette Place. C'est une déférence pratiquée de nos jours par l'ennemi pour le Roi dans un Siège de lui demander son logement, afin de ne point tirer dans cet endroit. Elle étoit de devoir dans cette occasion pour les assiégés qui étoient sujets du Roi.

Au Siège de Mons le Commandant de la Place envoya demander à Louis XIV. où étoit son quartier; ce Prince répondit qu'il étoit partout.

Le Duc de Montmorency fut logé avec ses troupes du côté du *Pétrou*, & de la Tour des *Carmes*. Elles s'augmentèrent bien-tôt après par l'arrivée de quantité de noblesse volontaire. L'ordre de son attaque fut contre le Bastion des Carmes appelé par nos troupes, *le Bastion blanc*. Les ennemis disputèrent leurs dehors avec tant de valeur qu'ils les reprenoient après les avoir perdus; mais enfin le Duc de Montmorency qui ne ménageoit point sa personne, s'exposant familièrement dans le danger, les emporta. Le Roi lui fit des reproches sur ce qu'il prodiguoit sa vie si facilement, & lui commanda de ne se point livrer à l'impétuosité de son courage; c'est un excès de ne consulter que sa valeur: mais on peut dire que le Duc consultoit son jugement en même tems, & ne s'exposoit pas sans nécessité. Un Général doit être plus réservé qu'un Offi.

Officier qui commande sous lui. Il est l'ame de l'Armée, en périssant il ôte la vie à ce grand corps qu'il anime, parcequ'on ne le remplace gueres parfaitement; cependant lorsqu'une Armée est dans le moment de ces crises décisives, c'est alors qu'en s'exposant, le Général fixe la victoire sous ses enseignes.

Le troisième jour du siège, on résolut dans le Conseil de guerre par l'avis de *Gomorini* Gentilhomme Italien, d'attaquer le Fort *S. Denis* qui est sur une petite éminence, d'où on pouvoit battre presque toute la Ville en ruine. Ce Fort ayant été reconnu, une partie des Régimens de Normandie, Piedmont, Navarre, & Estillac furent commandez pour l'attaque avec les Régimens de Fabregues & de S. Brès; ils s'y porterent à deux heures avant le jour avec tant de bonheur que les ennemis abandonnerent la Place pour se retirer dans la Ville.

Les ennemis prévoyant que si on nous donnoit le tems de nous fortifier dans ce poste, leur négligence entraineroit la perte de la Ville, en sortirent à la faveur de leurs canons qui tiroient incessamment. Ils étoient environ quatre cens hommes de pied, & cent Maîtres dont ils firent deux troupes égales; dans cet ordre ils vinrent à nous. Le poste que prit leur Cavalerie leur donnoit de grands avantages, nôtre Infanterie après avoir fait semblant de vouloir se battre en tirant quelques mousquetades, lâcha le pied. Plusieurs personnes de condition y périrent guidés par leur valeur qui leur fit mépriser le danger; Fabregues, le Chevalier son frere & saint Brès y furent tués. Nogaret qui commandoit le Régiment de Fabregues, & presque tous les Capitaines demeurèrent sur la Place.

Le Duc de Montmorency étoit auprès de la personne du Roi lorsqu'on porta à ce Prince la nouvelle du désordre de ce combat. Le Roi jeta un coup d'œil sur lui, & lui dit, M. de Montmorency, voyez ce que c'est. Ces paroles le firent courir

au milieu du combat avec les Seigneurs qui étoient dans la chambre du Roi , entre lesquels étoit le Duc de Fronzac fils unique du Comte de S. Paul ; avec ces troupes , petites en nombre , mais considerables si on les mesure au courage , ils allerent en Héros se signaler.

Le Duc de Montmorency y reçut deux blessures après avoir tué un Capitaine , & quelques soldats ; malgré la valeur de ces troupes , la partie étoit trop inégale , le Fort ne pût être regagné. Mais ce fut depuis ce jour-là où il parut si grand dans le danger , que les soldats l'appellerent le grand *Montmorency* , le Roi des hommes. La bonté qu'il avoit pour eux le faisoit appeller leur pere. On voit ce qu'une parole du Roi peut operer dans de grands hommes , & à quel degré elle peut porter la valeur , sur-tout dans les François qui adorent leur Prince , & regardent son estime comme le plus noble objet de leur ambition.

Le Roi voulut être présent , au premier appareil qu'on mit aux blessures du Duc. Son Médecin l'obligea de se faire apporter à Pezenas pour y attendre sa guérison. Mais il fut à peine guéri , qu'il revint à l'armée. Il fit sentir sa présence aux ennemis du côté où il étoit ; il fit tellement avancer les tranchées , que leur ayant gagné beaucoup de terrain , il les obligea de se retirer à l'abri de leurs Bastions , d'où ils faisoient quelques sorties pour empêcher l'effet d'une batterie qu'il fit dresser sur le bord du fossé ; à la première sortie les nôtres furent si mal menez , que d'abord beaucoup demeurèrent sur la Place , & le reste lâchoit entierement le pied , si la présence du Duc ne leur eut redonné leur courage pour repousser les ennemis qui se retirèrent sans avoir gagné un pouce de terre sur nous. Le Duc de Fronzac périt parmi ceux qui accompagnoient le Duc de Montmorency ; dans les dangers  
où

où il s'exposoit , il y périt plusieurs personnes de qualité.

Le Duc de Rohan par une éloquence militaire ayant persuadé aux factieux de rentrer dans l'obéissance du Roi , les disposa à accepter la paix que le Roi leur offroit. Le Capitaine Meltre de Clermont , pour lors habitant de Montpellier , fort considéré parmi les Huguenots , ne nuisit point à ce grand ouvrage. La paix fut publiée par ordre du Connétable de Lefdiguieres. Le Roi y fit son entrée le lendemain , on fit dans la Cathedrale des prieres publiques pour rendre à Dieu des actions de graces de l'heureux succès des armes de sa Majesté. Il y eut une procession générale qui accompagna le S. Sacrement que le Roi suivit toujours avec les plus grands Seigneurs de sa Cour , qui firent paroître beaucoup de piété. Cette vertu donne un grand relief à la valeur \*. Le Roi nomma M. de Valancay Commandant de la Place qui usa de son autorité au-delà des bornes qui lui étoient prescrites , & entreprit sur celle du Gouverneur de la Province. Le Duc de Montmorency étant retourné à la Cour , la conduite du Marquis de Valancay l'obligea de venir à son Gouvernement. Dès qu'il

\* L'Historien de la vie du Duc de Montmorency a la simplicité de dire que le Roi suivit *nue tête* , comme s'il eut pu être autrement accompagnant le S. Sacrement. Ignore-t'il que les Rois de la terre en presence du Sacrement de nos autels sont comme les Grands d'Espagne de la troisième classe , qui ne se couvrent jamais devant le Roi. Dans l'Espagne , il y a trois classes de Grands. La première se couvre dès qu'ils ont dit un mot au Roi , le Roi dit à la seconde de se couvrir , & la troisième ne se couvre jamais.

L'expression de l'Historien que je viens de citer me rappelle la naïveté d'une bonne femme qui disoit que M. de Matignon prioit Dieu lui-même.

qu'il y entra , il fut accompagné de cinq cens Gentilshommes. Le Marquis de Valancay lui vint au devant à une lieüe de la Ville , & s'excusa sur ce qu'il n'étoit pas venu plus loin parceque cela n'étoit pas permis à un Commandant d'une Place.

Le Duc se contenta de lui faire connoître qu'il avoit senti qu'il avoit attenté à son autorité , & ne poussa pas plus loin sa vengeance.

Le Marquis de Valancay pensa à fortifier son autorité , il demanda au Roi la construction d'une Citadelle afin de soulager la ville du logement d'une garnison de quatre mille hommes , on lui accorda ce qu'il demandoit , mais il ne jouït pas longtems de cet avantage , on le rappella pour lui donner le Gouvernement de Calais , parcequ'il faisoit ombrage au Duc de Montmorency.

Le Baron de Faugeres après la mort de son pere sollicita vivement auprès du Duc le Gouvernement du Château de Lunas que possédoit d'Erignac , promettant de ne prendre jamais d'autre parti que celui du service du Roi. Le Duc se rendit aux prieres du Baron de Faugeres , & fit dédommager avantageusement d'Erignac.

Une seconde rebellion qui s'alluma dans le Languedoc contre la foi du traité de paix , rappella le Duc de Montmorency qui étoit allé à la Cour , mais dans le tems qu'il s'appliquoit à appaiser le feu de la fédition , le Roi lui écrivit des Lettres , où il lui manda qu'il l'avoit choisi pour s'emparer des Isles voisines de la Rochelle & mettre la mer de ce côté-là à l'abri des entreprises du Duc de Soubise , l'Amiral des Huguenots. Le Roi assaisonna les Ordres qu'il prescrivoit de paroles si obligeantes , qu'il n'étoit pas possible à un Seigneur comme le Duc de Montmorency d'y résister. Ces expressions dont veut bien nous favoriser un Roi , sont d'un grand prix , puisqu'il dispose par-là absolument

absolument des cœurs & les enchaîne par des liens qu'ils ne peuvent pas & ne veulent pas rompre.

A peine le Duc de Montmorency fut-il arrivé à la Cour, que le Roi lui témoigna qu'il vouloit qu'il allât commander son armée Navale en qualité de Grand-Amiral de France, du côté de Guyenne & de Bretagne.

Le Duc de Montmorency va commander l'armée navale.

Le Duc de Soubise assisté des Rochellois avoit surpris le port de Blavel si heureusement, qu'il s'étoit rendu maître de sept ou huit vaisseaux qu'il y trouva. Etant descendu à terre, il se saisit du Bourg, & alla droit au Fort croyant le surprendre avant qu'on pût le secourir; mais la diligence du Marquis de Mornac qui se rendit des premiers au secours de cette Place avec quantité de ses amis, & l'arrivée des Ducs de Vendôme, de Brissac, de Retz, du Comte de Vertus, lui firent manquer son coup, & l'obligerent à faire une prompte retraite, après avoir laissé dans le Bourg de terribles vestiges de sa fureur militaire. Un homme qui croit surprendre, & qui est surpris, est ordinairement si déconcerté qu'il ne peut pas se remettre.

Le Duc de Montmorency ne pût pas obtenir du Ministre qui étoit le Cardinal de Richelieu, & de M. Défiat Surintendant des Finances, l'argent nécessaire pour la subsistance de l'armée navale, sur cela ses amis lui voulurent persuader de refuser l'employ qu'on lui donnoit, que c'étoit un piège qu'on lui tendoit pour le perdre, & qu'on avoit surpris le Roi. Mais il répondit qu'il connoissoit la mauvaise volonté de ses ennemis; que parmi les maux qu'ils lui préparoient, il pourroit éviter ceux qui pourroient le couvrir de honte. *Puis-je, disoit-il, refuser cet Employ sans perdre sans ressource les bonnes grâces de sa Majesté & son estime ? je serois obligé de quitter la Cour, & de me réduire à une vie privée. Je vois bien que mes ennemis veulent me mettre dans l'une de ces deux extrémités, ou de ne pouvoir*

*pas faire ma Charge, ou de ne pouvoir pas utilement servir le Roi. J'emploierai avec plaisir, pour m'acquitter dignement de cet Employ, tout ce que Dieu m'a donné de bien; pour ma perte qui est toute leur passion, elle dépendra en cette rencontre bien plus de la fortune, que de leur mauvaise volonté: en un mot je ne mourrai jamais que glorieusement pour le service du Roi.*

Le Duc de Vendôme qui le fut voir en passant par Nantes, appuya les raisons de ses amis, & les mit dans le jour le plus propre à le persuader; mais bien loin de faire impression, il usa d'une grande diligence pour se rendre à l'armée navale. Il étoit accompagné des Comtes de Vauvert, de Bouteville, des Chapelles, & de quantité de Noblesse. Il apprit en arrivant le malheur de l'Amiral Houstain d'Hollande qui étoit venu combattre pour nous. Les Rochellois abusèrent avec beaucoup de mauvaise foi de sa crédulité. Ils lui firent entendre que la paix étant conclue, toutes les hostilités devoient cesser de part & d'autre. L'Amiral se fia à des gens de même Religion que lui. A la faveur de ce discours, ils le persuaderent, ils firent sortir du Port de leur ville quatre gros vaisseaux remplis de feu d'artifice, pour aller joindre l'armée du Duc de Soubise qui mit incontinent à la voile, où à l'aide du vent & de la marée il alla attaquer la flotte des Hollandois. Après quantité de coups de canons tirés de part & d'autre, deux des gros brûlots accrocherent l'Amiral commandé par Durpe & y mirent le feu. Tout ce qu'il put faire fut de se sauver dans un petit Esquif sans pouvoir garantir de ce grand embrasement tous les soldats qui périrent avec le vaisseau Amiral.

Les ennemis se flatterent qu'ils feroient éprouver le même sort à notre vaisseau Amiral, commandé par le Sieur Manty. Ils lui envoyèrent deux gros brûlots, il les évita avec adresse, & eut le plaisir



plaisir de les voir brûler sans avoir le moindre dommage.

Le Duc de Soubise voyant que son dessein échouoit, songea alors à se retirer, mais il fut si vivement attaqué par nos vaisseaux, dont le canon fut si bien servi, qu'en moins de rien il perdit plus de trois cens soldats, & si le vent n'eut pas changé & n'eut pas favorisé la retraite qu'il fit dans l'Isle de Rê, on a lieu de croire qu'on auroit dès lors remporté sur lui une victoire complète, parceque l'Amiral Houstain s'opiniâtroit à engager un combat dont le commencement lui étoit favorable, pour se venger de la mauvaise foi des Rochellois. Il y a des ruses de guerre innocentes, mais il y en a de criminelles, quand elles sont fondées sur un violement de la foi d'un traité. Mais un cas de conscience qu'on n'agite point parmi les militaires, est de savoir lorsqu'ils sont en guerre avec l'ennemi. s'il leur est permis d'user de stratagèmes fondés sur des mensonges.

Le Duc auroit souhaité de se trouver dans le combat. Il eut le chagrin d'apprendre que le Général Houstain se dispoisoit à s'en retourner en Hollande avec sa flotte. Il lui envoya le Sieur Miramant Intendant de sa maison pour le dissuader de ce dessein; mais celui-ci n'ayant point réussi, le Duc se détermina d'aller lui-même dans une chaloupe trouver à Morbian l'Amiral Houstain où il faisoit radoubber ses vaisseaux. Une furieuse tempête qui s'éleva pendant son voyage lui fit courir un grand danger: il rassura les Matelots effrayés, & les empêcha de perdre la tête. Ici son Historien le compare à César, qui s'étant embarqué sur la rivière d'Annius dans une fregate avec peu de gens pour aller à Brindes où il avoit laissé une partie de son armée, la tempête fut si violente, que les Matelots étoient résolus de s'en retourner. César prit le Pilote par la main, & lui dit *courage, mon ami,*  
*passer*

*passes hardiment, tu portes César, & sa fortune; cette confiance d'un grand homme dans sa fortune, qui sent ne craint rien au milieu de gens accoutumés à la mer, qui sont consternés, est peut-être ce que l'Histoire nous offre de plus héroïque. Un vaisseau corsaire donna au Duc la chasse tout le jour. Il étoit accompagné des Marquis de Bressieux, de Soudeilles de Manse & de deux ou trois autres.*

La confiance chrétienne du Duc eut plus de succès que la confiance Payenne de César, puisque cet Empereur fut obligé de s'en retourner, au lieu que le Duc poursuivit heureusement son voyage. Il apprit d'un vaisseau Breton qu'il rencontra, que l'armée des Hollandois étoit en pleine mer, & qu'elle faisoit voile vers *l'Isle-Dieu*. Le lendemain ayant scû quelle y étoit arrivée, il partit de *Portnic* pour s'y rendre.

L'Amiral Houstain qui craignoit les mauvaises suites du danger où le Duc s'étoit engagé, le vit avec les sentimens d'un homme dans le cœur duquel une grande joie succédoit à un grand déplaisir. Le Duc après l'avoir calmé eu l'art de gagner entièrement son cœur par sa double éloquence; celle de ses paroles & celle des graces qui l'animoient. Mais il en eut une troisième qui y contribua beaucoup, ce fut celle de sa libéralité. Il pourvut l'armée de l'Amiral de toutes les munitions nécessaires, il donna au Vice-Amiral Durpe un vaisseau en récompense de celui que les ennemis lui avoient brûlé, fit des présens aux Capitaines en général & en particulier. Quel effet ne produisent pas les caresses d'un Grand, soutenues de ses libéralitez? elles transforment ceux qui les reçoivent en d'autres hommes qui se devoient entièrement à ses volontés. Le Duc s'abbaissoit à vivre avec les soldats Hollandois comme camarade en prenant du tabac dont l'odeur lui étoit insupportable. Un Grand Seigneur qui se familiarise ainsi à propos,

pos , sans se faire moins respecter , a l'art de se rendre aimable. Ces manières gracieuses que le Duc eut avec le Vice-Amiral , les Capitaines & les soldats , font juger de celles qu'il prit pour gagner l'Amiral. Dans ce tems-là il vint d'Angleterre cinq gros vaisseaux qui se joignirent à la flotte de France , à l'escadre Hollandoise , & qui firent le nombre de soixante. Le Maréchal de Pralin qui avoit fait du degat autour de la Rochelle , & qui avoit défait plusieurs troupes des ennemis , avertit le Duc que pour se fortifier dans leur ville ils avoient tirés de l'Isle de Ré mille hommes de pieds , & six cens chevaux ; le Duc en donna avis à Messieurs *de la Rochefoucauld , de saint Luc & de Toiras* afin qu'ils se tinssent prêts pour faire leur descente dans l'Isle de Ré.

Toutes choses étant disposées pour attaquer les ennemis , le Duc fit mettre l'armée à la voile pour aller droit à cette Isle : il voulut commander l'avant-garde avec l'Amiral Houstain , il monta son vaisseau sous prétexte , dit-il , qu'il vouloit apprendre son métier sous un homme de mer si expérimenté , mais c'étoit bien plutôt pour éclairer sa conduite de près. Le corps de bataille devoit être commandé par Durpe Vice-Amiral ; celui-ci refusa absolument de combattre : mais le Duc de Montmorency lui envoya dire qu'il ne lui donnoit qu'une heure seulement pour se résoudre , & qu'après cela il useroit du pouvoir de sa Charge. La bonté qui ne s'allie pas avec la fermeté dans l'occasion dégenere en foiblesse. Le Duc étoit à la voile depuis minuit , lorsque sur le point du jour on lui vint dire que l'armée ennemie avoit quitté la rade de l'Isle de Ré , & s'étoit retirée dans la *fosse de Loye* pour se mettre à couvert d'un banc extrêmement dangereux , dans cette espérance d'y voir échouer tous les vaisseaux , qui les viendroient

Combat  
Naval où le  
Duc est vic-  
torieux.  
1625.

attaquer de ce côté là. Sur le midi la marée favorisant l'impatience que le Duc de Montmorency avoit de combattre , lui en donna les moyens. Le premier combat se fit à coups de canons , & dura jusques à la nuit que les rebelles furent contraints de faire retraite , & d'aller échoüer ; la marée les ayant quittez au même endroit où ils attendoient auparavant nôtre naufrage.

Après ce combat , le Duc alla mouïller l'ancre à la rade de l'Isle de Ré : cependant Messieurs de saint Luc , de la Rochefoucaud , de Toiras s'étant embarquez pour faire leur descente dans l'Isle , furent contraints de s'arrêter par la violence de la tempête : le Duc qui devoit favoriser leur dessein fut forcé de relâcher en pleine mer. L'orage ne fut pas si-tôt passé , qu'on découvrit un gros vaisseau des ennemis qui alloit à la découverte de nôtre Armée. *Gadancour* , Capitaine des Gardes du Duc avec le Chevalier de *Cangé* & le Capitaine *Martin* furent commandez pour l'aller reconnoître. Ce vaisseau appelé *Trillebois* du nom de celui qui le commandoit , reçut les nôtres à coups de canons , & se défendit si courageusement que nos vaisseaux n'osèrent jamais l'accrocher dans le combat qui dura jusques à la nuit , où *Trillebois* perdit la plus grande partie de ses soldats & de ses matelots ; & son vaisseau qui étoit l'un des plus grands & des plus beaux de l'armée des ennemis , fut percé de tant de coups de canons , qu'il alla échoüer à la rade de saint Martin ; nous perdîmes dans ce combat quantité de soldats , & *Gadancour* qui fut extrêmement regretté du Duc de Montmorency ; il donna sa Charge à Soudeilles pour récompense de ses services.

Le Duc de Montmorency ayant reçu de nouveaux Ordres de la Cour , ramena l'armée dans l'Isle-Dieu , où le Commandeur de *Ris* le vint joindre

joindre avec deux *Rambèrges* d'Angleterre & deux gros vaisseaux , avec lesquels & le reste de l'armée il se remit à la voile dans l'ordre que j'ai déjà dit , pour aller favoriser la descente de Messieurs de la Rochefoucaud , de saint Luc & de Toiras. Par le moyen des coups de canons qu'il faisoit ordinairement tirer sur les ennemis , cette descente fut si heureuse , qu'après de longs combats soutenus par les rebelles durant deux jours , les troupes du Duc de Soubise au nombre de quatre mille hommes furent entièrement défaites , & lui obligé de se retirer en Angleterre avec précipitation en abandonnant son canon ; quelques-uns ont voulu dire qu'il y perdit son épée. Nous n'étions gueres qu'environ deux mille hommes , dont dix-sept cents hommes avoient été transportés dans l'Isle sur soixante barques , il se retira à Oleron , & de là en Angleterre après la défaite de l'armée navale des Rochellois.

Ceux-ci ayant appris la défaite de leurs troupes , envoyèrent le Comte de Laval avec 1200. hommes pour secourir le Fort S. Martin qu'ils croyoient être déjà assiégé par les nôtres ; mais le Duc de Montmorency ayant prévu leur dessein , y avoit donné bon ordre par le moyen de dix vaisseaux qu'il avoit envoyés à *Chefdebois* pour s'opposer à ce secours , qui s'étant mis à la voile , fut contraint de regagner la Rochelle par la grêle des coups de canons que nos vaisseaux faisoient fondre sur lui.

L'armée des ennemis ayant échoüé dans la fosse de Loye , comme on a vû , on crut qu'il falloit gagner le passage de la Rochelle pour leur empêcher les vivres & les secours , & qu'ils seroient forcés de se rendre à discrétion , le Duc voulut les y contraindre. Mais l'armée des ennemis ayant une grosse marée , & le vent favorable , sortit cou-

rageusement pour venir droit à nous. Les vents changerent alors dans un instant, & le Duc après avoir pris des Hollandois des assurances solides, attaqua les ennemis avec l'avantgarde où étoient les vaisseaux de *S. Julien* & quelques autres. Dans le premier, les Comtes de *Bouteville*, de *Vauvert* & des *Chapelles* signalerent leur courage. Ce combat que les coups de canons, & la grêle des mousqueta-des rendoit effroyable, dura jusqu'à la nuit : on ne voyoit plus sur les vaisseaux ni voile, ni cordages, ni mâts; tout y étoit abbatu & fracassé, & la mort y exerçoit son empire, accompagnée de toutes les horreurs de la guerre.

Second  
Combat  
Naval où il  
fut encore  
victorieux.

Les Ennemis qui s'étoient courageusement défendus, se virent enfin si fort pressés, qu'ils ne pensèrent plus qu'à chercher leur salut dans la fuite; ils crurent que la marée les sépareroit, & qu'à la faveur de la nuit ils pourroient gagner la Rochelle; mais ils furent si violemment poursuivis, qu'avant que le jour parût, neuf de leurs gros vaisseaux furent pris, deux autres brûlés, & le reste de leur armée mis en déroute, & contraint d'aller échoüer en divers endroits de la côte. Deux des plus grands navires de leur armée échoüerent en même tems par la violence de la marée, l'un appelé *la Vierge*, & l'autre *S. Michel*. Les Comtes de *Bouteville*, de *Vauvert* & des *Chapelles*, avec quelques autres Gentilshommes qui avoient des postes distingués dans l'armée, demanderent permission au Duc de Montmorency de les aller attaquer; le Duc le leur permit, avec cette condition qu'ils n'iroient que mouïller l'ancre à la portée du canon des vaisseaux échoüés, afin de les obliger à se rendre : mais l'humeur impatiente du Comte de *Bouteville* ne lui permit pas de demeurer si loin; il aborda le *S. Michel*, qui avoit par avance pris la précaution d'obtenir du Duc de Montmorency sa composition, & qui l'envoya au Comte en se rendant à lui.

L'autre

L'autre vaisseau appelé *la Vierge*, fit acheter sa prise bien cherement, il fut attaqué par quatre de nos vaisseaux sous le commandement du Comte de Vauvert, ils en furent reçus à coups de canon & à coups de mousquet, & ce vaisseau se voyant investi de tout côté par nos quatre vaisseaux commandés par le *Baron de Jussé*, *Launay*, *Razilly*, *Veillon*, & le *Chevalier de Villeneuve*; les Officiers, les soldats se défendirent comme des gens qui ne consultant que leur gloire & leur désespoir, comptoient la vie pour rien. Ils firent sauter le premier pont que Villeneuve & Veillon avoient déjà gagné, & envelopperent dans la perte de ces deux braves hommes quelques soldats; s'étant après retranchés sous le second pont, ils furent si fort pressés par le Comte de Vauvert, de Jussé & de Razilly; que se voyant hors d'état de pouvoir résister, ils firent sauter encore ce pont, & au même instant mettant le feu aux poudres qui étoient dans le vaisseau, en se dévouant à la mort, ils y dévoient plusieurs personnes des nôtres. Nos quatre vaisseaux furent aussi enveloppés dans cet embrasement.

Il n'y eut que le Baron de Jussé, & Bacon son Lieutenant, & deux Peres Capucins qui se sauverent par une espece de miracle.

Le Comte de Vauvert neveu du Duc de Montmorency, à demi brûlé, fut recueilli par un Matelot, conducteur d'un de nos brûlots, qui le conduisit heureusement à port, il eut le bonheur de se confesser avant que de mourir. Le dernier degré de valeur est celle de ceux qui s'exposent à une mort certaine pour perdre leurs ennemis, c'est une fureur glorieuse. Comment le cœur de l'homme peut-il être capable d'un tel excès, puisqu'on ne voit pas qu'il y soit conduit par aucune espece d'intérêt, de quelque nature qu'on puisse l'imaginer ?

A l'égard des dangers que l'on court dans un Combat naval, ils paroissent plus grands que sur terre,

si on compare ceux que l'on court dans un vaisseau qui est abordé, où il n'y a nulle espérance de salut, avec ceux de la mêlée d'une Bataille, où quoiqu'on soit joint de près par l'ennemi, on peut se dérober à sa fureur par la fuite; au lieu que le vaincu n'a sur mer d'autre ressource que le sein de cet élément qui l'engloutit

Le Duc de Montmorency en achetant la victoire par la perte du Comte de Vauvert qu'il aimoit beaucoup, sentit vivement combien la gloire qu'il acquéroit lui étoit cruelle.

Après cette victoire, les habitans du Bourg *saint Martin* envoyèrent demander composition au Duc de Montmorency. Le *Parc d'Archiac* qui commandoit dans le fort en fit de même, la Forêt de Toiras qui étoit prisonnier dans Ré, en sortit pour aller traiter de la liberté de ceux qui ne lui avoient jamais voulu accorder la sienne, quelques grands avantages qu'on leur proposât pour cela. *Ambleville & Cominges* furent ensemble avec lui trouver le Duc qui étoit encore en mer, où la capitulation fut faite en cette sorte, „ que tous les gens de guerre qui étoient dans l'Isle „ auroient la vie sauve, que les Capitaines fortiroient „ avec leur bagage, & les soldats avec leurs épées „ seulement, qu'ils pourroient se retirer où bon leur „ sembleroit, hormis dans l'Isle d'Oleron, après avoir „ fait serment de ne point porter les armes contre le „ service du Roi pendant six mois, que tout ce qui „ se trouveroit dans Ré appartenir au Duc de Soubise „ lui seroit rendu; qu'on leur fourniroit des vaisseaux „ pour se retirer; que dans quinze jours le Duc de „ Montmorency leur delivreroit la confirmation du „ Roi pour l'observation du traité. „

Après cette capitulation, comme les soldats s'embarquoient pour aller à la Rochelle, on dit au Duc que dans ces troupes il y avoit quantité de soldats de Languedoc, & particulièrement des Sevennes.



Le Duc les fit tous venir devant lui & après leur avoir fait promettre qu'ils ne porteroient plus les armes contre le service du Roi, il leur donna à tous suffisamment de l'argent pour se conduire chez eux. La foi de ce traité fut observée avec tant d'ordre & de fidélité du côté du Duc, que ceux de la Rochelle lui envoyèrent faire des remerciemens par leurs députés dans saint Martin, où il étoit descendu pour faire rendre grâces à Dieu de l'heureux succès des armes du Roi, & pour remettre les Catholiques dans la liberté dont ils avoient été privez depuis longtems.

Le Duc de Montmorency se remit à la voile, & alla descendre dans l'Isle d'Oleron où il ne trouva point de résistance. Saint Just, dit le Bossu de Mayenne, qui commandoit dans le Fort se rendit par composition, dont voici en substance les articles : „ Qu'il „ laisseroit toutes les munitions & les canons. Que „ lui & les sept cens hommes qu'il commandoit se- „ roient conduits à la Rochelle. „ Le Roi parut transporté de joie en apprenant la nouvelle de cette victoire. Il ne tarissoit point sur les louanges du Duc de Montmorency. Voici la Lettre qu'il lui écrivit de sa propre main.

## MON COUSIN,

*La victoire que vous avez obtenue contre Soubise & les rebelles qui étoient joints à lui, m'apporte une joie si grande, & me donne tant de satisfaction de vos départemens que je ne puis vous témoigner assez le contentement que j'ai d'un succès si avantageux au bien de mon Etat : je l'avois espéré de votre courage & de votre conduite, ainsi que vous l'avez reconnu par les soins que j'ai pris que ce combat ne fut fait sans vous. Ce m'est une double joie que vous ayant rendu ces preuves de la confiance que j'ai en votre affection, elle vous ait été un moyen de parvenir à l'honneur que vous*

*Lettre du Roi sur la victoire du Duc.*

*avez acquis en cette occasion : je conserverai le souvenir des offices que vous m'y avez rendus ; pour vous avoir encore en plus d'estime , & vous faire ressentir les effets de ma bienveillance , ce qu'attendant je prie Dieu qu'il vous ait , mon Cousin , en sa garde. Écrit à Fontainebleau le 20. Septembre 1625. Signé , L O U I S.*

Qui auroit cru qu'après cette victoire si importante, le Duc de Montmorency n'eût vaincu tous ses ennemis dans l'esprit du Roi , ou du moins n'eût été à l'abri de toutes leurs entreprises ? Qui n'eût pensé que profitant des premières impressions de ce grand coup d'Etat qu'il avoit fait , il n'eût obtenu la première grace qu'il demanderoit au Roi ? Cependant il demanda le Gouvernement de l'Isle de Ré , qui lui fut refusé pour être donné à Toiras ; il avoit bien droit d'y prétendre , puisqu'il devoit être Maître du Port de cette Isle comme Amiral. Il pouvoit se dédommager des dépenses qu'il avoit faites par les sels , & les munitions qu'il trouva dans l'Isle , il répondit généreusement à ses amis qui le lui conseilloient , qu'il n'y étoit pas venu pour gagner du bien , mais pour acquérir de la gloire : mais je ne puis pas croire que le Roi ne l'ait pas dédommagé. Son désintéressement auroit été mal placé , s'il n'avoit pas demandé au Roi cette grace ou plutôt cette justice , & on ne doit pas présumer qu'il ait été refusé.

Ayant visité toutes les Isles dont il s'étoit rendu Maître , & pourvu à leur sûreté , & placé son armée dans tous les postes qui pouvoient être les plus incommodes à la Rochelle , il fit savoir au Roi l'état de cette ville , & les moyens de la soumettre. Les Rochellois lui envoyèrent une seconde députation pour le remercier des bons traitemens que leurs soldats avoient reçus de lui , & pour le  
prier

prier de menager leur paix , à quoi le Duc répondit qu'ils l'obtiendroient toujours de la bonté de ce Monarque , lorsqu'ils la demanderoient comme de fidèles sujets.

Le Duc de Montmorency pria ensuite les Députés de demander à Messieurs du Consistoire de leur Ville , la liberté de Picolominy qu'ils tenoient prisonnier depuis quelque tems.

A peine les Députés furent de retour dans leur Ville , qu'on accorda la liberté de Picolominy sans condition. Le Duc qui ne se laissoit point vaincre en générosité , donna huit cens écus aux soldats qui l'avoient pris. Le Duc partit ensuite pour la Cour , où il fut reçu froidement du Roi.

François I. disoit , que les grands Capitaines au retour d'une campagne glorieuse , le premier jour étoient regardés à la Cour comme des Rois , le second comme des Princes , & le troisième comme des soldats.

Le Duc de Montmorency n'eut pas ce premier accueil favorable , à cause du progrès que ses ennemis avoient fait dans l'esprit du Prince , qui devoient bien l'avoir indisposé , puisqu'après un service si important , il ne lui témoignoit pas une reconnaissance qui lui coûtoit si peu. Le Duc n'opposa à la froideur de son Prince , qu'un grand zèle prêt à lui consacrer sa vie & ses biens. Il fit la proposition au Conseil du Roi d'assiéger la Rochelle , & s'obligea de faire tous les frais nécessaires , si Sa Majesté vouloit lui donner le commandement de l'armée de terre ; il dit qu'on pouvoit combler le Port , & cela s'accordoit avec le rapport que les Ingenieurs avoient fait à la Cour ; mais on craignit que la gloire qui lui reviendrait , lui donnât trop d'autorité.

Le Duc voyant qu'il ne pouvoit vaincre ses ennemis dans l'esprit du Roi , victoire plus difficile que celle qu'il offroit de remporter sur les en-

nemis de l'Etat, espéra par ses services de mettre son Roi à l'épreuve des efforts que leur haine feroit contre lui. Il partit avec une fièvre qui annonçoit une maladie dangereuse suivant l'avis de son Médecin ; son mal s'augmenta beaucoup par la fatigue du voyage. Il s'arrêta à Bourges quatre jours, où il s'y fit saigner, après quoi il alla tout de suite à l'armée. Quand il y arriva, l'Amiral Houstain lui fit voir l'Ordre qu'il avoit reçu des Etats d'Hollande pour s'en retourner, & lui dit qu'il n'attendoit plus que la réponse aux Lettres qu'il avoit écrites au Roi à ce sujet. Le Duc voyant que ce départ affoibliroit extrêmement son armée s'y opposa par les raisons les plus pressantes. L'Amiral dont le cœur étoit tout persuadé en faveur du Duc, lui dit qu'il ne s'agissoit que de trouver des raisons spécieuses qu'on put alleguer aux Etats ; & les Médecins ayant conseillé au Duc de changer d'air parceque sa maladie duroit toujours, l'Amiral se servit de ce prétexte pour écrire aux Hollandois, qu'ayant seul le Commandement de l'armée navale, à cause de l'absence du Duc indisposé, il ne pouvoit pas se retirer dans cette conjoncture. Le Duc apprit pendant ce tems-là que ses ennemis devenant plus accrédités dans l'esprit du Roi, susceptible de leurs impressions, se servoient de leur pouvoir contre lui. On reconnoitra facilement à la tête de ses ennemis le Cardinal de Richelieu, ce Grand Ministre, qui avoit l'art de gouverner son Roi.

Le Duc de Montmorency se reposant sur ses services qui parloient pour lui, ne se vengea de ses ennemis qu'en continuant de faire son devoir, & faisant même plus que son devoir, puisqu'il fit subsister l'armée navale à ses dépens, & ayant demandé le remboursement de ses avances, on lui permit de se payer sur la montre des Capitaines ; on vouloit par cette voye lui faire perdre l'amitié

tié des Officiers de son armée. Il refusa de prendre une voye si peu conforme à ses sentimens , qu'il auroit mieux aimé se dépouiller lui-même que de donner la moindre atteinte à leurs appointemens. Il reçut dans ce tems-là un Bref d'Urbain VIII. où le S. Pere le félicite de la grande victoire navale qu'il avoit remportée sur les hérétiques. „ Les bons offices , dit Sa Sainteté , que vous „ avez rendus à notre cher fils *Ascagne Piccolomini* „ *ny* , qui publie hautement tenir de votre géné- „ reuse magnificence la vie & la liberté , n'ont pas „ servi de peu à vous acquérir entierement nôtre „ bienveillance , de sorte qu'en cette rencontre vous „ n'avez pas seulement obligé le Cardinal Barberin „ qui le chérit comme vous sçavés , mais de plus „ vous nous avez rendu un très-grand service , au- „ quel nous sommes extrêmement sensibles. „

La Cour ayant crû une fausse nouvelle , qui publioit que le Duc de Soubise devoit partir d'Angleterre avec une puissante armée , envoya Ordre au Duc de mettre la sienne à l'abri dans la fosse de Loye. L'Amiral Houstain s'étant enfin retiré , aussi bien que la flote d'Angleterre , le Duc assembla tous ses Capitaines , & après leur avoir communiqué ses ordres & pris leur opinion qu'il ramena sans peine à la sienne , il écrivit au Roi que la nouvelle étoit évidemment fausse ; que le Duc de Soubise ne pouvoit pas équiper une armée sans le secours d'Angleterre ; qu'elle n'auroit pas l'infidélité de le lui donner étant unie avec nous ; qu'au cas que la nouvelle eut quelque fondement , il valoit mieux prendre un Port plus propre que celui de la fosse de Loye , que les bancs & la marée rendoient peu surs pour une armée ; qu'on étoit en état de s'opposer à la descente que les rebelles feroient dans l'Isle de Ré , en divisant nos forces par les troupes qu'on enverroit dans l'Isle , nôtre armée navale étant à portée de les secourir. Si Sa Majesté vou-

vouloit lui donner des Ordres contraires , qu'elle eut la bonté de les lui donner par elle-même , afin qu'il pût être déchargé du blâme que lui attireroit le mauvais événement. Ce sont de pareils avis qui ont donné lieu de dire qu'un habile Général conduit plutôt la Cour dans les ordres qu'elle lui donne , qu'il n'en est conduit lui-même , parcequ'il l'éclaire tellement sur les partis qu'il peut prendre , qu'elle ne lui envoie que des ordres à propos.

Dans la Lettre que le Duc écrivit au Roi , il donna de grandes louanges aux Capitaines de son armée. Son unique attention étoit de travailler à gagner tous les cœurs , & à prendre les Officiers par l'appât de leur gloire.

La Paix qui fut conclüe avec les Rochellois , décida le différend que le Duc avoit avec la Cour sur le parti qu'il avoit à prendre. Il vint ensuite à la Cour , où il lût sur tous les fronts le plaisir qu'on avoit à le voir , & l'estime singulière qu'on avoit pour lui. Le Roi céda au torrent , les ennemis du Duc s'y laissèrent entraîner : mais bien-tôt le Cardinal de Richelieu travailla à le perdre. Il représenta au Roi qu'il étoit nécessaire de faire exercer la Charge de Grand-Amiral par Commission , à cause des grandes dépenses qu'elle coûtoit ; ainsi on la supprima , & on donna au Duc un dédommagement d'un million à prendre sur l'Hôtel de Ville. Le Cardinal eut alors le secret de se revêtir de cette Charge sous un autre nom. Le Roi le créa par un Edit Chef & Surintendant général de la Navigation & du Commerce de France. Il prit dans la suite le titre d'Amiral. Le Duc las de lutter à la Cour contre un ennemi , qui plus habile que lui en intrigues , prenoit le dessus , retourna en son Gouvernement , où il fut reçu par-tout comme un Souverain ; sa gloire toute pure , & ses grandes qualités , lui faisoient le plus beau de tous les triomphes ;

omphes ; on s'imaginoit le voir accompagné de toutes ses grandes actions & de ses exploits militaires. Dès qu'il fut arrivé à Pezenas , il y reçut une députation du Parlement de Toulouse. Cet auguste Corps lui rendit des honneurs qu'il n'avoit jamais rendus à aucun Gouverneur. Les Conseillers en particulier lui témoignèrent leur amour & leur respect. Nulle gloire plus parfaite que celle que procure à l'envi cet accord unanime de tous les cœurs pour honorer un Héros ; nulle douceur plus exquise que celle qu'il goûte alors. Toutes les voix se réunissoient pour dire qu'il étoit le Seigneur le plus aimable & le plus aimé. Ce fut dans le tems de cet empressement universel qu'il apprit la triste nouvelle de l'affaire du Comte de Bouteville son parent , issu d'une des Branches de la Maison de Montmorency , qui fut arrêté & conduit à la Bastille , pour s'être battu en duel avec le Comte des Chapelles , contre le Marquis de Beuvron & le Comte de Buffy d'Amboise , à la Place Royale ; le Comte de Buffy fut tué , ils étoient trois contre trois. Le Cardinal de Richelieu déterminâ le Roi à faire un exemple du Comte de Bouteville & du Comte des Chapelles , pour éteindre la fureur des Duels dans le sang de ces fameux Duelistes. Vainement le Duc de Montmorency envoya deux Gentilshommes au Roi pour lui demander la grace de son parent. Vainement M. le Prince , Madame la Princesse , le Duc d'Angoulême & le Comte d'Alais , firent leurs efforts pour obtenir de Sa Majesté la même faveur. Le Roi leur témoigna que s'il avoit pu l'accorder , il auroit cédé aux prières du Duc de Montmorency , qui mit le refus que le Roi lui avoit fait , au nombre des sujets qu'il avoit de se plaindre du Cardinal. Ce Ministre crut se mettre à l'abri de son ressentiment dans l'azile de la gloire qu'il prétendoit acquérir , en punissant un homme qui s'étoit battu , en profanant

fanant un jour de Fête, & violant l'Edit que le Roi venoit de rendre, où il défendoit expressément les Duels.

Lorsqu'on fit le Procès à M. de Bouteville, M. du Châtelet Académicien fit un Factum \* pour lui, qui fut trouvé également éloquent & hardi : M. le Cardinal lui ayant reproché que c'étoit pour condamner la Justice du Roi : *Pardonnez-moi, lui dit-il, c'est pour justifier sa miséricorde, s'il a la bonté d'en user envers un des plus vaillans hommes de son Royaume.*

\* Pour Messires François de Montmorency, Comte de Luz & de Bouteville, & Messire François de Rosmadecq, Comte des Chapelles.

Les pieces suivantes qui ont du rapport à cette affaire, m'étant tombées entre les mains, j'ai crû les devoir placer ici.

C'est un Ecrit de huit pages in folio.

## A R R E S T

DE LA COUR DE PARLEMENT,

CONTRE les Comtes de BOUTEVILLE  
& DES CHAPELLES.

Du vingtième jour de Juin. 1627.

**V**EU par la Cour, les Grand'Chambre, Tournelle & de l'Edit, assemblez, le Procès Criminel fait suivant les Lettres Patentes de Sa Majesté du présent mois de Juin par deux des Conseillers de ladite Cour à ce commis, à la Requête du Procureur Général, Demandeur & Accusateur, contre Messire François de Montmorency, Seigneur de Bouteville ; & François de Rosmadecq, Comte des Chapelles ; Vincent le Roy, Curateur ordonné à la mémoire de feu Messire Henry d'Amboise, Vivant Sieur de Bussi . . . le Baron de Beuvron, la Berthe, & Choquet Ecuyer dudit de Beuvron ; pour raison des contraventions aux Edits des Duels



Duels , lesdits Comtes de Bouteville & des Chapelles prisonniers es prisons du Château de la Bastille , & à présent en la Conciergerie du Palais. Informations faites par les Commissaires Matthieu & Panier le 12. May 1627. Autres informations faites par le Prevôt de Poissy contre ledit Bouteville , la Frete & complices, les huitième & neuvième Janvier audit an. Addition d'informations faites par lesdits Commissaires ; interrogatoires faits ausdits Comtes de Bouteville & des Chapelles , & le Roy , par iceux Conseillers , les premier & deux Juin audit an , contenant leurs réponses , confessions & dénégations , confrontations d'iceux Bouteville & des Chapelles , l'un à l'autre , du 7. dudit mois de Juin ; recollemens & confrontations de Témoins ouïs esdites informations faites ausd. Bouteville , des Chapelles , & le Roy Curateur , les huitième , neuvième & quatorzième dudit mois ; recollement fait pour valoir de confrontation , contre lesdits Beuvron , la Berthe & Choquet ; les défauts à trois briebs jours contre eux obtenus par ledit Procureur Général , la demande sur le profit desdits défauts. Arrêts des neuf & quatorze dudit mois & an , par lesquels sans avoir égard aux remontrances alléguées par lesdits de Bouteville & des Chapelles , étoit ordonné qu'ils seroient tenus répondre aux demandes qui leur seroient faites , autrement que leur Procès leur seroit fait comme à des muets volontaires. Autres informations faites contre ledit Bouteville pour raison des Duels par lui faits , tant le jour de Pâques , que autres jours , contre le Sieur de Pontgibaut Comte de Thorigny , & le Marquis des Portes , Requête présentée par Demoiselle Claude Facquel , veuve de feu Sieur de la Forêt , à ce qu'elle fut reçüe à poursuivre la vengeance dudit feu son mari ; & en ce faisant , condamner lesdits de Bouteville & des Chapelles envers elle & ses enfans en la somme de 30000. liv. Lettres missives , pieces produites par lesdits de Bouteville & des Chapelles ; Conclusions du Procureur Général du Roi , & ouïs & interrogés lesdits de Bouteville & des Chapelles ,

Et le Roi Curateur sur les cas à eux proposés, Et contenus audit Procès : **TOUT CONSIDERE**, dit a été, que ladite Cour a déclaré Et déclare lesdits Bouteville Et des Chapelles Criminels de leze-Majesté, pour avoir contrevenu aux Edits des Duels, Et pour réparation les a condamné Et condamne à avoir la tête tranchée sur un échafaud qui sera pour cet effet dressé en la place de Grève de cette Ville de Paris, Et entant que touche lesdits Beuvron, la Berthe Et Choquet, déclare les défauts à trois briefts jours contreux, dûment obtenus, Et les déclare vrais contumax, atteints Et convaincus dudit crime de leze-Majesté; Et pour réparation, les a aussi condamnés à avoir la tête tranchée sur ledit échafaud, si pris Et appréhendés peuvent être en leurs personnes, sinon en effigie en un tableau attaché à une potence qui sera plantée en ladite Place, tous Et chacuns les biens, tant desdits Comtes de Bouteville Et des Chapelles, que Beuvron, tenus immédiatement de la Couronne, réunis en icelle, Et le surplus des autres biens, ensemble ceux desdits de la Berthe Et Choquet, en quelques lieux qu'ils puissent être, les a déclarés acquis Et confisqués au Roi, sur iceux pris préalablement la somme de 3000. liv. applicables, ainsi qu'il sera par ladite Cour ordonné; Et à l'égard dudit de Buffy, l'a déclaré avoir encouru les peines portées par les Edits des Duels du mois de Février 1626. Et pour réparation, a déclaré Et déclare le tiers de tous ses biens acquis Et confisqués à Sa Majesté, sur lesquels Et autres non confisqués, sera préalablement pris la somme de 2000. liv. tournois, applicables à l'Hôpital de la Charité du Faubourg S. Germain; Et faisant droit sur la Requête de ladite Facquel, a mis Et met sur icelle les Parties hors de Cours Et de procès. Fait en Parlement le 21. Juin, Et prononcé Et exécuté le 22. dudit mois de Juin 1627.

L'an 1627. le 22. Juin après l'Arrêt de mort prononcé par moi Pierre Calluze, faisant la principale Charge du Greffe Criminel de la Cour, à Messire François de Montmorency, Seigneur de Bouteville, Et

François de Rosmadecq, Comte des Chapelles, ledit le Bouteville m'a dit en souriant, que puisqu'il falloit nourrir, il étoit prêt de souffrir la mort, que cela ne s'étonnoit point; Et ledit Comte des Chapelles élevant ses yeux au Ciel, a dit qu'il supplioit tous ceux qui étoient là, de sortir, afin qu'ils eussent le loisir de penser à Dieu sans interruption. A été fait sortir tout le peuple qui étoit dans la Chapelle, Et laissés avec les Peres Gondrat Et Fombert de la Compagnie des Peres de l'Oratoire, pour leur reconciliation avec Dieu.

— Dudit jour de relevée.

Etant descendu en la Chapelle de la Conciergerie, ai trouvé lesdits de Bouteville Et des Chapelles avec M. l'Evêque de Nantes, Et lesdits Peres Gondrat Et Fombert, Et remontrant ausdits Bouteville Et des Chapelles que j'étois là pour l'exécution de l'Arrêt que je leur avois prononcé le matin, Et enquis si maintenant ils ne s'étoient pas remis à la volonté de Dieu, Et s'ils ne vouloient pas que le Peuple chantât un Salve, Et fit prieres pour eux en la maniere accoutumée; a été répondu par ledit Bouteville que oui, Et qu'il étoit prêt l'obéir; Et par ledit des Chapelles a été dit en ces mots: Vous êtes l'Ange Gabriel qui nous annoncez les bonnes nouvelles de la mort, & priérons Dieu pour vous; il s'est prosterné en terre, se baissant Et mis en prieres, Et à eux demandé s'ils avoient quelque chose à me dire pour la décharge de leur conscience, m'ont dit que non. Les prieres faites, ont été menés à la place de Grève où le Salve Regina chanté, l'Arrêt a été exécuté, Et les corps délivrés suivant le mandement à moi apporté par le Sieur Chevalier du Guet. Ainsi signé, CALUZE.

## LETTRE DU ROI

à Monsieur de MONTMORENCY, sur la mort  
du Sieur de Bouteville.

Du 25. Juin 1627.

MON COUSIN,

„ Je m'assure que vous ne doutez point que je  
„ n'aime & ne chérisse votre Personne , & consi-  
„ dere votre Maison comme celle , qui entre les plus  
„ anciennes & illustres de mon Royaume , doit avoir  
„ acquis près de moi une recommandation particu-  
„ liere pour son sang , pour ses alliances , & pour les  
„ grands services que cet Etat a reçu de vos prédeces-  
„ seurs , de ceux de votre nom & de vous-même.  
„ Je veux croire aussi que vous ne doutez point  
„ que je ne prise & fasse estime des hommes de cou-  
„ rage , & que leur conservation ne me soit aussi  
„ chere que toute autre chose qui soit sous ma puis-  
„ sance. Ces considérations vous doivent donc fai-  
„ re juger du déplaisir que j'ai eû de la faute & du  
„ malheur de feu Bouteville , & combien j'aurois de-  
„ siré pouvoir donner aux prieres qui ont été em-  
„ ployées en sa faveur, & aux vôtres, la grace qui m'a-  
„ voit été demandée ; personne aussi ne peut mieux  
„ savoir que vous avec quelle passion j'aurois toléré &  
„ pardonné tant d'actions par lui commises contre les  
„ loix de cet Etat : mais enfin Dieu ayant voulu que  
„ lui-même se soit mis entre les mains de la Justice ;  
„ il est vrai que j'ai été contraint de surmonter mes  
„ propres sentimens , & le desir & inclination que j'a-  
„ vois comme j'aurai toujours d'avoir égard à ce qui  
„ vous touche. J'ai craint d'attirer le juste courroux  
„ de Dieu sur ma tête, voulant sauver celle d'un par-  
„ ticulier violent ; malgré les sermens si exprès  
que

„ que j'ai faits en sa présence sur le fait des Duels ,  
 „ & pour ne point encourir envers le monde le blâ-  
 „ me d'être la cause de l'infraction des Edits & du  
 „ mépris de mon autorité ; & ce qui me touche en-  
 „ core plus au cœur , c'est la perte de ma Noblesse ,  
 „ de qui le sang & la vie m'est plus chere que la  
 „ mienne propre ; aussi je ne me puis représenter  
 „ sans de très - vifs ressentimens le nombre des braves  
 „ Gentilshommes que ce détestable usage des Duels a  
 „ ravi à cet Etat depuis quelques années ; combien de  
 „ nobles & bonnes maisons ont été éteintes : & que  
 „ l'excès soit arrivé à ce point que les plus grands de  
 „ mon Royaume fussent sujets d'être provoqués au  
 „ combat sans raison ni fondement . Tous ces desor-  
 „ dres arrivés , & parvenus à cette extrémité faute de  
 „ punition ; de manière que pour arrêter le cours de  
 „ cette licence , & des funestes & sinistres accidens  
 „ qui s'en fussent ensuivis , j'ai été contraint de laisser  
 „ agir la Justice , en quoi Dieu sçait combien mon es-  
 „ prit a été agité & combattu , & si mon déplaisir a été  
 „ moindre que celui que vous-même avés pû ressentir  
 „ de l'issue de ce Procès ; ce que j'ai bien voulu vous  
 „ faire entendre par le sieur Saludie , Capitaine au Ré-  
 „ giment de Normandie , que je renvoie exprès vers  
 „ vous pour ce sujet , pour vous témoigner la considé-  
 „ ration en laquelle je vous tiens , & la bonne volonté  
 „ & affection que je vous porte . de laquelle comme je  
 „ suis assuré que vous continuerez de vous rendre di-  
 „ gne par vos bonnes actions , aussi devez-vous croire  
 „ que vous me trouverez toujours bien disposé de  
 „ vous en rendre preuve en toutes les occasions qui  
 „ s'en pourront présenter , ainsi que j'ai commandé  
 „ audit sieur de la Saludie de vous faire entendre  
 „ plus particulièrement en mon nom, vous lui donne-  
 „ rez créance comme à moi-même , sur ce , je prie  
 „ Dieu , mon Cousin , vous avoir en sa sainte & digne  
 „ garde . Ecrit à Paris le 25 . Juin 1627 . *Signé,*  
 LOUIS .

## RÉPONSE

de M. DE MONTMORENCY

AU ROI.

SIRE,

„ J'avoüe ingenuement à votre Majesté, avec le res-  
 „ pect que je lui dois, que la perte de mon cousin de  
 „ Bouteville, m'a été extrêmement sensible, & que  
 „ les mouvemens de ma douleur dans cet accident  
 „ ont partagé mon esprit entre l'intérêt de mon sang,  
 „ & la passion que j'avois qu'il fut si heureux d'em-  
 „ ployer le reste de sa vie pour le bien de votre ser-  
 „ vice; mais comme son malheur l'a privé d'une fin  
 „ si glorieuse, je l'ai été aussi de la consolation &  
 „ de l'esperance que j'avois toujours eüe que le nom  
 „ qu'il portoit méritoit de trouver en votre Majesté  
 „ la grace que les Loix de l'Etat refusoient à sa fau-  
 „ te, & que les honorables flambeaux de nos pré-  
 „ decesseurs suivroient celui-ci, pour lui laisser un  
 „ jour acquérir une même fortune & une même  
 „ gloire. SIRE, j'ai reçu au milieu de mes dé-  
 „ plaisirs l'honneur que votre Majesté m'a fait de  
 „ prendre soin de mon affliction avec une humilité  
 „ si respectueuse, que tous mes sentimens se trou-  
 „ vent tellement occupez à sentir & à louer les té-  
 „ moignages qu'elle me donne de sa bienveillance,  
 „ que ma perte & ma douleur demeurent sans force  
 „ en la pensée de tant de graces & d'une si particu-  
 „ liere faveur qui me fait dresser des vœux au Ciel, pour  
 „ être appelé de nouveau par le commandement de  
 „ votre Majesté aux occasions les plus périlleuses de  
 „ son service, où je lui puisse témoigner que mon  
 „ courage & ma résolution ne peuvent jamais être  
 „ chan-

„changées, & qu'imitant l'exemple de ceux dont je  
 „tire ma naissance, rien n'est capable de me déta-  
 „cher du devoir qui me rend \* ,

S I R E ,

Votre, &c.

Mais

\* Il ne falloit point avoir eu de querelle avec Bouteville pour être obligé de se battre contre lui. Si quelqu'un lui disoit par hazard ou de propos délibéré, un tel est brave, il s'en alloit de ce pas le chercher, & quand il le trouvoit : Monsieur, lui disoit-il, on m'a dit que vous êtes brave, il faut que nous nous battions ensemble. Il falloit en passer par là ou essuyer ses insultes. N'est-ce pas là une fausse bravoure ? Un homme de ce caractère est le fleau de la société humaine. Ce sont de ces hommes qu'il auroit falu étouffer dans le berceau ; cependant, à la honte de l'humanité, ils trouvent des admirateurs.

Ainsi on doit applaudir à la justice de Louis XIII. & à celle de son Ministre ; mais le Duc de Montmorency étoit obligé par les Loix du sang de demander la grace de son parent qui ne la méritoit point.

On rapporte plusieurs traits de Bouteville.

Tous les matins les braves s'assembloient chez lui dans une grande sale basse où l'on trouvoit toujours du pain & du vin sur une table dressée tout exprès, & des fleurets pour s'escrimer. Cette sale étoit l'école des duels, & la chambre du conseil des duellistes. Le Commandeur de Valencay, que le Pape Urbain VIII. fit depuis Cardinal, y tenoit le haut bout comme un brave de la meilleure roche. Son épée petilloit dans le fourreau. Il voulut un jour se battre en duel contre Bouteville son meilleur ami, parce que celui-ci ne l'avoit pas pris pour second dans un duel. Car il n'y a point d'amitié qui tint contre la demangeaison qu'avoient de se battre les braves de cette espèce, & ils disoient à leurs intimes : après la fureur de me battre, vous êtes ce que j'aime le mieux. Il fallut pour appaiser Valencay que Bouteville fit une querelle de gayeté de cœur au Marquis Desportes. Cavois, pere de celui qui est mort Grand Maréchal des Logis de la Maison

Mais reprenons le fil de nôtre histoire que nous avons interrompue pour y joindre un événement qui y a quelque rapport sans en faire partie.

Le Duc de Montmorency persista dans le dessein de n'opposer à ses ennemis que les services importants qu'il continueroit de rendre au Roi. Il avoit auprès du Duc de Rohan un homme à qui il donnoit pension & qui étoit informé de tout ce qui se passoit dans son conseil. Il apprit que le Duc de Rohan avoit reçu des Lettres de la Rochelle.

du Roi , servit de second au Marquis , & Valencay à Bouteville. Le Marquis dit avant le combat à Valencay , en lui montrant Cavois , M. le Chevalier , je vous amène ici le meilleur écolier de Duperche , ainsi vous allez trouver chaussure à votre pied. Duperche étoit le plus habile Maître d'Armes de ce tems-là. Valencay donna à Cavois un coup fourré , & lui dit en le perçant : mon cher ami , ce coup ne vient pas de Duperche , mais vous avouerez qu'il est bon. On sépara les Combattans. Se faire un jeu de se tuer l'un & l'autre , quel jeu ! Ce qui est de plus étrange est qu'un pareil combat où l'on veut ôter la vie à son ennemi , a été souvent la source de l'amitié que les Combattans ont eu l'un pour l'autre. Convenons que l'homme est un animal bien bisarre. Valencay & Cavois devinrent bons amis. Le Cardinal de Richelieu ayant prié Valencay de lui chercher un brave homme pour mettre à la tête d'une Compagnie de Gendarmes qu'il levoit : Monseigneur , lui dit-il sur le champ , il est tout trouvé ; prenez Cavois , & je vous répons d'honneur que V. E. en sera très-bien servie. Le Cardinal prit Cavois sans balancer , & il s'en trouva très-bien. Voilà la source de la fortune de cette Maison. Qui se seroit jamais attendu de voir un brave à trois poils , tel que le Commandeur Valencay , décoré de la pourpre.

Les duels étoient si fréquens dans les premières années du Règne de Louis XIII. qu'ils étoient les sujets des premières nouvelles qu'on se demandoit. Qui est-ce qui se battit hier ? & l'après-dîné , sçavez-vous qui s'est battu ce matin ?



chelle. On lui mandoit que si cette ville n'étoit pas secourüe, il lui étoit impossible qu'elle put tenir longtemps. D'ailleurs il avoit formé le dessein de la secourir, & il comptoit qu'en y allant il grossiroit son armée dans tous les lieux de son passage, & particulièrement de la Noblesse des environs de Castres, Puylaurens & Revel. Il se flattoit étant assuré de la haute & basse Guyenne, d'avoir la gloire de faire lever le Siège, & de conserver une ville qui étoit l'unique espérance de son parti.

Le Duc de Montmorency ayant consulté avec le Marquis Desportes, & le Prédident de Favre Intendant de Languedoc, résolut de choisir un homme

F 4

habile,

Jusques où est allée la fureur des duels ! Deux hommes se sont enfermés dans un tonneau pour s'y poignarder, afin de ne pouvoir point se dérober à la fureur l'un de l'autre. Deux Grenadiers qui devoient se fusiller dans un Duel, convinrent que chacun tireroit son coup, lorsqu'un de leurs camarades mettroit le feu à une mèche ; à ce signal ils tirèrent sur le champ & se tuerent tous les deux.

On remarque que dans la Minorité de Louis XIV. il périt en duel plus de trois cens Gentilshommes. Cette perte relève infiniment le prix de cette belle action que fit ce Monarque en défendant le duel sous des peines severes. Il conserva par-là la Noblesse françoise. Trois cens Gentilshommes peuvent dans une bataille faire pancher la balance de leur côté, en ne faisant même que les fonctions de soldats.

M. de la Monnoye, dans le Poëme qui a pour titre le Duel aboli, Poëme qui a remporté le premier prix de l'Académie Françoise, dit :

*Mais du secours divin le plus puissant effet ,  
C'est un charme en nos jours heureusement défait ;  
Charme pernicieux , déplorable manie ,  
Et toujours détestée & toujours impunie ;  
Le barbare Duel , de nos braves l'écueil.  
Monstre que la colere engendra de l'orgueil.*

habile , qui eut l'art de persuader à la Noblesse des Villes par où le Duc de Rohan devoit passer de demeurer fidele au service du Roi. Il jetta les yeux sur S. Palais son Intendant , à qui il donna cette commission en présence du Marquis Desportes & de l'Intendant de Languedoc , en lui disant qu'après s'en être acquité , il en rendroit compte au Roi & au Cardinal , & qu'il jetteroit les fondemens de sa fortune.

Le premier que S. Palais alla trouver fut le Marquis de Malaufe , à qui il représenta , qu'ayant l'honneur d'être de la Maison de Bourbon regnante , il terniroit sa gloire s'il servoit les Huguenots les plus grands ennemis de l'Etat , & par conséquent de sa maison. Que le Roi n'oublieroit jamais son infidelité s'il contribuoit à secourir une place que ce Monarque assiégeoit en personne , & où son honneur étoit extrêmement intéressé. Que le Duc de Montmorency lui offroit de parler en sa faveur , pour lui obtenir du Roi toutes les graces qu'il avoit demandées pour lui & ses amis.

Dans le tems que S. Palais persuadoit le Marquis que ses véritables intérêts s'accordoient avec ce que le Roi lui demandoit , Guérin de Millau arriva de la part du Duc de Rohan pour faire une négociation contraire. Mais comme il vit S. Palais qu'il connoissoit particulièrement , il déguisa sa marche , & dit qu'il venoit demander au Marquis une grace qui le regardoit. Il s'adressa en secret à la Marquise qui étoit fort entêtée de sa Religion.

Les femmes sont les grands mobiles des affaires d'Etat ; cependant quoique la Marquise fut gagnée , la fidélité du Marquis ne fut point ébranlée , il écrivit au Duc de Montmorency que ni lui ni ses amis ne serviroient point le Duc de Rohan.

Delà S. Palais s'en alla dans le vallon de *Mazamet* pour voir les Barons de *Ferrieres* , de *Senegas* & de la *Nougarede* , personnes de considération & d'autorité  
parmi

parmi les Huguenots, & particulièrement affectionnez au Duc de Montmorency, auxquels ayant donné les Lettres du Duc, où ce Seigneur les assuroit de sa reconnoissance en son particulier, & leur disoit qu'il leur tiendrait compte de leur fidélité comme si elle le regardoit personnellement, ils accorderent au Duc tout ce qu'il souhaitoit. Guérin de Millau ayant conçu l'espérance de gagner le Marquis par le moyen de la Marquise, poursuivit inutilement son dessein.

Cependant S. Palais se rendit à Castres, où aidé des sieurs de Landes & de la Gasquerie ses freres gens accredités, il fit assembler un Conseil général, où il donna aux Consuls de la ville les Lettres du Duc, & leur exposa sa commission qui avoit pour objet de les assurer que ce Seigneur leur rendroit toutes sortes de services dans la Province, & auprès du Roi, pour leur faire confirmer la chambre de l'Edit à perpétuité, pourvu qu'ils témoignassent au Roi en cette rencontre leur fidélité; la chose ne fut pas seulement mise en délibération. Tout le monde fut d'avis de demeurer ferme dans le service du Roi, & de témoigner au Duc de Montmorency le pouvoir qu'il avoit dans leur ville; pour cet effet on en dressa une délibération qui fut mise entre les mains de S. Palais avec cette clause expresse qu'on fermeroit les portes de la ville au Duc de Rohan, & qu'on ne lui donneroit aucune assistance.

S. Palais ayant heureusement réussi à Castres s'en alla à Puylaurens, où ayant tenu le même langage, il trouva les mêmes dispositions dans les esprits.

La ville de Revel étoit dans d'autres sentimens, quelques Ministres & d'autres boute-feu y avoient allumé la sédition; on ne conseilla point à S. Palais de passer par cette ville, il reprit son chemin du côté de la Caune, pour aller rendre comp-

te au Duc de Montmorency du succès de ses négociations.

Il étoit à peine sorti de Castres que le Vicomte de S. Germiés, Sénéchal de la Ville & créature du Duc de Rohan y arriva ; ayant appris la délibération des habitans, déjà il cabaloit dans la ville, & travailloit à animer tous les esprits, lorsque la Landes & la Gasquerie traversèrent son dessein, & éteignirent toutes les étincelles de rebellion qu'il avoit jettées, & l'obligèrent de sortir de la Ville avec ses amis.

Cependant le Duc de Montmorency ayant mis des troupes sur pied, s'étoit avancé jusques à Carcassonne, suivi de quantité de Noblesse volontaire qui faisoit la plus grande force de son armée, pour s'opposer au Duc de Rohan qui vouloit passer dans le Comté de Foix.

Le Duc ayant assemblé son Conseil, il fut résolu d'envoyer en même tems au Roi qui étoit pour lors devant la Rochelle, pour l'informer de ce qui se passoit dans le Languedoc pour & contre son service. S. Palais en ayant reçu le commandement, partit de Carcassonne avec des lettres pour le Roi, pour le Cardinal de Richelieu, & pour le Duc d'Angoulême, qu'il avoit ordre de voir le premier, afin qu'il le présentât à Sa Majesté. Etant arrivé au Camp devant la Rochelle, il s'en alla au quartier du Duc d'Angoulême, qui n'eût pas sitôt vu les lettres du Duc de Montmorency, qu'il monta incontinent en carrosse pour aller au quartier du Roi qui étoit déjà couché ; mais n'étant pas endormi, il commanda qu'on fit entrer le Duc d'Angoulême, qui s'étant avancé à la ruelle du lit lui présenta S. Palais de qui Sa Majesté reçut la lettre que le Duc de Montmorency lui écrivoit : il la lut, & S. Palais lui raconta tout ce qu'il avoit fait par l'ordre du Duc de Montmorency. Le Roi l'ayant écouté avec attention & avec beaucoup de plaisir lui dit ces paroles : *Tout*

*ce que vous me dites est-il bien véritable ?* à quoi S. Palais répondit que sa tête en répondroit en cas qu'il supposât quelque chose à Sa Majesté, qui lui commanda d'aller trouver le lendemain le Cardinal de Richelieu, & de l'informer de tout ce qu'il venoit de lui dire. S. Palais étant allé trouver le Cardinal, & lui ayant présenté les lettres de la part du Duc de Montmorency, fut écouté de ce Ministre avec satisfaction, & il lui dit les mêmes paroles que le Roi, *s'il n'ajoutoit rien à son discours.* Le Cardinal lui demanda encore s'il avoit quelque chose à lui dire de la part du Duc de Montmorency ? „ A quoi S. Palais répondit qu'il lui avoit ordonné de demander à Sa Majesté & à son Eminence la confirmation des Commissions qu'il avoit données, pressé de la nécessité pour le service du Roi & pour la levée des gens de guerre, & de lui demander encore la Charge de Sénéchal de Castres pour Montbrun de Bieules, qui avoit toujours très-dignement servi le Roi en toutes les occasions qui s'étoient offertes dans la Province.

Le Cardinal ayant écrit ces demandes de sa main, dit à S. Palais de se trouver ce jour-là à l'entrée du Conseil, où le Cardinal ne fut pas sitôt arrivé qu'il le fit appeller, & lui dit de raconter en la présence du Roi le sujet de son voyage : ce qu'ayant fait, le sieur d'Herbaut Secrétaire d'Etat, le conduisit jusqu'à la porte du Conseil & le pria de venir le lendemain dîner avec lui. S. Palais s'étant rendu à son logis, après beaucoup de discours sur le sujet de son voyage, le sieur d'Herbaut lui dit ces mêmes paroles : *M. de Montmorency a entrepris des choses dans son gouvernement que le Roi d'Angleterre ne sauroit faire dans son Royaume sans le consentement du Parlement, de lever une armée, & de donner des Commissions en France sans permission du Roi. Quelqu'autre dont l'affection au bien de l'Etat seroit moins connue que la sienne, ne recevrait pas la*  
satis.

*satisfaction qu'il aura en cette rencontre, où Sa Majesté veut confirmer les Commissions, & approuver le choix des personnes, & en votre particulier assurez-vous que le Roi se ressouviendra en tems & lieu des services que vous lui rendez, cependant il m'a commandé de vous faire donner mille écus pour votre voyage; le Roi accorde avec plaisir tout ce que Monsieur de Montmorency lui demande.*

Le Duc de Montmorency rend inutiles les desseins du Duc de Rohan.

Le Duc de Montmorency continuoit à s'opposer aux desseins du Duc de Rohan. Toute l'attention d'un Général est de tâcher par sa prévoyance de lire dans la pensée du Général ennemi, de parer ses entreprises; ce n'est pas assez qu'il ne soit jamais surpris, il faut qu'il soit en état de déconcerter les desseins de son adversaire, c'est ce qui élève si haut la science militaire, parcequ'on voit dans le Général sage & prévoyant une image de la conduite avec laquelle Dieu régit l'univers & de la science de l'avenir qui est l'attribut de sa Divinité. *Annuntiate quæ ventura sunt, in futurum, & sciemus quia dii estis vos.* Isaïe chap. 41. v. 23. & c'est aussi par cette raison que Dieu s'appelle dans l'écriture sainte le Dieu des armées, afin de nous donner une idée sublime de sa grandeur.

Le Duc de Rohan ne pût gagner le Comté de Foix à cause des précautions que le Duc de Montmorency avoit prises. Il alla loger à Revel, le jour d'après il alla camper à demi lieuë delà où il fut trois jours pour tâcher de tirer du secours des villes de Castres & de Puylaurens, mais ses efforts furent inutiles. Le Duc de Montmorency ayant appris à Castelnaudary où il étoit avec son armée, composée tout au plus de deux mille cinq cens hommes de pied & de huit cens chevaux, la plupart volontaires, l'état & la marche du Duc de Rohan, s'en alla à *saint Felix de Cremailles*, d'où il donna ordre à d'Erignac qui commandoit sa Compagnie de

de Gendarmes d'aller donner l'allarme au camp du Duc de Rohan, ce qu'il fit avec trois cens Maîtres & toutes les trompettes de l'armée, à quoi il réussit si heureusement qu'ayant mis le désordre à un quartier, il prit des prisonniers qu'il envoya au Duc de Montmorency, qui apprit d'eux l'état de l'armée & les desseins du Duc de Rohan. Derignac ayant reçu un second ordre d'aller reconnoître les ennemis, prit encore dix-sept prisonniers qui confirmerent au Duc la même chose que les premiers : ce qui l'obligea de s'en aller à *Sozille* pour s'opposer aux desseins que le Duc de Rohan avoit de gagner *Masfères*; où ayant assemblé son Conseil, il fut résolu de suivre les ennemis qu'ils ne purent rencontrer que sur le midi, le Duc de Rohan mettoit tout en usage pour éviter la rencontre du Duc de Montmorency, à cause que ce dernier étant plus fort en Cavalerie que lui & dans un pays avantageux, il jugeoit bien que s'il étoit défait son parti seroit entièrement ruiné dans le bas Languedoc, & lui sans ressource pour l'exécution du dessein qu'il avoit de secourir la Rochelle : ce qui l'engageoit à précipiter sa marche devant l'armée du Duc du Montmorency, mais dans un si bon ordre, que tous les Seigneurs & les vieux Capitaines de notre armée jugerent bien qu'il marchoit comme un homme qui ne vouloit point attaquer, mais qui vouloit bien se défendre. Le Duc de Montmorency ayant donné ses ordres, le Marquis d'*Arpajou* qui étoit à la tête des volontaires donna le premier; la jalousie & l'émulation du Baron de *Luc* qui étoit à sa gauche, le fit donner de même avec beaucoup de précipitation. Le premier eut d'abord son cheval tué, & le dernier auroit payé de sa vie la faute qu'il avoit faite de donner sans ordre, sans le secours qu'il reçut d'*Amours* qui le soutenoit avec cinquante Maîtres. Le Duc qui étoit au gros de l'armée avec  
le

le Duc de Ventadour , les Comtes de Clermont , de Lodève & de Rieux , & le Baron de Castres , appréhendant que de si mauvais commencemens n'eussent des suites malheureuses comme il y avoit grande apparence , vû même que nôtre Infanterie avoit entièrement lâché le pied , & d'un autre côté , que les ennemis venoient droit à lui , commanda à d'E-rignac de prendre cinquante Maîtres & de donner dans un chemin qu'une partie de l'Infanterie des ennemis avoit déjà gagné où d'abord il fut blessé , & tout le premier rang de ses compagnons tué : cela n'empêcha pas qu'avec le reste de sa troupe il n'arrêtât les ennemis , & ne donnât le tems à nôtre Infanterie de se rallier pour retourner au combat : mais la nuit que le mauvais tems rendoit fort obscure sépara les deux armées , & laissa ce chagrin à la nôtre de n'avoir pû empêcher le Duc de Rohan de se retirer à Masferes. Le Duc de Montmorency se retira à Castelnaudary où il fut quelques jours , autant pour consoler par sa présence beaucoup de Gentilshommes qui avoient été blessés dans ce combat , que pour observer les desseins du Duc de Rohan , qui ne croyant pas pouvoir exécuter le projet qu'il avoit fait de secourir la Rochelle , s'arrêta dans le Languedoc , & ramena son armée dans les Sevenes.

Ce combat est un de ceux qui sont si équivoques , que chaque parti soutient qu'il a été décidé à son avantage , mais la regle du jugement qu'on doit suivre , c'est lorsque le Général vient à ses fins. Le Duc de Montmorency étoit parvenu à son but , en empêchant le Duc de Rohan de secourir la Rochelle.

Le Duc de Rohan tâcha de surprendre Montpellier ; Bretigny d'Avio Maréchal de Camp menagea ce dessein pendant six mois avec le Baron de Meley Capitaine au Régiment de Normandie qui étoit en garnison à Montpellier ; celui-ci qui étoit son parent le

Le Duc de  
Rohan tâ-  
che en  
vain de  
surprendre  
Montpel-  
lier 1628.



Le jôûoit, il en avoit conféré avec le Marquis des Foffez Gouverneur de la Ville & de la Citadelle. Ils étoient convenus qu'il falloit surprendre ceux qui vouloient les surprendre, & ils en avoient donné avis à la Cour. Pour mieux tromper le Duc de Rohan, le Baron de Meley s'étoit abouché avec lui, & lui avoit persuadé qu'il seroit d'autant plus aisé de s'emparer de la place, que lui de Meley étant tous les quatre jours de garde avec sa Compagnie, rien ne l'empêcheroit de faire entrer autant de monde qu'on voudroit ; sur la foi de cette promesse le Duc de Rohan se rendit assez près de la Citadelle ; trois heures après minuit le Baron de Meley le vint trouver ; le Duc de Rohan le voulant retenir pour ôtage, la franchise de Bretigny fut si grande, qu'il dit au Duc de Rohan qu'il estimoit plus la parole de son cousin que tous les ôtages du monde. Soit que ce langage déterminât le Duc, ou qu'il crut que la présence du Baron étoit nécessaire pour l'exécution de l'entreprise, il n'insista point ; il fit néanmoins tout ce qu'il put pour retenir Bretigny, qui entraîné par sa destinée, se laissa conduire par le Baron de Meley qu'il fit entrer dans la Citadelle par la porte où est le cheval de Frise. Il ne fut pas sitôt sur le Pont-levis entre les deux portes avec environ une quarantaine de soldats, que le Marquis des Foffez qui étoit en haut sur la porte appréhendant qu'il n'en entrât plus qu'il n'eut voulu, coupa lui-même la corde du Pont-levis, & les enferma tout dans le fossé, où ils furent tués à coups de mousquets.

Est-il permis à un Officier de trahir celui qui veut tenter sa fidélité, quelquespecieux que soit le prétexte de service du Roi, on pourroit même dire quelque beau que paroisse ce motif, efface-t'il la noirceur de la trahison. A-t'il l'art de la convertir dans une belle action, sur tout dans le Baron de Meley à l'égard de Bretigny son parent, avec lequel il étoit très-lié ? Sans rien décider, je suis persuadé

fuadé qu'un homme d'honneur sentira dans son cœur une grande répugnance pour une trahison quelque coloree qu'elle soit.

Le Duc de Montmorency alla joindre M. le Prince à Aiguemorte, & ils prirent les Châteaux de Vauvert, de Cairas & de Montmort à la vûe du Duc de Rohan qui s'étoit avancé pour les secourir. Ils allerent ensuite a Toulouse pour y tenir l'assemblée des Etats Généraux, ils en obtinrent tous les secours que le Roi désiroit pour la subsistance de l'armée.

Le Siege de Pamiers fut resolu, l'armée étoit composée de nouvelles levées, qui pouvoient faire cinq mille hommes de pied, mais elle étoit fortifiée d'un corps de Gentilshommes volontaires qui tenoient au Duc de Montmorency par des liens d'estime & d'amour si forts, qu'on pouvoit les comparer aux escadrons qui environnoient Henry IV. aux batailles d'Ivry & de Coutras. Pamiers quoique fortifié par le Duc de Rohan, fut pris le septième jour.

Prise de  
Pamiers.

Après que nous eumes fait une breche raisonnable à la muraille, & que nous y eumes fait un logement, les assiégés demanderent à capituler. M. le Prince ne vouloit les recevoir qu'à discretion, le Duc de Montmorency le pria de leur accorder la vie, voulant sauver Beaufort & Dauros qui commandoient dans la Place, mais ils n'éviterent pas leur destinée, car ne se flattant pas d'obtenir leur grace, ils sortirent de la place avant que la capitulation eut été arrêtée, avec plusieurs assiégés qui avoient la même crainte. M. le Prince envoya de la Cavalerie après eux qui en tua plusieurs & fit les autres prisonniers, de sorte qu'il n'y eut que ceux qui restèrent dans la Place qui profiterent de la capitulation.

Le Parlement de Toulouse fit le Procès à Beaufort & Dauros, ils eurent un sort fort different. Le Premier à qui le Roi avoit déjà pardonné sa  
rebellion

rebellion , ayant amené du secours à notre armée devant Montauban mourut en desespéré. Le second après s'être fait catholique , exhorté par deux Evêques fit une de ces morts chrétiennes qu'on peut proposer pour modele ; tous deux furent décolés.

Ces deux morts sont les images naturelles de celles des compagnons de J. C. mourant.

Le Siège de Pamiers ne fut remarquable que par un poste que le Marquis de Ragny gagna qui fut disputé courageusement par l'ennemi lorsqu'on voulut loger le canon ; en ce combat le Marquis de Firmacon fut tué. La prise de Pamiers combla de joie la ville de Toulouse , dont les Députés remercièrent le Duc dans une harangue où ils épanchèrent leur cœur.

Le Duc de Rohan se jetta alors dans le bas Languedoc avec une armée de cinq mille hommes de pied & de quatre cens chevaux ; il s'empara du Pouzin qu'il fortifia. Il auroit pû nuire dans ce poste au commerce de Lyon & du Dauphiné avec le Languedoc , parce que cette ville est située sur le Rhône , mais le Duc déconcerta ses desseins ; il se rendit à Beaucaire & avança à Bagnols , il usa d'une grande diligence pour atteindre le Duc de Rohan & le combattre dans la plaine de S. Laurent , où il pouvoit esperer de le vaincre , parce que sa Cavalerie auroit combattu avec avantage , & auroit eu bon marché de l'Infanterie du Duc de Rohan qui étoit très-fatiguée ; le Duc auroit terminé la guerre par ce combat , le Duc de Rohan l'évita habilement. Si la sagesse du Général consiste à ne point venir aux mains avec l'ennemi qui lui est beaucoup superieur , la sagesse de l'ennemi consiste à le forcer dans cette conjoncture à combattre. Il est pourtant des exemples dans l'histoire où l'armée inferieure à vaincu la superieure. Mais une bataille est si importante , & change tellement la face de la fortune du tout au tout , qu'avant

que de combattre , lorsqu'on n'y est pas forcé , il faut bien mettre dans la balance les suites de la perte & du gain qui doivent regler le parti qu'on doit prendre.

Le Duc étant renforcé des troupes que le Maréchal de Crequy lui envoya sous la conduite du sieur Perotin Aide de Camp des armées du Roi , entendu dans la guerre, disciple du Connétable de Lesdiguières , attaqua Chaumeras qu'il soumit. Il résolut d'assiéger le Pouzin & de prendre les autres postes dont le Duc de Rohan s'étoit emparé , & il prit si bien ses mesures , qu'après que le canon fut mis en batterie , il fit de si grandes breches dans ces nouvelles fortifications , qu'il obligea les habitans , qui le jour auparavant avoient répondu avec insolence , de demander à capituler , ce que le Duc de Montmorency leur accorda ; la composition fut que les gens de guerre fortiroient avec l'épée seulement , après avoir juré de ne porter jamais les armes contre le service du Roi.

Il soumit ensuite Mirabel , dont le Seigneur de la Place sortit avec ses soldats vie sauve , on leur laissa leurs armes & bagages.

Le Duc fit ensuite le dégât auprès de Nîmes , presqu'en présence du Duc de Rohan ; il ruina toute la récolte des Huguenots , ce qui les indisposa fort contre le Duc de Rohan dont ils soupçonnoient la fidélité à leur parti. Il fut obligé pour détruire ces impressions de faire le Siège de Creisfelz , petite ville dans le Rouergue qui incommodoit beaucoup la ville de Milau. Il eut à peine fait ce Siège , que le Duc de Montmorency résolut de le lui faire lever ; il en reçut l'ordre en même-tems de M. le Prince , il alla camper entre les bastions de Milau & la rivière de Tarn.

Le Duc de Rohan apprenant que M. le Prince s'approchoit pour se joindre au Duc de Montmorency , leva le Siège pour se dérober à sa défaite ; il ne laissa

fa pas deux jours après que de donner l'allarme au quartier du Duc qui fut si chaude que tous les volontaires & la cavalerie se rendirent dans le moment auprès de lui. Mais on jugea pourtant que le dessein du Duc de Rohan étoit de ne point s'exposer à un combat dont le mauvais succès auroit ruiné son parti sans ressource.

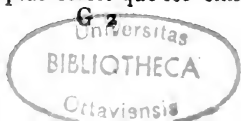
Comme il fit mine d'aller à Castre, le Duc de Montmorency s'alla poster à la Caune par où il falloit que le Duc de Rohan passât. Alors le Duc de Rohan fit voir clairement qu'il ne vouloit point se battre, puisqu'il rebroussa & s'en retourna vers Milau, & prit le chemin de Nîmes, où il ne fut pas plutôt arrivé, qu'avec de nouvelles troupes qu'il y trouva, il alla faire le Siège d'Aymargues. Le Duc de Montmorency s'avança pour la secourir, mais la Place se rendit après sept ou huit volées de Canon.

Les plus habiles Généraux sont surpris par ces marches & contre-marches qui cachent le dessein de leur ennemi, alors ils rusent aussi à leur tour.

L'art militaire est une espèce de jeu où les stratagèmes qui réussissent sont des coups de partie.

Le Duc assiégea Guallargues, il investit la place, les assiégés disputèrent courageusement les dehors; mais enfin ils les abandonnèrent avec le village pour se retirer dans un vieux Château autrefois assez bon. Le Duc s'étant saisi du village y logea son Infanterie & fit investir le Château, le premier Capitaine du Régiment d'Annonay fut tué avec quelques soldats. Le lendemain ils furent sommés de se rendre, à quoi ils répondirent comme des gens qui appréhendoient fort peu: néanmoins ils furent ferrez de si près qu'ils n'osèrent jamais faire aucune sortie, bien qu'ils fussent presque aussi forts que ceux qui les tenoient assiégés.

Le Duc de Montmorency étoit dans une situation où il étoit moitié plus foible que les ennemis, tous



ses amis appréhendoient qu'il ne succombât dans son entreprise, & qu'il n'eût d'autre secours que sa seule valeur, pour soustraire son armée à la fatale destinée qui la menaçoit; c'est à dire qu'on comptoit sur une valeur héroïque supérieure malgré le nombre des ennemis. Cependant le Duc de Rohan se préparant pour secourir la place, vint en plein midy avec toute son armée, tambour battant, enseignes déployées dans la plaine de Cauviffon, & il s'avança sur une éminence où il y avoit un moulin à vent, à la portée du canon de Guallargues, où il fut assez longtemps sans branler; le Duc de Montmorency résolu de le bien recevoir en cas qu'il avançât davantage, laissa cinq cens hommes aux environs du Château pour la garde du canon, & mit le reste de son armée en bataille hors le village. Du Hallier étoit à l'avant-garde avec sa Compagnie de Chevaux-legers, & la Compagnie des Gendarmes du Duc de Ventadour. Valfons le soutenoit avec la Compagnie des Carabins de S. Martin d'Araes; d'Erignac soutenoit Valfons avec cinquante Maîtres de la Compagnie des Gendarmes du Duc; celui-ci étoit soutenu par Daunoux avec le reste de la même Compagnie, & le Duc de Montmorency étoit à la tête des Volontaires avec le Comte de Rieux, qui étoit arrivé ce jour là avec quarante Maîtres.

Il y avoit entre les deux armées un grand fossé où le Duc de Rohan fit avancer quelques Mousquetaires qui vinrent assez près de notre avant-garde sur laquelle ils firent leur décharge, & se retirèrent en même tems dans le gros de leur armée, qui fut jusques à huit heures du soir dans ce même poste, où elle avoit paru tout le jour sans faire semblant de vouloir combattre.

Sur les dix heures de la nuit le Duc de Rohan fit mettre à la tête de son armée tous les tambours & toutes les trompettes, de qui le son mêlé avec le bruit de la Cavalerie, & de toute son armée qui venoit

venoit droit à la nôtre faisoient un concert aussi terrible que discordant ; c'étoit le signal par lequel le Duc de Rohan croyoit obliger les assiégés de faire une sortie pour se sauver dans son armée , mais ils n'osèrent jamais prendre ce parti , tant ils furent effrayez par la contenance de l'armée du Duc ; ils comptoient que le Duc de Rohan feroit quelque chose de plus , mais après avoir fait semblant de faire deux attaques il s'en tint là , l'une contre nôtre avant-garde commandée par du Hallier , & l'autre contre de Valfons qui étoit avancé sur la main gauche , & il avoit tiré sur eux quantité de mousquetades. Valfons ayant fait faire à ses compagnons une décharge sur les plus avancez des ennemis , alla droit à eux l'épée à la main , & les poursuivit avec tant de bonheur & de courage , qu'après en avoir tué quelques-uns , il fit bien-tôt reprendre aux autres le chemin par où ils étoient venus.

Le Duc de Rohan voyant que les assiégés ne se vouloient point aider eux-mêmes , retira son armée & s'en alla du côté de Nîmes. Les assiégés se repentirent alors de n'avoir pas fait une sortie pour se sauver à la faveur de l'armée, ou de n'avoir pas accepté la grace que le Duc de Montmorency leur avoit offerte. La Roque , Valescure qui commandoient dans la Place , se voyant sans ressource furent contrains de se rendre avec leurs compagnons à discretion : toute fois avec cette condition , que s'ils faisoient rendre Aymargues , la vie & la liberté leur seroient assurées : le Duc de Rohan n'ayant jamais voulu consentir à cette condition , ces malheureux furent attachez deux à deux & conduits par d'Erignac à Montpellier , où M. le Prince par Ordre exprès du Roi envoya *Machaut* pour lors Intendant de la Justice en Languedoc pour leur faire leur Procès , & ils furent pendus.

La prise de Guallargues excita les Huguenots à faire de grandes plaintes contre le Duc de Rohan :

comme si les événemens eussent été entre les mains de ce Général , ce qui obligea le Duc de Rohan d'aller attaquer le Château de Monts près d'Alais , qui appartenoit au Sieur Annibal frere naturel du Duc de Montmorency ; ayant forcé la garnison de se rendre à discrétion , il sacrifia à la vengeance de son parti pareil nombre de soldats , à ceux qui avoient été exécutez à Montpellier.

Ces represailles sont des loix de la guerre , où l'on viole les règles de l'humanité en sacrifiant des innocens , afin d'empêcher qu'on établisse le Droit de dévouër à la mort tous les vaincus. C'est ainsi qu'on immole quelquefois le particulier au bien public \*.

Le Duc de Montmorency en observant le Duc de Rohan , & le détournant de son dessein par les entreprises qu'il fit , & par la jalousie continuelle qu'il lui donna ; après avoir fait avorter le dessein qu'il avoit lui-même d'aller secourir la Rochelle , il parvint à l'empêcher d'envoyer du secours à cette Ville. C'est par le fruit qu'un Général retire d'une campagne qu'on juge de son habileté , & l'art de savoir mettre à profit une campagne , est

\* Ce cruel droit de represailles donna lieu à une réponse très-sensée que fit un Evêque à François I. Ce Monarque vouloit l'envoyer porter des paroles très-menaçantes à Henry VIII. Roi d'Angleterre. L'Evêque lui représenta le danger de sa commission , & qu'Henry VIII. dans sa colere étoit un Prince capable , sans respecter son caractère d'Evêque & d'Envoyé , de lui faire couper le col. François I. dit au Prélat , ne vous embarrassez point , si le Roi d'Angleterre se portoit à une pareille action , par droit de represailles je ferai couper le col à cinq ou six Milords que j'ai dans ma Cour. L'Evêque repartit : mais , Sire , toutes ces têtes que vous feriez abattre ne remplaceroient point la mienne , & ne conviendroient point à mon col comme celle qui y est ; ainsi débarrassez-moi d'une Ambassade si périlleuse.



est ce qu'il y a de plus difficile & de plus important dans le métier de la guerre, & dans le parallele qu'on a fait de M. le Prince avec M. de Turenne, en donnant à M. de Turenne l'art de faire le mieux une campagne, on le met au-dessus de M. le Prince à qui on donne le talent de surpasser l'autre dans l'art de donner une bataille.

La Rochelle se rendit au Roi après un an de blocus; la famine y étoit si grande qu'elle avoit em-  
porté plus de douze mille personnes, des maisons entières étoient pleines de cadavres; les vivans ne suffisans pas à faire le service ordinaire, & à enter-  
rer les morts. Marillac & du Hallier Maréchaux de Camp signerent les articles, parceque le Roi ne jugea pas qu'il lui convint de mettre son nom au bas d'une capitulation faite avec ses sujets, & que le Duc d'Angoulême, & les Maréchaux de Bassompierre & de Schomberg qui commandoient sous Sa Majesté, refuserent de les signer. Ils portoient en substance que le Roi pardonnoit aux Rochellois, les rétablissoit dans leurs biens, & leur accordoit l'exercice libre de leur Religion, que les Capitaines & les Gentilshommes sortiroient de la Ville l'épée au côté, les soldats un bâton blanc à la main, après qu'ils auroient juré de ne jamais porter les armes contre le service de leur Roi. Les troupes prirent le 30. Octobre 1628. possession de la ville, & Sa Majesté y fit son entrée le premier Novembre, précédé du Cardinal qui marchoit seul à cheval devant Sa Majesté. Sa vanité le flattoit qu'on le regardoit comme le seul triomphateur, parceque cette entreprise étoit son ouvrage, & que dès qu'il fut Ministre, il avoit songé à l'exécuter. Il disoit qu'il avoit pris cette Ville malgré trois Rois, le Roi d'Espagne, le Roi d'Angleterre, & le Roi de France, & que le dernier lui avoit fait le plus de peine à cause de ses irrésolutions qu'il avoit été obligé de combattre, & des fâcheuses impressions qu'on

Prise de la  
Rochelle.  
1628.

qu'on lui inspiroit contre lui. Les fortifications furent démolies, les fosses comblez, les habitans désarmez & rendus taillables. L'Echevinage & la Communauté de Ville abolis à perpétuité. Il y avoit près de deux cens ans que la Rochelle ne connoissoit de Souverain que ses Magistrats. La conquête en coûta quarante millions à Louis XIII. mais fort peu d'hommes. Le Pape s'empressa à l'en féliciter, il félicita aussi le Cardinal de Richelieu comme l'auteur de cet événement, qui ne promettoit rien moins que la ruine entiere du parti Huguenot.

Le Duc d'Angoulême, l'un des Généraux de l'armée, alla voir ce fameux Guiton Maire de la Ville qui avoit long-tems tenu tête au plus grand Prince de l'Europe. Il avoit l'air martial, il étoit petit mais grand d'esprit, & de cœur, semblable en cela à Alexandre.

*Magnus Alexander, corpore parvus erat.*

Il avoit grand nombre d'enseignes qu'il montrait l'une après l'autre, en nommant les Princes sur qui il les avoit prises, & parlant des mers qu'il avoit couruës.

Le Cardinal de Richelieu l'étant allé voir, son Eminence lui parlant du Roi de France & du Roi d'Angleterre, il lui dit qu'il valoit mieux se rendre à un Roi qui avoit pris la Rochelle, qu'à un autre qui n'avoit pas sçu la secourir. Ce bon mot qui est dans les Mémoires de Pontis n'est gueres merveilleux, car il n'étoit pas du choix de la Rochelle de ne pas se rendre à un Roi qui l'avoit sçu prendre; cependant les Solitaires rédacteurs de ces Mémoires admirent cette réponse.

Revenons au Duc de Montmorency qui continua de faire la guerre au mois de Décembre en Languedoc, parce que le Duc de Rohan n'oublia rien pour  
animer

animer son parti abbatu de la prise de la Rochelle.

Le Baron de Faucherès à qui le Duc de Montmorency avoit donné le Château de Lunas s'étant déclaré pour le parti Huguenot, obligea le Duc de Montmorency de venir assiéger ce Château. Ses troupes gagnèrent les passages par où les assiégés pouvoient être secourus. La Cavalerie tint le haut de la montagne vers l'endroit par où le secours pouvoit venir. Le Duc de Rohan qui voyoit perdre la meilleure Place qu'il eut en ce quartier-là, y envoya Daffas avec mille hommes de pied qui n'osa jamais approcher de plus près de trois lieues de la Place. Cependant quelques Officiers qui étoient à ce Siège voyant passer le tems que l'on avoit dit que la Place seroit prise, osèrent dire que le Duc de Montmorency avoit engagé ses armes mal-à-propos à la prise de cette Place : mais ils furent bien confus quand peu de jours après elle se rendit par capitulation. Le Duc en donna le Gouvernement à Annibal son frere naturel pour le récompenser de son Château de Montz que le Duc de Rohan lui avoit pris.

Presque dans le même tems le Roi passant par le Dauphiné pour aller en Italie, envoya de Grenoble au Duc de Montmorency un Ordre exprès d'attaquer *Soyon*, & de prendre les Régimens de Picardie, & de Normandie qui étoient dans Montpellier. Comme on travailloit à fortifier cette Place, le Duc de Montmorency se hâta avec son armée renforcée de se rendre à Beaucaire. Il en partit à minuit, & alla faire mettre le feu au moulin qui étoit autour de Nîmes. Le Duc de Rohan qui étoit dans cette ville en fit sortir quelques troupes qui engagèrent un petit combat qui n'eut point de suite. Le Duc de Montmorency prit autour de Nîmes encore deux ou trois petits lieux que le Duc de Rohan ne voulut pas hasarder de

secourir. La prise de la Rochelle fournissoit de nouvelles raisons à sa prudence ; d'ailleurs il prévoyoit que le Roi qui s'en venoit vainqueur d'Italie , ayant mis le Duc de Savoye à la raison , alloit entrer dans le Languedoc pour frapper les derniers coups contre les rebelles. *Soyon* fut la première Place que l'on prit. Les rebelles appréhendant d'être punis l'abandonnerent la nuit , & se sauverent dans les montagnes.

Le Duc de Montmorency alla au-devant du Roi jusqu'à Valence , il eut ordre de négocier la paix avec les Huguenots. L'amour qu'on avoit pour sa personne , lui épargna la peine de déployer les talens d'habile négociateur. Tous les Huguenots se soumirent , & demanderent humblement la paix , excepté les Villes de Privas , & d'Alais.

Prise d'Alais.

Les troupes du Duc de Montmorency eurent ordre de commencer l'attaque d'Alais du côté de la montagne où les ennemis avoient fait une redoute. Le pays étoit si mauvais en cet endroit , que *Duplef* *sis le Chandelier* , Ingenieur du Roi , trouva qu'on n'y pouvoit conduire le canon qu'à force de bras. *Polargues* Gentilhomme du Duc qui étoit Lieutenant de l'artillerie , entreprit de le mettre en batterie. Le Duc lui fit donner quatre mille livres de son argent , & y employa encore les Suisses comme les gens les plus forts de l'armée. L'impatience que le Duc avoit de voir bientôt la batterie en état , l'obligeoit d'être toujours auprès d'eux , & de faire apporter quantité de vin dont il redoubloit la vigueur & le courage de ces bons Allemans , qui semblans être renouvelés en d'autres hommes , firent de si grands efforts , qu'ils mirent en un jour le canon en batterie , deux jours après ils firent une brèche raisonnable à la pointe de la corne , où l'on résolut de donner l'affaut.

Le Régiment de Picardie , soutenu par celui de Languedoc donnoit à la gauche , *Perant* & *Annibal* à la

à la droite du côté du fort de Toulon , & Normandie donna le long de la courtine descendant du côté du pont. La Compagnie des Gardes du Duc donnoit au milieu des deux bastions , soutenue par cinq cens Gentilshommes , le Duc de Montmorency à leur tête.

Ce combat fut si grand & si opiniâtre , que dans moins d'une heure nous y perdîmes cinq cens hommes , parmi lesquels il y en avoit beaucoup de considération. Cette perte auroit donné de grands avantages aux ennemis , & les moyens de conserver ce jour-là les fortifications qu'ils défendoient courageusement , si la Noblesse volontaire ne les eut enlevées l'épée à la main & tué tout ce qui se trouva dedans. Les Comtes d'Alais & d'Harcourt signalèrent en cette occasion leur courage , & se trouverent ensemble avec le Duc de Montmorency des premiers sur la Redoute , où le Duc fit avancer un logement par ses Gardes , au pied de la demi lune qui étoit dans cet ouvrage. Le Roi eut le plaisir de voir de son logis , le commencement & la fin de ce combat. Le lendemain l'armée se disposant à un assaut général , la mauvaise intelligence de ceux qui commandoient dans la Place , mit les habitans dans un si grand désordre , qu'ils abandonnerent de nuit la Ville , & les gens de guerre se retirèrent dans le fort de Toulon.

Cependant les Gardes du Duc de Montmorency qui étoient logés au pied de la demi lune , n'entendant point de bruit comme ils avoient accoutumé , deux d'entre eux nommés *Bacon* , & la *Verdure* , demanderent permission à *Casteldos* , leur Lieutenant , d'aller voir qui étoit dans la demi lune. Ils entrèrent dedans , & n'ayant trouvé personne , ils passerent dans la ville où ils rencontrèrent une vieille femme qui leur dit , *mes enfans ! sauvez-vous , les gens du Roi sont dans la Ville. Où irons-nous* , répondirent ces Gardes : *au fort de Toulon* ,

*lon, leur dit cette bonne femme, où les autres se sont retirez.*

Bacon & la Verduze voulant savoir si la chose étoit véritable, & ne trouvant point d'obstacle, allèrent jusqu'à la porte de la Ville qui regarde le fort de Toulon, & l'ayant trouvée ouverte ils ne douterent plus de ce que cette femme leur avoit dit; ce qui les obligea d'en avertir Casteldos qui dès l'instant même s'en alla au quartier du Duc de Montmorency pour lui faire savoir l'état de la Ville & des ennemis. Il le trouva avec le Maréchal de Marillac qui s'entretenoient de l'assaut qui se devoit donner le lendemain, lesquels s'en allèrent incontinent dans les tranchées commander à tous les Officiers du quartier du Duc, de quitter leurs postes, & de les suivre au fort de Toulon, pour y assiéger ceux qui y étoient renfermés; ce qui fut fait le jour même. Mais cette Ville n'évita point sa fatale destinée, car elle fut embrasée entièrement. On investit ceux qui étoient dans le Fort de Toulon; comme ils n'avoient point de vivres ni aucune espérance de secours, ils demanderent quartier. *S. André* qui commandoit la Place & quelques autres Officiers, vinrent se remettre à la discretion du Roi qui les fit pendre, à la reserve de *S. André* que le Cardinal de Richelieu sauva, en le faisant arrêter prisonnier pour des considerations particulieres. Un Capitaine nommé *Besombes* du nombre de ceux qui devoient être exécutez fut sauvé par deux Gardes du Duc, qui lui donnerent une de leurs casques, & le firent passer pour un de leurs compagnons.

Le Marquis des Portes fut tué à ce Siège d'une mousquetade, allant visiter un endroit où étoit avancé un corps de gardes. Le Roi témoigna au Duc de Montmorency qu'il prenoit part à la perte qu'il avoit faite de son oncle. On a dit que ce Marquis étoit à la veille d'être fait Maréchal de France. Cet

hon-

honneur a souvent été acheté cherement, & a été quelquefois acquis à grand marché.

Privas fut ensuite investi par le Duc de Montmorency qui conduisoit l'avant-garde de l'armée. Le premier logement fut au pied d'une montagne, au sommet de laquelle il y avoit un Fort assez bon, que le Duc fit attaquer par ses Gardes, & par deux cens hommes du Régiment de Languedoc. Les ennemis y défendirent courageusement, mais enfin la personne du Duc de Montmorency qui se trouva l'épée à la main à cette attaque, & la valeur de ceux qui combattoient sous lui, donnerent cette satisfaction au Roi, de voir prendre ce Fort. Sa Majesté ayant remarqué qu'un soldat qui portoit les chausses rouges, & un pourpoint blanc, y étoit entré le premier, en voulut savoir le nom. Le Duc de Montmorency qui ne perdoit point l'occasions de faire du bien, lui dit que c'étoit un Sergent de la Mestre de Camp de Languedoc appelé la *Garigue* très-brave soldat, le Roi commanda qu'on le fit venir, & après l'avoir entreteu quelque tems, Sa Majesté lui donna une asaque dans sa Compagnie de Mousquetaires : l'honneur qu'elle n'accordoit qu'à des personnes qui avoient donné des preuves très-signalées de leur courage. Le Duc de Montmorency ayant reçu en cette occasion une legere blessure d'un coup de pierre dans le bras, donna sujet au Roi de lui dire *qu'il menageât mieux sa vie à l'avenir.*

La prise de cette Place qui fut le dernier effort du parti, obligea le Duc de Rohan à tourner toutes ses vues du côté d'une paix générale, ayant assemblé les Communautés des Sevennes à Anduze, il chargea Caudiac Conseiller en la Chambre de Languedoc, qui avoit déjà fait differens voyages pour moyenner la paix, de dire au Cardinal de Richelieu, que lui & ceux de son parti mourroient plutôt que de n'en pas obtenir une générale ;

mais

mais qu'il se faisoit fort d'y faire consentir tous les Calvinistes , pourvu qu'il lui accordât seulement quatre jours pour faire venir l'assemblée générale de Nîmes à Anduze , & des passeports pour les Députés , & que pendant ce tems-là on ne formât aucun Siège. Le Roi voulut bien y consentir , & ne bougea d'Alais. Les Huguenots disputèrent quelque tems sur l'article des fortifications de leurs villes ; mais enfin il falut se résoudre à les voir démolir. Du reste le Roi pardonna le passé , & remit les choses sur le pied qu'elles étoient avant la rebellion. Il fit toucher cent mille écus au Duc de Rohan comme il l'avoit promis ; mais il ne voulut pas le voir. Il lui permit seulement de se retirer à Venise où il demeura jusqu'à ce que la nécessité des tems , & l'estime générale où il étoit , lui procurèrent le Commandement de nos troupes dans la Valteline. Le Roi s'avança jusqu'à Nîmes , parceque cette ville faisoit quelque difficulté de consentir à la démolition de ses fortifications , & il en partit le 15. de Juillet pour Paris. Le Cardinal de Richelieu reçût le 28. à Montpellier les Députés de Montauban , qui lui déclarèrent qu'ils ne vouloient point de paix sans la conservation de leurs fortifications. L'approche de l'armée commandée par le Maréchal de Bassompierre leur fit changer de langage. Le Cardinal de Richelieu entra le 20. d'Août dans Montauban , d'où il retourna à Fontainebleau se disposer au voyage d'Italie. Ainsi finit la troisième guerre de la Religion , & la dernière qu'on ait vû en France ; car on ne doit pas mettre au nombre des guerres les troubles des Sévennes sous le Regne de Louis XIV. qu'y exciterent les Huguenots , car ils n'avoient ni Place ni Général. Ce ne fut qu'une désolation dans la campagne , & le feu après quelque petit progrès , fut aussitôt éteint qu'allumé. On doit regarder Louis XIV. & le Cardinal de Richelieu comme

Fin de la  
derniere  
guerre des  
Hugue-  
nots. 1629.



me les destructeurs de l'hérésie. Ce Ministre l'a terrassée, & ce grand Roi l'a exterminée ; ainsi le premier en travaillant pour sa gloire a préparé celle de ce Monarque.

Le Duc de Montmorency en payant de sa personne à la prise de Privas, où furent ensevelies les forces de l'hérésie, soutint le titre glorieux de la Maison de Montmorency, qui est celui de premier Chrétien de France.

Après le départ du Roi, le Cardinal, dont la politique étoit d'abaisser tous les Grands du Royaume, voyant l'amour que tout le Languedoc témoignoit pour le Duc, travailla à détruire les profondes racines que l'autorité de ce Seigneur avoit jettées dans la Province. Il commença par unir la Chambre des Comptes avec la Cour des Aydes de Montpellier, afin que ces deux Corps joints ensemble eussent plus de force pour s'opposer à la puissance du Gouverneur.

Après que le Cardinal eut fait vérifier l'Edit d'union de ces deux Cours Souveraines, accompagné du Duc d'Elbeuf, des Maréchaux de Bassompierre, de Marillac & de Schomberg, il partit de Montpellier pour aller à Pezenas où les États généraux étoient assemblés. Il fut défrayé avec tous ces Seigneurs durant le séjour qu'il fit à Pezenas, de plus de deux mois, par le Duc de Montmorency, qui y fit, dit son Historien, dans cette rencontre, des dépenses prodigieuses, & plus pleines d'ostentation qu'elles n'étoient nécessaires dans une saison où il falloit paroître véritablement grand, mais c'étoit en défendant son autorité, & non pas en défrayant un Ministre qui n'étoit dans la Province que pour la détruire.

Ce même Historien blâme ce Seigneur d'avoir donné les mains à la suppression des États & à la création de vingt-deux Elections dans le Languedoc. On peut regarder les États comme des organes qui parlent librement, qui assujettissent volontiers

la Province aux charges qu'on lui impose dès qu'elles sont proportionnées , & qui représentent qu'elles sont trop fortes , quand la Province ne peut pas les supporter. Mais quand les Etats ont usé de la voye des remontrances , si le Prince ne juge pas à propos d'y déferer , leur unique parti est de s'y soumettre. Le Cardinal de Richelieu les supprima , parcequ'il les regarda comme des assemblées qui pouvoient indisposer la Province à ne pas plier le col sous le joug de l'autorité Royale. Le fleau de la peste , encore plus terrible que celui de la guerre , ayant affligé le Languedoc , le Duc alla à la Cour.

Le Roi venoit de rendre un Edit portant défenses à toutes personnes de quelque qualité qu'elles fussent de prendre le bleu pour livrée , & commandant à ceux qui l'avoient pris de le quitter. Le Duc de Montmorency dont les Pages & les Valets de pied portoient les mêmes couleurs que ceux du Roi , à la différence d'une manche pendante , couverte de bandes de velours feuille morte , ne voulut pas être le dernier à témoigner son obéissance. Il commanda qu'on fit acheter de l'écarlate pour habiller tout son train , mais il ne fut pas obligé à changer sa livrée , parceque dès que Sa Majesté le vit , Elle lui dit que les défenses qu'Elle avoit faites n'étoient , que pour empêcher les désordres qui se commettoient tous les jours dans Paris sous cette livrée , dont beaucoup de personnes abusoient , mais qu'Elle n'entendoit point du-tout qu'il la quittât , & qu'il y avoit trop longtems que ses prédécesseurs avoient joui de ce privilege , pour l'en vouloir priver.

On attribue au Cardinal de Richelieu le bruit qui courut dans ce tems-là que le Duc de Montmorency étoit amoureux de la Reine Anne d'Autriche : mais la Reine Mere travailla heureusement à faire connoître au Roi que ce bruit n'étoit qu'une

qu'une imposture. Après avoir étudié le caractère du Cardinal dans son histoire , & avoir reconnu qu'il étoit soupçonné d'être extrêmement vindicatif , j'ai lieu de croire que sa vengeance n'étoit pas assez noble pour ne pas mettre à profit des bruits faux qui se répandoient , quand il pouvoit la satisfaire par cette voye ; je crois même qu'il étoit capable de leur donner de l'autorité.

Le Roi résolut d'envoyer en Italie une puissante armée commandée par le Cardinal de Richelieu pour le secours du Duc de Mantouë , dont la Maison d'Autriche vouloit envahir les Etats. Le Duc de Montmorency ne voulant point perdre d'occasion de servir le Roi , entreprit de faire ce voyage en qualité de volontaire ; sa résolution donna l'envie à quantité de Noblesse de le suivre , particulièrement à la plus grande partie de celle qui avoit servi auprès de sa personne durant la guerre des Huguenots.

La vanité du Cardinal qui étoit extrêmement flattée d'avoir dans son armée le Duc de Montmorency comme volontaire , l'obligea lorsqu'il le rencontra à Lyon , à lui faire l'accueil le plus favorable. Il étoit ravi d'ailleurs de voir que ce Seigneur avoit attiré avec lui quantité de Noblesse. On a dit que le Cardinal de Richelieu pour l'engager à servir dans son armée , l'avoit leurré de l'espérance de le faire Maréchal Général.

Après que le Cardinal fut parti de Lyon , le Duc s'étant mis en chemin , fut si mal , qu'il fut obligé de s'arrêter. L'Archevêque d'Embrun le régala durant trois jours chez lui ; & ne le voyant pas encore assez remis pour s'exposer aux fatigues d'un si pénible voyage , fit tout son possible pour l'arrêter.

Mais l'envie que le Duc avoit de joindre l'armée , ne lui permit pas d'écouter son mal qui étoit diminué. Malgré la saison & les neiges dont les

montagnes étoient couvertes, il se rendit auprès du Cardinal qui étoit au-delà du Mont de Genevre. Ce Ministre qui avoit l'art quand il vouloit, de prendre une forme agréable, scût tellement plaire au Duc de Montmorency, qu'il le captiva entierement. Les gens francs & sinceres ont toujours été les dupes des gens dissimulez, les premiers ont beau être sur leurs gardes ils donnent toujours dans les pièges des derniers.

Pendant le tems que le Cardinal fut à Suze, le Duc de Montmorency fit un voyage à Turin pour voir le Duc de Savoye : bien qu'il y fut allé presque *incognito* ayant laissé sa Maison à Pianesse ; il reçut de grands honneurs de ce Prince qui le traita de proche parent, & le fit servir par ses Officiers.

Le Duc de Montmorency pour montrer qu'il étoit encore au-dessus de ces honneurs, fit de grandes liberalités. Il donna un diamant de prix au Maître d'Hôtel qui le servoit avec la même cérémonie que son Maître. Les Grands l'honoroient comme Prince du Sang ; le peuple de Turin témoignoit beaucoup d'empressement de le voir, & attachoit avidement ses regards sur lui ; & les Dames frappées du grand air qui le distinguoit, se paroiënt avec un grand soin pour lui plaire. Cela donna lieu au Duc de Savoye de lui dire qu'il avoit relevé la beauté des Dames, & avoit rendu leurs maris rêveurs & mélancoliques. Le Duc dans ce tems-là étoit amoureux de la Princesse de Guimené qui étoit pour lors à la Cour de Savoye. Le Comte de Soissons qui en étoit aussi amoureux, ne pouvoit souffrir un pareil Rival. Il dit tout haut en présence de beaucoup de personnes : *De quoi se mêle M. de Montmorency d'aimer ma Princesse ; si je le rencontre chez elle, je lui ferai voir qu'on ne me choque point impunément.* Ce discours étant rapporté au Duc de Montmorency, rien ne pût l'empêcher d'aller chez cette Princesse, qui ne pensant pas comme des Dames qui ont

ont plus de vanité que de sagesse, auroit été au désespoir qu'il y eut eu une querelle entre ces deux Seigneurs. Elle entremet des gens de considération, qui non seulement prévinrent le différend, mais encore formerent entre eux les nœuds d'une véritable amitié.

Le Comte de Soissons ne fit plus alors un secret au Duc des desseins qu'il avoit sur la Princesse. Il lui confia qu'il vouloit faire casser son mariage qu'elle avoit contracté avec le Prince de Guimené. Il disoit pour raison qu'elle n'avoit point d'enfans, qu'elle le avoit été mariée fort jeune à son cousin germain.

La première de ces raisons étoit frivole. La seconde étoit en effet un moyen de nullité, puisqu'elle formoit un empêchement dirimant.

Le Duc de Montmorency à Turin, de guerrier qu'il étoit, devint pacificateur, pour négocier un accommodement entre le Roi & le Duc de Savoye, selon les propositions qui avoient été faites par le Nonce du Pape & Mazarin, qui fut fait ensuite Cardinal, & succéda dans le Ministère au Cardinal de Richelieu, fâcheux parallele pour lui ! Mais le Duc ne réussit point ; le Duc de Savoye fit arrêter tous les François qui étoient venus à Turin sur la foi du Traité. Mais il relâcha tous ceux qui réclamèrent le Duc de Montmorency comme lui appartenant : ceux même qui le réclamèrent faussement.

Le Cardinal de Richelieu pour donner le change au Duc de Savoye, envoya une partie de son corps d'armée où étoit le Duc de Montmorency, qui prit le chemin de Turin ; cependant il prit la ville de Pignerol qu'il assiégea, & qui se rendit dans 24. heures.

Les pluies ayant ruiné toutes les batteries qu'on avoit dressées contre la Citadelle, le Cardinal témoigna au Duc de Montmorency une grande

confiance, en lui disant qu'il désespéroit sans lui de rétablir ces batteries, & qu'il le prioit d'en prendre soin. Le Duc charmé de cette ouverture de cœur, répondit qu'il en viendrait à bout; il jeta les yeux sur Devaux Gentilhomme de sa suite, qui commença à y travailler avec l'agrément du Cardinal, & du Maréchal de la Force qui connut son mérite dès qu'il l'eut entendu; la Citadelle se rendit dès le lendemain.

Prise de  
Pignerol.

La Capitulation portoit, que les gens de guerre seroient conduits à Poncalier où étoit le Duc de Savoye, qui fit couper la tête au Commandant, après l'avoir convaincu de s'être laissé corrompre à prix d'argent, pour rendre une Place qui pouvoit encore tenir longtems.

Après la prise de la Citadelle, le Duc y fit faire de nouvelles fortifications, il fit appeller un Bastion, *le Bastion de Montmorency*.

Le Duc alla dans plusieurs occasions comme Volontaire, où il s'exposoit comme un Grenadier.

Le Duc de Savoye ayant résolu de forcer le fort de *Bricairas*, ses troupes emporterent avec beaucoup de valeur les bastions & les retranchemens, & se logerent contre la palissade qui étoit autour du Donjon, & comme ils commençoient à la rompre à coups de hache, Saint Horse Commandant le Donjon, & Peyrade son Lieutenant, en sortirent, résolus de mourir l'épée à la main, & firent des actions si héroïques, qu'ils chasserent les ennemis qui s'étoient logés presque au nombre de trois mille, & reprirent les bastions & le retranchement.

Les ennemis en se retirant, rencontrèrent deux Compagnies de Cavalerie que le Duc de Montmorency envoyoit au secours du Fort; l'une de ces Compagnies s'étoit tellement hâtée que sans s'habiller ni seller leurs Chevaux qu'ils avoient montés à poil, ils donnèrent sur l'ennemi étant en chemise, l'épée à la main

main à l'exemple de leur Capitaine avec tant de courage qu'il en échapa fort peu. Ils purent s'habiller sur le Champ de bataille , des dépouilles de ceux qu'ils avoient défaits. Ces impromptus de valeur font peut-être ce qu'il y a de plus beau parmi les militaires. Je me rappelle l'action d'un parti de François dont le Capitaine commandant des soldats tous deguenillés , dont les habits tomboient en lambeaux ; rencontra un parti des ennemis bien vêtus ; pour exhorter ses soldats à vaincre , il ne leur fit que cette courte harangue , *mes enfans allez vous habiller*. En même tems le Duc de Montmorency étant arrivé avec des troupes , fut surpris de voir qu'une poignée de gens eut défait un si grand nombre d'ennemis. Il fit secourir les blessés qu'il assista de ses libéralités. Le Cardinal Barberin arriva peu de jours après , pour traiter de la paix avec le Cardinal de Richelieu ; mais il ne réussit pas dans sa négociation.

Le Duc de Savoye ingenieux en défaites , éludoit les propositions qu'on lui faisoit.

Le Roi ayant résolu de venir faire la guerre en personne , & Sa Majesté étant arrivée à Lyon , le Cardinal de Richelieu y vint pour lui rendre compte de la situation des affaires de ce pays-là , & de la disposition du Duc de Savoye. Le Roi poursuivant sa route , le Duc de Montmorency qui voyoit les opérations de la guerre suspendues , alla à la rencontre du Roi auprès de Grenoble , qui en présence de sa Cour , dès que ce Seigneur l'aborda , dit : *Voilà le plus vaillant homme de mon Royaume !* Après avoir parlé quelque tems à Sa Majesté , Elle lui ordonna d'aller commander son armée qui étoit à Pignerol , en lui disant : *Je vous confierois non seulement mon armée , mais une partie de mes Etats.* Les Princes ne sont pas avares des témoignages de leur affection ,

envers ceux qui sont en état de leur rendre de grands services ; les paroles obligeantes du Roi dans cette occasion avoient encore leur source dans les grandes actions qu'avoit faites le Duc de Montmorency, qui lui donnoient le droit d'avoir l'estime du Roi. Le Duc lui peignit l'état où étoit cette armée, où la maladie avoit fait de grands ravages, & où on ne pouvoit contenir le libertinage du soldat, quelque discipline que l'on exerçât ; mais comme la nécessité d'obéir est attachée au Commandement du Prince, il repassa les Monts. Dès qu'il fut arrivé à l'armée, par un mélange de severité & de douceur, il arrêta les soldats qui se débandoient tous les jours ; sa présence & ses libéralités la rétablirent un peu. Parcequ'elle n'étoit pas en état d'essuyer de grandes fatigues, il se contenta de prendre Javenne. La peste qui survint dans ce tems-là porta la désolation dans toute cette armée ; elle se seroit entièrement perduë sans les grands soins que prit le Duc pour assister les malades, détachant pour secourir les Officiers les soldats, à tous momens, son Médecin, son Apoticaire, son Chirurgien ; sa charité lui procuroit le cruel spectacle de la mort de ses amis & de ses serviteurs. Comme on ne lui envoyoit pas les secours nécessaires pour la subsistance de cette armée, & qu'il ne pouvoit plus y suffire par lui-même, il alla à saint Jean de Maurienne où étoit le Roi pour lui représenter qu'elle étoit si foible qu'elle pouvoit à peine défendre Pignerol au cas que les ennemis vinssent l'attaquer ; & il alloit demander au Roi le seul employ de le servir comme volontaire auprès de sa personne, lorsque S. M. lui témoigna qu'il étoit nécessaire dans son armée par beaucoup de considérations dont la plus forte regardoit la Noblesse volontaire, que sa personne seule pouvoit arrêter dans l'armée. Le Roi lui promit non seulement des forces pour résister



résister en de - là & en de - çà du Po , mais il le nomma son Général de l'armée qu'il devoit envoyer à Casal.

Le Cardinal assaisonna les Ordres du Roi des prières les plus pressantes qu'il fit au Duc de Montmorency de continuer à servir Sa Majesté enlui disant : *Monsieur, un combat au nom de Dieu.*

On a voulu dire que le Cardinal ne lui parloit de la sorte qu'afin de se défaire de lui en l'exposant dans une bataille ; mais outre que par cette voye sa mort n'étoit pas certaine , il étoit sûr qu'il se couvrirait d'une grande gloire , & se rendroit bien plus considérable , & ce n'est pas ce que le Cardinal vouloit ; mais dans le besoin que l'Etat avoit de ce Seigneur , j'aime mieux dire que le Cardinal oublioit sa haine & lui demandoit un combat , parceque le genie des François est de combattre , & qu'ils décident heureusement par cette voye du sort des campagnes.

Pendant ce tems-là le Maréchal de la Force qui étoit dans Pignerol avec les débris de l'armée , ayant appris que les ennemis étoient venus loger à Scarango , à quatre mille de Pignerol , y envoya mille Chevaux sous le Commandement du Marquis de Villeroy qui les défit entièrement.

L'armée qu'on donna au Duc de Montmorency pour passer en Piémont étoit composée de dix mille hommes de pied , & de douze cens Chevaux avec laquelle il eut ordre d'aller joindre le Maréchal de la Force. Ayant passé le Mont-Cenis, de-là il se rendit à Suze , & à S. Ambroise , toutes les garnisons qui se trouverent sur son passage desertèrent au seul bruit de sa marche.

Le Maréchal de la Force s'étant rendu auprès de lui , il fut résolu que l'armée du Duc de Montmorency passeroit incessamment la Montagne ,

Le Duc  
commande  
en Piémont.

quelque difficile qu'en fut le passage , & que les bagages passeroient les premiers ; l'armée ne fut en état de marcher que le lendemain à six heures. Le Duc de Savoye sur l'avis de la marche du Duc de Montmorency se rendit à Veillane avec son armée , composée de seize mille hommes de pied , & de quatre mille chevaux.

Le Duc de Montmorency fit défiler ses troupes dans la Montagne pour aller joindre le Maréchal de la Force , qui ne s'étoit avancé que jusqu'à Javenne dans l'impossibilité de pénétrer plus avant ; mais il falloit avant que de faire cette jonction , qu'il forçât l'armée du Duc de Savoye ; le Duc s'avança le plus près qu'il put de Veillane ayant mis son armée en bataille , & demeura assez long-tems dans cette posture à la vûe de l'ennemi sans qu'il fit mine de l'attaquer ; il commanda enfin à son avant-garde de prendre sa marche du côté de Javelle , le corps de bataille suivit , pour lui il voulut demeurer à l'arrière-garde , composée de trois mille hommes de pied , des Régimens des Gardes , Picardie , Normandie & Rambure , & de quatre cens chevaux en ordre de bataille , s'attendant que le combat commenceroit par-là.

Dès que les ennemis virent l'avant-garde & le corps de bataille de nôtre armée engagé dans un pays d'où nous ne pouvions revenir sur nos pas , ils sortirent de leur retranchement dans cet ordre.

Combat  
de Veil-  
lane.  
1630.  
10. Juil-  
let.

Le Régiment de Valstein , & de Galas qui depuis la bataille de Prague , s'étoient attribué le titre d'*invincibles* , formoient deux bataillons sur la main droite , auprès de Nôtre-Dame du Lac ; trois escadrons de Cavalerie commandés par le Prince Doria de Genes sortirent de Veillane , deux desquels vinrent droit à nôtre armée , où quelques-uns furent d'avis de ne les point attendre , & de suivre

suivre le reste de l'armée qui étoit déjà bien avancée dans la montagne. Pendant ce tems quelques pelotons d'Infanterie des ennemis attaquèrent un de nos Régimens qui d'abord abandonna son poste ; cette attaque se fit si près du lieu où étoit venu le Duc de Montmorency, que les mousquetades coupoient quantité de branches d'un arbre sous lequel il se faisoit armer , ce qui l'obligea d'assembler le Conseil sur la selle. Le Marquis d'Effiat fut d'avis de sacrifier ce Régiment pour sauver le reste de l'armée. Le Duc de Montmorency au contraire ne voulant pas donner cet avantage aux ennemis, de commencer un combat qui vrai-semblablement ne se pouvoit plus différer sans danger, dit tout haut : *qui m'aime, me suive*, & animant par sa présence, & sa résolution toute l'armée, il se mit à la tête des Gendarmes du Roi pour aller droit aux ennemis.

C'est ici où le Duc de Montmorency rencouvella les faits incroyables de la valeur des Amadis. On le vit combattre lui seul l'espace de plus d'un quart d'heure au milieu de l'armée ennemie, & il força avec un courage plus qu'héroïque des Compagnies entières pour aller fondre comme un torrent au milieu d'une Cavalerie où il y avoit plus de quinze cens Maîtres. Pour conserver à cette action extraordinaire toute sa beauté, il suffit de la rapporter avec les paroles les plus simples.

Le Prince Doria s'approchant pour attaquer l'arrière-garde, le Duc marcha à lui à la tête des Gendarmes du Roi, & franchit seul un grand fossé qu'il trouva ; il alla donner dans une Compagnie de Chevaux-legers qu'il rencontra en tête, & qu'il força à lui donner passage. Il se trouva alors près d'un Régiment d'Infanterie dont il essuya le feu qui ne l'arrêta point, sans autre guide, que sa valeur ; toujours seul, il donna dans le premier

Victoire  
du Duc.

rang de Cavalerie que commendoit le Prince Doria & le bleffa de trois coups d'épée , & pénétra jufqu'au fixième rang de cette Cavalerie avant que les Gendarmes du Roi , ni le refte de la Cavalerie , ni pas un des fiens l'euffent joint , parceque n'ayant pas franchi le foffé comme lui , ils avoient été contraint de prendre un grand détour. C'eft ici où la Poëfie imagineroit que la Déeffe Pallas couvroit le Duc de fon Egide. Cette action qui paroît fabuleufe ayant été publiée par les ennemis , & racontée par tous les Hiftoriens , ne peut point être révoquée en doute ; pour moi au lieu de rapporter tous les mouvemens de nôtre ame , pour montrer fon origine divine , je m'attacherois feule-ment pour la prouver à la valeur d'un Héros fi fupérieur à l'homme qui fe porte à de pareilles actions , & je dirai enfuite que fon ame n'eft pas d'une autre efpece que celle des autres. Ceux des fiens qui le rencontrèrent des premiers , furent Soudeilhes Capitaine de fes Gardes , Manfe de Bieules Gentilhomme de la chambre du Duc , Devaux , Marombal , la Bare , la Prune , & la Garde Mouffolens , lesquels avec la Compagnie des Gendarmes du Roi acheverent de défaire cet Efcadron de Cavalerie , que le Duc de Montmorency qu'ils avoient cru mort avoit mis lui feul en défordre.

Le Duc après tous ces exploits , ayant rencontré la Compagnie de M. frere du Roi , comme s'il eut encore après tout ce qu'il avoit effuyé , de grandes reffources de force & de valeur , alla donner dans le gros de la Cavalerie des ennemis qui s'avançoit pour remplacer les troupes qui avoient été défaites ; il fa-voit comme un grand Capitaine que pour s'affurer la victoire il faut prévenir habilement les momens où l'ennemi défait tâche de fe rétablir ; portant la mort & le carnage dans ces troupes qui n'avoient point combattu , il les mit hors de combat & les pouffa jufqu'aux portes de Veillane , où le Duc de Savoye qui fut

fut spectateur de la défaite de ses troupes du haut de ses retranchemens , ne sentit aucun aiguillon de vengeance qui l'obligeât à sortir pour hasarder le reste de son armée.

Il sembloit qu'après tant d'actions , le Duc qui avoit souffert l'ardeur du soleil avec les troupes qui avoient combattu , eut dû au moins se soulager avec elles par le repos pendant quelque tems , mais voyant à sa main droite le Régiment de Valstein & de Galas , il se tourna vers les siens & leur dit avec tout le feu qui l'animoit : *Messieurs , la besogne n'est pas entierement achevée , il se présente à vous un nouveau travail* , continua-t'il , en leur montrant les Allemands & *un nouveau sujet de gloire*.

Après ce discours , il alla fondre sur l'ennemi , qui fit à son abord une si furieuse décharge dans la distance , qu'il falloit un prodige égal à celui de sa valeur , pour qu'il ne demeurât pas sur la place. Cette Infanterie qu'il combattoit , eut le même sort que la Cavalerie qu'il avoit défaite , & chercha son salut dans une fuite précipitée. Il sembloit que le Duc , victime de la mort inévitable , étoit ressuscité par un coup du ciel pour les combattre de nouveau.

On admira dans ce combat la générosité de quelques Enseignes des ennemis , qui dans le désordre général , aimèrent mieux se faire tuer , enveloppés dans leurs drapeaux , que de se rendre.

Le Comte de Château & de Rambure seconderent la fortune du Duc , travaillant à rallier ceux de notre Infanterie qui avoient souffert le premier choc. Ils défirent entierement deux Compagnies d'Infanterie des ennemis ; & le champ de bataille nous demeura libre \*.

\* C'est sur ce fatal champ de bataille si disputé , le fruit de la victoire , le théâtre de la gloire , qu'un Poëte dans son enthousiasme se récrie :

Cette victoire flatta d'autant plus agréablement le Duc, qu'il avoit perdu fort peu de gens, & aucune personne de considération: mais le nombre des blessés qui fut fort grand, fut cause qu'il manqua quelque chose à sa satisfaction, & si elle n'étoit pas entièrement troublée, c'est parceque leurs blessures étoient glorieuses.

Les ennemis perdirent plus de mille hommes, on fit deux cens prisonniers, au nombre desquels étoient presque tous les Officiers de leur armée, qui furent renvoyés par le Duc à Madame la Duchesse de Savoie sœur du Roi; dix-sept drapeaux furent envoyés à Sa Majesté à Saint-Jean de Maurienne, qui les fit apporter dans l'Eglise de Nôtre-Dame de Paris.

Le Marquis Deffiat qui avoit combattu à la tête des Chevaux-legers de la Garde & de la Compagnie des Gendarmes de Noailles, y signala son courage; les Comtes de Saligni & de Cramail en firent de même, & enfin toute la Noblesse volontaire s'y fit remarquer avantageusement. Le Duc de Montmorency rendit à tous les témoignages qu'il devoit à leur valeur, & à celle de tous les autres Chefs qui avoient eu part à cette victoire.

Le seul Marquis Deffiat pour son honneur, étoit obligé de dire que le succès de ce combat étoit une  
témérité

Ces Vers  
sont tirés  
d'un petit  
Poëme qui  
a pour titre  
*Horloge  
de Sable.*

*Que faites vous enfin, arbitres de la terre,  
Vous portez en tout lieu les fureurs de la guerre,  
Vous inondez nos champs de bataillons épars,  
Vous livrez des assauts, vous forcez des remparts;  
D'un trop foible voisin vous pillez la frontière  
Pour lui ravir un peu de sable & de poussière,  
Qui glissant de vos mains avec rapidité,  
Fera du moins connoître à la postérité,  
Avide de savoir vos succès, vos traverses,  
Du tems qui fuit toujours les époques diverses.*

témérité heureuse ; car quoiqu'il y eut fait son devoir , Il n'avoit pas été d'avis qu'on combattit. Quand on veut faire voir la vanité de la gloire d'un Général d'armée à qui l'on attribue l'honneur d'une victoire , l'on dit qu'il la partage avec tous les bras qui ont combattu , & les têtes des Officiers Généraux qui ont concouru avec la sienne. Il y en a même eu , parmi ces derniers , souvent qui ont ouvert des avis qui ont été décisifs ; & on a fixé la victoire en les suivant : mais ici , l'on peut dire sans altérer la vérité , que le Duc de Montmorency a eu presque tout l'honneur de la victoire ; & cela peut décider la question , qui a pour objet de savoir si le Général d'une armée doit prodiguer sa vie , où le ménager. Il est vrai qu'on dit qu'il ne la doit exposer que dans des instants critiques , où la victoire semble balancer ; mais il doit faire quelque chose de plus , si on suit pour règle l'exemple du Duc de Montmorency , & celui de tant d'autres fameux Capitaines que nous propose l'Histoire. Je dirai que c'est son discernement qui doit décider des occasions où il doit s'exposer , en considérant que si sa perte peut entraîner celle de l'armée , son intrépidité est capable de la sauver lorsqu'elle est sur le point de se perdre.

Après cette victoire , on amena au Duc le Prince Doria prisonnier , qui ne l'eut pas plutôt abordé , qu'il s'écria en Italien : *Voilà ce Seigneur qui m'a porté le premier coup.* Le Duc traita ce Prince avec tant de civilités , que jamais prisonnier n'eut moins de sujet que lui de se plaindre de sa mauvaise fortune. Il commanda qu'on le portât à Javenne , & qu'on le mit dans son lit , & il enjoignit à ses Chirurgiens d'en avoir le même soin que de sa propre personne.

Quoique le Duc de Montmorency sortit de ce combat sans avoir été blessé par une espèce de prodige , il fut cependant si meurtri par les grands coups qu'il avoit reçus sur ses armes , ou par choc dans

la mêlée , qu'il étoit défiguré ; cette belle tête ne paroïssoit plus ; cet air de beauté qui frappoit tout le monde , ses graces que les Dames de la Cour de Savoye avoient trouvées si attrayantes , étoient effacées.

A tout cela avoit succédé un air qui n'étoit que militaire , qui faisoit les délices du soldat , qui disoit *que le Duc de Montmorency n'avoit jamais eu si bonne mine , & que l'or dont ses Armes étoient enrichies , avant que d'entrer au combat , étoit beaucoup moins éclatant que les marques que le plomb & le fer y avoient imprimées.*

Le cheval que le Duc montoit ce jour-là , appelé *la Remberge* , sortit de ce combat tout couvert de son sang , avec plus de vingt blessures. De tels chevaux si utiles à des Héros , méritent bien d'être distingués dans leur espèce.

Le Comte de Gramail Maréchal de Camp , s'étant rendu dans la chambre du Duc qu'il appelloit ordinairement son Maître , après lui avoir dit que les louanges qu'il donneroit à sa valeur , n'atteindroient jamais à l'idée qu'il en avoit conçûe , lui demanda , *si parmi les bazards du combat , il n'avoit jamais regardé la mort ?* A quoi le Duc répondit , *qu'il avoit appris dans la vie de ses ayeux , & particulièrement dans celle d'Anne de Montmorency , qu'il n'est point de si glorieuse vie que celle qui fait son tombeau du gain d'une bataille ; & que l'homme ne l'ayant que pour peu de tems , la doit rendre la plus glorieuse qui lui est possible.*

Il donna ussia son vigoureux cheval à un Officier qui témoigna en avoir beaucoup d'envie , uniquement parcequ'il appartenoit à ce grand homme , il le conserva avec soin sans en faire aucun usage.

Après cette victoire qui ouvrit le passage de nôtre armée , le Duc alla joindre le Maréchal de la Force à Javenne , qui le reçût en homme très-sensible à son mérite , & qui connoissoit tout ce qu'il valoit.



Le Roi ayant appris l'heureux succès de ses armes , écrivit cette Lettre à la Reine Mere qui étoit à Lyon.

## LETTRE DU ROI

A LA REINE MERE.

MADAME,

*Les services que le Duc de Montmorency me rend en toutes occasions , m'obligent à vous faire savoir les satisfactions que j'en reçois ; conduisant mes troupes en Piémont , les ennemis l'ont voulu attaquer sur le passage , mais il les a si couragement chargés , qu'il en a fait demeurer mille sur la Place , pris plus de deux cens prisonniers & mis le reste en fuite ; emporté dix-sept de leurs Drapeaux , & demeuré Maître du Champ de bataille ; il n'y a point été blessé Dieu-merci , & je viens de lui dépêcher un Courrier exprès , pour lui faire reconnoître le gré que je lui fais de ses services ; je vous prie de vous en réjouir avec ma cousine la Duchesse de Montmorency sa femme , & de me croire , votre très obéissant fils , LOUIS.*

A S. Jean de Maurienne , le 12. Juillet 1630.

On auroit souhaité que le Roi dans sa Lettre eut parlé de l'action du Duc de Montmorency , qui attaqua seul l'armée ennemie sans autre secours que celui de sa valeur.

Les deux armées étant jointes , & la prise de Saluce. Prise de Saluce.  
ce étant résoluë par les Généraux , elles entrèrent dans la Plaine.

Le Comte de Cramail conduisoit une partie de l'Infanterie qu'il logea dans le Faubourg , où le Maréchal de la Force qui commandoit l'arrière-garde arriva presqu'en même tems. Le lendemain le Duc de Montmorency étant arrivé avec le reste de l'armée , la  
Ville

Ville se rendit , & ayant fait investir le Château , il fit travailler la nuit suivante pour mettre le canon en batterie du côté de l'esplanade qui regarde le Château , par le moyen de quelques maisons qu'on perça. Les assiégez voyant une si grande diligence , & la plus grande partie de leurs défenses abatuës , & le Régiment des Gardes attaché à la muraille du Donjon , se rendirent tous prisonniers de guerre , dont le Duc de Montmorency ne retint que *Balbian* qui commandoit dans la Place , & renvoya tout le reste au Duc de Savoye , disant , *qu'il ne le faloit pas dépouiller tout-à-la fois d'hommes & de Places.*

Cette Ville si importante au Duc de Savoye , prise par le Duc de Montmorency , en présence de l'armée Impériale , dont le Général ne voulut jamais la secourir , quelques instantes prières que lui fit ce Prince , le pénétra d'une si grande douleur , qu'en considérant que le Piémont alloit devenir la poye des François & des Impériaux , il en mourut. Voici le portrait que fait de lui un Auteur moderne.

Mémoires pour  
servir à  
l'Histoire  
de l'Europe.  
tome  
2. p. 13.

„ Charles Emmanuel avoit beaucoup d'esprit &  
„ de vivacité , & quoi-qu'assez petit & même un peu  
„ bossu , sa personne étoit très-agréable , & il  
„ avoit une grace particulière à tout ce qu'il faisoit.  
„ Il étoit affable , liberal , habile dans les affaires ,  
„ grand Capitaine , mais infiniment ambitieux , ne  
„ pensant qu'à s'agrandir , voulant aller de pair  
„ avec les Rois , & se faire un Royaume à quel-  
„ que prix que ce fut. Le même Auteur poursuit ,  
„ jamais tranquille , jamais en paix , toujours prêt  
„ à se liguier avec ceux de ses voisins , qui vou-  
„ loient faire la guerre aux autres , dans la  
„ vûe de profiter d'une partie de leurs dé-  
„ pouilles , François ou Espagnol , selon les  
„ occasions , sacrifiant sa parole , ses promes-  
„ ses , la foi des traitez les plus solennels à l'envie  
„ d'étendre

, d'étendre ses limites. Cette passion l'occupa toute sa vie, & il mourut avec elle, & tous les Historiens, couviennent qu'elle lui causa la mort". Cet Auteur finit en disant, „ Prince trop inquiet pour être pleuré de ses sujets, trop infidèle pour être regretté de ses alliez.

J'ajoutérai à ce portrait que ce Prince tantôt François, tantôt Espagnol, a donné lieu à cette expression proverbiale, *tourner casaque*. Il avoit un juste-au-corps blanc d'un côté & rouge de l'autre, dont il pouvoit se servir également de l'un ou de l'autre côté. Le matin quand il se levait, lorsqu'il étoit Espagnol, il disoit, qu'on me donne mon juste-au-corps rouge. Quand il étoit François, il disoit, qu'on me donne mon juste-au-corps blanc; depuis ce tems-là quand un homme change de parti, on dit qu'il tourne casaque.

Un Poète François fit ces vers contre ce Prince.

*Si le Bossu mal - à - propos ,  
Quitte la France pour l'Espagne ,  
On lui laissera de montagne ,  
Que celle qu'il a sur le dos.*

Tous les lieux qui se trouverent sur le passage de l'armée du Roi ne firent aucune résistance ; les Forts de saint Pierre, Nôtre - Dame de Rossay, & Brézols se rendirent sans qu'on les y obligeât par la force. Ville - franche en fit de même à la réserve du Château qui se fit battre durant trois jours ; après lesquels il se rendit, à condition que les soldats fortiroient avec armes & bagages. Le Duc de Montmorency à cause de l'importance de la Place assise sur le bord du Po, y laissa en garnison le Régiment de Goudin.

Les ennemis abandonnerent Pantcalier où ils  
Tome XIV. 1 avoient

avoient fait de grands retranchemens , & se retirèrent à Carignan.

Victor Amedée nouveau Duc de Savoye & fils du dernier , vint camper avec toute son armée de l'autre côté du Po vis-à-vis de Carignan , il s'étoit rendu maître du Pont par le moyen d'une demi - lune qu'il fit faire dans trois jours , au bout du Pont du côté de Carignan fort - bien flanquée & bien retranchée. Il fit faire encore dans le même tems un grand retranchement dans une petite Isle joignant le Pont , qui n'étoit séparée du terrain de Carignan , que par un petit canal qui étoit pour lors à sec. Il y avoit dans ces fortifications ordinairement douze cens hommes de guerre.

Les ennemis avoient fait avec tant de diligence de si bons retranchemens , qu'il étoit très - difficile de les forcer. On délibéra dans le Conseil si on l'entreprendroit ; ceux qui opinoient contre l'entreprise dirent que n'ayant pas formé le dessein de garder Carignan , & le Pont où les ennemis étoient retranchés , n'étant pas le seul Pont où l'on pouvoit aller à Casal , on n'avoit point de raison pour attaquer ce poste : d'ailleurs que le péril étoit grand d'attaquer des retranchemens bien gardés , & soutenus par une armée beaucoup plus forte que la nôtre ; mais le Duc de Montmorency que le danger ne rebuta jamais , & qu'il rebutoit encore moins depuis le Combat de Veillane , fut d'un avis contraire & parla en ces termes :

„ Messieurs , nous serions extrêmement blâma-  
„ bles d'engager mal - à - propos & sans sujet les ar-  
„ mées dont il a plu au Roi nous donner la condui-  
„ te. Je crois que nous le serions guères moins si  
„ on nous imputoit la honte d'avoir fait une retrai-  
„ te volontaire & sans nécessité devant ses ennemis ,  
„ qui sans doute se sont plutôt retranchés de nô-  
„ tre côté , pour nous empêcher d'aller à eux ,  
„ que pour se faciliter le chemin de venir à nous :

„ mais

„ mais que cela soit ainsi ou autrement , il leur reste  
 „ toujours cet avantage , que le Po séparant nos ar-  
 „ mées , ils se sont rendus maîtres du Pont. Que  
 „ dira-t'on de nous , Messieurs , si après leur avoir  
 „ souffert un logement si proche , ils nous atta-  
 „ quent & ont de l'avantage ? Véritablement Sa Ma-  
 „ jesté aura grand sujet de blâmer nôtre conduite ;  
 „ puis donc qu'il n'y a point de milieu , & qu'il  
 „ faut nécessairement combattre ou se retirer , je  
 „ m'assure qu'il n'y a personne de vous qui ne juge  
 „ que nous ne saurions décamper sans honte , &  
 „ même sans danger ; le grand embarras de nôtre  
 „ Artillerie & de nôtre bagage nous pouvant extrê-  
 „ mement incommoder , donnera infailliblement cet  
 „ avantage aux ennemis de nous combattre comme  
 „ des gens qui fuyent devant eux. De là , Mes-  
 „ sieurs , je conclus d'autant plus volontiers à les at-  
 „ taquer , que le désir de combattre , que nous vo-  
 „ yons paroître sur le visage de nos soldats , semble  
 „ nous reprocher qu'il y va de l'honneur des François  
 „ d'être si près des ennemis , & de perdre une si bel-  
 „ le occasion d'acquérir de la gloire.

La haute estime qu'on avoit pour le Duc acheva de  
 persuader ; parce qu'on crut quelque périlleuse que  
 fut l'entreprise , qu'il trouveroit dans son génie des  
 ressources pour en venir à bout. Le soldat disoit que  
 le seul nom de Montmorency étoit capable de tout  
 vaincre.

A la sortie de ce Conseil , le Duc de Montmoren-  
 cy voulut aller lui-même reconnoître les fortifica-  
 tions des ennemis ; il prit avec lui *Soudeilbes* Capi-  
 taine de ses Gardes , *Bacon* Maréchal des Logis , &  
*Dalicés* Brigadier de la même Compagnie ; il laissa  
 les deux derniers sur le bord du Po , & s'en alla avec  
*Soudeilbes* reconnoître la demi-lune. Le même  
 jour il alla encore reconnoître avec les mêmes per-  
 sonnes le retranchement qui étoit dans l'Isle ; au-  
 quel ayant remarqué quelque défaut à un flanc ,

il assembla encore le Conseil de guerre, où il fut résolu qu'on attaqueroit le même jour les ennemis en cet ordre.

Combat  
de Caris-  
sian.

Trois cens hommes tirés des vieux Régimens qui étoient dans l'armée furent choisis pour donner dans la demi-lune. Le Régiment des Gardes, & de Picardie donnerent dans le retranchement de l'Isle, les Gardes donnerent à gauche du côté du ruisseau, à l'ouverture du flanc reconnu par le Duc, le Régiment de Picardie commandé par Miramond donna à droite dans le même retranchement : les uns & les autres étoient soutenus de tous les Volontaires, & ceux-ci de tout le reste de l'armée en bataille. D'Erignac, Maréchal des Logis de la Compagnie des Gendarmes du Duc, eut ordre de garder les passages du Po, pour s'opposer à la Cavalerie des ennemis en cas qu'elle voulut passer ; il étoit soutenu de quatre cens hommes de pied, commandez par le Baron de Melay. Le Duc de Montmorency ayant donné les ordres, animoit ceux qui devoient donner les premiers, en les assurant qu'il ne feroit pas loin d'eux pour les soutenir.

Les ennemis relevoient la garde de la demi-lune & du retranchement, très-peu de tems avant l'attaque. Comme ils virent nos approches, on retint ceux qui devoient sortir de garde. Plusieurs Seigneurs Espagnols qui étoient venus là, quoique leur devoir ne les y appellât point, y restèrent aussi, sans pouvoir s'imaginer qu'ils fussent attaqués ; quelqu'un d'eux dit pourtant qu'on devoit tout craindre ayant affaire au Duc de Montmorency capable de tout entreprendre ; ainsi ils se résolurent à se bien défendre. Déjà les trois cens hommes choisis s'étoient signalés, lorsque les vieux Régimens qui les soutenoient, & où ils avoient été pris, jaloux de n'avoir pas été de ce nombre, allèrent aux mains avec les ennemis, presque aussi-tôt que leurs compagnons. Une partie ayant donné dans les retranche-  
mens

mens qui étoient dans l'Isle joignant le Pont , l'emporta sans beaucoup de résistance. L'ennemi se borna à une décharge qui fut si furieuse que nous fumes d'abord arrêtés tout court ; mais Miramont qui commandoit le Régiment de Picardie , rassura nos soldats par son courage ; car voyant le Régiment des Gardes plus avancé que lui , il cria à *moi compagnons l'épée à la main* , & les joignant il se mit à leur tête , & alla donner dans le retranchement qui étoit presque de demi pique de hauteur , & se trouva dedans en même tems qu'eux. Le courage impétueux qui nous conduit semble nous donner des forces que la nature ne nous a pas données. Ayant ensemble entièrement défait les ennemis , ils passèrent sur le Pont pour aller droit à la demi - lune , où les trois cens hommes qui avoient donné les premiers , étoient déjà aux mains avec les Espagnols qui se défendoient fort courageusement , mais se voyant attaqués par derrière , & du côté qu'ils croyoient faire leur retraite en cas de nécessité , ou recevoir du secours , ils firent de grands efforts : mais l'ardeur du combat fut si grande du côté des François , qu'ayant tué une grande partie des ennemis , le reste mit les armes bas en demandant la vie ; quelques-uns d'entre eux ayant gagné le Pont pour se sauver dans le gros de leur armée , furent poursuivis par quatre ou cinq cens des nôtres si vivement , qu'avant que d'arriver dans leur azyle , ils furent tués ou prisonniers.

Le courage qui nous emporte est une ardeur bien louable , quand le jugement ne nous abandonne jamais.

Plusieurs Espagnols de considération furent tués dans ce combat , Dom Martin d'Arragon fut pris ayant été blessé d'un coup d'épée dans le corps ; ayant été amené au Duc , il lui dit son nom & sa qualité ; le Duc le consola , & n'oublia rien pour lui faire oublier son infortune ; il lui don-

na sa chambre , son lit , & son Chirurgien. Un jour qu'il l'alloit voir , parmi les louanges que l'Espagnol lui donna , il lui dit qu'il ne lui manquoit qu'une seule chose ; le Duc l'ayant pressé de la lui dire , ce Prince lui répondit , *il ne te manque que d'être Espagnol pour être le premier homme du monde.*

Dans le cours de la conversation , le Duc lui ayant demandé combien il y avoit d'hommes qui gardoient la demi-lune & le retranchement , l'Espagnol lui répondit qu'il ne falloit que compter les morts & les prisonniers. Le Duc lui demanda encore pourquoi l'armée de l'Empereur n'avoit pas secouru les Espagnols. Dom Martin d'Arragon répondit que ces invincibles Régimens de Valstein & de Galas croyoient être encore à Veillane , mais on dit que les Impériaux avoient voulu se vanger de ce qu'ils n'avoient pas été secourus dans ce premier combat ; ce fut le sujet d'une raillerie entre les deux Nations. Les Espagnols crioient aux Allemands , *Veillane , Veillane* , & les Allemands aux Espagnols , *Carignan , Carignan*.

Par une générosité mutuelle nous nous renvoyames les uns aux autres les prisonniers , Dom Martin d'Arragon fut du nombre.

On ne s'attache point dans le récit qu'on fait des actions particulieres , & des combats qui n'ont pas eu de suite , à leur donner beaucoup de relief ; quoique dans ces exploits il y ait une grande valeur & une conduite singuliere.

Le Duc de Montmorency avoit le plaisir d'apprendre que son armée & l'armée ennemie s'accordoient dans les louanges qu'elles lui donnoient ; mais quelque plaisir que lui procurât sa gloire , il fut bientôt empoisonné par la détolation de son armée , car après s'être rafraichi quelques jours à Pantcallier où il s'étoit retiré , ayant dirigé sa marche droit à Rivolle , ses troupes furent affligées de la peste ;  
il



il perdit plus de douze cens hommes , dont le plus grand nombre fut des troupes qu'il avoit amenées du Languedoc , ou de la Noblesse volontaire que sa seule considération avoit retenuë dans l'armée. Le déplaisir qu'il recevoit de voir perdre tous les jours ses amis & ses serviteurs , & sa charité envers les soldats malades , l'obligerent à des dépenses si grandes , & si extraordinaires , qu'il fut obligé de vendre tous ses meubles les plus précieux ; son logis d'où on devoit éloigner les malades pour la conservation de sa personne , étoit plutôt une infirmerie que le logis d'un Général d'armée.

Quand on voit ces exercices d'une charité si généreuse , il semble qu'on lit la vie d'un Saint , tant il est vrai que l'honnête homme & le grand homme selon le monde a d'éminentes dispositions pour la sainteté.

Si on n'avoit pas pû tirer un grand avantage de la demi.lune & des retranchemens qu'on avoit forcés , c'est que le Po n'étoit pas guéable en cet endroit , & que le Duc de Savoye avoit fait ôter en diligence les planches du Pont qui se pouvoient lever de son côté.

On n'avoit pas non plus jugé à propos de marcher à Casal , dans la crainte que Spinola n'eût été renforcé par les troupes qui avoient été employées contre Mantouë ; il falut attendre le nouveau secours qui venoit de France , la peste étoit survenue ensuite ; ainsi les plus grands succès sont infructueux.

Dans ce tems-là le Cardinal de Richelieu qui médisoit la perte du Duc , le rappella en France , par des ordres qu'il inspira au Roi de lui donner , pour quitter l'Italie ; ce Ministre souffroit impatiemment la gloire que ce Général acqueroit tous les jours.

Son départ d'Italie laissa un très grand regret dans toute l'armée : *Qui nous menera maintenant au.*

combat , disoit le soldat , *puisque Montmorency nous quitte ?* Ces plaintes universelles sont le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un Général ; il trouva dans tous les lieux où il passa , depuis Rivolte jusqu'à Lyon , que tous les cœurs conspiroient à le louer , & que la Renommée qui publioit ses grandes qualités , l'accompagnoit par-tout.

A peine fut-il arrivé à Lyon , que le Roi fut atteint d'une maladie dangereuse ; son mal avoit sa source dans un abcès dans le méfentère, qui avoit fait enfler le ventre. Les Médecins le crurent perdu sans ressource. Souvent la foible lueur qui les conduit dans nos maladies, dont la plupart sont cachées, s'éteint tout à coup ; alors plus embarrassés que leurs malades-mêmes , ils ne savent quel parti prendre. Cette maladie donna des forces à la cabale de la Reine mere , & du Duc d'Orléans , pour agir contre le Cardinal de Richelieu. Cette Princesse broüillée avec lui , le taxoit d'ingratitude , parcequ'après la mort du Connétable de Luynes , elle l'avoit poussé à la Cour , l'avoit fait entrer dans le Conseil , lui avoit procuré la dignité de Cardinal , & élevé à cette puissance dont il jouïssoit. Monsieur se plaignoit , parcequ'il le trouvoit toujours opposé à ses desseins. Le Cardinal paroïssoit supérieur à ses ennemis , partisans de cette Princesse & de Monsieur , parcequ'il avoit l'art de se conserver dans l'esprit du Roi , lui rappelant tous ses services , & lui faisant sentir adroitement le besoin qu'il avoit de ses lumières dans les troubles qui agitoient l'Etat au dedans , & dans les guerres qui le menaçoient au dehors. Il voyoit que son Roi alloit lui être enlevé , avec le fondement sur lequel son crédit étoit appuyé.

Le Roi tout malade qu'il étoit , qui croyoit que le génie du Cardinal lui étoit nécessaire pour gouverner le Roiaume après sa mort , fit appeller le Duc de Montmorency , & lui dit qu'à cause des grands services qu'il lui avoit rendus en Italie , il  
le

Le regardoit comme un des appuis de sa Couronne ; & il ajouta : *Je desire deux choses de vous ; l'une , que vous ayez toujours la même affection que vous avez témoignée jusqu'à présent pour le bien de l'Etat ; & l'autre, que pour l'amour de moi vous aimiez le Cardinal de Richelieu.* Après ces paroles , le Roi présenta sa main au Duc de Montmorency qui la baisa avec un profond respect , & sentant que Sa Majesté lui pressoit mollement la sienne , à peine put-il retenir ses larmes , & lui jura d'un ton entrecoupé , comme un homme pénétré de douleur , une parfaite obéissance , & ajouta qu'il se flattoit que bientôt Sa Majesté seroit en état de lui prescrire ses ordres

Le Duc en quittant le Roi , alla trouver le Cardinal dans un appartement prochain. Il le trouva étendu sur son lit , qui laissoit voir sur son visage les cruelles pensées qui l'agitoient. Le Duc en le voyant dans cet état , fut défarmé de tout son ressentiment ; se livrant à sa générosité naturelle , il lui offrit d'un cœur plein de franchise sa personne , son bien , son Gouvernement , pour le mettre à l'abri de ses ennemis.

Dans la maladie du Roi le Duc offre ses services au Cardinal de Richelieu , qui eut bientôt oublié cette générosité.

Le Cardinal sensible aux caresses d'un homme qui ne promettoit jamais que ce qu'il vouloit tenir , répondit avec des transports de joye d'autant plus grands qu'il n'avoit pas lieu de s'y attendre , & il protesta qu'il n'oublieroit jamais les témoignages d'une si grande amitié. Mais quel fonds faire sur un cœur , où dominant la politique , l'ambition & la dissimulation ?

De la Vrilliere Secrétaire d'Etat , créature du Cardinal , découvrit au Duc tous les ressorts que la cabale faisoit mouvoir contre ce Ministre , & fit établir des chevaux de relay depuis Lyon jusqu'à Marseille , pour sauver le Cardinal en cas que le Roi vint à mourir. Lorsqu'on croyoit le Roi dans les bras de la mort , & que les Médecins désespe-

roient de sa vie, l'abcès qu'il avoit dans le corps creva. Le Roi fut si soulagé, que dans peu de jours il fut en état de prendre le chemin de Paris \*. Ce miracle de la nature servit à manifester l'aveuglement des Médecins.

Pendant que toute la Cour se dispoſoit à ſuivre le Roi, les affaires particulières du Duc l'appellerent dans le Languedoc. Cette Province lui fit alors ſentir avec reſpect le malheur qu'elle avoit d'avoir perdu ſes Privileges dans la ſuppreſſion des Etats. Comme ſa facilité avoit été une cauſe de ce malheur, il ſe crut engagé à le réparer, & il promit en général, & à pluſieurs en particulier, qu'il alloit demander au Roi le rétabliſſement des Etats.

La fortune du Cardinal qui avoit été bien prête à l'abandonner, ayant repris vigueur par la convaleſcence du Roi, n'étoit pas encore bien affermie, car elle étoit ébranlée par de rudes ſecouſſes. Dans cet état où elle étoit chancelante, il fit mander au Duc de Montmorency par Soudeilhes ſon Capitaine des Gardes qui étoit pour lors à Paris, que ſa préſence lui étoit fort-néceſſaire. Pour gagner Soudeilhes, il lui avoit dit qu'il ſe chargeoit de ſa fortune. Celui-ci avoit écrit du ſtile d'un homme perſuadé par le Cardinal, & avoit flatté l'ambition du Duc, en lui diſant qu'il ſeroit médiateur des différends de ce Miniſtre avec la Reine mere.

Le Duc ayant communiqué la Lettre à la Duchefſe ſa femme, & à ſes confidens, comme elle étoit dans les intérêts de la Reine mere dont elle avoit l'honneur d'être parente, elle lui conſeilla avec eux de temporifer, afin de voir de quel côté la fortune ſe déclara.

\* On compte cette guérifon parmi les miracles de S. François de Sales, parce que le Roi ſe fit apporter le Reliquaire qui renferme le cœur de ce Saint, qui eſt en dépôt aux Religieuſes de ſainte Marie à Lyon.

déclareroit, & de partir cependant, mais de voyager avec tant de lenteur, qu'il n'arrivât que lorsque tout seroit décidé, qu'il prétexteroit la longueur du délai sur une maladie de commande qu'il auroit en chemin. Le Duc suivit un fort mauvais conseil, car il pouvoit bien prévoir que le génie du Cardinal auroit le dessus; à peine fut-il arrivé à la Cour, qu'il apprit que les ennemis de ce Ministre avoient été obligés de lui céder. Le Cardinal reçût avec beaucoup de froideur les excuses qu'il lui fit sur la lenteur de son voyage, il fut pourtant consolé par l'accueil que lui fit le Roi, qui donna des louanges extraordinaires aux belles actions qu'il avoit faites en Italie, & lui fit espérer que son cœur sensible à ses services, emploieroit l'éloquence des bienfaits; il le nomma peu de tems après Maréchal de France. Mais lorsque le Roi lui annonça cette dignité, on vit sur son visage beaucoup d'indifférence, c'est ce qui engagea le Maréchal de Bassompierre en son nom, & en celui des autres Maréchaux de France, de lui dire: „ Que „ sa qualité de premier Duc & Pair ne lui donnant „ point de rang dans les armées, il ne devoit plus „ prétendre à l'avenir d'en partager avec eux le Com- „ mandement, s'il méprisoit une dignité que feu M. „ son pere avoit possédée longtems avant que d'être „ Connétable, & qu'il devoit passer par le même de- „ gré, pour parvenir plus facilement à cette Charge „ dont ses ayeux avoient été si souvent honorés. „ Elle étoit véritablement le seul objet de son ambition en ce tems-là.

Le Duc est  
fait Maré-  
chal de  
France.

Toutes ces raisons déterminèrent le Duc à recevoir cette dignité avec une joye apparente: il fut fait Maréchal de France avec Desfiat. Sa Majesté promit au Duc la suppression des Elus, & le rétablissement des Etats du Languedoc: mais le Cardinal eut le crédit d'empoisonner tout le mérite de cette grace, car il la fit acheter aux Etats à des conditions très-désavantageuses, & ne leur laissa  
aucune

aucune apparence de leurs anciens Privileges; & au lieu des Elûs que la Province devoit rembourser, Sa Majesté ordonna qu'il y auroit des Commissaires dans toute la Province du Languedoc pour faire le département des Tailles, ce qui revenoit au même.

Le Duc qui vit que cette affaire ne se terminoit pas avantageusement pour lui & pour la Province, ne voulut pas y mettre la dernière main, il demanda au Roi qu'elle fut examinée dans une assemblée des Etats du Languedoc. Le Roi nomma pour y assister en qualité de Commissaires, les Présidens de *Milon & Hemery*. La Cour étoit pour lors à Monceaux, où le Duc de Montmorency eut une querelle

Il se bat en  
duel contre  
le Duc de  
Chevreuse.

avec le Duc de Chevreuse; leur emportement fut si grand, qu'allant au lieu assigné pour la vider, ils s'oublierent jusqu'à mettre l'épée à la main dans l'une des cours du Château, à la vûe des Gardes qui les ayant séparés, se saisirent de leurs seconds, & les mirent dans leurs Corps-de-garde, d'où le Duc de Montmorency tira le Marquis de Pralin qui le servoit, sans que pas un des Officiers des Gardes fit semblant de l'empêcher. Cette action si peu respectueuse, & qui auroit coûté la vie à des personnes de moindre considération, se passa sans que le Roi en fit paroître beaucoup de ressentiment; au contraire, il les fit embrasser, & témoigna au Duc de Saint-Simon son favori, qui prenoit le parti du Duc de Montmorency, „ qu'il lui savoit bon gré de soutenir ce Seigneur qu'il estimoit l'un des plus grands „ hommes de son Royaume, & le plus affectionné à „ son service.

Il est étrange que le Cardinal qui travailloit à détruire le Duc de Montmorency dans l'esprit du Roi, ne l'ait pas aigri dans cette occasion. Sans doute il fut détourné de ce dessein, parcequ'il considéra qu'il ne pouvoit en faire un crime au Duc de Montmorency, qu'il n'en fit un au Duc de Chevreuse.

vreuse. La Duchesse de Chevreuse étoit bien dans ce tems-là avec ce Ministre. Elle scut si mauvais gré au Duc de Saint-Simon d'avoir préféré le Duc de Montmorency à son mari, qu'elle indisposa le Cardinal contre lui, & jetta les fondemens de la disgrâce de ce favori. Quoiqu'il semblât que ce différend dût réveiller cette ancienne haine qui étoit entre les Maisons de ces deux Ducs, il ne servit qu'à faire place à l'amitié qui s'alluma entr'eux. Cependant ils eurent ordre de se retirer de la Cour; le Duc de Montmorency alla à Chantilly; au bout de huit jours le Roi le rappella pour lui donner ses ordres avant son départ pour son Gouvernement. Quelques jours auparavant, le Duc d'Angoulême & le Comte d'Alais s'entretenant avec lui sur les mécontentemens qu'il avoit du Ministre, qui reconnoissoit si peu les grands services qu'il avoit rendus à la Couronne, tâchèrent de le consoler, en disant que le Roi ne pouvoit jamais les oublier; qu'ils effaceroient toujours les portraits défavantageux que le Cardinal faisoit de lui. Il répondit qu'il se ne flattoit point, qu'il s'en alloit avec dessein de ne revenir jamais à la Cour tant que les affaires seroient dans le même état, cependant qu'il mettoit ses intérêts entre les mains de Dieu.

Le Duc arriva en Languedoc en hyver, & passa la plus grande partie de cette saison à Montpellier, dans les plaisirs que l'on goûte ordinairement dans ce tems-là, qui semblent être faits pour en adoucir les rigueurs; les Bals, les Ballets, les compagnies des gens que l'hyver rassemble; ces plaisirs étoient d'autant plus flatteurs pour lui, que ses grandes actions qui le distinguèrent si glorieusement, étoient le sujet ordinaires des conversations, & quoiqu'il ne fut pas avide de louanges, l'amour qu'il avoit pour la gloire ne le rendoit pas indifférent sur les éloges qu'on lui donnoit, particulièrement quand ils étoient assaisonnés par une main délicate. Ce fut  
dans

dans une de ces conversations qu'il dit , qu'une de ses plus fortes passions étoit celle de rendre quelque service au Roi , qui pût mériter la grâce de lui permettre de se trouver un jour de bataille à la tête de l'armée de l'Empereur , pour combattre en personne le Roi de Suede qui remplissoit tout le monde du bruit de sa valeur.

Il y a cette différence entre les rivaux de la gloire , & les rivaux de l'amour , que la jalousie des premiers est la fille de l'estime , au lieu que la jalousie des derniers est engendrée par la haine.

Mais le grand objet qui au milieu de ces plaisirs occupoit le Duc de Montmorency , étoit le rétablissement des Privilèges de la Province. Les Etats Généraux assemblez par Ordre du Roi à Pezenas , dont le Roi vouloit bien écouter les avis , travailloient à cet ouvrage. Miron , & Hemery , Commissaires de Sa Majesté , avoient ordre du Cardinal de Richelieu de ne jamais consentir à la révocation des Elus ; les esprits paroissoient fort échauffés. Miron qui avoit l'esprit souple , ayant engagé Hemery dans ses sentimens , assisté de l'Archevêque de Narbonne & du Duc de Montmorency qui concouroient avec lui , agissoit pour tout pacifier malgré la rigueur de ses ordres ; il étoit bien difficile , quelques mesures que prissent les pacificateurs , de calmer les esprits , & de travailler efficacement au soulagement de la Province ; parceque le Cardinal de Richelieu qui avoit des espions auprès de la Reine mere & de Monsieur , qui étoient hors du Royaume , avoit appris qu'il songeroit à gagner le Duc de Montmorency , & mettre la Province dans ses intérêts. C'est ce qui l'engagea à entreprendre de mettre cette Province sous le joug , & de lasser la patience du Duc de Montmorency , afin que le moindre éclat qu'il feroit il eut un sujet de l'arrêter ; & comme il se défioit de la probité de Miron , il fit savoir à Hemery qu'il se sou-

vint



vint des ordres qu'il avoit reçus en partant de la Cour, afin qu'il s'y attachât invariablement.

Hemery n'eut garde de s'en écarter , & se détacha de Miron connoissant l'humeur du Cardinal. Ainsi Hemery persistant à ne rien relâcher en faveur de la Province , l'état des affaires empira tous les jours.

Le Cardinal qui appréhenda alors que le Duc n'écûtât la proposition de la Reine mere & de Monsieur , donna ordre de son propre mouvement au Marquis des Fossés & à Hemery d'arrêter le Duc ; il avoit pour maxime qu'il ne falloit pas qu'un homme fut coupable pour l'arrêter , qu'il suffisoit qu'on jugeât vrai-semblablement qu'il alloit le devenir , afin d'étouffer le mal dans sa naissance. L'entreprise étoit hardie d'arrêter le Duc de Montmorency au milieu de son Gouvernement où il étoit adoré.

Hemery qui apprit que le Duc alloit à Montpellier , jugea qu'il n'y avoit point d'endroit plus propre pour l'arrêter que cette ville. Il arriva en même tems que lui , & délibéra avec des Fossés sur les moyens qu'il pourroit prendre pour exécuter cette entreprise. Après qu'ils eurent consulté longtems ils la jugerent impossible , à cause de la grande inclination que le peuple avoit pour ce Seigneur qu'il idolatroit. Cependant ayant appris que les Jesuites devoient faire représenter par leurs écoliers un ouvrage dramatique où ils avoient confu à leur sujet le combat de Veillane , & enchassé les louanges du Duc , des Fossés changea d'opinion , & crut que l'occasion étoit favorable pour se rendre maître de la personne du Duc , parcequ'il devoit se rendre aux Jesuites ; il commanda à quelques soldats d'aller au spectacle avec leurs épées seulement , & de se tenir le plus près de la porte de la salle , pour s'en saisir , & donna ordre à toute la garnison qui étoit dans la Citadelle qui joignoit le

le College de se tenir sous les armes. Le Duc qui avoit par-tout des cœurs qui lui étoient dévoués , fut averti de ce dessein ; il eut peine à le croire , mais il ne put pas en douter , parceque le bruit s'en répandit dans la ville , & que les Personnes de Condition vinrent s'offrir à lui , non seulement pour le défendre , mais pour se saisir de des Fosses , d'Hemery & de la Citadelle dont la garnison étoit très-foible. Il ne voulut point se servir des conseils qu'on lui donnoit , quoique l'exécution en fut fort facile ayant toute la ville à sa disposition ; ce qui prouve qu'il n'étoit pas alors déterminé à prendre le parti de Monsieur ; si dans le cœur il eut été déclaré pour lui , il n'auroit pas manqué un coup si important. Il est vrai que le dessein qu'on avoit formé contre lui , lui ayant ulcéré le cœur achemina sa rebellion , parcequ'il vit d'où le coup partoît. Malgré l'avis qu'on lui donna il alla aux Jesuites , personne n'osa branler. Il sortit deux jours après de Montpellier bien mieux accompagné qu'il n'y étoit venu ; étant de retour à Pezenas , il communiqua le dessein qu'on avoit formé contre lui à Montpellier à la Duchesse sa femme , au Baron de Saint-Jean son oncle , à Moranger & Epinau ses domestiques , tous opinèrent à une vengeance éclatante. *Il faut se résoudre, dit l'un de ces domestiques , à suivre l'exemple du feu Connétable votre pere , qui ne se conserva dans son Gouvernement de Languedoc , qu'en se rendant redoutable. Vous avez des ennemis dans l'assemblée des Etats auxquels il faut prendre garde particulièrement à l'Archevêque de Narbonne.*

Ce conseil qui reveilla le ressentiment du Duc contre le Cardinal , ouvrit son cœur aux propositions de rebellion qu'on lui fit dans la suite.

Hemery étoit dans un grand embarras à Montpellier , troublé par la crainte de déplaire au Cardinal s'il s'éloignoit , & celle d'exposer sa vie s'il  
se

e rendoit aux Etats, il ne favoit quel parti prendre, enfin il y vint accompagné de toute sa suite.

La Reine mere & Monsieur retirés à Bruxelles, voient auprès d'eux les neveux & freres de l'Evêque d'Alby. Ce fut par les canaux de ses parens que l'Evêque négocia avec la Reine mere & ce Prince. Ce Prélat implora leur protection pour une Province opprimée par le Cardinal.

On écoute avidement les moyens qu'on nous propose de nous vanger d'une grande injure. La Reine mere haïssant souverainement ce Ministre, & Monsieur associé à sa haine, n'hésiterent pas à travailler à mettre le Duc de Montmorency dans leurs intérêts, & à offrir leur protection au Languedoc. Dans ce tems-là il vint une nouvelle Commission de la Cour, qui ordonnoit aux Trésoriers Généraux de procéder au département des tailles; cette nouveauté qui donnoit atteinte au traité que le Duc de Montmorency avoit fait à Paris, donnoit l'alarme à l'assemblée des Etats Généraux, & ouvroit un beau champ à l'Evêque d'Alby pour aigrir le Duc de Montmorency. Il lui représenta qu'après les services qu'il avoit rendus à l'Etat, il étoit étrange qu'on lui refusât le rétablissement des Privilèges qu'il avoit demandés pour toute récompense, qu'il étoit évident qu'on vouloit non seulement détruire son autorité dans son Gouvernement, mais qu'on vouloit le perdre auprès du Roi; il lui renouvela tous les mauvais tours que lui avoit fait le Cardinal.

„ Le refus de la grace du Comte de Bouteville son  
„ parent, la Charge d'Amiral qu'il lui avoit ôtée, la  
„ suppression des Etats du Languedoc, la tromperie  
„ qu'il lui avoit faite en lui promettant de le  
„ faire Maréchal Général, & l'engageant sous cet  
„ appât de servir comme volontaire dans l'armée  
„ que ce Ministre commandoit. Le Prélat ajouta que  
„ le Duc devoit voir dans tant d'injures le présage de

„ sa perte future. Que le supplice du Maréchal de  
 „ Marillac étoit un exemple récent qui devoit faire  
 „ trembler l'innocence - même. Qu'il étoit tems de  
 „ penser à lui , que sa destinée étoit dans une ba-  
 „ lance suspendue par les mains de ses ennemis ,  
 „ qui la feroient indubitablement pancher du côté  
 „ de sa ruine , s'il ne tâchoit d'y mettre un contre-  
 „ poids suffisant pour l'empêcher ; que le seul  
 „ moyen de prévenir ses ennemis étoit de donner les  
 „ mains au secours d'une Reine affligée , & du Prin-  
 „ ce maltraité qui se jettoient entre ses bras avec  
 „ une entiere confiance ; que les propositions que  
 „ Monsieur lui faisoit n'alloient aucunement contre le  
 „ service du Roi , au contraire que c'étoit lui rendre  
 „ & à la France un signalé service que d'assister le  
 „ frere unique de son Roi , pour le retirer d'entre  
 „ les mains des ennemis de l'Etat ; que sa Majesté  
 „ donneroit infailliblement toutes sortes de satisfac-  
 „ tions à Monsieur , après avoir connu la pureté de  
 „ ses intentions , qui n'alloient directement que con-  
 „ tre le Cardinal de Richelieu ; qu'il auroit non seu-  
 „ lement toute la France , mais tout le monde pour  
 „ témoins de la gloire qu'il recevroit d'avoir été l'Au-  
 „ teur de la paix entre le Roi , la Reine mere & Mon-  
 „ sieur ; & d'avoir procuré la réunion des cœurs  
 „ dans la Maison Royale ; que toute la France le se-  
 „ conderoit pour un dessein si avantageux au public  
 „ & au bien de l'Etat , & qu'enfin tous les Princes qui  
 „ étoient auprès de Monsieur lui offroient à leur ex-  
 „ clusion tout ce qu'il demanderoit auprès de lui ”.  
 Telle étoit la créance du neveu de l'Evêque d'Alby ,  
 embellie des couleurs de l'éloquence de ce Prélat.  
 Quand on veut persuader quelqu'un , le grand secret  
 est d'intéresser ses passions.

Le Duc se  
 joint à  
 Monsieur  
 & fait ré-  
 volter le  
 Langue-  
 doc.

Ce neveu vint travesti de Bruxelles à Pezenas pour  
 voir M. de Montmorency , le Duc ne se feroit point  
 rendu malgré tous ces traits que lui portoit l'Evêque ,  
 si ce Prélat n'eut pas été soutenu de la Duchesse qui  
 ayant

ayant l'honneur d'être nièce de la Reine mere , étoit résoluë à embrasser son parti ; l'Historien du Duc de Montmorency rapporte une conversation entre elle & le Duc , conversation révélée par une jeune fille qui couchoit aux pieds du lit de la Duchesse pour la servir ; voici les propres termes de cette hïstoire „ Cet-  
 „ te fille entendit un soir après un long démêlé du  
 „ Duc avec sa femme , & après beaucoup de raisons  
 „ du Duc opiniâtre à ne vouloir point suivre les sen-  
 „ timens de la Duchesse , ces mêmes paroles d'une  
 „ voix assez emuë. *Hé bien , Madame , vous le des-  
 „ sirez , je le ferai pour contenter votre ambition : mais  
 „ souvenez-vous qu'il ne m'en coûtera que la vie.* La  
 „ Duchesse voulant lui répondre , le Duc en inter-  
 „ rompant lui dit : *n'en parlons plus , Madame , la  
 „ chose est résolue , ce ne sera pas moi qui m'en repenti-  
 „ rai le dernier.* Cette conférence finit par ces dernie-  
 „ res paroles , & par quantité de soupirs de la Du-  
 „ chesse ”.

L'Historien ajoute qu'après ce témoignage innocent & désintéressé il faut se rendre à l'opinion de ceux qui accusent la Duchesse d'avoir causé la perte de son mari , & que cette opinion est si générale que personne ne s'est intéressé à la douleur de la Duchesse parce qu'elle exploit sa faute , & les maux qu'elle avoit causés par là à la France , & particulièrement au Languedoc par le funeste conseil qu'elle donna à son mari. Pour moi je croirois que sa vertu , sa tendresse se mêlant avec ses larmes elle a mérité qu'on s'intéressât pour elle , quelques malheurs qu'elle ait causés ; & ayant apaisé la justice divine , & mérité par sa pieuse douleur l'amour de son Dieu , les hommes encheriroient sur la cruauté même de lui refuser leur compassion \*.

K 2

L'E.

\* Pour faire voir combien la vérité est méprisée par certains Historiens qui la foulent aux pieds en faveur d'un héros ou d'une héroïne dont ils veulent faire le Panegyrique ; qu'on

L'Evêque d'Alby travailla avec tant d'ardeur à gagner les esprits , qu'il débaucha presque tout le Corps du Tiers Etat ; mais ses raisons prirent beaucoup de force de l'argent qu'il répandit ; on dit qu'il fit donner 300. liv. à chacun d'eux. Les Evêques & la Noblesse qui furent gagnés , n'agirent par d'autres motifs que pour la conservation des Privilèges de la Province , & par l'affection particulière qu'ils avoient pour le Duc de Montmorency :

„ L'Ar-

qu'on me permette de rapporter un Chapitre tout entier de la Vie de Madame de Montmorency. C'est le Chapitre VII. qui a pour titre : *La Conduite de Madame de Montmorency envers son mari , quand M. le Duc d'Orléans voulut se retirer dans le Languedoc.*

Le Duc d'Orléans qui pour quelques mécontentemens avoit quitté le Royaume , ayant été quelque tems en Lorraine , voulut retourner en France & se retirer dans le Languedoc. Ce bruit alarma Madame de Montmorency qui empêchoit son mari autant qu'elle le pouvoit de l'y recevoir , lui montrant le danger où il exposeroit son honneur & sa vie. Elle le faisoit ressouvenir des graces qu'il avoit reçues de sa Majesté en tant d'occasions différentes. Elle le prioit de considérer les suites facheuses que pouvoit avoir cette retraite ; & après avoir tâché de réveiller dans son cœur la fidélité qu'il devoit au Roi , elle lui représentoit le peu d'estime que Monsieur lui témoignoit , le choisissant plutôt qu'un autre Gouverneur de Province pour le mettre dans ses intérêts , comme s'il le croyoit moins obéissant au Roi que les autres , & d'un esprit plus porté à la rébellion. A toutes ces raisons elle joignoit celles de son amour , & elle lui fit connoître le malheureux état où il l'alloit réduire elle-même par la douleur continuelle qu'elle auroit de son entreprise.

M. de Montmorency lui dit qu'il ne prétendoit rien faire contre le service du Roi en s'engageant dans le parti de Monsieur ; qu'il considéroit au contraire que Son Altesse Royale étoit depuis longtems parmi les ennemis de l'Etat , qui l'entretenoient dans la dissention en l'éloignant toujours de plus en plus de la paix & de l'obéissance : Que quand il seroit dans le Languedoc , on lui donneroit des sentimens plus justes , n'étant qu'avec des sujets fidèles ; & qu'enfin il prenoit cette

occasion

L'Archevêque de Narbonne Président dans l'Assemblée, n'oublia rien pour ramener les esprits à la fidélité qu'on devoit au Roi. Il représenta au Duc de Montmorency les malheurs où il alloit exposer non seulement sa personne & la Province, mais encore tout l'État dont il venoit d'être tout fraîchement le Protecteur. Que les ennemis du Roi tireroient de grands avantages de sa rebellion, & qu'il alloit ternir par une seule action toute

K 3

la

occasion comme un moyen qu'il croioit infaillible pour terminer les brouilleries & pour le remettre en grace auprès de sa Majesté.

Quand il eut cessé de parler, elle lui fit voir si clairement que ses bonnes intentions seroient mal expliquées, & ajoutant tant de raisons & tant de larmes pour achever de le persuader, qu'il lui promit de ne se plus mêler des affaires de S. A. R. En effet il fut quelques jours dans cette pensée, & auroit toujours suivie, si d'Elbene qui étoit à Monsieur ne se fut allé voir pour le remettre dans ses intérêts. Il conféra avec lui dans sa maison de la Grange, & fut si bien ménager son esprit, qu'il l'engagea dans le parti de S. A. R. à qui il alla aussitôt rapporter ses desseins, & revint prendre avec lui les moyens de les faire réussir.

Le Duc qui connoissoit l'opposition de sa femme, lui cachoit tout ce qu'il faisoit. Il parloit avec d'Elbene dans une chambre pendant la nuit : & afin qu'elle ne pût découvrir les entrevues secrètes, il feignit d'être indisposé, & voulut coucher dans une chambre séparée pour les pouvoir continuer. Néanmoins Madame de Montmorency qui soupçonnoit quelque chose de ce qui se passoit, ordonna à deux de ses Gentilshommes à qui elle se confioit le plus, de savoir droitement avec qui le Duc conféroit pendant la nuit. Ces gens l'ayant aisément découvert, entrèrent dans sa chambre avec un air de tristesse, & elle leur dit en les regardant : *qu'elle voyoit bien par leur silence que ses soupçons étoient véritables, & que son mari avoit repris pour S. A. R. les mêmes sentimens qu'elle avoit tâché de lui ôter.* Cependant elle ne le croyoit pas engagé comme il l'étoit ; elle attendit une nuit qu'il fut remonté dans sa chambre ; alors après avoir fait

reti-

„ la gloire que tant de signalés services rendus à  
 „ son Roi, lui avoient acquise; qu'il devoit appré-  
 „ hender le juste reproche que l'histoire feroit à sa  
 „ mémoire; qu'après avoir été, en imitant ses Pré-  
 „ décesseurs, l'un des plus grands appuis du Royau-  
 „ me, il ne devoit pas s'en détacher par des intérêts  
 „ particuliers; que c'étoit suivre un très-dangereux &  
 „ très-mauvais conseil de hazarder sa personne, son  
 „ honneur & sa gloire dans une affaire dont les événe-  
 „ mens

retirer tout le monde, elle se jeta à ses genoux le visage couvert de pleurs, & lui dit tout ce que la fidélité d'une sujette pour son Roi, & la tendresse d'une femme pour son mari lui purent inspirer de fort & de touchant, afin de l'éloigner du parti de S. A. R.

Quoique M. de Montmorency fut attendri de l'état où il la voyoit, cependant il ne changea pas de pensée, & quelques jours après il lui avoua son engagement. La Duchesse apprit cette nouvelle avec une douleur extrême. De ce moment toute sa Maison changea de face; elle fuyoit la vuë de tout le monde, & on ne la trouvoit qu'en des endroits-cachez, les yeux noyez de larmes. Mais quel fut l'accablement d'affliction où se trouva cette Princesse, quand le Duc alla prendre congé d'elle! Après lui avoir dit quelques mots à demi articulés: *Dans quel état me laissez-vous, ajouta-t'elle? vos ennemis me vont accabler sous vos ruines.* Le Duc sentant alors redoubler la tendresse qu'il avoit pour elle, sortit de sa chambre en s'écriant: *O Dieu que tout le malheur de mon entreprise, s'il en doit arriver, tombe sur moi, & que ma femme ne soit pas enveloppée dans ma mauvaise fortune!*

Quand il fut sorti, elle se jeta à genoux devant un Crucifix pour demander à Dieu de changer le cœur de son mari, & en même tems s'abandonnant à sa volonté, & renouvelant la soumission qu'elle avoit toujours eue à sa parole, elle s'offrit à lui comme une victime prête à recevoir tous les coups dont il la voudroit frapper.

Nulle contradiction plus formelle que celle de ces deux Historiens. L'un de la vie de Monsieur, l'autre de la vie de Madame de Montmorency. Mais il est certain que le dernier contredit la vérité & l'opinion publique. Il dit lui-même que lorsque le Duc fut arrêté en sortant de Beziers, chacun



, ne pouvoient qu'être funestes. Que les siècles à  
 , venir n'ajouteroient point de foi à ceux qui vou-  
 , droient attribuer le motif de cette entreprise au  
 , dessein de supplanter le Cardinal de Richelieu ; &  
 , quand même la chose seroit véritable , on auroit  
 , toujours raison de blâmer un sujet qui a voulu re-  
 , gler les affections de son Souverain , dont il ne doit  
 , regarder les défauts , s'il en a , qu'avec respect ; &  
 , qu'enfin c'étoit renverser toutes les Loix fondamen-

K 4

tales

chacun la regarda comme la cause de ses malheurs. Quand elle sortit de la ville , les uns fermoient les portes & les fenêtres de leurs maisons de peur d'être soupçonnés d'avoir la moindre liaison avec elle , & les autres disoient publiquement que son ambition & son imprudence avoient perdu son mari , & attiré sur eux tous les maux dont ils étoient menacés.

Un Historien moderne parle d'elle en ces termes : „ La Mémoire  
 „ Duchesse de Montmorency , l'une des plus vertueuses du pour servir  
 „ Royaume , de la Maison des Ursins , & parente de la Rei- à l'Histoire  
 „ ne mere , se mit de la partie , & se joignant aux partisans de l'Euro-  
 „ de Monsieur , fit valoir à son mari la gloire qu'il y avoit pe.  
 „ à tirer d'oppression une Reine fugitive & le frere du Roi ,  
 „ héritier présomptif de la Couronne , persecuté par le Mi-  
 „ nistre ennemi mortel de la mere & du fils ; il ne put te-  
 „ nir contre cette considération. ” Mais on voit bien pour-  
 „ quoi l'Historien de la Duchesse a sacrifié ici la vérité ; il vou-  
 „ loit faire un modele accompli de Madame de Montmorency ,  
 „ son pinceau avoit promis ce portrait aux Religieuses de la  
 „ Visitation de Moulins dont elle a été Supérieure. Dans cette  
 „ vue il lui a fait jouer une scene auprès de son mari toute  
 „ contraire à l'opinion publique , scene bien circonstanciée ,  
 „ bien peinte , bien représentée , où il ne manque que la cir-  
 „ constance de la vérité , & il n'a pas voulu voir que le crime  
 „ que la Duchesse a commis , en donnant un mauvais conseil  
 „ au Duc , a été la matiere de sa pénitence , & que la gloire  
 „ de sa vertu n'en est pas moins pure pour avoir été coupable  
 „ d'ambition , de rebellion contre son Prince après qu'elle a  
 „ expié ses crimes. Sa douleur même qu'on représente sans  
 „ bornes emprunte de sa pénitence des motifs divins qui font  
 „ paroître

„tales d'un Etat , de prendre les armes pour quel.  
„que fujet , ou quelque prétexte que ce soit. „

L'Archevêque ne pouvant gagner l'Assemblée des Etats , fit sonner fort haut les intérêts du Roi , mais inutilement ; le Duc résolut de le faire arrêter.

Soudeilhes Capitaine des Gardes du Duc , étant pour lors à la Cour , & n'étant point le confident des intrigues de son maître , fut choisi par le Cardinal pour tâcher de le ramener à son devoir. Ce Ministre voyoit bien que c'étoit un coup de partie d'empêcher que le Duc ne prit le parti de Monsieur dans cette conjoncture. Ce Prince dénué de ce secours , n'avoit point d'azile dans le Royaume. Que n'étoit-il pas en état d'entreprendre , s'il eut eu les grandes qualités d'un Prince , ayant pour lui une grande Province telle que le Languedoc , & un Général tel que le Duc de Montmorency Gouverneur de la Province . & faisant la guerre à un Ministre aussi haï que le Cardinal ?

Soudeilhes étant venu en Languedoc , & ayant parlé au Duc , l'ébranla ; il ne ménagea point l'Evêque d'Alby qu'il appella traître , & le menaça du traitement le plus indigne. Ce fut alors que la Duchesse & tous les Confidens du Duc revinrent à la charge , & lui persuaderent que son honneur étoit engagé à ne point quitter la partie. Quoique le Duc considérât beaucoup le Comte de Rieux , les Barons de Pujols , de Castres , de Saint-Geniés , du  
Luc,

paroître cette douleur plus raisonnable. Mais cet Historien a voulu persuader que Madame de Montmorency étoit cette femme forte que le Sage n'espéroit pas de trouver , dont le

*Proverb. c. 31. v. 10. prix est inestimable. Mulierem fortem quis inveniet , procul de ultimis finibus pretium ejus.*

On remarquera que les Historiens se jouent sans peine de la vérité de l'Histoire.

Luc, d'Espandeilhan & de Fontes, il ne les consulta point, parceque leurs sentimens ne pouvoient jamais se plier au sien : mais son conseil n'étoit composé que de la Duchesse, de l'Evêque d'Alby, du Baron de Saint-Jean, de Des Portes son parent, de Moranger & Dépineau ses domestiques. En sortant d'une conférence où il avoit pris sa dernière résolution, il alla droit à Soudeilhès qui l'attendoit, & lui dit, cher ami, *la pierre en est jettée, il n'y a plus moyen de s'en dédire.*

Soudeilhès transporté de douleur de n'avoir pu rompre cette partie, supplia le Duc son maître pour la dernière fois, „ que puisqu'il s'oublioit soi-même, „ tous ses amis & tous ses serviteurs, de considérer „ qu'il alloit mettre en proye & perdre entierement „ une Province pour laquelle il avoit témoigné toute „ sa vie une affection très-particulière, & qui l'accu- „ feroit un jour de tous les malheurs que cette affaire pourroit lui causer. „

Cette prière n'entra pas dans l'esprit du Duc qui étoit déterminé, il fit arrêter l'Archevêque de Narbonne, le Président de Miron, & Verduronne Intendant de la Province, auxquels il donna ensuite la liberté.

Cependant les factieux de l'Assemblée des Etats n'étant plus retenus par la présence de l'Archevêque de Narbonne, prirent cette pernicieuse résolution, qui auroit entierement perdu la Province, & confondu les innocens parmi les coupables, si le Roi n'eut sauvé la première par un acte de justice, & pardonné aux autres, de sa propre bouche, à l'ouverture des Etats de Beziers, après que le Roi eut soumis les rebelles.

#### DE LIBERATION DES ETATS.

*Il a été résolu de faire l'octroy à Sa Majesté sur les Commissions qui ont été présentées aux Etats, &c*  
les

*les porter incontinent au Sieur Duc de Montmorency & aux autres Commissaires de l'Assemblée ; pour être fait le département sur les vingt deux Diocèses aux Etats particuliers & assietes , en la forme ancienne , avec instantes prieres au Sieur Duc de Montmorency d'unir inséparablement ses intérêts à ceux du Pays , comme le Pays s'attache de sa part aux siens , & a protesté de ne s'en point séparer , afin d'agir tous ensemble plus efficacement pour le service du Roi , & au soulagement de la Province.*

Mémoires  
pour servir à l'histoire de  
l'Europe.

Un Historien fort judicieux remarque que quoique cette délibération ne contint qu'une association , & un engagement à se tenir inséparablement attachés aux intérêts de la Province , il étoit aisé de découvrir le mystère caché sous ces artificieuses paroles ; & tout le monde s'aperçût bientôt qu'on regardoit comme essentiel pour l'intérêt du Languedoc , d'épouser celui de l'héritier présomptif de la Couronne , & de perdre , s'il se pouvoit , le premier Ministre qu'on appelloit son persécuteur.

Monsieur partit alors de Flandres , & entra dans la France par la Bourgogne avec environ quinze cens hommes de troupes mal équipées ; il fit publier un Manifeste , où il disoit que son entreprise n'étoit que contre le Cardinal de Richelieu , & n'étoit point contre le service du Roi. La rebellion est si odieuse , que le Rebelle voudroit persuader que dans le tems qu'il déclare la guerre au Roi , il n'a point le Monarque pour objet.

Monsieur entra dans le Languedoc avant que M. le Duc eut pris toutes les mesures nécessaires pour l'y recevoir , & l'y pouvoir soutenir. Il avoit bien les cœurs de la Province , mais il n'avoit pas à lui les murailles des Villes principales , ni de leurs forteresses , il n'avoit ni Narbonne , ni Montpellier.

La première Ville du Royaume qui ouvrit ses portes à Monsieur , fut celle de Lodève , petite ville au  
ped

pieu des montagnes , qui séparent le Languedoc d'avec le Rouërgue \*.

Le Duc de Montmorency étoit pour lors à Gignac , petite ville à quatre lieuës de Lodève , où Monsieur lui envoya le Comte de Brion , auquel le Duc dit après les premiers complimens : *Monsieur a bien précipité son voyage , & gâté ses affaires , qu'il eut trouvées mieux ajustées , s'il n'eut donné le tems qu'il m'avoit promis ; il a crû des personnes qui ont plus d'intelligence avec ses ennemis , que d'affection pour ses intérêts : mais n'importe , il faut essuyer un orage que je prévois indubitablement devoir fondre sur moi ; & bien que mes intentions n'ayent rien de mauvais contre le service du Roi , je ne doute point que mes ennemis ne l'entretiennent toujours dans la pensée de ne me voir jamais . Si je suis assez malheureux que d'échouer , je me résous d'aller trouver le Roi de Suede , qui ne me refusera pas un employ dans son armée.*

Le Duc s'appercevoit trop tard de la faute qu'il avoit faite de s'être engagé avec un Prince qui se laissoit conduire par des personnes qui lui étoient peu fidèles , & qui n'étoit pas capable de prendre par lui-même un bon parti.

Le

\* L'Evêque d'Alby présenta à Monsieur une anagramme & des vers latins satyriques contre le Cardinal de Richelieu qui furent fort goûtés par le tour des vers & encore plus par le sel de la satire. Ils faillirent à coûter cher à l'Evêque de Lodève à qui on les attribuoit , mais le Cardinal découvrit que le Juge de la Ville en étoit l'auteur. Il le fit arrêter & le fit conduire à Lyon où il reconvra la liberté après une longue prison à la sollicitation de l'Archevêque de Lyon frere du Cardinal. Le mépris que les Princes ont fait des libelles diffamatoires leur ont fait beaucoup d'honneur , mais c'est au Magistrat de punir les Auteurs.

Le Baron de Peraud que le Connétable & le Duc avoient fait ce qu'il étoit, & qui étoit Gouverneur de Beaucaire, témoigna ne pas vouloir se déclarer pour le Duc, & l'obligea de prendre sa route pour cette Ville, au lieu d'aller à Lodève joindre Monsieur, parcequ'il crut que l'obligation de s'emparer de Beaucaire étoit plus pressante que ce devoir. En passant par les portes de la ville de Montpellier accompagné de la Noblesse qui le servoit volontairement, le peuple sortit pour le voir, & présageant son malheur répandoit des larmes en faisant des vœux pour la conservation de sa personne. Monsieur pendant ce tems-là alla du côté de Beziers où étoit la Duchesse de Montmorency, qu'il alla visiter, & la voulant remercier des obligations qu'il disoit avoir non seulement au Duc son mari, mais encore à elle-même, la Duchesse lui répondit : *que l'affaire que l'un & l'autre avoient entreprise étoit trop importante & de trop grand poids pour la tête d'une femme, & qu'elle ne s'en étoit jamais mêlée ni pour persuader, ni pour en dissuader le Duc son mari.*

On voit par cette réponse qu'elle n'avoit pas alors bonne opinion de l'entreprise où elle avoit engagé le Duc, & qu'elle vouloit s'en disculper par avance. Les irrésolutions de Peraud rendirent inutiles les tentatives que firent ceux que lui envoya le Duc pour l'obliger à lui remettre le Château & la ville de Beaucaire; ce Seigneur y vint lui-même sur l'entrée de la nuit, où après bien des pour-parlés il ne fut reçu dans le Château qu'au grand jour; ainsi la ville eut le tems de se déclarer contre le Château, ce qui contraignit Monsieur à y venir avec toute son armée, en abandonnant le haut Languedoc où s'avançoit l'armée du Roi, commandée par le Maréchal de Schomberg.

Monsieur étant aux portes de Beaucaire, il s'éleva une dispute entre le Duc d'Elbeuf & le Duc de Mont-

## DE M. DE MONTMORENCY. 157

Montmorency pour avoir le Commandement ; Monsieur n'avoit pas la force de prendre aucun parti entr'eux deux ; un des plus grands défauts des Princes est d'être indéterminés dans des conjonctures importantes où ils employent à délibérer le tems qu'ils devroient employer à agir. C'est alors que le grand homme trouve dans son génie des ressources pour se tirer de ces pas délicats. La Ville se seroit renduë si elle eut été attaquée promptement ; elle mit à profit ce délai pour donner le tems au Régiment d'Aiguebonne qui étoit à Tarascon de passer le Rhône , & de venir à son secours.

L'incertitude du Duc d'Orleans, le peu de soin qu'il prit de raccommoder le Duc de Montmorency avec le Duc d'Elbeuf, quoiqu'il eut déclaré au premier qu'il seroit seul Lieutenant Général de ses armées ; le parti qu'il avoit pris , quoique son armée fut au bord du Rhône , de ne faire aucun mouvement pour s'opposer à l'entrée du Régiment d'Aiguebonne dans la Ville , sont de fausses démarches qu'on pouvoit soupçonner être l'ouvrage de la trahison de ceux qui avoient de l'ascendant sur l'esprit de ce Prince.

Les avis que le Duc de Rohan fit donner par ses amis au Duc de Montmorency que sa vie étoit en danger lui ouvrirent les yeux , mais ne l'engagerent pas à se détacher du parti qu'il avoit pris ; il ne fut pas encore ébranlé par la fausse démarche que fit le Duc d'Orleans de quitter le dessein de prendre Beaucaire , sans avoir donné le tems au Duc de Montmorency de munir le Château ; il laissa Valfont Lieutenant de sa Compagnie pour y commander , avec environ une centaine d'hommes ; il munit le Château du mieux qu'il put , & suivit Monsieur qui dirigea sa marche pour tenir tête au Maréchal de Schomberg. Valfont tint dans le Château plus de cinq semaines , & se rendit par composition au Maréchal de Vitry , qui ne voulant point

point perdre de si braves gens, leur accorda qu'ils fortiroient avec armes & bagage, tambour battant pour être conduits dans Lunel.

Dans ce tems-là le Roi étant arrivé à Lyon, & l'Archevêque de Narbonne l'y étant allé voir, ce Monarque inclina du côté de la paix, du sentiment même du Cardinal de Richelieu; & l'Archevêque de Narbonne eut ordre de Sa Majesté de travailler à cet ouvrage & d'accorder au Duc de Montmorency tout ce qu'il demanderoit. Personne ne fut la dupe du Cardinal de Richelieu, & ne crut qu'il fut conduit par une bienveillance qu'il eut pour ce Seigneur: mais il appréhenda alors la suite d'une guerre qui put lui être funeste. Ce qui prouve que son cœur ne sentoit rien pour le Duc, est la réponse qu'il fit à la Princesse de Guimené lorsqu'il partit pour accompagner le Roi dans le Languedoc, elle lui dit: *Monsieur, souvenez-vous des marques d'affection que vous avez reçues il n'y a pas longtems du Duc de Montmorency, que vous ne sauriez oublier sans ingratitude*; à quoi le Cardinal répondit: *Ce n'est pas moi, Madame, qui ai rompu le premier*. Il fit bientôt changer au Roi les idées de paix qu'il lui avoit inspirées, & les remplaça par des idées de vengeance.

Monsieur après l'affaire de Beaucaire, ayant eu avis que le Maréchal de Schomberg venoit dans le Comté de Foix, & qu'il avoit assiégé saint felix de Carmain, fit avancer son armée pour secourir cette Place dont il auroit fait lever le Siège; son armée de dix mille hommes étant plus forte que celle du Maréchal qui n'étoit que de cinq à six mille: mais ceux qui le trahissoient le détournèrent d'exécuter ce dessein; ils n'eurent garde de lui inspirer cette célérité qui est décisive dans la guerre.

La Place pendant ce tems-là se rendit, ceux qui commandoient furent gagnés, & furent bien récompensés. Monsieur apprit que la Ville étoit prise



## DE M. DE MONTMORENCY. 195

prise à une petite lieuë de Castelnau-dary, Capitale du Lauragais, avec l'avis que le Marechal de Schomberg s'avançoit de ce-côté là pour gagner cette Ville; le Duc de Montmorency ayant trouvé l'avis véritable fit mettre l'armée de Monsieur en bataille, à demie lieuë de la ville près d'un pont de briques qui étoit sur le grand chemin, & fit loger deux pièces de canon sur une petite éminence.

Quand il eut achevé de donner ses ordres, il s'en retourna fort gay vers Monsieur, à qui il dit :

„ Ah Monsieur ! Voici le jour où vous ferez <sup>Mémoi-</sup>  
 „ victorieux de tous vos ennemis ; voici le jour <sup>res de</sup>  
 „ où vous rejoindrez le fils avec la mere, ( enten- <sup>Pontis qui</sup>  
 „ dant parler du Roi & de la Reine mere, ) <sup>dit avoir</sup>  
 „ mais il faut, ajouta-t-il en montrant son épée, <sup>appris ce</sup>  
 „ rougir cette épée jusqu'à la garde. Monsieur <sup>discours du</sup>  
 „ le Duc d'Orleans qui craignoit l'issue du com- <sup>sieur d'Ay-</sup>  
 „ bat lui répondit assez froidement : Ah ! Mon- <sup>guebonne</sup>  
 „ sieur de Montmorency vous ne quitterez jamais <sup>un de ses</sup>  
 „ vos rodomontades ; il y a longtems que vous <sup>amis.</sup>  
 „ me promettez de grandes victoires, & que je  
 „ n'ai encore eu que des espérances. Quant à  
 „ moi je veux bien que vous sachiez que je fau-  
 „ rai bien toujours faire ma paix & me retirer  
 „ moi troisiéme. Sur cela quelques paroles de  
 „ chaleur furent dites de part & d'autre, & le  
 „ Duc de Montmorency s'étant ensuite retiré en  
 „ un coin de la Sale où étoient les Comtes de  
 „ Moret, & de Rieux, & Monsieur d'Aiguebon-  
 „ ne, dit à ces deux premiers parlant de M.  
 „ d'Orléans, nôtre homme saigne du nez ; il par-  
 „ le de s'enfuir lui troisiéme, mais ce ne fera  
 „ ni vous Monsieur de Moret, ni vous Monsieur  
 „ de Rieux, ni moi qui lui servirons de troisié-  
 „ me dans sa retraite ; & il faut que nous l'en-  
 „ gagions aujourd'hui si avant qu'il soit obligé  
 „ mal-

„ malgré lui de mettre l'épée à la main dans le combat.

Monfieur appelloit rodomontades les discours que lui tenoit le Duc pour l'animer. Il y eut une noble émulation entre le Duc , & le Comte de Moret , à qui des deux donneroit le premier coup d'épée.

Combat  
de Caftel-  
naudary.  
1622. I.  
Septem-  
bre.

Le Duc de Montmorency dit qu'il n'alloit que reconnoître un poſte , & il donna ordre à Soudeilhes , au Comte de Brion & au Capitaine de ſes Gardes de l'attendre dans les lieux où il les avoit placés ; il avoit défendu avec émotion à des Gentilshommes de le fuivre , en leur commandant de s'arrêter , où qu'il leur paſſeroit l'épée au travers du corps s'ils alloient plus loin. Il s'avança avec précipitation ; le Comte de Rieux qui le ſuivoit , lui repréſenta qu'il devoit ſe ménager , qu'il tenoit entre ſes mains le deſtin de ſon armée , qui étoit attaché à ſa vie. *Il ſemble* , dit le Duc , quoique cela fut bien éloigné de ſa penſée , *que vous ayez peur* ; & ayant fait ſauter un grand foſſé à ſon cheval , il ſe trouva avec le Comte de la Feuillade , le Vicomte de Pujol , le Chevalier de Villeneuve , & quelques autres au milieu de toute l'Infanterie de l'armée du Roi , où à la première décharge , ceux qui l'accompagnoient furent tous tués , à la réſerve du Vicomte de Pujol qui n'abandonna jamais le Duc . juſqu'à ce qu'une mousquetade qu'il reçut dans la jambe , le mit hors de combat ; la Roche Dagou , & de Vaux y furent auſſi bleſſez avec quelques autres.

La Compagnie des Gendarmes du Duc vint à ſon ſecours , mais l'Infanterie logée avantageuſement dans des foſſez tira ſur eux avec beaucoup de ſuccès. Cependant le Duc de Montmorency n'étoit point ébranlé , quoiqu'il eut eſſuyé les premières mousquetades ; il terraiſſoit tout ce qui ſe préſentoit à lui , & s'ouvrit un paſſage au milieu de

de l'armée ennemie. Ainsi il auroit pû se retirer glorieusement.

Cette première action qui avoit étourdi les ennemis lui promettoit la victoire s'il fut venu à eux avec le gros de son armée ; mais emporté par son courage , il se flatta qu'on s'avanceroit pour le secourir , comme on devoit le faire ; car on pouvoit bien discerner de son armée le danger où il étoit. Il vit venir à lui un gros de Cavalerie commandé par le Baron *de Laurieres* ; il ne consulta plus que son courage , alla droit à lui , il le choqua si rudement qu'il porta par terre , & l'homme & le Cheval , & déchargea en même tems un si grand coup d'épée sur l'habillement de tête du Baron de Bourdet fils de Laurieres , qu'on jugea en voyant cette armure après le combat , que c'étoit plutôt un coup de hache qu'un coup d'épée. Laurieres se relevant en même - tems de sa chute , & voyant chanceler son fils du coup qu'il avoit reçu , donna dans les flancs du cheval du Duc de Montmorency ce fatal coup d'épée qui fut la cause de sa perte.

Le Duc de Montmorency se trouva engagé sous le corps de son cheval abbattu , ce qui l'exposa à être pris. Cette infortune n'auroit eu aucune suite , si en même - tems Monsieur qui étoit dans le corps de bataille se fut avancé pour secourir le Duc , & la nouvelle s'étant répandue qu'il avoit été tué avec plusieurs autres Seigneurs , Monsieur jetta ses armes , dit qu'il ne s'y jouïoit plus , & fit sonner la retraite. Tel fut le Combat de Castelnaudary , qui fut plutôt une escarmouche qu'un combat , & qui ne fut considérable que par la prise du Duc de Montmorency , qui étoit toute la ressource de son armée. C'est ici qu'on peut s'écrier : Voilà ce que c'est qu'un homme de moins.

L'excès de timidité dans Monsieur , & l'excès de bravoure dans M. de Montmorency furent la cause de tout le malheur.

Le Duc d'Elbeuf , Puylaunes , la Ferté Imbaut dont les deux derniers étoient soupçonnés de trahison, inspirerent au Duc d'Orléans le parti qu'il prit de ne point secourir le Duc de Montmorency.

Le Duc est  
pris.

Guittau , & S. Preuil Capitaines au Régiment des Gardes furent les premiers qui abordèrent le Duc de Montmorency ; ils furent pénétrés d'une extrême douleur en voyant dans un état si déplorable , la personne qu'ils honnoroient & qu'ils estimoient le plus. Le Duc de Montmorency leur dit , mes amis : *Je me suis sacrifié pour des ingrats & pour des lâches , je les avois reconnus pour tels depuis le Siège de Beaucaire , & si j'eusse eu assez de force & de prudence pour profiter des avertissemens qu'on me donnoit en ce tems-là , que j'étois trahi dans l'armée du Duc d'Orléans , j'eusse évité le malheur où je me suis précipité.*

Ce qui prouve que le Duc ne reconnut qu'alors qu'il étoit trahi , & qu'il avoit compté en s'exposant avec tant de bravoure , qu'il feroit secouru.

Le Continuateur de Mezeray , je ne sai sur la foi  
 „ de quel Historien , dit , qu'on prétend lorsque ce  
 „ Duc fut pris qu'il avoit au Bras un riche Bracelet  
 „ de Diamans , où étoit le portrait de la Reine Anne  
 „ d'Autriche. Pomponne de Bellièvre depuis premier  
 „ Président au Parlement de Paris , alors Intendant  
 „ de l'armée du Maréchal de Schomberg s'en étant  
 „ apperçu , feignit par amitié pour un Seigneur mal-  
 „ heureux de vouloir l'interroger juridiquement &  
 „ commencer quelques procédures. Il s'approcha  
 „ du lit du Maréchal Duc , le prit par le bras , & tira  
 „ le mieux qu'il put le portrait hors du bracelet. La  
 „ chose ne put se faire si subtilement que quelqu'es-  
 „ pion n'en avertit le Cardinal. Il ne manqua pas  
 „ de le rapporter au Roi , & de l'envenimer par ses  
 „ calomnies ordinaires. C'en fut assez pour reveiller  
 „ dans l'esprit du Monarque , l'ancienne jalousie qu'il  
 „ avoit conçue de son épouse , & pour le rendre in-  
 flexible

„flexible à toutes les prières qu'on lui fit en faveur du  
„Duc de Montmorency”.

Des Historiens qui ne sont point Juges competens n'étant pas militaires , sur cet exploit héroïque du Duc de Montmorency , ont jugé qu'il n'étoit pas Général , donnant un démenti à deux batailles qu'il a gagnées sur mer & sur terre , à l'opinion publique , & à la haute réputation qu'il possédoit. Ils ne veulent pas voir qu'il y a plusieurs parties dans le Général , sa présence d'esprit , son coup d'œil , l'art de surprendre son ennemi , de saisir le moment décisif , l'art de camper avantageusement , de disposer l'armée en bataille , de profiter du terrain ; quand avec ces parties là il a la bravoure d'un grenadier , n'a-t'il pas le conseil & l'exécution. En nous arrêtant seulement à Henry IV. & au grand Gustave , dirons-nous que leur bravoure prodigieuse ait fait tort à leurs autres qualités militaires ; & pour en venir au combat de Castelnaudary , les exploits que fit le Duc ont donné lieu à le Gendre dans son Histoire de Louis XIII. de dire qu'il est plutôt Paladin que Général ; il a commencé les deux batailles de Veillane & de Castelnaudary par les mêmes exploits. Il a été victorieux dans la première , parce qu'il a été secouru par son armée. Il a été vaincu dans la seconde , parce qu'il a été abandonné , devoit-il s'y attendre ? En est-il moins Général ? Ne sont-ce pas ses propres soldats qui lui arrachent la victoire par leur lâcheté & celle de leur Chef ? N'est-ce pas sur la bonne-foi du secours qu'il avoit lieu d'espérer qu'il s'exposa ? N'est-ce pas l'événement qui est la regle du jugement de cet Historien ? C'est l'écueil ordinaire où les hommes donnent.

Un autre Historien plus judicieux s'explique bien autrement en parlant du Duc. Voici son langage.

Je ne dirai pas de lui , ce qu'on a dit si faussement de Charles Gustave , qu'il étoit plus soldat que

Mémoire  
pour servir  
à l'Histoire  
de l'Europe.  
Ca. pe.

„ Capitaine , & plus Capitaine que Général d'armée :  
 „ mais il est vrai que dès qu'une affaire étoit enga-  
 „ gée , il paroissoit oublier qu'il étoit Général. Il  
 „ fit à Castelnaudary comme il avoit fait à peu près à  
 „ Veillane ”.

On eut bien de la peine à retirer le Duc de Montmorency de la fosse où étoit engagée sa cuisse sous son cheval mort qui étoit très-pesant. Il étoit tout couvert de sang , & presque étouffé par celui qui lui sortoit de la bouche étant fort blessé ; on le mit dans un manteau porté par quatre soldats qui le tenoient chacun par un coin , on le conduisit au Maréchal de Schomberg , qui lui témoigna qu'il ressentoit vivement son infortune dans les termes les plus tendres , & les plus pleins d'estime.

Le Comte de Moret qui avoit été attaqué à trente pas du Duc de Montmorency fut blessé de deux mousquetades dans le corps , & une dans le bras droit , dont il mourut quatre heures après dans le Monastère de Proville.

Un Historien l'a voulu ressusciter dans l'histoire d'un hermite qu'il fait passer pour ce Seigneur , qui étant disparu à la bataille de Castelnaudary , embrassa la vie cenobitique. Il est étrange que l'opinion de cet auteur ait été contagieuse quoiqu'il n'en rapporte aucune preuve solide , mais le panchant qu'on a pour le merveilleux a été cause de cette croyance.

Pontis dit qu'il fut le premier de trois couriers qui devoient partir en même tems qu'il arriva à Pezenas où s'étoit rendu Sa Majesté , „ étant , dit-il ,  
 „ entré dans la sale où Elle étoit avec M. le Cardinal de Richelieu , & plusieurs grands Seigneurs  
 „ de la Cour , je m'adressai non au Cardinal com-  
 „ me faisoient beaucoup d'autres , mais au Roi ,  
 „ & lui dis qu'il s'étoit donné un combat , & que  
 „ son armée avoit été victorieuse ; à cette nouvelle  
 „ le Roi fut saisi d'une si grande crainte que Monsieur  
 „ n'eut

„ n'eut été tué, qu'il devint tout pâle & tout défait ,  
 „ & qu'il s'écria à l'heure - même dans le transport  
 „ de la frayeur où il étoit : Quoi donc mon Frere est-  
 „ il mort ? Je le rassurai , poursuit Pontis , dans l'in-  
 „ stant , en lui disant qu'il ne l'étoit pas & qu'il se  
 „ portoit très-bien ”. Le Cardinal de Richelieu étant  
 surpris de ce cri que le Roi avoit fait , & de cette gran-  
 de affection que Sa Majesté avoit fait paroître envers  
 son frere , ne pût s'empêcher de dire à quelques per-  
 sonnes qui étoient présentes : *Il a beau faire la guerre*  
*à son Frere , la nature se déclare , & lui fait vio-*  
*lence.*

„ Je rendis , continuë-t-il , compte ensuite au Roi  
 „ des particularitez du combat , & de la prise de M.  
 „ de Montmorency , & dans le tems que je lui faisois  
 „ le récit de tout ce qui s'étoit passé , les autres cour-  
 „ riers arriverent , qui s'adressant non au Roi , mais  
 „ au Cardinal , lui rapportèrent les mêmes choses que  
 „ je venois de déclarer à Sa Majesté ”.

L'Abbé de Choisy dans ses Mémoires rapporte  
 „ que sa mere lui a dit que le bon homme de la Vrill-  
 „ liere Secrétaire d'Etat lui avoit conté , qu'étant al-  
 „ lé porter au Cardinal de Richelieu la nouvelle du  
 „ combat de Castelnau-dary , & de la prise du Duc de  
 „ Montmorency , le Cardinal avoit fait un signe de  
 „ la main , comme voulant faire couper le col au pri-  
 „ sonnier , & que s'étant apperçu que la Vrilliere au-  
 „ roit pû le remarquer , il lui avoit dit , M. de Mont-  
 „ morency est de mes amis , je lui laverai bien la tête ;  
 „ son premier signe avoit été fort naturel ” , dit  
 l'Abbé de Choisy.

Le Comte de Brion assembla ses amis , ils se jette-  
 rent aux pieds de Monsieur pour le supplier de leur  
 donner des forces pour secourir le Duc de Montmo-  
 rency ; à quoi le Duc d'Orléans répondit , *qu'il se vou-*  
*loit perdre lui-même & toute son armée plutôt que d'a-*  
*bandonner une personne qui lui étoit aussi chere que celle*  
*de son cousin le Duc de Montmorency.*

Si Monsieur eut eû dans le cœur une telle pensée , il ne devoit pas délibérer s'il l'exécuteroit , cependant il la mit en délibération dans son Conseil. On lui représenta qu'il ne falloit point combattre pour secourir le Duc de Montmorency ; les raisons qu'on allegua furent très-mal colorées , elles ne paroissent pas même spécieuses , l'avenir en découvrit tout le foible. On dit que le Roi ne refuseroit jamais la grace du Duc de Montmorency ; qu'on ne sacrifieroit pas un Seigneur comme lui ; que le Maréchal de Schomberg se voyant pressé par une puissante armée , laisseroit mourir le Duc de Montmorency en l'abandonnant ; que ce dessein lui seroit inspiré par le désir de succéder à ses Charges , & que cette mort seroit couverte par les grandes blessures du Duc. De telles raisons pouvoient-elles l'emporter sur celles qui devoient les déterminer à secourir le Duc ? l'armée de Monsieur étant beaucoup plus forte que celle du Maréchal de Schomberg , qui n'auroit fait qu'une legere résistance , parce qu'elle étoit pénétrée de douleur de l'infortune du Duc.

Cette résolution du Conseil de Monsieur fut la seconde cause de la perte du Duc de Montmorency : si on n'eut pas fait cette faute essentielle , non seulement on réparoit son malheur , mais Monsieur auroit terminé la guerre heureusement.

Une armée nombreuse quelque formidable qu'elle soit par sa force , est très-méprisable si elle est conduite par une tête foible & irrésoluë , incapable de prendre un parti ; en s'arrêtant à cette idée , on découvrira la principale cause du malheur du Duc de Montmorency. Le Maréchal de Schomberg qui appréhendoit que cette armée ne vint fondre sur lui , fit sa retraite dans la ville de Castelnau-dary , où il ne se crut pas à l'abri ; quand il vit que tous les cœurs étoient pour le Duc de Montmorency à qui les Consuls vinrent faire compliment , il comprit que s'il étoit attaqué , il ne pouvoit point compter



compter sur la défense des habitans ; la seule pensée qui le rassuroit fut , qu'ayant en son pouvoir le Duc de Montmorency , il avoit toutes les forces de l'armée de Monsieur. Si quelque génie eut inspiré à ce Prince d'investir Castelnaudary , qu'on l'eut gardée exactement du côté des avenues de Toulouse , & coupé le canal des eaux qui viennent dans cette Ville de ce côté-là seulement , il falloit de nécessité que le Maréchal se rendit , ou qu'il mourut de soif ; il ne pouvoit espérer aucun secours de l'armée du Roi qui étoit du côté de Montpellier ; il falloit qu'elle passât par Beziers qui étoit alors pour Monsieur , où l'on auroit bien arrêté l'armée du Roi plus de deux mois. L'esprit de vertige , pour parler le langage de l'Ecriture sainte , s'étoit emparé de l'armée de Monsieur ; Dieu les y avoit livré pour la punition de leur rébellion. Cette armée se dissipa d'elle-même , & se répandit çà & là dans la plus grande confusion du monde , semblable à des brébis errantes qui n'ont point de Pasteur pour les conduire.

*Dominus  
miscuit in  
medio ejus  
spiritum  
vertiginis.*

*Isaïe, c. 19.  
v. 14.*

Les Polacres & les Vallons dirigeoient leur fuite du côté de l'Espagne. Les Languedociens cherchoient une retraite , sans en trouver une qui les guérit de leur frayeur. Ainsi cette armée si terrible lorsqu'elle étoit assemblée , devint un objet de pitié étant répandue dans la campagne ; au lieu qu'elle portoit par-tout elle-même la mort , étant réunie dans un corps , ses membres la rencontroient en étant détachés.

Le Roi dépêcha le Sieur d'Aiguebonne à Beziers où Monsieur s'étoit rendu. Ce Prince de son côté avoit envoyé au Roi Chaudbonne pour lui marquer le déplaisir qu'il avoit de l'avoir offensé , & dès-lors la Paix auroit été faite , si Monsieur n'avoit demandé pour article préliminaire la vie de M. de Montmorency.

La Duchesse de Montmorency étoit saisie d'une frayeur mortelle , qui étoit augmentée par tous les objets qui se présentoient à elle.

L'arrivée du Roi dans la Province renouvela toutes ses allarmes , que ne dissipa point Monsieur. Vaivement voyoit-elle que l'infortune de son mari n'avoit point changé les cœurs pour lui ; elle n'imaginoit point de lieux où elle pût être en sûreté , & surtout jusqu'où n'alla pas sa crainte ? quand elle vit que toutes les Villes reçurent la Déclaration que Sa Majesté avoit faite de leur pardonner , si dans quinze jours elles venoient se remettre dans l'obéissance , & renouveler le serment de fidélité entre les mains des Commissaires établis pour cet effet dans le Languedoc.

La Duchesse alors n'eut d'autre espérance que dans le secours des parens du Duc , elle envoya Morence son Ecuyer , porter des Lettres à M. le Prince , à Madame la Princesse , Madame la Duchesse d'Angoulême & de Vantadour. Morence passa par Castelnaudary par ordre de la Duchesse , pour voir en quel état étoit le Duc. Il pria le Maréchal de lui permettre de visiter le Duc de la part de la Duchesse , ce qu'il obtint.

Quand le Duc eut appris de Morence la consternation où son malheur avoit réduit la Duchesse , il lui dit : *Je ne doute point que son affliction ne soit extrême , puisque son malheur me touche plus sensiblement que mes blessures.*

Morence alla trouver ensuite M. le Prince à Bourges , où il avoit reçu un commandement du Roi de ne point partir jusqu'à nouvel ordre. La volonté du Cardinal étoit revêtue de celle du Roi. On vola toutes les Lettres à Morence auprès de Brive-la-Gaillarde. Le voleur étoit bien autorisé , il étoit aisé de discerner le génie qui le conduisoit , il pouvoit voler par-tout impunément.

M. le

M. le Prince ayant eu une longue conversation avec Morence sur les malheurs du Duc de Montmorency, lui dit qu'il ne falloit rien appréhender pour sa vie, ce Seigneur étant oncle de ses enfans; qu'il feroit son possible pour s'aller jeter aux pieds du Roi s'il vouloit lui en donner la permission, afin d'intercéder pour lui.

Pendant que Morence poursuivoit son chemin pour aller à Paris voir Madame la Princesse, M. le Prince envoya consulter le Duc d'Epéron, lequel lui fit réponse qu'il falloit tout hasarder pour la conservation d'une personne qui étoit si utile à la France, & particulièrement à Messieurs les enfans de M. le Prince, & que pour lui il partoît en même tems pour s'aller jeter aux pieds du Roi, & lui offrir sa tête & tous ses enfans en otage pour l'assurance de la fidélité du Duc de Montmorency, dont tous les grands services qu'il avoit rendus à l'Etat, répondoient pour l'avenir malgré la faute qu'il avoit faite, où il s'étoit oublié malgré lui.

Soudeilles & la Roche Dagou surmonterent beaucoup de difficultés pour venir voir le Duc à Castelnau-dary, auxquels le Duc témoigna, que la consolation qu'il recevoit dans son infortune, qu'on lui permit de voir ses serviteurs, n'étoit pas petite, & qu'il espéroit de la grace de Dieu les moyens de pouvoir reconnoître leur affection & leur fidélité.

Cependant Sa Majesté s'avancant dans le Languedoc, arriva au Pont S. Esprit, dans le même tems que Monsieur voyant tous les jours dissiper son armée, étoit toujours à Beziers. Il envoya le Comte de Brion au Roi, „ pour lui demander de sa  
„ part la grace du Duc de Montmorency de la fau-  
„ te duquel il se rendoit seul coupable envers Sa  
„ Majesté, comme l'ayant forcé par ses prieres à tout  
„ ce qu'il avoit fait : suppliant très-humblement Sa  
„ Majesté de lui ordonner tout ce qu'Elle & son Con-  
„ seil trouveroient juste pour la réparation de son cri-

„ me : à laquelle il s'obligeoit dès l'heure même , &  
„ ajouta qu'il signeroit aveuglément tout ce qui lui  
„ feroit présenté , s'il obtenoit de la miséricorde du  
„ Roi la vie du Duc de Montmorency son cousin. ”

Le Comte de Brion mit en usage envain son éloquence , il retourna à Beziers , où ayant raconté à Monsieur l'inutilité de son voyage , ce Prince jura qu'il ne feroit jamais la paix qu'à condition que la vie de M. de Montmorency feroit en sûreté. Brion n'oublia rien pour le confirmer dans cette opinion , lui représentant que la vie de M. de Montmorency étoit entre ses mains , & que lui seul pouvoit la sauver par la persévérance , à ne point changer d'idée. Monsieur assura la Duchesse de Montmorency qu'il parleroit toujours sur ce ton - là en faveur de son époux ; cependant il fut ébranlé & gagné par Bullion son Intendant des Finances , & le Marquis des Fossés , tous deux créatures du Cardinal , chargés de négocier cette paix. Ils lui représenterent qu'il embrassoit une voye qui ne réussiroit point pour sauver le Duc de Montmorency , en ne voulant point faire sa paix ; qu'il désarmeroit entierement Sa Majesté , s'il s'en rapportoit à Elle sur les conditions de cette paix ; & gagnée par ce procédé , qu'Elle lui accorderoit tout ce qu'il demanderoit. Que dès à présent ils lui donnoient parole de sa part que la vie du Duc feroit en sûreté : c'est ainsi qu'ils se jouèrent de ce Prince facile , & qu'ils tendirent des pièges à sa crédulité : Etoit-ce indigence d'esprit , ou défaut des qualités du cœur , nécessaires à un Prince , qui le fit succomber ? Il y avoit un moyen qui pouvoit sauver la vie du Duc , si on avoit osé le mettre en usage ; le Fort de Brescour est dans la Mer du côté du Languedoc. La Croix qui commandoit dans cette Place à qui le Duc l'avoit remise , étoit capable de la résolution la plus hardie , & de ne rendre cette Place qu'après que la vie du Duc feroit à l'abri , dût-il périr lui-même.

Dans

Dans la conjoncture le poste étoit important , les Maréchaux de Vitry & de la Force s'y étoient rendus pour le visiter. Si la Duchesse n'eut pas engagé la Croix par les prières les plus pressantes à rendre cette Place , il étoit homme à se saisir de ces deux Généraux , & à ne les point relâcher. Il ne fit rien de tout cela , parcequ'on ne le voulut point ; il laissa échapper cette occasion de forcer le Roi , où plutôt le Cardinal, d'accorder la vie au Duc de Montmorency.

Le Duc d'Angoulême beau-frere du Duc de Montmorency , ne pouvant venir en personne implorer la grace de ce Seigneur , à cause du commandement qu'il avoit reçu du Roi de ne point sortir de Paris , envoya Mercier son Secrétaire , pour la demander en son nom. Celui-ci eut ordre de voir le Cardinal dont il étoit fort connu , avant que de voir le Roi. Dès que ce Ministre le vit , il parut fort émû ; & en recevant la Lettre du Duc d'Angoulême , dont il comprit le sujet avant que de l'avoir lû , il s'écria , *de quoi se méloit ce Seigneur , puisque le service du Roi résistoit à sa priere.* Mercier prit la parole , & dit que son Maître étant si proche parent du Duc de Montmorency , il ne pouvoit pas s'empêcher de faire cette démarche ; que le Cardinal lui-même auroit blâmé son silence dans cette occasion. Ce Ministre lui laissa la liberté de voir le Roi , à qui il rendit une Lettre très-pressante du Duc d'Angoulême , où il imploroit la miséricorde du Roi pour le Duc de Montmorency.

Le Cardinal donna depuis audience à Mercier en présence du Duc de Retz & du Duc d'Alais , & après l'avoir écouté attentivement , il lui dit , que la rebellion du Duc de Montmorency étoit la plus grande qu'il eut vû dans le Royaume , & qu'il étoit très dangereux de la laisser impunie ; à quoi Mercier répondit que le Duc d'Angoulême son Maître ne l'avoit pas envoyé pour excuser la faute du Duc  
de

Tous les Grands du Royaume sollicitent la grace du Duc de Montmorency.

de Montmorency , mais pour implorer la clémence du Roi ; & qu'il y avoit dans l'Histoire de fréquens exemples du crime , & du pardon qu'on accorderoit.

Le Duc de Montmorency soutint sa fortune d'un visage égal à celui qu'il avoit dans la prospérité , & ne se démentit pas un moment , quoiqu'il prévît bien le sort funeste qu'il devoit avoir. Un jour *Lucante* son Chirurgien , après l'avoir pansé de ses blessures , lui dit , *courage* , Monsieur , *vous n'en avez point par la grace de Dieu de dangereuses* : à quoi il répondit froidement , *mon ami vous avez oublié votre métier , il n'y en a point jusques à la moindre qui ne soit mortelle*. Il connut la vérité de la maxime qui veut que dans les grands malheurs dès qu'on se livre à des consolations humaines , elles ne servent qu'à aiguïr nôtre douleur , même celles qui sont d'abord consolantes ; mais quand on se tourne du côté de Dieu , on trouve des consolations qui ne peuvent être empoisonnées. C'est où le conduisit d'abord le fond de Religion qu'il avoit toujours eu , qui étoit relegué dans son cœur , & que l'adversité rappella. On taxa le Cardinal de cruauté parcequ'il le fit conduire à Toulouse , & de-là à Leitoure dans le tems des chaleurs excessives , où il souffrit en chemin toutes les douleurs que le branle d'une litiere , quelque douce qu'elle fut , donnoit à tous momens à ses blessures.

Quand il passa par Toulouse , les Capitouls résolurent de le sauver à quelque prix que ce fut. Tous les cœurs étoient pour lui dans cette Ville ; avec quelle ardeur n'auroient-ils pas animé les bras qui étoient pour lui dans cette occasion ?

Montrave premier Président du Parlement , créature du Cardinal , fut averti de ce dessein. Ayant conféré avec le Maréchal de Schomberg , on ne fit faire au Duc de Montmorency aucun séjour à Toulouse , il n'y prit qu'un bouillon qu'on lui apporta.

Le

Le Duc de Montmorency trouva dans son chemin une occasion de s'évader, il n'en profita pas, parce qu'il n'avoit pas assez de forces pour s'en servir; étant arrivé à Leitoure il fut mené dans le Château, & remis entre les mains du Maréchal de Roquelaure. Il eut encore une occasion de se dérober à sa prison; un Garde de la Citadelle fut gagné par la Marquise de Castelnau; elle lui remit des cordes de soye avec lesquelles on pouvoit descendre dans les lieux communs où il y avoit une ouverture d'où il étoit facile de sortir à la campagne. Tout étoit disposé pour cette entreprise, la Marquise qui étoit une femme d'expédition s'étoit renduë le plus près qu'elle pût du Château, accompagnée de vingt hommes à cheval bien armés pour servir le Duc: mais le Garde fut découvert saisi des cordes par le Lieutenant de la Citadelle, qui le tua dans un premier mouvement de colere. Toutes ces occasions de sauver le Duc étant avortées, nous donnent lieu de juger qu'il ne pouvoit pas échaper à sa fatale destinée; ou pour parler plus chétieusement, que Dieu vouloit qu'il subit le sort funeste qui lui avoit été préparé.

Le Maréchal de Schomberg refusa le Gouvernement de Languedoc que le Roi vouloit lui donner, en disant qu'il ne vouloit point recevoir le Gouvernement d'un Seigneur vivant qui pourroit le redemander au Roi s'il obtenoit sa grace; mais il auroit bien vu en l'acceptant qu'il ne couroit aucun risque s'il eut pût lire dans l'esprit du Cardinal.

En ce même tems le Roi ayant convoqué les Etats Généraux de la Province dans la ville de Beziers, en fit faire l'ouverture en sa présence par le Garde des Sceaux de *Châteauneuf*, où après avoir pardonné de sa propre bouche aux Villes & aux Peuples qui avoient suivi le parti du Duc d'Orléans, & fait casser toutes les délibérations qui avoient été prises aux Etats de Pezenas en la même

année,

année, il en partit pour aller à Toulouse, où il ne fut pas sitôt arrivé que le Marquis de Brezé beau frere du Cardinal, & le sieur Launay Lieutenant des Gardes du Corps eurent ordre d'aller à Leitoure prendre le Duc de Montmorency pour le ramener à Toulouse. Le Cardinal voulant punir la Ville de l'amour qu'elle avoit pour le Duc, y fit loger l'armée du Roi; on n'exempta pas Messieurs du Parlement, parcequ'ils étoient coupables du même crime si c'en étoit un.

Tous les parens du Duc se mirent en mouvement pour solliciter sa grace. La Connétable sa mere étant indisposée n'étoit pas en état d'agir, elle se reposa sur les Duchesses d'Angoulême & de Vantadour qui furent arrêtées à Paris par les Ordres du Roi, & ne purent faire d'autre demarche que d'écrire à M. le Prince qui étoit à Bourges, pour le prier d'agir dans une conjoncture si pressante. La Duchesse de Vantadour avoit déjà envoyé Dalmas son Ecuyer au Roi avec des Lettres de sa part; il avoit tant fait de diligence qu'il étoit arrivé à Nîmes presque dans le même tems que le Roi; il lui fut présenté par le Cardinal de la Valette. Le Roi après avoir lû la Lettre de la Duchesse de Vantadour, dit à Dalmas : *je ne doute point qu'elle ne soit touchée de la mauvaise conduite de M. de Montmorency.* Dalmas n'ayant point de réponse positive suivit le Roi, & comme il vit que Sa Majesté prenoit le chemin de Toulouse, & qu'on devoit y ramener le Duc de Montmorency, il se jetta aux pieds du Roi & lui demanda de la part de la Duchesse de Vantadour la grace du Duc de Montmorency, & lui offrit les enfans de la Duchesse en otage pour gage de la fidélité de cet illustre criminel. Il retraça en peu de mots les services que ses ancêtres avoient rendus, & ceux qu'il avoit rendus lui-même. Le Roi lui répondit séchement qu'il étoit très-faché du déplaisir



plaisir de Madame de Vantadour, & qu'à Toulouse on verroit ce qu'on auroit à faire ; il demanda permission au Roi d'aller voir le Duc de Montmorency, & de lui rendre de la part de sa sœur une lettre toute ouverte ; le Roi refusa de la lire, & lui défendit sous peine de la vie d'aller à Leitoure. Dalmas en retournant à Paris apporta le présage de la perte du Duc.

Madame la Princesse étant partie de Bourges entreprit le voyage de Toulouse où elle surmonta bien des difficultés, ayant couru plusieurs fois risque de la vie à cause du débordement des eaux ; elle usa d'une si grande diligence, qu'elle arriva auprès de Toulouse presque aussitôt que le Duc de Montmorency y fut arrivé. *Sanguin* qui avoit été autrefois domestique de la Princesse lui vint rendre une lettre de cachet de la part du Roi avec ordre de ne point entrer dans la Ville : ses larmes furent sa réponse, ses sanglots lui permirent à peine de prier *Sanguin* de témoigner au Roi l'état où elle étoit & qu'elle attendoit là les Ordres de Sa Majesté ; *Sanguin* vint lui dire que le Garde des Sceaux l'avoit chargé de la part du Roi de lui commander de s'en retourner ; Madame la Princesse lui répondit avec émotion qu'une personne de son rang ne recevoit des ordres que de la part du Roi immédiatement, & qu'il ne devoit pas l'ignorer, & qu'il apprit mieux son métier. L'Abbé de Vantadour qui connoissoit la piété de Madame la Princesse, lui représenta qu'il falloit songer au salut du Duc de Montmorency, & que les soins de son ame étoient plus précieux que ceux de son corps, & que le mobile de ce grand ouvrage étoit un Confesseur. Madame la Princesse malgré son extrême affliction entra là dedans, & suivit le conseil de l'Abbé. Le Cardinal de la Valette en parla au Cardinal de Richelieu qui renvoya l'affaire au Garde des Sceaux, celui-ci dit qu'il

qu'il falloit traiter le Duc de Montmorency comme un criminel à qui on ne donnoit de Confesseur qu'après l'arrêt de condamnation. Le Cardinal envoya dire au Garde des Sceaux que le Duc de Montmorency devoit être traité d'une autre façon que le commun des hommes, qu'il falloit lui donner le Pere Arnoux qu'on avoit demandé pour lui. Voilà la seule douceur que le Cardinal lui fit, & qu'on diroit qu'il fit acheter bien cher, si les graces qui regardent le salut de l'ame n'étoient pas hors de prix.

Le Garde des Sceaux avec six Maîtres des Requêtes, & le Parlement de Toulouse avoient été commis par Lettres Patentes du 23. Aout 1632. enrégistrées au Parlement le premier Septembre suivant, pour juger le Duc de Montmorency. Comme il étoit Ecclésiastique, il avoit obtenu une dispense du Pape qui lui permettoit d'assister à un jugement de mort, & par conséquent d'y opiner. Le Cardinal avoit eu peu d'égard au privilège du Duc de Montmorency, qui étant Duc & Pair, ne devoit être jugé que par le Parlement de Paris qui est la Cour des Pairs. Il avoit usé de la plénitude de la puissance Royale pour déclarer le Duc de Montmorency déchu de son Privilège, & par un raffinement de vengeance qui enchérit sur les vengeances ordinaires, il avoit voulu que le Duc fut jugé dans une Ville où il étoit adoré, & par un Parlement qui avoit les mêmes sentimens.

Madame la Princesse étant arrêtée à Creuzel auprès de Toulouse, le Cardinal de Richelieu la fut visiter; après qu'il lui eut envoyé un Gentilhomme pour en reconnoître les endroits, sous prétexte d'y chercher un de ses amis, il descendit de carrosse au milieu de la Cour, & il porta ses yeux de tous côtés pour connoître lui-même ce lieu là; il monta dans la chambre de Madame la Princesse accompagné seulement du sieur de Bullion Surintendant des Finances. Après les premiers complimens,

Cette

cette désolée Princesse laissa parler sa douleur, elle n'eut recours d'abord qu'à cette seule expression. Sa tendresse déploya ensuite son éloquence, & lui suggéra les paroles les plus touchantes, & les plus propres à attendrir le Cardinal s'il eut pu l'être; elle lui offrit avec un torrent de larmes les personnes du Duc d'Anguien \* & du Prince de Conty ses enfans comme des otages de la fidélité du Duc; elle lui re-  
\* Le premier a été appelé le Grand Prince de Condé, l'un des plus grands Capitaines de son siècle.  
 présenta les personnes les plus illustres du Royaume intéressées par les liens du sang dans la grace qu'elle lui demandoit, & qu'elles en auroient envers lui une grande reconnoissance; elle lui fit un tableau vif de tous les services que les ayeuls du Duc avoient rendus à l'Etat; enfin que ne dit-elle point? Tout ce qu'elle put arracher du Cardinal, fut qu'il falloit espérer en la miséricorde du Roi; que pour en ressentir les effets, il lui conseilloit de s'éloigner de Toulouse. Il la laissa avec le trait mortel que sa dureté lui enfonçoit dans le cœur; cependant le Duc de Montmorency en arrivant à Toulouse fut conduit à la Maison de Ville, sous la Charge de Launay Lieutenant des Gardes du Corps.

L'information fut faite par M. de Lauson Maître des Requêtes, & Président au grand Conseil, elle est des 16. & 17. Octobre suivant. Il y eut sept Témoins entendus.  
Information faite contre le Duc.

Le sieur Jacques Synois Ecuyer & Sergent dans la Compagnie du Régiment des Gardes, commandé par le sieur Vesneu, ayant pour surnom, Sainte Marie, premier témoin.

Antoine Boutillon deuxième témoin Sergent d'une Compagnie des Gardes, commandée par le sieur Bourdet.

François de Comange troisième témoin, Ecuyer, Sieur de Guitaut, Capitaine d'une Compagnie du Régiment des Gardes.

François de S. Preüil quatrième témoin, Capitaine d'une Compagnie au Régiment des Gardes.

Jean de la Rourderie de Savignac cinquième témoin , Capitain au Régiment des Gardes.

Roger Bouffoy sieur Depeinant fixième témoin , Ayde-Major du Régiment des Gardes.

Claude de Gadagne septième témoin , commandant une Compagnie de Chevaux Legers.

Les deux premiers témoins déposerent qu'ils soulagerent le Duc de Montmorency blessé & engagé sous son cheval mort , & dirent qu'ils l'aiderent à le conduire à Castelnauary , où ils virent que tous les cœurs étoient pour ce Seigneur. Le second dit que le Duc de Montmorency avoit dit que si les siens l'eussent suivi , il auroit fait un bel *escare* , ce témoin qui avoit été à Veillane , déposa qu'il lui répondit : *Sans doute , Monseigneur , si vous aviez été accompagné de ceux qui étoient à Veillane ;* au lieu qu'ils étoient contre lui.

Le troisième , quatrième & cinquième témoin confirment les deux premières dépositions. Le troisième ajoute que le Duc donna des marques d'un grand repentir , & le quatrième dit , que le cheval du Duc après avoir été blessé à mort , le porta à trente ou quarante pas dans le Camp de l'armée du Roi où il tomba.

Le fixième témoin dit que dès le commencement du combat , il vit paroître un Cavalier monté sur un cheval blanc avec un plumet bleu & blanc qu'il jugea être Monsieur de Montmorency , & qu'il vit ensuite blessé de plusieurs coups ; il dit qu'il empêcha les troupes du Roi d'avancer , parce que la prise du Duc donnoit la victoire à l'armée du Roi , & qu'il y avoit quelqu'apparence que les ennemis s'efforceroient de recouvrer ce qu'ils avoient perdu. Il ajoute que le Maréchal de Schomberg approuva les ordres que ce témoin avoit donné comme Ayde-Major du Régiment des Gardes , & Sergent de bataille.

Le

Le septième témoin raconte l'Histoire de l'exploit du Duc de Montmorency.

Tous ces temoins déposent que dans le lieu du combat près de Castelnaudary il y avoit deux Ponts , l'un qui fut saisi par les troupes de Monsieur , & l'autre à demi rompu fut pris par celles du Roi.

L'Histoire de l'embuscade découverte par un vieux Gentilhomme du pays à M. le Maréchal de Schomberg , dans laquelle donna le Duc de Montmorency est un petit conte éclos du cerveau de Pontis , ou des rédacteurs de ses Mémoires ; car tous ces témoins n'en parlent point non plus que l'Historien du Duc de Montmorency , & je n'ai vû aucun Historien qui en parle.

\* Guillemenet Greffier des Etats fut oïi , & dit , que les Commissions qu'il avoit contre signées , c'étoit par force & par violence dont avoit usé envers lui le Duc de Montmorency , qui sur le refus qu'il avoit fait de signer , lui dit : *Hâtez-vous , vous n'êtes qu'un discoureur* , & qu'il avoit été de même obligé de signer la délibération sans l'avoir vûe , & qu'il n'étoit pas pleinement convaincu que les Commissions & la délibération fussent contre le service du Roi , puisqu'on n'y a rien inferé qui pût le lui faire juger ; qu'il s'échapa des Etats , & désavoua par un Acte autentique tout ce qu'il avoit fait dès qu'il fut libre. Que le Duc de Montmorency le faisoit garder à vûe , que dans l'absence du Duc , Madame la Duchesse son épouse le pressoit d'expédier les Commissions ; ce qui prouve la part qu'elle a eue à la rebellion ; soit que Guillemenet fut jugé innocent,

M 2

soit

\* Dans la copie du Procès criminel qui m'a été communiquée , je n'ai pû juger si Guillemenet a été oïi ou comme témoin , ou comme accusé , & je n'ai point vû son récolement , ni sa confrontation.

soit qu'il profitât de l'amnistie , il n'a pas été impliqué dans le Procès criminel.

Le 25. Octobre 1632. il y eut d'autres Lettres Patentes , confirmatives des premières , & le 27. le Duc fut interrogé par le sieur Anne de Cardilhac & Clement du Lonc Conseillers au Parlement de Toulouse.

Il dit qu'il pouvoit insister sur sa qualité de Duc & Pair pour se dispenser de répondre , mais qu'il obéissoit à la volonté du Roi. Il nie qu'il ait appelé dans la Province *Monsieur*. Il dit qu'il n'a point employé l'argent du Roi , mais qu'il a donné du sien à *Monsieur*. Qu'il n'a point fait révolter de Ville ; qu'il n'a point fait prisonnier le Sr. d'Hemery ; mais qu'ayant appris qu'on lui avoit fait arrêter son argent , il pria M. d'Hemery de rester dans la ville de Lunel jusqu'à ce qu'on le lui eut rendu ; cette priere étoit une violence honnête , car le Sieur d'Hemery étoit gardé à vûë. Il convient qu'il fit la même priere à l'Archevêque de Narbonne de ne point sortir de cette Ville. Il dit qu'il n'a pris le parti de Monsieur , que parce qu'ayant été noirci à la Cour , on n'y recevoit point ses justifications.

On continua de l'interroger le 28. Octobre , il désavoua ce jour-là d'avoir signé la délibération , d'avoir usé de violence envers Guillemenet. Il convint d'avoir signé le Mandement aux Consuls du lieu de Josel , pour fournir les Etapes pendant quinze jours , & plusieurs Commissions par ordre de *Monsieur* , & il nia toutes les autres pratiques contre le service du Roi sur lesquelles on l'interrogea , & convint avoir combattu à Castelnaudary ; que les Comtes de Rieux , de S. Florent & Villeneuve son Ecuyer étoient avec lui ; & il dit ne point se souvenir de tout ce qu'on lui a dit depuis sa prise. On a lieu de croire que le Cardinal de Richelieu suggera aux Commissaires de lui dire ce qui suit :

Lui avons remontré si par toutes ces actions qui ne sont que trop notoires, il ne reconnoit pas avoir obscurci le lustre de sa naissance & de son sang, flétri les belles & généreuses actions par lesquelles ses ayeux avoient si bien mérité de l'Etat, des Rois de France, qu'ils en furent élevés aux plus grandes & honorables Charges du Royaume, conservées en sa personne, tant par le défunt Roi Henry le Grand d'heureuse mémoire, que par nôtre Prince Louis heureusement regnant, de qui lui, qui répond, a reçu autant de bons traitemens, récompenses & libéralités, qu'aucun autre Seigneur de sa Cour.

A quoi le Duc répondit, qu'il étoit au désespoir d'avoir offensé le Roi son Maître, & avoir dit ci-devant les Sujets qui l'ont précipité dans ce malheur, & reconnoit avoir reçu de Sa Majesté plus de graces qu'il ne mérite.

Interrogé, si connoissant sa faute, il s'en repent, & n'est disposé d'en demander pardon à Dieu & au Roi.

A répondu s'en être repenti, & s'en repentir encore, & que si le Roi lui vouloit donner la vie, il le serviroit mieux que jamais; qu'il ne la demandoit que pour employer le reste de ses jours & son sang pour son service, & pour réparer les manquemens qu'il reconnoissoit avoir faits.

Le même jour les sept témoins ayant été récolés & confrontés au Duc, il ne proposa aucun objet \* contre eux, & il demeura d'accord de leurs dépositions.

Après ce récit qu'on vient de faire de la procédure, il faut venir à l'histoire d'une mort d'un Criminel, la plus édifiante qu'on ait encore vûe. Connoissant son crime & le caractère de son ennemi implacable, & l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit & le cœur du Roi, il regarda la destinée qui le me-

Relation  
de la mort  
du Duc.

M 3

naçoit

\*Objet signifie reproche au Parlement de Toulouse.

naçoit comme infaillible. Le même jour de la confrontation des témoins, on lui amena le Pere Arnoux dans sa chambre. *Monsieur*, dit ce Jesuite en l'abordant, *j'ai bien sujet de m'estimer malheureux d'être obligé de vous rendre mes devoirs en cette rencontre.* Le Duc en l'embrassant, lui répondit: „ Qu'en se servant bien de cette occasion, il esperoit de la grace „ de Dieu & de son assistance, qu'il n'y auroit point „ de malheur ni pour l'un, ni pour l'autre.

Toute la force de l'esprit du Duc n'étoit pas capable d'opérer ce changement prodigieux qui se fit tout à coup en lui, ce fut sans doute un coup de la Grace prévenante; car dès ce moment-là tout ce qu'il fit, & tout ce qu'il dit, ne respira que le parfait chrétien.

M. Ciron de S. Felix Procureur Général ayant donné ses Conclusions qui alloient à la mort, rien ne pouvoit retarder son Jugement; & comme il se disposoit avec son Confesseur à une Confession générale, il pria Launay d'aller trouver le Roi de sa part, pour obtenir de sa misericorde le délai de la moitié du jour suivant qui étoit le Vendredi, pour l'employer au salut de son ame

Launay pénétré de douleur, le pria de lui donner la commission de demander humblement sa grace au Roi, ce qu'il feroit dans les termes les plus pressans, lui représentant que les vœux de tout le monde lui inspiroient de faire cette démarche. Le Duc se tourna vers son Confesseur pour avoir son avis, & pour savoir si elle seroit agréable à Dieu; „ Le Pere Arnoux répondit que l'humilité entroit „ dans cette action; & qu'il falloit faire demander „ sa grace, afin qu'il ne semblât pas désespérer de „ la misericorde du Roi: „ *Faisons-le, mon Pere,* répondit ce Héros chrétien, *quoique je n'espere rien que de la seule misericorde de Dieu.* Après se tournant du côté de Launay: *Je vous prie*, lui dit-il, *de dire à M. le Cardinal que je suis son très-humble*  
*serviteur,*



*serviteur, & que si par sa faveur il me conserve la vie, fléchissant le cœur du Roi à la miséricorde que je lui demande, je vivrai en sorte qu'il n'aura jamais sujet de s'en repentir, néanmoins que je ne souhaite pas que le Conseil du Roi se fasse la moindre violence, s'il juge que ma mort soit plus utile à l'Etat; que le reste des années que je pourrois vivre, quoique je sois encore dans la fleur de mon âge.*

Le Pere Arnoux lui mit au bras un Reliquaire au lieu d'un bracelet galant qu'il y avoit porté auparavant, séduit par l'esprit du monde.

Le jour suivant, le Pere Arnoux se rendit à six heures du matin dans sa chambre, où le Duc d'un visage riant, lui ayant donné le bon jour, lui dit : *Courage, mon Pere, voici une grande journée, & où les comptes que j'ai à rendre, ont besoin de votre assistance. Je suis si obligé à Dieu des graces que j'en reçois à tout moment, que je n'ai point d'autre pensée que celle d'expier par ma mort & par la pénitence, les peines que mes péchés ont méritées.*

Après quelques discours qui n'avoient point d'autre objet que la mort qu'il devoit souffrir, il témoigna le désir qu'il avoit de donner son cœur ou son corps à la Maison Professe des Jesuites, le Pere Arnoux choisit le cœur.

Le Duc ensuite s'étant fait panser de ses blessures, & étant habillé, ses Gardes l'ayant laissé seul avec son Confesseur, il prit un Crucifix que le Pere lui présenta, & s'étant mis à genoux avec peine & avec douleur, à cause de ses blessures, il le baïsa & l'adora avec de si grands transports d'amour & de contrition de ses péchés, & une si grande abondance de larmes, qu'il n'y pouvoit suffire, & que la parole lui étoit interdite. Ce fut dans ces sentimens que s'étant un peu remis, il fit une Confession générale de sa vie avec un cœur si pénétré de douleur, & de l'horreur de ses crimes, & de l'amour

de son Dieu , que la Grace seule qui concouroit avec lui pour exciter ces mouvemens violens , pourroit les décrire. Ayant reçu l'absolution de son Confesseur , il se trouva si foulagé du fardeau accablant de ses péchés , qu'il fut inondé d'une joye spirituelle , dont les joyes du monde ne donnent qu'une idée imparfaite. Il s'écria : *Mon Pere , c'en est fait , allons , rien ne m'arrête plus , je ne veux plus vivre , je renonce de tout mon cœur au délai que j'ai demandé au Roi , je serois fâché qu'il y en eut : Hélas ! que Dieu est bon , par l'espérance qu'il me donne de le voir bientôt !* Après ces paroles , il dit tout haut ce beau Cantique : *Nunc dimittis* , après lequel se ressouvénant que ce fut un Vendredi que le Sauveur de nos ames versa son Sang sur la Croix pour nôtre salut. *Mon Dieu , s'écria-t'il couvert de larmes , que je serois heureux si je pouvois noyer mes crimes dans mon sang , un pareil jour que Jesus-Christ répandit le sien pour mes péchés ! Voilà , dit le Pere Arnoux , une pensée digne d'un Chrétien qui aime bien son Dieu , ajoutez-y que pour rendre agréable le sacrifice de votre sang à sa Divine Majesté , vous la priez d'y appliquer les mérites infinis du Sang de Jesus-Christ. Je lui demande très-instamment , dit le Duc , cette grace. Mais , mon Pere , bâtons-nous de recevoir le Viatique , afin de pouvoir faire heureusement le reste de nôtre voyage.*

Le Duc ayant accompli la pénitence qui lui avoit été imposée , il fut conduit dans une Chapelle préparée par ordre du Roi , où il entendit la Messe , reçût son Créateur , & fit son action de graces avec une dévotion qui en inspiroit à ceux qui en étoient les spectateurs. Ensuite prenant son Confesseur par la main , il lui dit ces paroles : *Mon Pere , qui a dans soi la vie , ne doit plus craindre la mort.* Et transporté d'une joye sainte , il ajouta en élevant sa voix. *J'espère de voir bientôt face à face ce bon Dieu que je viens de recevoir présentement.*

Launay après avoir obtenu le délai de tout ce jour-là se jeta aux pieds de Sa Majesté, & lui dit de la part du Duc de Montmorency, qu'il lui demandoit sa grâce au nom de sa clémence, du repentir douloureux que le Duc avoit de son crime, des services qu'il lui avoit rendus & de ceux qu'il lui pouvoit rendre encore, & de la protestation qu'il lui faisoit de lui consacrer sa vie, ses biens, sa fortune; mais le Roi endurci par le Cardinal, fut inflexible.

La réponse de Launay ne surprit point le Duc, il y étoit préparé; il lui dit qu'il n'auroit pas crû être sitôt prêt, & quoique le délai qu'il avoit obtenu ne lui semblant plus nécessaire, il tâcheroit néanmoins de ménager cette grâce, sans perdre un seul moment du tems qu'on lui donnoit pour se disposer à bien mourir. Après cela il prit un bouillon, & jusqu'à son dîner, il ne s'entretint d'autre chose que des défauts de la nature corrompue, du parfait anéantissement de soi-même, & d'un grand amour envers son Dieu, avec un esprit si calme & si tranquille qu'on voyoit bien que le Dieu qu'il venoit de recevoir agissoit dans lui; il pardonna à ses ennemis avec une générosité si héroïque qu'il dit, que ne les pouvant plus servir dans ce monde, il prieroit sans cesse pour eux dans le Ciel.

Ce même jour le Cardinal de la Valette mit tout en usage pour fléchir le Cardinal de Richelieu, & le gagner par les considérations les plus pressantes; mais le Cardinal étoit si confirmé dans ce qu'il avoit résolu, qu'il étoit à l'épreuve de toutes sortes de raisons.

Quelques jours auparavant la Reine sollicitée par le Duc d'Epéron & par les plus Grands du Royaume d'aller demander au Roi la grâce du Duc de Montmorency, craignant les mauvais services du Cardinal, au cas qu'elle réussit, voulut le prévenir, afin de lui ôter tout prétexte de la desservir auprès du Roi.

„ Le Cardinal répondit qu'elle

„ ne devoit point douter que Sa Majesté ne lui accor-  
 „ dât tout ce qu'elle demanderoit , mais qu'elle de-  
 „ voit appréhender le déplaisir que cette affaire don-  
 „ neroit au Roi , capable d'alterer sa santé qui n'é-  
 „ toit pas encore bien rétablie depuis cette grande  
 „ maladie qu'il avoit eue à Lyon”. Le ton de voix  
 du Cardinal , & le chagrin peint sur son visage , fi-  
 rent juger à la Reine qu'il lui feroit perdre les bonnes  
 graces du Roi , si elle faisoit cette démarche , & elle  
 ne jugea pas à propos de sacrifier son intérêt à la vie  
 du Duc , ce qui justifie cette Princesse du bruit qui  
 avoit couru.

Le Duc d'Epéron offrit sa tête pour répondre à  
 l'avenir de la fidélité & de l'obéissance du Duc de  
 Montmorency , & n'ayant pû rien obtenir , il se  
 retira de la Cour pour ne pas voir mourir celui  
 qu'il aimoit avec la même tendresse que ses en-  
 fans.

Le Duc de Chevreuse qui avoit tiré l'épée contre  
 le Duc de Montmorency offrit au Roi sa personne &  
 sa vie pour otage & pour caution de la fidélité du Duc.  
 Le sang de la Maison de Lorraine qui couloit dans ses  
 veines , lui inspira ces sentimens.

Le Duc de S. Simon , alors favori du Roi , pria Sa  
 Majesté d'agréer qu'il lui remit ses Charges , & qu'il  
 obligeât sa vie pour celle du Duc de Montmo-  
 rency.

Il sembloit que le spectacle de tous ces Grands  
 qui demandoient la grace du Duc , ne servoit qu'à  
 animer la vengeance du Cardinal , pendant que tous  
 les vœux du public , pour cette même grace , reten-  
 tiſſoient de tout côté. Le Cardinal de la Valette eut  
 recours aux prières qu'il fit faire dans toutes les Egli-  
 ses , y assistant lui-même avec plusieurs personnes  
 de la Cour , & s'y distinguant par un zèle extraordi-  
 naire. Les Pénitens bleus firent aussi une Procef-  
 sion à laquelle il se mêla un grand nombre de per-  
 sonnes de qualité , & ils allèrent visiter les corps  
 des

des Apôtres S. Simon & S. Jude le jour de leur fête dans l'Abbaye de S. Cernin, où la Messe fut chantée, & où beaucoup de monde communia, chacun témoignant qu'il faisoit ses dévotions à l'intention de M. de Montmorency, dont il demandoit la vie à Dieu.

„ Un jour, nous rapporte Pontis, lorsque le Roi  
 „ étoit dans sa sale avec grand monde, on entendit  
 „ tout d'un coup un grand tumulte causé par le peu-  
 „ ple, qui tout transporté de douleur & de tristesse,  
 „ se mit à crier auprès du logis du Roi : *misericorde,*  
 „ *misericorde, grace, grace.* Le Roi demanda ce que  
 „ c'étoit que tout ce grand bruit : & Monsieur de  
 „ Brezé qui avoit été fait Maréchal de France depuis  
 „ la journée de Castelnaudary, lui ayant dit, que si  
 „ Sa Majesté vouloit prendre la peine de mettre la  
 „ tête à la fenêtre, elle auroit compassion de ce pau-  
 „ vre peuple; le Roi répondit assez fièrement, &  
 „ suivant sans doute plutôt les impressions que lui  
 „ avoit données le Cardinal que les siennes propres :  
 „ *Si je voulois suivre les différentes inclinations du peu-*  
 „ *ple, je n'agirois pas en Roi.*

Le même Auteur rapporte que M. de S. Preüil parmi tous ces Grands vint mêler sa sollicitation particulière; ce qui fut trouvé, dit-il, si ridicule qu'il fut le jouet de toute la Cour. Le Roi, poursuit-il, s'en moqua, & le Cardinal lui dit par un compliment à la Richelieu. *S. Preüil, si le Roi vous faisoit justice, il vous feroit mettre la tête où vous avez les pieds.* C'est ce qui fit dire à S. Preüil par un sentiment plus militaire que Chrétien, que s'il avoit prévu l'affront que devoir essuyer le Duc de Montmorency, pour le lui éviter il lui auroit tiré son pistolet dans la tête lorsqu'il fut fait prisonnier. Ce qui donne lieu de juger que S. Preüil lorsqu'il sollicita cette grace ne fut pas tourné en ridicule, c'est ce que rapporte de M. du Châtelet M. Pelisson dans son Histoire de l'Académie Française; un jour, dit-il, comme

comme il assistoit M. de S. Preüil qui sollicitoit la grace du Duc de Montmorency, & qu'il témoignoit beaucoup de chaleur pour cela, le Roi lui dit. *Je pense que M. du Châtelet voudroit avoir perdu un bras pour sauver M. de Montmorency*, il répondit, Sire, *je voudrois les avoir perdu tous les deux, (car ils sont inutiles à votre service,)* & en avoir sauvé un qui vous a gagné des batailles, & qui vous en gagneroit encore. Si l'on eut jetté un ridicule sur S. Preüil, il auroit rejailli sur du Châtelet qui l'accompagnoit.

Le compliment à la Richelieu a l'air d'avoir été fait après coup. On l'a voulu assortir à la fin funeste de S. Preüil \*.

\* Il fut  
condamné  
d'avoir le  
col coupé.

Pontis dit qu'il s'abstint de demander la grace de M. de Montmorency, quoiqu'il l'eût pû, aussi-bien que S. Preüil, le regarder comme son prisonnier, & qu'il eut par conséquent le même droit de la solliciter; mais ce droit est encore l'ouvrage de son imagination, ou de celle des Rédacteurs de ses Mémoires. On n'en voit aucun vestige dans le Procès, où tant de témoins ont raconté la prise du Duc de Montmorency; ceux-là mêmes qui l'ont fait prisonnier. On doit faire le même fond sur plusieurs circonstances dont ces Auteurs ont embelli la relation de la mort du Duc; ils ont cru se devoir donner carrière dans ce beau champ de morale qui étoit leur fort. Quoique les atteintes qu'on donne à la foi de l'Histoire, soient des Pecadilles au prix des atteintes qu'on donne à la foi de l'Eglise, ce sont pourtant des fautes considérables parmi les Savans, surtout parmi les amateurs de l'Histoire.

Le Duc de Montmorency ayant consacré sa matinée à ses affaires spirituelles, il consacra le soir aux temporelles. Il commença par cette lettre qu'il écrivit à Madame la Duchesse sa femme.

*Mon cher cœur, je vous dis le dernier adieu, avec la même affection qui a toujours été entre nous : je vous conjure par le repos de mon ame, que j'espère être bientôt dans le Ciel, de modérer vos ressentimens, & de recevoir de la main de notre doux Sauveur cette affliction ; je reçois tant de graces de sa bonté, que vous en devez avoir tout sujet de consolation. Adieu encore un coup mon cher cœur.*

## HENRY DE MONTMORENCY.

La lettre ne fut point remise à la Duchesse, elle n'étoit pas en état de la voir ni de la lire. Quoique l'Arrêt qui devoit être rendu contre lui, comme atteint & convaincu du crime de leze Majesté, dût prononcer la confiscation de tous ses biens ; cependant le Roi lui permit d'en disposer par un Acte sous seing privé, où ce Duc prescrivit à ses Héritiers les moyens qu'ils devoient mettre en œuvre pour exiger ce qui lui étoit dû, & payer ses dettes, satisfaire ses domestiques qu'il leur recommanda dans des termes affectueux. Il fit encore quantité de legs pieux à plusieurs Maisons de Religieuses & à l'Hôpital de Toulouse ; il disposa par un Acte séparé de trois Tableaux, l'un représentant S. Sébastien d'un fort grand prix, fut destiné au Cardinal de Richelieu, qui avoit témoigné le souhaiter, il le lui envoya, en l'assurant qu'il mouroit son serviteur. Ce présent devoit percer le cœur de ce Ministre, & lui reprocher son ingratitude avec une éloquence propre à le confondre. Il donna les deux autres Tableaux, l'un à la maison Professe des Jesuites de Paris, l'autre à Madame la Princesse sa sœur.

Châteauneuf ne voulut pas qu'il appellât un Notaire pour dresser ces Actes, & dit que sans le secours de cette autenticité ils seroient exécutés religieusement. Le Duc déclara pour Exécuteur absolu de ses dispositions le Cardinal de la Valette,

Valette , auquel il assigna des parties qui lui étoient dûes pour acquitter ses dettes pressantes , particulièrement celles qui regardoient ses gens qui en avoient le plus besoin.

Après avoir donné ordre à toutes ses affaires domestiques , l'esprit libre de toutes les pensées du monde & de toutes les affaires temporelles , il se jeta entre les bras de Dieu , & s'entretint avec son Confesseur du combat qu'il devoit soutenir contre la mort le lendemain , & des impressions que l'ignominie de son supplice lui cauçoit. *Mon pere* , dit-il , *ma chair semble murmurer , & mon esprit semble se revolter , mais j'espère les vaincre par une parfaite résignation à la volonté divine.* Après avoir nourri son ame de quelques chapitres de l'Imitation de *Jesus-Christ* , & avoir fait son examen de conscience , il se coucha & dormit six heures de nuit , au rapport du Pere Arnoux & de Lucante son Chirurgien , d'un sommeil aussi profond , aussi tranquille , que s'il eut été dans la situation la plus heureuse. On a loué de Généraux d'armée qui ont dormi la veille d'un jour qu'ils devoient donner bataille ; après avoir donné leurs ordres ; preuve , a-t'on dit , admirable de la force de leur esprit & de leur grandeur d'ame dans une conjoncture où ils devoient être si agités : mais il faut avoir encore plus d'empire sur soi-même pour dormir la veille d'une mort certaine & ignominieuse , aux approches de laquelle le Héros frémit avec d'autant plus d'horreur , qu'il est plus sensible à la gloire.

Le lendemain qui fut le dernier jour de sa vie s'étant éveillé ; il appella son Confesseur qui lui présenta un Crucifix qu'il prit & baïsa en adorant Dieu avec des sentimens de l'amour le plus ardent , & du respect le plus profond. il s'abandonna à la contrition la plus vive , & entra dans une profonde méditation , jusqu'à ce que l'heure appro-

chât



chât d'aller au Palais. Il dit alors pour s'animer , ces paroles que Jesus-Christ dit au jardin des Olives , *surgite , eamus* , avec un visage où sa confiance en Dieu étoit peinte. Il prit son Confesseur par la main , & l'ayant mené dans la ruelle de son lit pour n'être point entendu , il lui dit : *Décidez-moi , mon Pere , laquelle des deux actions seroit la plus conforme à la volonté Divine , ou celle que je ferois en me justifiant pour sauver ma réputation , d'avoir eu intelligence avec les ennemis de l'Etat , & d'avoir pratiqué de longue main la venue de Monsieur dans mon Gouvernement , ou celle de confesser mon crime sans aucune excuse , purement & simplement.* Le Pere lui répondit , *que puisqu'il tendoit à la perfection , il devoit embrasser la dernière voye comme la plus propre à lui inspirer une vraie humilité , & à mortifier l'amour propre.* Bon Dieu , mon pere , reprit le Duc en l'embrassant , *que vous me faites de plaisir , & quel repos me préparés-vous par cette conduite !* En regardant & baissant le Crucifix qu'il tenoit entre ses mains , il dit ces paroles : *Oui mon Dieu j'en userai de la sorte , puisque vous dans votre innocence voulûtes être sacrifié comme un agneau à la boucherie ; & moi misérable pécheur qui mérite mille enfers , de quelle couleur pourrois-je couvrir mes péchez , & qu'elle honte puis-je recevoir qui ne soit beaucoup moindre que mon crime ; allons , mon Pere , puisqu'il est tems de rendre compte.* Il prit ce parti , & méprisa les conseils contraires que Madame la Princesse lui avoit fait donner.

Le Comte de Charlus l'étant allé prendre pour le conduire au Palais , le Duc l'alla recevoir à l'entrée de sa chambre avec un visage aussi gay que s'il eût été invité à une ceremonie agréable. On ne comprit pas comment il possédoit son ame , jusqu'à résister à la repugnance naturelle que donne une mort prochaine , & à l'horreur qu'inspirent les approches de l'ignominie , sans en laisser paroître le moindre

moindre vestige. Il prioit à tout moment son Confesseur de le munir contre la vanité qu'il pouvoit prendre de sa tranquillité, en la comparant aux sentimens que tout autre auroit en sa place. Son Chirurgien le pria de lui laisser panser ses blessures ; il le refusa, & répondit que l'heure étoit venue de guerir de ses playes. Après il demanda quelque chose à manger ; & monta incontinent en carosse, pour être conduit au Palais, acompagné du Comte de Charlus & de Launay ; les portieres du carosse abbatuës, il étoit escorté par trois Compagnies du Régiment des Gardes, & des Suisses, & par la Compagnie des Mousquetaires du Roi, le reste de l'armée étant rangé en haye dans les ruës où il devoit passer, depuis la Maison de Ville, jusques au Palais, ou en bataille dans les Places & Carrefours de la Ville.

Etant arrivé au Palais, il fut conduit dans la Grand'Chambre ; il aborda ses Juges avec beaucoup de douceur & de majesté. On auroit jugé qu'il paroïssoit devant eux comme Gouverneur de la Province, & non comme criminel, si à travers cet air qui le distinguoit, on n'eut discerné sa modestie, même son humilité ; en le voyant ils oublièrent leur gravité, ils souffroient d'être obligés de juger un Seigneur qu'ils aimoient toujours avec la même force, & qu'ils respectoient au milieu de son crime. Ils baissèrent tous les yeux ; la plupart tenoient leur mouchoir à leur visage, comme s'ils eussent voulu cacher leurs larmes, qu'ils ne pouvoient faire paroître comme Juges.

Leur cœur accoutumé aux sentimens que le Duc faisoit naître, avoit peine à se prêter à d'autres mouvemens ; la sellette sur laquelle on le plaça, étoit extraordinairement élevée, enforte qu'elle étoit presque à la hauteur des Juges. Il étoit nuë tête sans être lié contre l'usage du Parlement de Toulouse, où  
nul

nul ne paroît sur la fellette que les fers aux pieds.

Châteauneuf auroit dû se distinguer des autres Juges par sa douleur , parce qu'il avoit été Page du Connétable de Montmorency , cependant il ne tint pas à lui qu'on oubliât cette époque de sa vie que tout le monde affecta de se rappeler , en rapprochant ses deux états si differens. J'ai cru faire plaisir à mon Lecteur de rapporter mot à mot l'interrogatoire qu'on fit à M. de Montmorency lorsqu'il étoit sur la fellette.

Du samedi 30. Octobre 1632.

En la Grand'Chambre toutes les autres  
assemblées.

*La Cour procédant à la visite & jugement du Procès criminel extraordinairement fait par tous les Commissaires à ce députés , à la requête du Procureur-Général , à l'encontre de Messire Henry de Montmorency , Duc & Pair de France, Gouverneur du Pays de Languedoc, prisonnier en la Maison de Ville , accusé de crime de lèze-Majesté au premier Chef.*

*Mandé venir le Duc de Montmorency en la Grand' Chambre , après lui avoir fait prêter le serment les deux genoux à terre , les deux mains mises sur le tégument , & la croix de nôtre Seigneur , & promis dire vérité \*.*

*S'étant assis du mandement de la Cour sur un Escabeau.*

*Interrogé par Monseigneur le Garde des Sceaux sur ses noms , qualités , âge , s'il est marié , & a des enfans.*

Tome XIV.

N

A dit

\* On a dit qu'il étoit si pénétré de son crime , qu'il étoit disposé à se calomnier lui-même dans ses réponses.

A dit se nommer Henry de Montmorency, être âgé de trente-sept ans, être marié, & n'avoir enfant de son mariage. Le Duc parut touché de cette demande qui lui rappelloit le malheur de n'avoir point de postérité.

Interrogé pourquoi il est Prisonnier, depuis quel tems, & le sujet de son accusation.

A répondu être Prisonnier depuis le premier Septembre dernier, qu'il fut pris se battant en bataille rangée contre l'armée du Roi conduite par le Sieur Maréchal de Schomberg, en quoi il reconnoit avoir offensé sa Majesté, & s'en repent.

Interrogé si contre le mandement exprès du Roi il n'auroit pas violente les Députés des Etats de Languedoc, & à iceux fait signer une délibération du 22. Juillet dernier, portant une union inséparable qui n'étoit en effet comme il a paru qu'une ligue contre le Roi & les Ministres.

A répondu ledit interrogatoire être véritable & qu'il n'est pas à s'en repentir, comme il l'a déjà dit en ses réponses devant Messieurs les Commissaires.

Lui a été représenté avoir signé ladite délibération, ainsi que Me. Pierre Guillemenet Greffier des Etats le lui a soutenu. Cette vérité étant confirmée par une lettre missive qu'il ne peut dénier, l'ayant reconnue & accordé l'avoir écrite au Sieur Comte de Grammont.

A dit que oui, accordant avoir signé ladite délibération, que s'il l'a dénié en ses précédentes réponses, c'est à cause qu'il ne s'en souvenoit pas.

Interrogé si, contre l'usage de tout tems, il n'auroit pas lui-même signé les Commissions que le Roi a accoutumé d'envoyer en blanc, concernant l'imposition, tant de l'Océroy que le Pays fait à Sa Majesté, que des dettes & frais du Pays; & si après avoir signé lesdites Commissions, il n'en auroit pas départi une bonne partie au feu Comte de Rieux, & le reste aux autres

Dioce.

## DE M. DE MONTMORENCY. 195

*Diocésains , pour que la levée desdites impositions fût contre l'ordre & l'intention du Roi , en quoi il ne peut nier avoir grandement failli.*

*A dit que oui , & accorde le contenu audit interrogatoire être véritable.*

*Interrogé si , en qualité de Gouverneur de cette Province , il n'avoit reçu exprès commandement du Roi de s'opposer à la venue de Monsieur son Frere ; & si au contraire de ce commandement , il ne l'auroit fait venir en France & appelé dans son Gouvernement pour faire la guerre au Roi & à ses troupes.*

*Accorde avoir reçu le commandement du Roi , mais que ledit Seigneur son Frere étant venu en son Gouvernement , il ne l'auroit pu refuser.*

*Interrogé , si après avoir fait révolter les villes de Bagnols , de Beziers , de Lunel & autres Places du Bas-Languedoc , & fait fermer les portes d'icelles aux troupes du Roi commandées par le sieur Maréchal de la Force , il ne seroit venu vers le Haut-Languedoc à main armée combattre & attaquer en bataille rangée l'armée du Roi , commandée par M. le Maréchal de Schomberg , ledit jour premier Septembre , où Dieu permit qu'il fut pris & arrêté prisonnier.*

*A répondu ledit interrogatoire être véritable , & que ce fut par le commandement dudit Seigneur Frere du Roi.*

*Lui a été représenté s'il ne reconnoît pas que ses actions l'ont rendu criminel de lèze-Majesté , & que par son crime il a encouru les peines de droit des Loix & Ordonnances de ce Royaume qui sont capitales.*

*A dit qu'il a ci - devant maintesfois reconnu sa faute , en laquelle il avoue être tombé plutôt par imprudence que par malice , qu'il en a demandé pardon à Dieu , au Roi , comme il fait bien encore présentement.*

*„ Et ce fait du Mandement de la Cour , ledit de „ Montmorency s'est retiré , & ayant été conduit „ dans une chambre séparée , peu de tems après il*

„ auroit fait savoir à la Cour qu'il désiroit parler à Elle  
 „ si c'étoit son bon plaisir ”.

„ Etant derechef rentré dans ladite Grand'Chambre  
 „ par ordre de ladite Cour.

Ledit de Montmorency adressant ces paroles audit  
 Seigneur Garde des Sceaux, & s'étant en après tourné  
 des deux côtés où Messieurs étoient assis, auroit dit :

Monseigneur, je vous supplie très-humblement & à  
 cette honorable Compagnie, que ce que j'ai dit en mes  
 précédentes réponses, ne fasse aucun préjudice à Guille-  
 menet, & après se seroit retiré.

Après quoi les Juges allerent aux opinions, ils eurent  
 bientôt délibéré sur le Jugement d'un homme qui avoit  
 été pris les armes à la main contre son Roi.

Voici l'Arrêt qui fut rendu.

Arrêt de  
 mort con-  
 tre le Duc.

**L**Ouis par la grace de Dieu, Roi de France & de  
 Navarre: Ce jourd'hui 30. Octobre. 1632. en la  
 Grand'Chambre, icelle, & les autres Chambres y  
 assemblées, Monseigneur de Châteauneuf Garde des  
 Sceaux, Messieurs Bertier Montrave, Premier Pré-  
 sident, Caminade, des Places, de Fieubet & de Ga-  
 rand, Présidens; six Maîtres des Requêtes ordinaires  
 de l'Hôtel, Moussa Doyen, & le reste des Conseillers  
 des Chambres assemblées.

Vu par la Cour les Chambres assemblées, le Procès  
 criminel extraordinairement fait par les Conseillers &  
 Commissaires à ce commis & députés par Lettres Paten-  
 tes du Roi du 31. Août dernier, registrées es Registres  
 de ladite Cour le 23. dudit mois d'Août, à la Requête  
 du Procureur Général du Roi, contre Messire Henry  
 Duc de Montmorency, Chevalier des Ordres du Roi,  
 Pair & Maréchal de France, Gouverneur du Pays  
 du Languedoc, prisonnier dans la Maison commune  
 de cette Ville de Toulouse, accusé du Crime de leze-  
 Majesté, les charges & informations, interrogatoires,  
 réponses, confessions, dénégations, confrontations de  
 témoins,

témoins , objets & reproches , original de la délibération tenue en l'Assemblée des Etats dudit Languedoc en date du 22. Juillet dernier. Signé , d'Elbene Evêque d'Alby , Président ; Jean Evêque de Lodève , & de plusieurs autres Diocésains dudit Pays , ensemble dudit de Montmorency , ensemble quatre Commissions concernant les impositions du Diocèse de Beziers , signées Montmorency ; & plus bas , par Monseigneur , Commissaires , Guillemenet , datées du 26. dudit mois de Juillet ; deux désaveux faits par ledit Guillemenet Greffier pour le Roi ausdits Etats du Languedoc , des 4 Août & 22. Septembre derniers. Ordonnances ou Mandement faits au lieu de Jausset , & de fournir vivres & étapes nécessaires pour la levée de 100. hommes d'armes , du sieur Desforgues , dudit jour 26. Juillet dernier , signées , Montmorency , & contre - signées par Monseigneur , Hureau. Trois Lettres missives , l'une écrite à M le Comte de Grammont , l'autre à l'Evêque d'Alby , & l'autre à M. de Montbrun , signées aussi Montmorency , & par lui reconnues. Lettres Patentes du Roi , données à Cosne le 23. Août dernier , par lesquelles le Roi déclare ledit de Montmorency criminel de leze-Majesté , déchû de toutes grades , dignités & honneurs ; la Duché de Montmorency éteinte & réunie à la Couronne , & toutes & chacunes ses autres Terres & Seigneuries , ses biens , meubles & immeubles acquis & confisqués à Sa Majesté ; & que le Procès lui sera fait & parfait par la Cour , à laquelle , en tant que besoin seroit , le Roi en attribue la Jurisdiction & connoissance , & icelle interdite à toutes autres Cours , non-obstant le privilege de Pairie , ou autres qu'on pourroit alléguer : Arrêt donné sur la vérification & registres desdites Lettres Patentes du premier Septembre dernier ; inventaire des productions , avec le dire & Conclusion du Procureur Général du Roi. Oûi & interrogé , ledit prévenu sur les cas & crimes à lui imposés.

Dit à été que la Cour, les Chambres assemblées, a déclaré & déclare le Procès être en état d'être jugé définitivement, sans enquerir des objets & reproches, ledit de Montmorency atteint & convaincu du crime de leze-Majesté au premier chef, pour réparation duquel, suivant les Lettres Patentes du Roi, données à Cosne ledit jour 23. Août dernier, & Arrêt de la Cour donné sur l'enregistrement d'icelles le premier jour de Septembre aussi dernier, l'a privé & prive de tous états, honneurs & dignités, & l'a condamné & condamne à être livré es mains de l'Exécuteur de la haute Justice, qui lui tranchera la tête sur un échafaut, qui à cet effet sera dressé en la place de Salins, & a déclaré & déclare les Terres de Montmorency & Damville privées à jamais du nom & titre de Duché & Pairie, icelles Terres, & ses autres Seigneuries, tenues immédiatement du Roi, réunies au Domaine de la Couronne, tous & chacun ses biens, meubles & immeubles généralement quelconques, en quelques lieux qu'ils soient, confisqués & assis, acquis & confisqués au Roi. De Laubespine & Cadillac, signés.

Prononcé ledit jour audit de Montmorency par les Conseillers, Commissaires à ce députés, & exécuté en la Maison de Ville, suivant autre Arrêt donné conformément aux Lettres Patentes du Roi.

**L**Ouis par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nôtre Cour de Parlement de Toulouse : Salut. Les prieres qui Nous ont été faites par d'autres de nos sujets & spéciaux serviteurs, d'avoir agréable que l'exécution à mort du Duc de Montmorency se fit en lieu particulier, ainsi qu'il a été autrefois accordé en pareils cas par le feu Roi dernier nôtre très-honoré Seigneur & Pere que Dieu absolve, Nous ont porté à ne



## DE M. DE MONTMORENCY. 199

à ne pas user de la sévérité que méritoit en ce fait ledit Duc pour servir de plus grand exemple à la postérité de son châtement, & pour ces Causes, Nous voulons & vous mandons par ces Présentes signées de notre main, que nonobstant l'Arrêt de mort, cejourd'hui par vous donné contre ledit Duc de Montmorency, en ce qu'il est dit par icelui qu'il s'ra exécuté en la place de Salins, vous ayez à faire faire ladite exécution en l'Hôtel de notre Ville de Toulouse où il est prisonnier, commuant à cet effet ce qui a été par vous ordonné en ce chef contre le Duc, en faveur de ceux qui nous en ont supplié pour lui : Car tel est notre plaisir. Donné à Toulouse le 30. Octobre, l'an de grace 1632. & de notre Regne le vingt-troisième. Signé LOUIS; & plus bas, par le Roi. P H E L I P E A U X.

L'un des Commissaires qui ouvrit l'opinion de mort, en finissant eut les larmes aux yeux ; tous les autres opinèrent de même, avec M. le Garde des Sceaux qui fit dresser l'Arrêt qu'il signa avant que de sortir du Palais, alors tous les Juges se hâtèrent de se retirer chez eux ; pour donner un libre cours à leurs larmes & à leurs regrets, en gémissant d'avoir été obligé de suivre leur devoir dans cette occasion.

Le Duc de Montmorency de retour à la Maison de Ville, s'abandonna à la dévotion envers la sainte Vierge \*, dévotion qu'il avoit toujours eue, même au milieu de sa vie mondaine.

N 4

Le

\* Cette dévotion qui est le gage de notre salut, si tendre & si consolante, est répandue dans le Royaume & dans le monde Chrétien. En France il y a trente-neuf Eglises Cathédrales dédiées à la sainte Vierge, dont il y en a six Métropolitaines. Chaque Roi, à son avènement à la couronne, fait présent à Notre-Dame de Boulogne sur mer d'un cœur d'or valant six mille livres. Louis XIII. en 1638. le 15. Août consacra sa Personne, la Famille Royale & son

Le Duc écrivit avec une grande liberté d'esprit plusieurs Mémoires particuliers , & il écrivit à Madame la Princesse & au Cardinal de la Valette des lettres en épanchant son cœur en reconnoissance des services qu'ils lui avoient rendus. Le Pere Arnoux a assuré que l'esprit de Dieu regnoit dans tout ce qu'il écrivit. Le Duc s'entretint aussi avec lui de ses amis & de ses domestiques, il dit tout haut : *Si j'eusse crû aux bons conseils de l'Archevêque de Narbonne, du Comte de Rietz & de beaucoup d'autres de mes amis, Dieu ne m'auroit jamais abandonné : j'avois bien prévu l'orage, mais je ne l'évitai pas.*

Il fit des remerciemens particuliers à Launay des bons offices qu'il lui avoit rendus auprès du Roi. Il remercia aussi de leurs services ceux qui étoient auprès de sa personne ; ils ne lui répondirent que par des larmes. En même tems le Comte de Charlus arriva dans la chambre du Duc, où il lui demanda en pleurant de la part du Roi l'Ordre du saint esprit, & le Bâton de Maréchal de France ; le Duc en lui remettant l'un & l'autre entre les mains lui dit. „ Qu'il les rendoit de bon cœur à „ son Roi, puisqu'après tant de services, une seule „ action le rendoit indigne de sa grace. „ Cette réponse redoubla la douleur de ceux qui étoient présents, parcequ'il s'offrit à leur esprit une foule de pensées affligeantes ; on n'entendoit dans la chambre que des sanglots & des gémissemens. Il prit après un bouillon, & se lava la bouche qu'une fluxion dans le gozier tenoit toujours sèche & amere, ce qui lui  
fit

son Royaume à la sainte Vierge, par un vœu dont il ordonna la publication dans toute la France. Le Chœur magnifique de Notre-Dame de Paris, achevé par Louis XIV. est l'effet de ce vœu solennel. De-là à la fête de l'Assomption toutes ces Processions universelles où assistent les Corps les plus illustres des Villes où elles se font.

fit dire : *Le bon Dieu me fait cette grace de trouver tout amer depuis cinq ou six jours , afin que je me souviennne du fiel qui fut donné à mon Sauveur , pour avoir encore plus de dégoût de toutes les choses de cette vie. Il faisoit usage de tout ce qui se présentoit à lui , pour aller à Jesus-Christ.*

Les Commissaires arriverent à la Maison de Ville pour lui faire prononcer son Arrêt. Launay reçut ordre d'aller trouver le Roi , alors un rayon d'espérance de la grace du Duc vint luire à tous les esprits. En attendant son retour , le Duc fit plusieurs prières avec trois Jesuites ; dans un transport amoureux il baïsa plusieurs fois un Crucifix à la bouche , & tout d'un coup il eut un grand scrupule d'avoir entrepris de baïser l'innocence - même , lui qui étoit criminel , & se représentant que la Magdelaine n'avoit jamais baïsé que les pieds de nôtre Seigneur , il fut pénétré d'un si vif repentir de la faute qu'il crut avoir faite , à cause disoit-il de son indignité , qu'il versa un torrent de larmes. Pour les arrêter le pere Arnoux lui dit : *Ne soyez pas fâché , Monsieur , d'avoir baïsé le visage du portrait de celui que vous avez reçu vivant sous les especes du pain ; il est trop bon pour refuser à un penitent son ami le doux baïser qu'il a permis autrefois à un traître :* Ha ! mon Pere , répondit le Duc. „ Que „ je suis consolé par ce que vous me dites ! mais mon „ pere puis-je bien esperer , & m'assurez-vous bien „ que je me suis mis en devoir de recueillir les „ fruits de sa miséricorde , puisqu'il ne veut pas pour „ mon salut que je la trouve en terre. *Oui Monsieur , lui répondit le Pere Arnoux , Et j'engage mon ame pour la votre , que votre vive foi vous fera obtenir l'effet des promesses de Dieu.* En même tems on vint avertir le Pere Arnoux de la part du Roi , qu'il permettoit que le Duc eut les mains & le corps libres dans son exécution , & que le boureau ne le touchât que de l'instrument du supplice , à cause du

respect dû à sa personne toute criminelle qu'elle étoit. Le Duc à cette nouvelle protesta qu'il renonçoit à cette grace, & se ressouvenant que Jesus-Christ avoit été lié tout innocent qu'il étoit, il dit au Pere Arnoux qu'on le laissât mourir dans les formes ordinaires, & comme il l'avoit mérité. Comme son ame jouïssoit malgré les approches de la mort d'un grand calme, il fit plusieurs questions à son Confesseur, il lui demanda si *les ames predestinées à la gloire, & éprouvées dans la fournaise de la tribulation, alloient promptement en Paradis, & si quand elles y étoient, elles pouvoient avoir une connoissance particuliere de leurs amis qui restoient sur terre.* A quoi le Pere répondit qu'un grand amour de Dieu, & une peine cuisante endurée avec une patience dont il est le principe, pouvoit délivrer des tourmens expiatoires de l'autre vie, que Dieu donnoit aux ames bienheureuses la communication des choses ici bas quand sa gloire l'exigeoit.

Après ces paroles le Duc coupa lui-même ses cheveux, & ayant jetté les yeux sur un Crucifix, & les ayant baissés sur ses habits qui étoient fort riches, il dit, *osérai-je bien étant criminel comme je suis aller à la mort vêtu avec vanité, lorsque je vois mon Sauveur mourir innocent tout nud sur la Croix.* Il se dépouilla & donna ses habits à l'Exempt, & se mit en chemise & en calçon, & permit seulement qu'on le couvrit d'un méchant just-au-corps qu'on avoit pris à un Soldat. Conduit par le Comte de Charlus qui le mena à la Chapelle où étoient les Commissaires de la Cour, après le retour de Launay, il passa en cet équipage au milieu des Capitaines & Soldats qui étoient de garde, les saluant & leur disant adieu. En entrant dans la Chapelle il se mit à genoux devant l'Autel où il offrit à Dieu la mort ignominieuse qu'il alloit souffrir avec une résignation parfaite à sa volonté. Il entendit ensuite lire son Arrêt sans que sa fermeté se démentit, & sans qu'on

qu'on vit sur son visage aucun trouble dans son ame ; après quoi s'étant levé , il dit à Messieurs les Commissaires en se baissant avec respect. *Je vous remercie, Messieurs, & toute votre Compagnie, à qui je vous prie de dire de ma part que je tiens cet Arrêt de la justice du Roi, pour un Arrêt de la miséricorde de Dieu.*

La douleur de Messieurs les Commissaires témoigna qu'ils auroient voulu pouvoir se refuser à leurs fonctions dans cette occasion.

Le Duc se mit ensuite à genoux une seconde fois pour faire une confession qui suppléât à ce qu'il n'avoit pas dit dans celle qu'il avoit faite. Il fit un acte de contrition dans toute l'effusion de son cœur , s'offrit de nouveau à Dieu en holocauste, unissant sa pénitence à celle de David & de sainte Magdeleine.

Comme il étoit prêt d'être conduit dans la première cour où l'échafaut étoit dressé , il dit à Launay qu'il remercioit le Roi d'avoir adouci la rigueur de son Arrêt , en permettant qu'il ne fut pas exécuté dans la Place publique. Il protesta pourtant hautement qu'il eut souhaité mourir à la face de toute la Ville , à l'exemple du Sauveur de nos ames qui voulut mourir à la face de tout Jérusalem , afin que son ignominie éclatât dans une Ville où sa gloire & ses miracles étoient répandus.

Personne ne douta que cet adoucissement de l'Arrêt ne fut l'ouvrage du Cardinal de Richelieu , non par bonté pour cet illustre criminel , mais par l'appréhension qu'il eut que tout le peuple transporté d'amour pour le Duc de Montmorency ne se soulevât s'il eut été exécuté publiquement. Pendant cette suspension du supplice , le Duc étoit assis sur un banc , joignant la balustrade de la Chapelle en présence de ses Gardes , où après avoir demandé de l'eau pour se laver la bouche , il tint ce discours qui ne fut entendu que de son Confesseur.

*Mort*

*Mon Pere qu'est-ce donc que je sens au dedans de moi ? je puis vous assurer devant Dieu , au Tribunal duquel je vais comparoître , que je vais à la mort avec une parfaite satisfaction , & quand je ne saurois pas par tant d'autre voyes qu'il y a un Dieu , cette vertu qui fortifie la foiblesse de la nature , me le feroit adorer. Je vous prie , mon Pere , ne revelés à personne ce que je vous dis , de peur que l'on ne me croye dans une perfection où je ne suis point. Je vous le dis pour ma consolation & pour la votre , & à l'honneur de celui qui opere tout en moi. Il parla aussi au Pere Arnoux de la grace que le Roi lui faisoit de n'être pas exécuté en public. Il lui dit , mon Pere , je doute lequel des deux je devrois souhaiter , d'un côté le mépris de la mort sur un grand théâtre , & à la vûe d'un peuple si nombreux , pourroit m'inspirer une vanité dangereuse pour mon salut ; de l'autre côté je voudrois souffrir une grande confusion pour l'entière expiation de mes péchés. Le Pere Arnoux lui répondit , vous fixerés votre irrésolution en vous conformant à la volonté Divine.*

Dans cet intervalle on fit plusieurs efforts pour obtenir sa grace ; le Maréchal de Châtillon prenant prétexte de parler au Roi , „ le supplia très-hum-  
 „ blement de prendre garde que non seulement  
 „ tous les visages de la Cour , mais encore tous  
 „ ceux qui se présentoient devant lui , imploroient  
 „ sa clemence en faveur du Duc de Montmorency.

*Lavaupot* envoyé de la part de Monsieur , se jetta trois fois aux pieds du Roi pour demander la grace du Duc , il allia la force , la soumission dans l'éloquence pressante qu'il mit en usage , & fit envisager au Roi que Monsieur attachoit sa vie , son honneur à cette faveur singuliere.

Le Nonce pour fléchir le Roi , interessa la cause de l'Eglise pour laquelle le Duc avoit exposé sa vie , & répandu son sang. Cette conspiration de tant de sollicitations échoüa contre le cœur d'un  
 Roi

Roi que le Cardinal avoit armé de toute sa dureté. On ne peut pas douter que la volonté de Dieu étoit d'achever le spectacle d'une grande mort ; le supplice ne fut plus suspendu.

Le Duc présenta au bourreau , afin qu'il les liât , ces bras qui s'étoient signalés dans tant de combats pour son Prince , & parcequ'il avoit un Crucifix entre les mains , il le remit au Pere Arnoux en lui disant , *tenez , mon Pere , il ne faut pas que le Juste soit lié avec le Coupable.*

Il reprit le Crucifix après avoir aidé au bourreau à déchirer sa chemise ; ces paroles qu'il venoit de dire renouvelèrent un torrent de larmes , & le cœur du bourreau fut attendri jusqu'à en verser , il fut conduit dans la cour où l'échafaut étoit dressé : le Duc se fit couper le reste de ses cheveux par Lucante Chirurgien qui s'évanouit après cette opération. On avoit placé au-dessus d'une porte la Statue de marbre d'Henry le Grand , elle arrêta ses regards , & voyant que son Confesseur le considéroit , il lui dit : *Mon Pere , je regarde l'effigie de ce Monarque qui a été un très-bon & très-généreux Prince ;* après quoi il continua sa marche , & monta sur l'échafaut avec la même hardiesse que s'il fut allé à une mort glorieuse , parcequ'il la regardoit avec des yeux chrétiens. Il dit à un Jesuite qui étoit au pied de l'échafaut , je vous prie d'avoir soin que ma tête n'aille point à terre , recueillez-la s'il se peut. Il se mit à genoux , baïsa le Crucifix que le Pere Arnoux retira de ses mains , leva les yeux au Ciel , demanda les prières des Peres qui l'assitoient , & se recommandant à l'intercession de la sainte Vierge , s'ajusta lui-même sur le poteau , qui pour être trop bas , lui faisoit ressentir de grandes douleurs de ses blessures , à cause qu'il y appuyoit tout le corps. Ayant après dit ces paroles : *Domine Jesu , suscipe spiritum meum* , un seul coup fit tomber sa tête sur l'échafaut comme il l'avoit

l'avoit fouhaité & la fépara avec son ame de son corps.

Après cette mort funeste , les portes de l'Hôtel de Ville furent ouvertes , les soldats & le peuple entre-  
rent en foule , se jettant dessus & dessous l'écha-  
faut ; les soldats essuyant avec leurs épées , & le  
peuple avec ses mouchoirs toutes les traces du  
sang qui étoit répandu ; ils auroient emporté tous  
les ais de l'échafaut qui en étoit teint , s'ils en  
eussent eu la liberté. Ce même jour un soldat voyant  
passer le bourreau qui alloit à la Maison de Ville ,  
mit l'épée à la main pour le tuer , disant , *faut-il  
que le plus vaillant homme qu'il y ait dans le monde ,  
meure de la main de cet infâme ?* on le retint , & on  
le fit sauver ; il auroit péri si on l'eût trouvé dans la  
recherche que le Cardinal en fit faire ; parcequ'il  
regardoit comme des reproches sanglants de sa du-  
reté les emportemens de l'amour que l'on avoit  
pour le Duc. Sa haine ne fut pas éteinte par  
cette mort ; il la voulut faire sentir à ses proches  
parens ; il ôta la Lieutenance générale du Gouver-  
nement du Languedoc , au Duc de Ventadour ne-  
veu du Duc de Montmorency qui ne s'étoit ja-  
mais écarté du service du Roi , & l'Abbesse de  
Prouille sœur du Duc de Ventadour perdit son  
Abbaye pour avoir retiré le Comte de Moret , bles-  
sé à mort au combat de Castelnaudary. Il priva  
Messieurs les Comtes d'Aubigeous , de Rieux , &  
les Barons de Castres de l'entrée aux Etats de  
Languedoc , & fit remplir leurs Places par les Ba-  
rons de Magalas , de Verdalle & de Fabresan.  
Ce dernier reçut cet honneur par la faveur de  
Claude de Rebé Archevêque de Narbonne , de la  
maison duquel il étoit pour lors Intendant.

On enveloppa le corps du Duc dans un drap de Ve-  
lours noir , on le conduisit en carosse dans l'Abbaye  
de S. Sernin , où les Dames de la miséricorde l'at-  
tendoient pour le laver. Après l'avoir enbaumé

on



on le mit dans un Tombeau de la Chapelle de S. Exupere de l'Eglise de saint Sernin où l'on n'a jamais enseveli que des saints , & où les Comtes de Toulouse n'ont pû avoir le privilège d'être enterrés. Il y eut une si grande affluence de peuple , parmi lequel la Cour se mêla , à son Tombeau , que pendant plusieurs jours on ne pût aborder la Chapelle. Par tout le Royaume on lui fit des pompes funebres. L'Imperatrice à Vienne , & l'Archiduchesse dans les Pays-Bas lui firent rendre les mêmes honneurs ; grand nombre de Gentilshommes prirent le deuil dans le Royaume , & tout le monde le porta dans le cœur. Telle fut la mort du Duc de Montmorency qui scût la rendre glorieuse , toute ignominieuse qu'elle étoit , jusques-là qu'il a paru plus grand dans ces derniers momens , en le regardant seulement avec des yeux humains , que dans les batailles qu'il a gagnées sur mer & sur terre ; & si on le regarde avec des yeux chrétiens , qu'elle idée n'en aura-t-on pas ? Cette mort qui est un prodige de la grace , montre qu'elle peut élever l'homme dans une haute région où son ame est au-dessus des nuages des passions , unie à son Dieu ; l'ignominie elle-même n'a point de prise sur elle ; dans cet état l'homme maître des mouvemens de son cœur est une image de Jesus-Christ même , qui dans une tempête commanda aux vents & à la mer. Quand ceux qui ont suivi le torrent du siècle meurent de ces morts admirables , ce sont ordinairement ceux qui ont toujours eu un grand fonds de Religion , un riche naturel & une grande disposition pour la vertu ; ce sont les semences précieuses d'une telle mort.

Le Pere Arnoux fut tellement édifié de cette mort , qu'il dit , „ qu'il s'estimeroit bien-heureux si Dieu lui faisoit la grace de mourir dans une aussi grande résignation que celle que ce grand homme fit paroître en ses derniers jours , & qu'il  
 avoit

„avoit mieux appris à bien mourir, dans ce peu  
 „de tems qu'il l'avoit assisté, que de toutes les  
 „méditations de sa vie. „

Le Roi ayant mandé ce Jesuite pour savoir quelques particularités de cette mort, ce Pere après y avoir satisfait, lui dit, Sire, *vous* *Majesté* a fait un grand exemple sur la terre par la mort du Duc de Montmorency, & Dieu par sa miséricorde en a fait un grand Saint dans le Paradis, à quoi le Roi répondit en soupirant : *Je voudrois, mon Pere, avoir contribué à son salut par des voyes plus douces.*

\* Voyez  
 les additions  
 aux  
 Mémoires  
 de Castel-  
 nau.

Si le Cardinal de Richelieu eut été présent, il eut regardé ce soupir comme une foiblesse. Mais le Roi dont le naturel avoit été contraint fut pénétré de la plus profonde douleur, & le déplaisir qu'il en conçut ne finit qu'avec sa vie, comme il le dit étant au lit de la mort, en avouant \* qu'il avoit fait contre son cœur le malheureux voyage de Toulouse, où malgré sa résolution, il s'étoit laissé emporter à une foule de prétextes, ou plutôt de prestiges d'Etat qui avoient disparu après cette funeste tragédie ; ce sont les termes dont il se servit en parlant au Prince de Condé. Que ce Monarque ait ordonné la mort du Duc de Montmorency par les impressions du Cardinal de Richelieu, & contre son penchant, & par conséquent par foiblesse, ou qu'il ait agi par lui-même, cela est égal pour sa mémoire à qui on reprochera toujours de n'avoir pas usé de clemence dans une occasion où tout le Royaume l'imploroit.

Le premier soin du Cardinal fut de travailler à faire déposer les Evêques d'Alby, d'Uzès, de Nîmes, de Lodève, de S. Pons, & d'Alais comme complices de la revolte du Duc de Montmorency. Il ne s'embarassa pas de cet article des Libertés de l'Eglise Gallicane qui porte, *que les Evêques ne peuvent être jugés que dans le Concile de leur Province.* Il consulta le Président Pierre de Marca Archevêque

vêque de Toulouse, qui fut depuis nommé Archevêque de Paris, \* lequel lui fit entendre que François I. \* Il mourut avant que d'avoir pris possession, avoit consenti dans le Concordat, que le Pape auroit droit de nommer des Commissaires quand il seroit question de faire le Procès aux Evêques. Sur ce fondement, quoiqu'il ne fut pas bien certain, le Roi en demanda à Urbain VIII. qui ne laissa pas échapper une si belle occasion de faire valoir les prétentions de la Cour de Rome. Ce Pape à la sollicitation de l'Ambassadeur de France, expédia un Bref par lequel il donnoit commission à l'Archevêque d'Arles, & aux Evêques de S. Flour & de S. Malo de juger leurs Confreres accusés. Le crédit du Cardinal de Richelieu empêcha le Clergé de France de s'opposer à cette nouveauté. Les Commissaires s'assemblerent aux Augustins de Paris le 22. May 1633. & l'année suivante après les informations faites, l'Evêque d'Alby fut dégradé de son ordre, déclaré déchû de tous les privilèges du Clergé, & condamné à pleurer ses péchez le reste de ses jours dans un Monastere. L'Evêque de S. Pol de Leon de la maison de Rieux, Sourdeac cité devant les mêmes Commissaires comme coupable de l'évasion de la Reine mere pareillement déposés en 1635. & les autres Prélats de Languedoc renvoyez faute de preuves suffisantes \*.

L'Abbé de Vantadour alla annoncer à Madame la Princesse la facheuse nouvelle de la mort du Duc; il la trouva dans des tranfes cruelles. *Quelles nouvelles, lui demanda-t'elle, m'apportez-vous du Duc mon frere? Très-bonnes, Madame, répondit l'Abbé, il vient de gagner dans un moment, en quittant la terre, la gloire du Paradis que les plus saints de l'Eglise ont eu peine d'acquérir par de longues & continues pénitences. Son humilité, sa patience, & sa résignation à la volonté de Dieu n'ont point cédé à celles des Martyrs. Le pardon qu'il a demandé à Dieu du profond de son cœur pour tous ses ennemis, &*

\* Quoique l'Evêque de Lodève eut signé la dé-livération des Etats, la rébellion n'y étoit pas exprimée clairement.

*toutes les autres vertus chrétiennes qu'il a exercées dans une perfection éminente , sont des preuves très - assurées qu'il ne tient pas un moindre rang parmi le nombre des saints , qu'il ne le falloit plus considérer dans le genre de mort qui avoit terminé sa vie , mais bien dans l'état de sa félicité présente. On ne tachera point d'exprimer la douleur de Madame la Princesse ; comme elle est au-dessus de l'expression , on tirera là-dessus le rideau.*

La Poësie qui a l'art de s'expliquer noblement sur de grands sujets , s'est exercée sur cette mort dans deux Sonnets.

## P R E M I E R.

Epitaphes  
sur le Duc.

Le grand Montmorency n'est plus qu'un peu de cendre  
Que le sort précipite , où tout doit arriver.  
Là courent ses pareils , si l'on en peut trouver ;  
C'est le destin d'Achille , & celui d'Alexandre.



Tant de rares vertus ne l'en ont pû défendre ;  
Mars commença l'ouvrage , & ne sçut l'achever ;  
Il respecta le sang , qu'on a vû réserver  
A la plus vile main qui le pouvoit répandre.



De son bras qui couvroit les campagnes de morts ,  
L'un & l'autre élément ont senti les efforts ,  
Et sa gloire a passé , tout ce que l'on admire.



Quand le Ciel d'un Héros veut la terre honorer ,  
Il n'en fait que la montre , & soudain le retire ,  
De peur que sa valeur ne le fasse adorer.

Je ne garantis pas ce Sonnet - là sans défaut.  
 Un Sonnet sans défaut , vaut seul un long Poëme.  
 En voici un autre.

II.

Mars est mort , il n'est plus que poudre ,  
 Et ce grand Phœnix des Guerriers  
 Sous une forêt de lauriers ,  
 N'a pû se garantir du foudre.



Sa tête vient d'être coupée  
 Au regret de tout l'Univers ,  
 Il ne vit plus que dans mes vers  
 Et dans ce qu'a fait son épée.



Toi qui lis , & qui ne sçais pas  
 De quelle façon le trépas  
 Attaqua cette ame guerriere.



Ces deux vers t'en feront sçavant ,  
 La Parque le prit par derriere ,  
 N'osant l'attaquer par devant.

Je n'aimerois pas cette expression, *Mars est mort* ;  
 Mars est un Dieu de la fable , qui est immortel.  
 La pensée qui finit l'Építaphe , est fort ingénieuse.  
 C'est , selon moi , ce que l'on peut dire de plus  
 beau sur un pareil sujet. Comme le Duc de Mont-  
 morency fut décapité dans la cour de l'Hôtel de

Ville de Toulouse où étoit la Statuë de Henry IV. on dit que le visage du Pere , & le cœur de Louis XIII. qui ne voulut jamais lui accorder sa grace , étoient de marbre.

*Ora Patris , nati pectora marmor erant.*

Monsieur s'étant retiré à Tours après avoir fait sa paix avec le Roi , reçut la nouvelle de la mort du Duc de Montmorency. Il fut si piqué du manque de parole qu'il crut que le Roi lui avoit fait , qu'il résolut de sortir du Royaume , & de se retirer en Flandres.

Le Comte de Brion mit tout en usage pour le dissuader de cette résolution , en lui représentant  
„ que la vie du Duc de Montmorency ne se pou-  
„ vant plus rappeler , ce qu'il devoit au Roi &  
„ au bien de l'État , le devoit obliger de faire  
„ cette réflexion : que la France n'ayant point de  
„ Dauphin , seroit exposée à de grands troubles ,  
„ si le Roi venoit à mourir , pendant qu'il seroit  
„ parmi des Peuples qui n'avoient jamais regardé  
„ la France que d'un œil d'envie , & qui en lui  
„ donnant un azyle , ne lui offriroient leur pro-  
„ tection & leurs armes , que pour rallumer une  
„ guerre dans l'État qui avoit coûté tant de  
„ sang ". Ces raisons bien que véritables , ne  
pûrent empêcher la résolution de Monsieur qui  
écrivit au Roi cette Lettre avant que de sortir du  
Royaume.

LETTRE DE MONSIEUR  
AU ROI.

MONSIEUR,

„ Il est vrai que le devoir auquel m'affujettit ma  
 „ naissance, & que mon inclination à honorer vo-  
 „ tre Personne, m'obligeront toujours de rendre à  
 „ Votre Majesté toutes sortes de respects ; mais  
 „ comme ces derniers jours Elle a désiré de moi  
 „ des soumissions extraordinaires & sans exemple,  
 „ je lui avoue que pour m'y porter il ne falloit pas  
 „ des considérations moins puissantes que celles qui  
 „ m'y ont fait résoudre. Je crois aussi, Monsei-  
 „ gneur, que M. de Bullion n'aura pas manqué de  
 „ dire à Votre Majesté les protestations que je lui  
 „ ai faites quand il me dit sur l'instance que je lui fis  
 „ pour sauver la vie & la liberté à mon Cousin le Duc  
 „ de Montmorency, que le seul moyen que j'avois  
 „ pour l'obtenir de Votre Majesté étoit de me sou-  
 „ mettre absolument à toutes vos volontez ; que de  
 „ vous en demander des assurances, c'étoit vous ir-  
 „ riter & blesser la confiance que je devois prendre  
 „ en votre bonté ; qu'étant une grace dont vous vou-  
 „ liez avoir la gloire toute entiere, je faisois même  
 „ tort à mondit Cousin si je ne le laissois entre les mains  
 „ de Votre Majesté ; & que l'obéissance aveugle que  
 „ je vous rendrois en cette occasion me devoit met-  
 „ tre hors de crainte & me donner des assurances  
 „ aussi certaines pour cet effet que je le pourrois  
 „ souhaiter. Tellement, Monseigneur, que ne  
 „ pouvant pas douter que le dit sieur Bullion n'eût  
 „ charge de Votre Majesté de me parler de cette  
 „ sorte, & de me donner à connoître qu'assuré-  
 „ ment je devois attendre de sa clémence, la con-

„ fervation d'une personne qui lui étoit si confidé-  
„ rable par les mérites de ses ayeux , ses éminen-  
„ tes qualitez , & les signalez services qu'il avoit  
„ rendus à Votre Majesté en tant d'occasions , où il  
„ a répandu son sang en deux batailles qu'il a ga-  
„ gnées , très-importantes au salut de votre Etat ,  
„ & à l'honneur de toute la France : Je me résolus  
„ dès-lors d'obéir aveuglement à Votre Majesté en  
„ tout ce qu'elle me commandoit , & plutôt à sacri-  
„ fier toutes mes volontés , mes intérêts , & ceux  
„ de mes serviteurs ; à étouffer & dissimuler mes  
„ plus cheres affections , & plutôt même à renon-  
„ cer pour un tems aux devoirs où la nature m'obli-  
„ ge , que de manquer à la moindre des choses que  
„ Votre Majesté m'ordonnoit , j'en devois user ain-  
„ si pour mériter une grace que j'aurois même ache-  
„ tée de mon sang , & d'une partie de ma vie ;  
„ aussi c'est ce qui m'obligea à demeurer d'accord  
„ de cette promesse , de paroître insensible à toutes  
„ sortes d'événemens inferés dans les articles , m'a-  
„ yant été représenté que cela étoit nécessaire pour  
„ disposer entièrement Votre Majesté à ce dont je  
„ la suppliois , & que si j'en faisois difficulté , ce se-  
„ roit lui faire penser que je voulusse faire croire  
„ que j'aurois obtenu d'Elle par un traité secret , ce  
„ qui devoit purement partir de sa miséricorde. C'est  
„ enfin ce qui m'a contraint de me réduire au plus  
„ grand anéantissement où soit jamais tombé aucun  
„ Prince de ma naissance ; mais pour ne rien omettre  
„ en une chose qui m'est si sensible & si importante ,  
„ je rapporterai à Votre Majesté les mêmes paroles  
„ que je dis précisément audit Sieur de Bullion. A  
„ sçavoir que je me soumettois à toutes vos volonte-  
„ z , & que je signois toutes les conditions qu'il me pré-  
„ sentoit de votre part sans y rien changer , tant par  
„ le respect que je vous dois & l'obéissance que je vous  
„ veux toujours rendre , que pour l'espérance qu'il me  
„ donnoit & que je concevois moi - même que cette  
„ sou-



„ soumission extraordinaire seroit utile à sauver la  
 „ vie & rendre la liberté à mondit Cousin , lui pro-  
 „ metrant formellement que si j'étois trompé en cet-  
 „ te espérance , je lui déclarois pour le dire à Vo-  
 „ tre Majesté que je ne m'obligeois à rien de tout  
 „ ce que je signois , puisque c'étoit pour cette seule  
 „ occasion que je passois par dessus tant de considéra-  
 „ tions qui m'en devoient empêcher. Je lui ai renou-  
 „ vellé cette protestation plusieurs fois , & la lui ai  
 „ fait confirmer très-souvent par ceux qui ont ma  
 „ principale confiance ; je l'ai reconnu trop affection-  
 „ né à votre service pour croire qu'il ait oublié d'en  
 „ rendre compte à Votre Majesté ; de sorte , Mon-  
 „ seigneur , que si la résolution que je prends mainte-  
 „ nant vous fâche , permettez-moi de vous dire que  
 „ c'est à ceux qui vous ont conseillé une si grande  
 „ violence à qui Votre Majesté s'en doit prendre jus-  
 „ tement ; car pour moi j'étois sans cette funeste ren-  
 „ contre absolument résolu à ne manquer à aucune  
 „ des choses à quoi je m'étois engagé , quoiqu'elles  
 „ fussent très-dures & très-désavantageuses ; mais il  
 „ n'y avoit point de conditions si rigoureuses que je  
 „ n'eusse acceptées pour le salut d'une personne si  
 „ chère à la France , & qui m'avoit si sensiblement  
 „ obligé. Que ne devois-je point donner à l'extrême  
 „ affliction de ma Cousine la Duchesse de Montmo-  
 „ rency , & aux prières continuelles qu'elle me faisoit  
 „ de me soumettre à toutes choses ? & à quoi ne me  
 „ falloit-il pas résoudre pour me garantir d'un oppro-  
 „ bre dont l'on m'eut infailliblement chargé si j'en eus-  
 „ se usé autrement ? ne m'auroit-on pas imputé la  
 „ cause d'une action si déplorable ? après même la me-  
 „ nace que me fit le Sieur d'Aiguebonne de la part de  
 „ Votre Majesté : que si je faisois la moindre démar-  
 „ che vers le Roussillon , qu'il en coûteroit la vie à  
 „ mondit Cousin. Je devois avec grande raison in-  
 „ férer de ce discours que je pouvois espérer un effet  
 „ tout contraire si j'obéissois à Votre Majesté. Mais

„ après vous avoir rendu les plus basses soumissions  
„ que Votre Majesté eut pû souhaiter du moindre  
„ de ses Sujets , comment aurois-je pû croire qu'elle  
„ n'eut pas été touchée de compassion en considé-  
„ rant l'état où elle réduisoit un Prince qui a l'hon-  
„ neur d'être son frere , état que personne ne pour-  
„ roit imaginer. Pardonnez-moi , Monseigneur , si je  
„ vous parle avec trop de liberté ; la considération de  
„ mon honneur & de ma réputation ne devoit-elle  
„ pas vous fléchir ? C'étoit un contre-poids suffisant  
„ à la faute de mon Cousin , & Votre Majesté ne peut  
„ tirer aucuns avantages de sa justice en cette occa-  
„ sion pour le bien de son Etat , qu'elle n'en eut reçu  
„ de beaucoup plus grands par sa clémence , par mes  
„ respects , & les bénédictions de ses peuples. Je sai  
„ bien , Monseigneur , que les loix de votre Royau-  
„ me m'obligent à de grands devoirs envers Votre  
„ Majesté : mais je vous supplie très-humblement de  
„ considérer qu'elles ne détruisent pas celles de la  
„ nature qui sont beaucoup plus fortes & plus équi-  
„ tables ; & comme elles vous obligent à reconnoître  
„ les soumissions que je vous rends par toutes sortes  
„ de témoignages de votre bonne volonté , elles me  
„ donnent maintenant la permission de me plaindre  
„ de ce qu'elle m'a manqué au sujet le plus impor-  
„ tant en mon honneur que je puisse avoir en ma vie ;  
„ le ressentiment que j'en ai est si juste , que Votre  
„ Majesté ne le peut condamner , aussi je lui proteste  
„ qu'il part d'un cœur percé au vif de douleur & de  
„ regret , & que la confiance que j'avois prise en vos  
„ bonnes graces , me le rend beaucoup plus sensible.  
„ J'appelle Dieu à témoin que je n'ai rien souhaité  
„ plus ardemment que d'en pouvoir être honoré , ça  
„ toujours été , même au milieu de mes plus grandes  
„ souffrances, l'objet le plus agréable de mes pensées,  
„ & de mes desirs les plus passionnez ; aussi à quel  
„ degré de bonheur n'estimois je pas la gloire de les  
„ avoir acquises , bien que ç'eût été avec une brèche  
notable

„ notable à ma réputation. Mais , Monseigneur ,  
 „ pourquoi m'a-t-on envié un bien qui m'étoit si cher ?  
 „ & à quelle fin cette violence sur la bonté de votre  
 „ naturel ? Que Votre Majesté fasse , s'il lui plait , les  
 „ réflexions qu'elle jugera nécessaires pour son servi-  
 „ ce , & cependant je la supplie très-humblement , de  
 „ n'avoir point désagréable la résolution que je prens  
 „ de sortir de votre Royaume , & de chercher chez  
 „ l'Etranger une retraite assurée pour ma personne ,  
 „ puisqu'après la connoissance que j'ai du peu de bon-  
 „ ne volonté que Votre Majesté a pour moi , je dois  
 „ appréhender les suites , & les conséquences dans un  
 „ si grand mépris de toutes mes soumissions. Ce n'est  
 „ pas , Monseigneur , que dans l'excès de mes dépla-  
 „ cirs , je ne me flatte de la croyance que la ten-  
 „ dresse , l'affection , & l'amitié dont Votre Majesté  
 „ m'a donné autrefois tant de marques , ne sont pas  
 „ entièrement éteintes , je ne me puis persuader que  
 „ Votre Majesté qui prend un soin particulier des in-  
 „ térêts de ses alliez veuille ternir la gloire qu'elle  
 „ s'acquiert par l'assistance qu'elle leur donne , en ô-  
 „ tant tous les jours le repos & la sureté à son frere.  
 „ C'est ce que je remets à la bonté de Votre Majesté ,  
 „ lui protestant que quelque lieu de la terre que mes  
 „ disgraces me donnent pour ma demeure , je conser-  
 „ verai toujours plus chèrement que ma vie le zèle  
 „ & la passion que je dois à votre service , & que je  
 „ ferai le reste de mes jours inviolablement ,

MONSIEUR,

*Votre très-humble & très-obéissant  
 serviteur & sujet,*

GASTON.

A Montereau-Fautyonne , le 21. Novembre 1632.

Dans cette Lettre si ferme, le chagrin & le dépit s'allient avec le respect.

Mémoires pour servir à l'Histoire de l'Europe. L'Historien que j'ai cité plusieurs fois, dit que le Roi répondit à Monsieur le 25. de S. Germain-en-Laye; que les termes seuls des conditions que Bullion lui avoit accordées de sa part, faisoient voir qu'on ne lui avoit rien promis. Personne, poursuit l'Historien, ne soupçonnera que Monsieur ait avancé une chose fausse comme celle-là, en écrivant au Roi, & encore moins que le Roi ait nié la vérité. Il faut donc que Bullion eut parlé de son chef dans un Traité où il représentoit le Prince, & dans le point le plus essentiel: c'est ce qu'il n'est pas naturel de croire d'un homme du caractère de M. de Bullion; cependant la chose est très-naturelle si nous en croyons un Historien\*, qui prétend avoir vu dans de bons Mémoires que ce fut le Pere Joseph qui l'engagea à parler comme il fit, s'embarrassant peu de s'exposer aux reproches du Duc d'Orléans, pourvu que l'accommodement se terminât. Monsieur se retira en Flandres auprès de la Reine mere.

\* Le véritable Pere Joseph.  
I. Partie.

Il rentra ensuite dans le Royaume, & s'engagea dix ans après dans une conspiration contre le Cardinal de Richelieu, formée par Cinq-Mars, & où l'on enveloppa M. de Thou. On pardonna à Monsieur, & l'on fit subir aux autres le dernier supplice. A l'égard de la Reine mere, elle fut obligée de sortir de son azyle pour en aller chercher un en Angleterre, d'où elle fut chassée par le crédit du Cardinal de Richelieu; elle se refugia enfin à Cologne où elle mourut dans l'indigence; triste exemple! où elle fit voir que pour avoir été sur le plus beau Trône de l'Univers, on n'est pas à l'abri de la misere.

Fabio Chigi Internonce à Cologne, qui fut depuis Pape sous le nom d'*Alexandre VII.* assista à sa mort; il lui demanda si elle ne pardonnoit pas à ses ennemis,

nemis , & particulièrement au Cardinal de Richelieu , elle lui répondit qu'elle lui pardonnoit de bon cœur. Madame, ajouta-t-il, pour marque d'une parfaite réconciliation, ne voudriez-vous pas lui envoyer ce brasselet que vous avez à votre bras, elle tourna la tête, & dit: *Questo è pur troppo*, ce feroit trop; en effet l'Internonce exigeoit trop de la Reine.

La douleur de Madame de Montmorency est d'une nature à ne pouvoir être décrite. Je n'en connois point dans l'Histoire pour un semblable sujet qui puisse lui être comparée, puisqu'elle l'a conservée même dans l'éminente vertu où elle s'éleva. Qu'on me permette ici de faire une réflexion. Quoiqu'en disent certains dévots, la sensibilité sur la mort d'un pere, d'un époux, n'est pas incompatible avec la plus haute dévotion; & j'avoue que dans la vie d'un Saint que je regarde comme un second saint Paul, qui étoit comme lui un vaisseau d'élection destiné à porter le nom de Jesus-Christ devant les Gentils & les Rois de la terre \*. Je n'admire point l'action qu'il fit, lorsque devant s'éloigner pour toujours de sa mere, il ne daigna pas le détourner d'une lieue pour lui dire adieu.

\* *Vas est electionis iste ut portet nomen meum coram Gentibus & Regibus.* Act. Apostol. c. 9. v. 15.

La tendresse pour notre pere & notre mere nous est prescrite par un précepte divin. A Dieu ne plaise pourtant que je veuille blâmer un si grand Saint pour qui j'ai une vénération si particuliere. Plûtôt que de le condamner, j'aime mieux dire que cette action qu'on ne doit pas imiter, lui a été inspirée, & c'est la réflexion qu'auroit dû faire l'Historien de sa vie.

Madame de Montmorency redoubloit sans doute sa douleur; quand elle se souvenoit qu'elle étoit une des causes de l'infortune de son Epoux. Ce motif de sa pénitence étoit le motif de ses regrets sur cette mort.

On

Douleur  
de Mada-  
me de  
Montmo-  
rency, &  
le reste de  
sa vie.

On dit que dans ses premiers mouvemens, frappée de l'injustice qu'elle croyoit qu'on avoit faite à son mari, elle disoit après cela, en parlant du Roi: *Bon Dieu peut-on l'appeller Juste!* Elle auroit dû dire plutôt, doit-on le mettre au rang des Princes clémens & miséricordieux? Mais il n'est pas étonnant que sa douleur lui ait fait illusion.

Le Roi la regardant comme complice du crime de son mari, la fit enfermer dans le Château de Moulins pendant huit ou neuf mois, où elle étoit gardée par un Exempt & des Gardes. Au bout de ce tems-là, jugeant qu'il ne devoit pas se défier de la haute vertu où elle étoit parvenue, il lui donna la liberté de choisir une retraite dans son Royaume ou ailleurs, telle qu'elle voudroit. Elle choisit la ville de Moulins pour y séjourner; elle y acheta une maison joignant celle des Religieuses de la Visitation, où durant dix ans, elle mena une vie exemplaire. On croit lire la vie d'une sainte en lisant dans la sienne tous les exercices de vertu qu'elle pratiqua. Dieu fait d'excellens sujets de ces ames qu'il a créées tendres; elles vont à lui avec une plus grande ardeur qu'elles n'en ont eue pour les objets de leurs tendresses humaines. Elles ont été extrêmes dans l'amour du monde, elles sont extrêmes dans l'amour de Dieu. On diroit que l'habitude qu'elles ont contractée d'aimer avec violence des objets qui ne le méritoient pas, leur inspire plus de facilité d'aimer de toutes leurs forces le seul objet qui le mérite. Comme sa première inclination avoit été avant de se marier de se faire Religieuse, la voix de Dieu qu'elle n'avoit pas écoutée, daigna encore l'appeler à ce même état. Elle rassembla ses domestiques, & elle les récompensa comme des domestiques de la femme du Duc de Montmorency dont la libéralité étoit une de ses vertus favorites. Elle entra ensuite dans le Couvent avec ses habits séculiers qu'elle conserva jusqu'à ce qu'elle eut réglé pour son

son Docteur ses intérêts avec M. le Prince , héritier de M. le Duc de Montmorency , du chef de Madame la Princesse. Pendant ce tems-là elle y vit Madame de Chantal qui arriva à Moulins , qui avoit été formée dans la vertu par S. François de Sales , qui étoit une des Fondatrices de l'Ordre de la Visitation , & qui avoit fait de si grands progrès dans la vie spirituelle où elle étoit si éclairée ; elle eut la consolation de s'en-retenir avec elles sur les voyes de la piété , & de recueillir les derniers soupirs qu'elle rendit à Moulins. Madame de Chantal mourut après lui avoir dit : *Adieu , Madame , il nous faut séparer , souvenez-vous quelquefois de moi.*

Avant que de prendre l'habit , elle sacrifia à Dieu un Portrait de M. de Montmorency. Voici comme l'historien de sa vie rapporte cette action.

„ Elle s'enferma dans sa chambre , & après avoir tiré d'une cassette le Portrait de M. de Montmorency , enchassé sous une table de diamant , elle le considéra avec une abondance de larmes , & demeura quelque tems immobile. La pensée de se priver pour toujours de la peinture du seul homme , dont le souvenir lui étoit cher , la jetta dans une extrême affliction. Enfin le regardant , & le couvrant de pleurs pour la dernière fois , elle s'en défit , & consacra le diamant que l'on voit encore attaché à la croix du Soleil où l'on expose le corps de Jesus-Christ. Elle n'avoit jamais quitté ce Portrait ; pendant qu'elle étoit dans le monde , son unique plaisir & sa contenance ordinaire étoit de le regarder , & de le faire voir aux autres ; & cependant elle y renonça pour n'avoir aucun objet qui pût lui donner la moindre consolation. Ce qui fit dire à Madame de Chantal qui admiroit l'élevation d'ame de cette Princesse , qu'il ne falloit pas qu'aucune créature se mêlât de la diriger , que Dieu la conduisoit visiblement par lui-même , & qu'on ne devoit pas craindre qu'elle s'éloignât jamais de sa „ volonté.

volonté. „ Une des grandes maximes de la Duchesse de Montmorency étoit de dire que la science d'un Chrétien étoit d'écouter Dieu en silence , & de lui savoir parler & répondre.

Quelque tems après le Roi passant par Moulins , lui fit l'honneur de la visiter. Le lendemain le Cardinal de Richelieu lui envoya faire un compliment par un de ses Officiers. *Monsieur* , répondit-elle : *Témoignez à votre Maître que je lui suis obligée de l'honneur qu'il me fait ; mais dites-lui aussi que mes pleurs durent encore.* Une femme qui auroit été moins chrétienne auroit ajouté , jugez comme je reçois son compliment , puisque ma douleur est son ouvrage.

Elle consacra ses soins pour faire transporter le corps du Duc de Montmorency à Moulins. Les Chanoines qui en étoient en possession depuis treize ans le refuserent. Ce qui fait la gloire de M. de Montmorency , c'est qu'on l'ait regardé comme un saint dans une Eglise où on n'avoit enseveli que des saints ; on fit un parallèle de lui avec eux , quoiqu'il fut mort dans une ignominie qui étoit due à son crime. Tel est le droit de la piété. M. le Prince & l'Archevêque de Toulouse appuyoient les refus des Chanoines ; mais par le crédit de la Reine mere elle parvint à exécuter ce dessein , à condition qu'elle le feroit emporter sans pompe , & qu'on s'éloigneroit des Villes où il pourroit recevoir des honneurs funebres ; il n'en reçut que dans le Limousin où le sieur Soudeilhes , autrefois Capitaine des Gardes du Duc , voulut faire un service solennel , où assista toute la Noblesse des environs. Le corps entra à dix heures du soir à Moulins , sans qu'on permit qu'aucun Officier , ni aucun Ecclésiastique fut audevant pour le recevoir. Madame de Montmorency qui vouloit exécuter les Ordres de la Reine , souffrit avec peine que les Chanoines de Notre-Dame attendissent le corps dans le parvis de l'Eglise de sainte Marie. Voici comme l'Historien de Madame de Mont-

morency



morency raconte la pompe funebre que l'on fit dans cette Eglise. „ Elle étoit tendue de velours noir de-  
 „ puis la voûte jusqu'à terre , & toute couverte d'é-  
 „ cussions. Le Corps fut porté sur une estrade dans  
 „ une Chapelle ardente, éclairée d'un nombre presque  
 „ infini de lumieres , & les Religieuses étoient devant  
 „ la grille ouverte, chacune avec un cierge à la main. „  
 „ Madame de Montmorency étoit présente à  
 „ cette pompe funebre. Le lugubre appareil, les  
 „ Autels revêtus de deuil, les pleurs de ses Officiers,  
 „ la consternation dépeinte sur tous les visages , tant  
 „ de tristes objets renouvelloient sa douleur ; & mal-  
 „ gré la violence qu'elle se faisoit pour la cacher ,  
 „ on voyoit de tems en tems sortir de ses yeux des tor-  
 „ rens de larmes ; cependant elle assista à toute la  
 „ cérémonie , & le lendemain elle ordonna des Ser-  
 „ vices solennels & un grand nombre de Messes dans  
 „ toutes les Eglises de la Ville. Celle de sainte Marie  
 „ fut pleine de chants & de prieres funebres pendant  
 „ un mois , où assisterent le Présidial & les Trésoriers  
 „ de France , qui firent faire des Services magnifi-  
 „ ques à leur tour , pour témoigner à la Duchesse la  
 „ vénération qu'ils avoient pour la mémoire de ce  
 „ grand homme. „ Elle combla de bienfaits les Re-  
 „ ligieuses de sainte Marie qui étoient pauvres , & leur  
 „ fit bâtir une belle Eglise.

Voici la description du Mausolée du Duc son époux  
 qui est dans cette Eglise.

Le Tombeau dans lequel le corps du Duc fut mis  
 est de marbre noir , porté par un fort beau piédestal ,  
 de même matiere , & de même couleur. Sur la  
 couverture on voit en ronde bosse la figure du Duc de  
 Montmorency , qui est de marbre blanc. Elle est à  
 demi couchée , soutenant sa tête de son bras droit ;  
 l'autre à demi étendu sur son corps , tient un bâton  
 le Général d'armée.

Presqu'aux pieds de la figure du Duc celle de la  
 Duchesse sa femme de même marbre , représente

la douleur ; elle est assise , & tient de ses deux mains l'un de ses genoux , regardant la figure du Duc , avec des yeux remplis de larmes , & un visage où l'affliction est parfaitement bien représentée.

Quatre Statues de marbre blanc sont encore autour de ce Tombeau. La première représente la piété & la religion , & tient entre ses mains une croix.

La seconde est un Alexandre qui représente la générosité , la valeur , & la Noblesse tenant de sa main droite une javeline.

La troisième qui est un grand Hercule , représente la force , vêtu d'une peau de Lion , & tient en ses mains une grosse massue.

La quatrième représente la libéralité , laissant tomber de ses mains quantité de pierreries , & de diverses monnoyes.

On a gravé sur ce Mausolée cette Epitaphe.

HENRICO MONTISMORENTII

*Ducum ultimo & maximo ,*

*Franciæ Patri , Thalassiarco ; Polemarco terrori hostium , amoris suorum.*

MARIA FELIX URSINA ,

*Romanæ stirpis digna Conjux ,*

*Cui divitiæ , ex immensis , unæ , olim , viventis amor , nunc functi cineres post exactos viginti felicissimi Himenæi annos ,*

*Marito incomparabili ; de quo dolore nihil nunquam potuit ,*

*nisi mortem \* bene merenti.*

*F. an. sal. M. DCLII. luctus sui X X.*

\* C'est ce que dit Louis XIV. à la mort de Marie Thérèse d'Autriche son épouse , elle ne m'a jamais causé d'autre chagrin que celui de sa mort.

Elle sollicita auprès d'Innocent XI. la canonisation de S. François de Sales qui est peut-être de tous les saints celui qui nous a le mieux retracé par sa douceur Jésus - Christ conversant parmi les hommes \*. Elle écrivit au S. Pere , qui l'honora d'une réponse.

L'Eglise étant achevée au commencement de l'année 1655. elle la fit orner de plusieurs belles peintures qui représentent les Mystères de la vie de Jésus-Christ. Ses parens lui envoyèrent quantité de Tableaux de prix ; & le Cardinal des Ursins son neveu , lui donna celui du grand Autel qui est une Présentation , où il s'est fait peindre avec les Ducs de Bracciano , & de Sangemini , & les Princesses Borghese , & de Nerola. Elle prit le voile , elle reçut dans son Noviciat les visites de la Reine Anne d'Autriche , & de Mademoiselle de Montpensier. S'étant assise à terre devant la Reine , Sa Majesté la releva , & lui dit qu'il sembloit qu'elle ne s'étoit jamais assise en sa présence. Elle fit Profession au bout de son Noviciat.

Comme elle rapporta dans une conversation qu'elle eut avec ses Religieuses plusieurs traits qui regardent le Duc de Montmorency , j'ai cru que je devois les insérer ici en les racontant d'après elle.

Etant un jour seule avec lui , dit-elle , „ je lui  
 „ parlai du grand nombre de domestiques inutiles  
 „ qu'il gardoit , & je lui voulus persuader de les con-  
 „ gédier avec une récompense proportionnée aux  
 „ services qu'ils avoient rendus. M. de Montmoren-  
 „ cy fit d'abord semblant d'entrer dans ma pensée ,  
 „ & me répondit qu'il falloit compter ses gens , pour  
 „ voir ceux dont il pourroit se défaire ; mais quand  
 „ j'en

Conversa-  
 tion de la  
 Duchesse ,  
 où elle rap-  
 porte les  
 traits de la  
 libéralité  
 du Duc.

Tome XIV.

P

„ j'en

\* *In fide & lenitate ipsius fecit Sanctum illum.* Eccles. ch. 45. v. 4. C'est l'éloge que le Texte sacré donne à Moïse , on l'a appliqué à saint François de Sales.

„ j'en nommois quelques-uns , il me disoit les rai-  
 „ sons qu'il avoit de les garder ; ou ils étoient néces-  
 „ saires pour servir ses Gentilshommes , ou ils  
 „ avoient été reçus à la priere de quelqu'un de ses  
 „ amis ; enfin il ne demeura d'accord que de deux  
 „ qu'il feignit de m'abandonner : mais me deman-  
 „ dant après si je croyois sa maison chargée de deux  
 „ domestiques : *Ne sont-ils pas assez malheureux* , ajoû-  
 „ ta-t'il , *de n'être capables de rien , sans leur donner*  
 „ *encore le chagrin de les congédier ?*

„ Une autre fois , continua-t'elle , comme je lui  
 „ montrai un article du compte de sa dépense qui  
 „ étoit excessif , & sur lequel l'Intendant m'avoit fait  
 „ de grandes plaintes , je le priai tout de bon de mo-  
 „ dérer ses prodigalitez , & qu'il lui étoit impossible  
 „ de les pouvoir continuer. Après m'avoir écoutée  
 „ tranquillement , il me demanda à voir l'article , &  
 „ quand il l'eût vû , il prit la plume & écrivit au bas  
 „ ces paroles. *Je voudrois être Empereur pour en fai-*  
 „ *re davantage.*

„ Un jour , ajoûta-t'elle , comme il jouïoit , il se  
 „ trouva sur le jeu environ trois mille pistoles ; un  
 „ Gentilhomme qui étoit présent , dit tout bas à son  
 „ compagnon que cette somme feroit sa fortune. Le  
 „ Duc ne fit pas semblant de l'entendre , mais l'ayant  
 „ gagnée un moment après , il se tourna vers lui : *Je*  
 „ *voudrois* , dit-il , *que votre fortune fut plus grande ,*  
 „ & le pria de recevoir cet argent ”.

La Princesse leur raconta plusieurs autres profu-  
 sions qu'il faisoit sur-tout aux Officiers de guerre , à  
 qui il donnoit des sommes considérables pour avoir ce  
 qui leur étoit nécessaire , & pour les animer au servi-  
 ce du Roi. „ Un jour à Montpellier , leur dit-elle ,  
 „ afin d'éviter d'être suivi d'une troupe de soldats qui  
 „ l'attendoit au sortir de chez lui , pour l'accompa-  
 „ gner avec leurs acclamations ordinaires , ils s'avisa  
 „ de leur jeter des poignées d'argent à dessein de les  
 „ amuser , mais ces soldats le suivirent toujours sans  
 „ s'arrêter

„ s'arrêter à l'argent , ce qui fut admiré de tout le  
 „ monde , & cela leur attira une grande récompense.  
 „ Une autre fois comme il voyageoit dans le Lan-  
 „ guedoc , suivi de quelques Gentilshommes avec  
 „ qui il s'entretenoit de ce qui peut faire le bonheur  
 „ de la vie , il apperçut de loin dans un champ quatre  
 „ Laboureurs assis sur l'herbe , qui dînoient à l'ombre  
 „ d'un buisson. A l'occasion de cet entretien , la  
 „ curiosité le prit de les approcher , & leur ayant fait  
 „ plusieurs questions , il les pria de lui avouer sincè-  
 „ rement s'ils s'estimoient heureux. Il y en eut  
 „ trois qui lui répondirent qu'ils l'étoient , parce  
 „ qu'ils avoient une femme & des enfans tels qu'ils  
 „ fouhaitoient ; & comme ils bernoient leur félicité  
 „ à leur condition , ils ajoutèrent qu'ils ne désiroient  
 „ plus rien dans le monde. Le Duc demanda à l'au-  
 „ tre s'il étoit aussi content que ses compagnons. Ce  
 „ bon homme répondit que ce qui l'en empêchoit ,  
 „ étoit de se trouver hors d'état d'acquérir un hérita-  
 „ ge que ses parens avoient autrefois possédé ; & si  
 „ tu l'avois , reprit le Duc , te croirois-tu parfaite-  
 „ ment heureux ! autant , répondit-il , que je le  
 „ puis être : alors M. de Montmorency se tournant  
 „ vers un de ses Gentilshommes : *Je vous prie que je*  
 „ *puisse dire avoir rendu un homme heureux une fois en*  
 „ *ma vie* , & il lui fit donner 200. pistoles , qui étoient  
 „ la somme nécessaire pour acheter l'héritage que le  
 „ Laboureur fouhaitoit.

La haute idée que l'on a d'un homme libéral , c'est  
 qu'il est une des plus nobles images de Dieu , qui ré-  
 pand ses bienfaits avec tant de profusion dans ce vaste  
 Univers.

Madame de Montmorency tourna ensuite ce dis-  
 cours vers la piété ; elle ajouta que ce qu'elle estimoit  
 le plus en lui , étoit l'attachement qu'il avoit à Dieu ,  
 & le soin qu'il prenoit de soulager les pauvres. „ Il ne  
 „ refusa jamais , dit-elle , ses biens , ni sa protection  
 „ aux Eglises. Il avoit une application extrême pen-

„ dant la Messe ; & il étoit tellement attendri à l'Ele-  
 „ vation de l'Hostie , qu'on lui voyoit quelquefois ver-  
 „ ser des larmes. Enfin on ne remarquoit rien dans  
 „ ses discours qui approchât de l'impiété ; & s'il est  
 „ vrai , comme l'on dit , *que la voix du peuple soit la*  
 „ *voix de Dieu* , je puis croire que le jour de sa mort  
 „ fut celui de son bonheur éternel ; puisque tout le  
 „ monde cherchoit de son sang , & qu'il témoignoit  
 „ par ces marques de vénération la gloire que Dieu lui  
 „ avoit préparée ”.

L'on voit que lorsque la Grace agit dans le Duc de Montmorency pour le faire mourir de la mort des Saints, elle déploya les vertus dont il avoit les germes dans le cœur. Madame de Montmorency fut choisie Supérieure , & dès la première année de sa Supériorité , elle termina sa vie le cinquième Juin de l'année 1666. Elle eut avant que de mourir , la consolation de voir la Canonisation de S. François de Sales , & de la solemniser avec pompe dans son Couvent. Sa vie religieuse qui est le modèle des vertus chrétiennes , & sa mort qui en est l'écho , nous offre le spectacle d'une Sainte.

Ainsi l'infortune du Duc de Montmorency le prépara à une mort chrétienne , qui par un contre-coup de la Grace sanctifia la Duchesse.

L'Histoire du Duc de Montmorency nous trace le tableau du Cardinal de Richelieu ; du premier coup d'œil , nous le voyons comme un homme souverainement vindicatif , ennemi implacable , un Ministre cruel qui sacrifie tout à sa politique , qui immole tout à sa sûreté. Voilà le côté sous lequel il se présente , & si nous l'envisageons d'un autre côté , ainsi que les tableaux qui ont deux faces , nous regarderons sa févérité comme une justice nécessaire pour contenir tous les Grands du Royaume , pour conserver l'autorité du Roi , la mettre à l'abri de la rebellion des premières personnes de l'Etat , pour fortifier les liens de leur dépendance , & leur ôter la tentation de secouer

le joug par la facilité que leur pouvoir & leur crédit leur donnent. On peut dire que c'est depuis le Cardinal de Richelieu que les Grands ont appris à obéir au Roi par les leçons sanglantes qu'il leur a données : Voilà l'autre côté du tableau ; c'est la face sous laquelle , loin de paroître odieux , il s'offre à nous comme un Ministre d'un génie sublime.

L'Historien du Duc de Montmorency dit que le Cardinal s'entretenant avec ses confidens , leur dit : „ Que les Princes du tems du Roi Louis XIII. ayant „ fait la guerre à cause de son mariage , ce n'étoit „ rien. Que les Huguenots se soient déclarés dans „ toute la France , & fait la guerre , c'étoit par un „ motif de conscience dans leur opinion. Que le Duc „ de Rohan ait fait trois fois la guerre , & trois fois „ la paix contre son Roi , c'étoit une nécessité du „ tems : mais que le Duc de Montmorency se soit dé- „ claré , & pris les armes contre un Ministre , cela „ méritoit la mort ”.

Telle est la faute de quelques Historiens qui chargent en mal aux dépens de la vérité , les portraits des personnages à qui ils en veulent. Cet Historien ne nous apprend point de qui il a tenu cette conversation. Le Cardinal de Richelieu étoit trop politique pour parler de la sorte ; & s'il eut voulu confier de pareils sentimens , il n'auroit pas choisi des confidens indiscrets.

Mais revenons encore au Duc de Montmorency , & disons que si la clémence étoit une vertu à laquelle les Souverains soient obligés quelquefois envers leurs sujets coupables , il semble que Louis XIII. en eut dû user envers le Duc de Montmorency , pour qui tous les cœurs des sujets de son Royaume conspiraient à implorer sa miséricorde par une seule voix.

L'infortune de ce Seigneur me donne lieu d'agiter une question qui est dans les bornes de mon mini-

stère. Il s'agit de savoir si un Avocat peut défendre un Accusé coupable.

Discours  
de M. Gi-  
bert, où il  
prouve  
qu'un  
Avocat  
peut dé-  
fendre un  
accusé  
coupable.

M. Gibert célèbre Professeur de Rhétorique \*, traite cette question à l'occasion de Georges Mackenfe Avocat Général en Ecoſſe, qui dans son Ouvrage intitulé : *Idee de l'Eloquence du Barreau telle qu'elle est, ou qu'on la demande aujourd'hui*, dit que l'Orateur ne se charge point de Cause qui sonne mal, telle qu'est la défense d'un coupable : ce font, dit M. Gibert, ces dernières paroles qui m'arrêtent. J'ai avancé, poursuit-il, qu'on peut légitimement défendre un coupable, qu'on peut même le sauver sans employer de mauvaises raisons. Voici comment M. Gibert traite la question. Je rapporterai son discours tout au long.

„ Il est de droit qu'un Accusé soit entendu, &  
„ par conséquent qu'on le défende : cela est si vrai  
„ parmi nous, que s'il ne trouve point d'Avocat par  
„ lui-même, il a droit d'en demander un à son Ju-  
„ ge qui est obligé de le lui donner, & ce que l'Ora-  
„ teur fait alors par obéissance, il l'auroit pû faire de  
„ son mouvement. Or ce ne peut être que pour  
„ défendre sa partie, non par maniere d'acquit, mais  
„ de son mieux ; car si on peut sans blâme ne point  
„ se charger de sa Cause, on ne peut sans perfidie  
„ la négliger quand on s'en charge. Après cela on a  
„ prescrit des Loix aux Accusateurs & avec justice,  
„ on a réglé la procédure, il faut des preuves du cri-  
„ me ; & la Loi veut que ce qui n'est pas prouvé, soit  
„ regardé comme faux, ou comme nul (a). L'A-  
„ vocat par conséquent de l'Accusé a droit de dis-  
„ cuter

\* Premier Tome des Jugemens des Sçavans sur les Maîtres de l'Eloquence.

(a) *De iis qua non apparent, & de iis qua non sunt, idem est judicium.*



„ couter les preuves , & la juste crainte de faire périr  
 „ un innocent , doit le faire écouter. Ainsi l'insuffi-  
 „ sance des preuves & les défauts de la procédure ,  
 „ peuvent fournir même , selon la Loi , un moyen  
 „ non seulement louable , mais encore nécessaire , de  
 „ défendre & de sauver un coupable , pour ne pas  
 „ exposer les gens de bien à être opprimés sur des  
 „ apparences ; car si on ne peut pas arracher l'ivraye  
 „ sans nuire au bon grain , la Religion nous apprend  
 „ à la souffrir. Même cette attention du Défendeur  
 „ sur la nature des preuves , assure la conscience du  
 „ Juge , elle satisfait aussi aux justes desirs du Public ,  
 „ qui ne veut pas qu'on perde légèrement un hom-  
 „ me : tout le monde y est intéressé.

„ Je ne m'appuye donc pas comme Cicéron sur ce  
 „ que c'est la multitude qui le veut (a) , mais sur ce  
 „ que c'est la Loi ; je ne dis pas c'est la coutume ,  
 „ mais c'est la raison ; je ne dis point c'est un trait  
 „ d'humanité , mais c'est la justice. Aussi Cicéron  
 „ semble-t'il rougir de son sentiment (b) , & moi je ne  
 „ vois pas qu'il y ait à rougir du mien ; car cet Ora-  
 „ teur supposoit qu'on employât le mensonge , & moi  
 „ je suppose qu'on ne l'emploiera pas ; ce n'est qu'en  
 „ l'excluant que je dis. *Tout est permis pour sauver*  
 „ *sa vie* , (c) ce qui est conforme à l'Ordonnance  
 „ criminelle , qui veut qu'avant l'Interrogatoire , l'ac-  
 „ cusé jure qu'il dira la vérité. Avant qu'on fit cet-  
 „ te Ordonnance l'article fut fort débattu , on insista  
 „ sur la négative , mais l'affirmative l'emporta. Chez  
 „ les Romains la procédure étoit différente , & c'est  
 „ là , ce semble , qu'on pouvoit débattre la validité  
 „ des preuves avec plus d'avantage ; & comment sou-

P 4

tenir

(a) *Vult id multitudo consuetudo patitur , fert humanitas.* Cic. de Offic. L. 2. c. 14.

(b) *Quod scribere non auderem.*

(c) *Omnis honesta ratio expedienda salutis.* Cic. pro Mil.

„ tenir (a) que sur une preuve suffisante le Juge doi-  
 „ ve condamner l'innocent , dont en particulier il  
 „ connoitroit l'innocence ; & que faute de preuves  
 „ suffisantes il ne doive pas absoudre le coupable ,  
 „ quand même en son particulier il auroit connois-  
 „ sance de son crime.

„ A la raison que je viens de dire , je joins une  
 „ autorité qui doit paroître grande si on en considère  
 „ toutes les circonstances. C'est M. de Harlay au-  
 „ trefois Avocat Général qui me la fournit ; car dans  
 „ un discours qu'il fit à une ouverture du Parlement,  
 „ (b) il s'explique en ces termes en parlant aux Avo-  
 „ cats.

„ Pour modérer la liberté véritable de vôtre Pro-  
 „ fession , nous répéterons que ce n'est pas une en-  
 „ treprise aisée , ni un travail médiocre ; c'est le fruit  
 „ d'une étude , ou plutôt d'une attention continuel-  
 „ le sur nous-mêmes , & de la pratique exacte de  
 „ plusieurs vertus ; c'est ainsi que l'un de vos Confre-  
 „ res (c) qu'une mort prématurée nous a enlevé de-  
 „ puis peu de tems avoit acquis l'estime du public ,  
 „ & l'amitié de tous ceux dont il étoit connu , &  
 „ qu'il avoit atteint dans un âge peu avancé la répu-  
 „ tation & l'emploi des Avocats les plus consommés.  
 „ Orné de ces graces extérieures que la nature seu-  
 „ le peut donner , il portoit sur son front le carac-  
 „ tère de la probité & de la modestie qu'il faisoit pa-  
 „ roître dans toute sa conduite. Vous l'avez vû dès  
 „ ses premiers commencemens soutenir dignement le  
 „ poids des plus grandes actions , & défendre les  
 „ causes les plus difficiles , avec autant de politesse  
 „ que de solidité ; attentif à tous ses devoirs , zélé  
 pour

(a) Tous les jours dans les Ecoles , quand on demande ,  
*an debeat Judex ex allegatis , &c.*

(b) Sur la liberté , à la S. Martin en 1694.

(c) M. de Rais Avocat , fils d'un Secrétaire du Roi.

„ pour ses parties , honnête envers ses confreres , re-  
 „ spectueux envers les Magistrats , il a montré par  
 „ des preuves éclatantes que si quelquefois la néces-  
 „ sité de votre ministère , ou les ordres précis de vos  
 „ Supérieurs vous obligent de prêter votre voix à l'im-  
 „ posture & à la calomnie , vous pouvez être les dé-  
 „ fenseurs du crime sans blesser votre honneur & vo-  
 „ tre conscience , & dire même les choses les plus  
 „ dures , sans manquer aux règles les plus exactes  
 „ de la bienséance , & de l'honnêteté. ”

„ Voilà ce me semble une autorité bien confi-  
 „ dérable , puisqu'on peut la regarder comme con-  
 „ tenant non seulement l'avis du Magistrat qui par-  
 „ le , mais celui du premier Parlement du monde ,  
 „ devant qui il a l'honneur de parler. Elle éta-  
 „ blit qu'un Orateur est quelquefois obligé par son  
 „ ministère , ou par ses Supérieurs à défendre un  
 „ coupable , ( car c'est ce qu'il faut entendre par  
 „ le *crime* dans ce discours ) , & qu'il le fait sans  
 „ blesser sa conscience. La chose paroît difficile ,  
 „ & il semble que de l'exécuter , ce soit , pour ainsi  
 „ parler , marcher sur la corde , ou sur des char-  
 „ bons ardents ; ce qui pourtant paroît si mal aisé  
 „ dans la spéculation , ne le paroît plus tant quand  
 „ la chose est faite , comme le montrent les exem-  
 „ ples ; c'est pour cela que j'en rapporterai plu-  
 „ sieurs.

„ Le premier est celui de Norbanus (a) Tribun du  
 „ Peuple , coupable d'avoir été cause d'une sédition ,  
 „ en déplorant dans la tribune aux harangues , la  
 „ perte d'une armée Romaine toute florissante , que  
 „ Cepion qui la commandoit avoit fait périr par sa  
 „ témérité. Il y eut dans cette sédition des coups  
 „ donnés , des blessez , des morts. Le Tribun  
 P 5 fut

(a) Cicéron. 2. de Orat. n. 197. &c.

„ fut mis en justice lorsqu'il fut sorti de charge ; &  
 „ Antoine l'Orateur le sauva. Qui de nous n'en eut  
 „ voulu faire autant à la place de cet Orateur ? Au  
 „ reste il le sauva non pas en niant le fait, cela n'é-  
 „ toit pas même possible, mais en réveillant dans  
 „ l'esprit de ses Juges la haine contre Cépion, telle  
 „ que le Tribun l'avoit excitée dans l'esprit du Peu-  
 „ ple ; ce qu'il fit par un discours dont Ciceron nous  
 „ a conservé l'idée \* dans ses livres de l'Orateur ,  
 „ lequel, à vrai dire, ne pouvoit avoir lieu que dans  
 „ la République Romaine dont l'établissement & tou-  
 „ te l'Histoire fournissoient à l'Orateur & des faits ,  
 „ & des principes, & des raisonnemens qui ne pour-  
 „ roient être bons ailleurs ; mais qu'est-ce que l'élo-  
 „ quence, sinon l'habileté de se servir de ce que le  
 „ lieu, le tems, & autres circonstances lui fournis-  
 „ sent ? ”

\* *Ubi su-  
pra.*

„ Le second exemple est celui de M. Aquilius Gé-  
 „ néral d'armée accusé de concussion, & sauvé en-  
 „ core par le même Orateur, qui n'employa alors  
 „ que la considération des grands services, & des bel-  
 „ les actions de l'accusé. ”

„ Le troisième est celui du Consul Cajus Sempro-  
 „ nius sauvé par Sextus Tempanius, Décurion de  
 „ son armée, lequel le tira d'affaire par la maniere  
 „ dont il répondit en galant homme aux questions  
 „ qu'on lui faisoit sur la mauvaise conduite du Con-  
 „ sul, qui avoit aussi fait perir l'armée par son impru-  
 „ dence. On peut voir cette Histoire dans Tite-  
 „ Live. Il n'y a aucun mensonge dans le fait du  
 „ Décurion. Un Avocat pourroit l'imiter

„ A ces exemples je puis joindre, & celui du jeu-  
 „ ne Horace dont j'ai parlé dans ma lettre aux Jour-  
 „ nalistes ; & celui de Manlius Capitolinus qui peut-  
 „ être seroit venu à bout par ses discours de se faire  
 „ absoudre, si on n'eut point fait plaider la cause  
 „ dans un lieu d'où l'on ne pouvoit voir le Capitole  
 qu'il

„ qu'il avoit sauvé , tant qu'on le vit , & que peut-  
 „ être on entendit les Oyes qu'on y nourrissoit , les  
 „ Juges ne purent se résoudre à le condamner. Se  
 „ fut-il plus rendu coupable , si par cette considéra-  
 „ tion il se fut tiré d'affaire ?

„ Tous ces faits , excepté celui de Tempanius ,  
 „ se passent devant les Juges , & ce sont les seuls  
 „ de ceux que je rapporte ici qui regardent la que-  
 „ stion ; mais l'éloquence ne se renferme point au  
 „ Barreau , & ce qu'elle fait quelquefois ailleurs qu'en  
 „ justice , montre qu'elle peut sauver un coupable ,  
 „ sans pécher contre la société.

„ Ainsi le grand Fabius pardonne à un soldat de  
 „ son armée lequel étoit digne de mort. Marcellus  
 „ pardonne à un autre de la sienne , & ces deux Gé-  
 „ néraux de différens caractères , conviennent dans  
 „ les mêmes vûes pour faire une action de clémence ,  
 „ ce , que chacun d'eux auroit pu prendre conseil ,  
 „ ou donner au criminel un Avocat pour le défendre.  
 „ L'Orateur auroit pu leur dire ce qu'ils se dirent à  
 „ eux-mêmes , & l'éloquence eut partagé la gloire de  
 „ leur clémence. C'est pour cela que l'Imperatrice  
 „ Livie partage , & dans l'Histoire , & sur le Théa-  
 „ tre la gloire qu'Auguste s'acquiert en pardonnant à  
 „ Cinna ; parceque c'est elle qui lui conseille d'en  
 „ user de la sorte. (a) Quel honneur pour l'Evê-  
 „ que Flavien d'avoir obtenu de Théodose qu'il par-  
 „ donnât à la ville d'Antioche , ou pour saint Am-  
 „ broise d'avoir obtenu de cet Empereur la même  
 „ grace pour celle de Theffalonique , quoique le fa-  
 „ meux Ruffin en ait empêché l'effet ? Qui de nous  
 „ aimeroit mieux imiter Ruffin , que Théodose , ou  
 „ Flavien , ou saint Ambroise ?

„ Je

(a) *Severitate nihil adhuc profecisti tanta , quomodo tibi cedat clementia. Seneca.*

„ Je n'ignore pas la différence du Prince & du Juge.  
 „ Ce dernier soumis à la Loi prononce sur un Tribu-  
 „ nal de rigueur ; le premier , Maître des Loix , pro-  
 „ nonce quelquefois sur le Trône de la miséricorde ;  
 „ mais il me suffit que ce soit l'éloquence qui puisse le  
 „ lui persuader.

„ Je finis cet article par la pensée de Quintilien.  
 „ Ce grand Maître établit , que dès qu'on peut espé-  
 „ rer l'amendement d'un coupable , on peut aussi le  
 „ défendre : ce qui me paroît vrai ; car & son amen-  
 „ dement , & le risque qu'il court dans son affaire me  
 „ paroissent suffisans , pour contenir ceux qui vou-  
 „ droient l'imiter , sauf à les punir s'ils l'imitent , &  
 „ cela afin de joindre la sévérité à la clémence ; de  
 „ plus Quintilien croit qu'on peut encore le défendre,  
 „ lorsqu'il est de l'intérêt public de le sauver. Ainsi  
 „ qu'un Général d'armée soit visiblement criminel , si  
 „ sans lui l'Etat ne peut se soutenir dans une guerre  
 „ qui le menace , l'utilité publique doit engager l'O-  
 „ rateur à prendre sa défense , & à le tirer d'affaire ,  
 „ à cause du besoin qu'on a de lui. Aussi , dit-on ,  
 „ que Fabricius même au Champ de Mars fit Consul  
 „ par son suffrage , un nommé Cornelius Ruffinus ,  
 „ méchant homme , pillard & son ennemi , de quoi  
 „ quelques personnes étant surprises : *J'aime mieux* ,  
 „ dit-il , *qu'un citoyen me vole , que si l'ennemi me fai-*  
 „ *soit prisonnier* ; d'où Quintilien conclut que s'il eut  
 „ fallu tirer ce Ruffinus d'une accusation de péculat ,  
 „ Fabricius-même l'auroit entrepris ; car outre la vo-  
 „ ye de compensation du crime & des services, laquel-  
 „ le paroît permise , l'Avocat , comme je l'ai dit , peut  
 „ encore insister sur ce que les preuves du crime ne  
 „ sont pas suffisantes ; ce qui peut être très-véritable ,  
 „ quoique le crime soit vrai.

„ C'est tout ce que j'avois à dire sur cet article ; que  
 „ si quelqu'un est plus éclairé que moi sur cette ma-  
 „ tière , il ne peut que faire plaisir au Public , de lui  
 „ communiquer ce qu'il en fait”.

M. Gibert n'a pas saisi les véritables moyens qui donnent lieu de décider que l'Avocat peut défendre l'accusé coupable , & on usera de la liberté qu'il permet , de dire sur cette question ce qu'il n'a pas dit, & qu'il auroit pû dire si l'expérience du Barreau eut aidé son habileté.

On voit par les exemples qu'il rapporte, qu'il prétend qu'un Avocat peut travailler à sauver un coupable , qui a rendu des services à l'Etat, & qui a fait des actions qui peuvent compenser le crime ; mais ce n'est point là ce qui est d'épineux dans la question , & l'éloquence de l'Avocat ne peut alors être d'usage que devant le Prince, qui prononce , comme dit M. Gibert, sur le Trône de la miséricorde, & ne peut jamais être employée devant le Juge qui prononce dans le Tribunal de la sévérité ; parceque l'Avocat qui veut sauver le coupable par la compensation prétendue du crime, avec les grandes actions de l'accusé, ne peut mettre en œuvre ce moyen que pour exciter la clémence que le Souverain seul peut pratiquer dans cette occasion. C'est ainsi que le vieux Horace dans une Tragédie du grand Corneille parle pour son fils qu'on devoit livrer à la justice , parcequ'il avoit tué sa sœur ; il fait valoir la victoire d'Horace , qui a mis les Albins sous la Loi des Romains.

Romains , souffrirez - vous qu'on vous immole un homme ?

Sans qui Rome aujourd'hui cesseroit d'être Rome ,  
Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom  
D'un guerrier à qui tous doivent un si beau nom ?  
Dis , Valere , dis - nous puisqu'il faut qu'il périsse ,  
Sera-ce entre ces murs que mille et mille voix  
Font résonner encore du bruit de ses exploits ?  
Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places ,  
Qu'on voit fumer encore du sang des Curiaces ?

Entre

Entre leurs trois Tombeaux , & dans ce champ d'honneur ,

Témoin de sa vaillance & de nôtre bonheur ?

Tu ne saurois cacher sa peine à sa victoire ,

Dans les murs , hors des murs , tout parle de sa gloire.

M. Gibert ne devoit pas faire une question de ce qui n'en est pas une. Qui a jamais douté qu'un Orateur ne pût employer son éloquence pour implorer la clémence du Prince ou de la République ? ne voit-on pas que loin de justifier le criminel , il suppose même le crime ? mais quelque noir qu'il soit , il apporte de puissans motifs pour qu'on le lui pardonne. Encore une fois ce n'est pas la la question , & M. de Harlay que M. Gibert cite , n'a pas prétendu décider celle-là , qui ne s'agit que devant le Souverain ; mais il a voulu parler de celles qui s'agitent devant les Juges ; où l'on n'implore pas leur clémence , où l'on veut faire voir que l'accusé que l'Avocat connoît coupable , ne doit point être jugé tel suivant les règles de la justice. Voilà ce que M. Gibert a dû traiter , il n'en parle que légèrement , & l'on va faire ce qu'il n'a pas fait.

Par exemple , Me. Nivelles qui a défendu la Marquise de Brinvillier empoisonneuse , dont il voyoit que le crime étoit averé par la Procédure , a-t'il trahi son devoir quand il a entrepris de la justifier ? car encore une fois , & disons-le pour ne plus y revenir.

Il ne s'agit pas de savoir si du Châtelet qui a fait un Factum pour M. Bouteville , & qui est convenu de ses Duels ; mais en le représentant comme un homme d'une naissance illustre , & le plus brave homme du Royaume , pour exciter la clémence du Roi , à pu faire un pareil usage de son éloquence. Il ne s'agit pas de savoir si un Orateur qui



qui auroit employé la sienne pour M. de Montmorency, en embrassant la même voye, pouvoit être blâmé ; mais il s'agit de savoir si un Avocat qui à l'exemple de Me. Nivelles auroit travaillé à défendre Madame Tiquet, accusée d'avoir fait assassiner son mari, & convaincuë de son crime par la Procédure, comme Madame de Brinvillier l'étoit du sien, blesseroit la pureté de son ministère.

Les raisons pour l'affirmative sont, que l'éloquence qui empêche qu'un grand crime ne soit puni est funeste au Public, & donne lieu aux scélérats répandus sur la terre, d'imiter les empoisonneurs, les assassins ; dès que leur intérêt les portera à commettre ces grands crimes, la vie des hommes ne sera plus en sûreté. Dailleurs si dans le civil on défend à l'Avocat de soutenir une mauvaise cause lorsqu'il la connoît mauvaise, afin qu'il ne soit point taxé de défendre l'injustice, & que son ministère ne soit point souillé par cet usage pernicieux de son éloquence ; à plus forte raison dans le criminel doit-il être défendu à un Avocat de ne pas justifier un coupable qu'il connoît coupable ; son travail seroit d'une conséquence bien plus dangereuse, puisque si dans le civil il s'agit d'assurer le bien du citoyen, dans le criminel il s'agit d'assurer sa vie par la punition du criminel.

Si Me. Nivelles eut par son éloquence sauvé Madame de Brinvillier, combien auroit-elle fait pulluler d'empoisonneurs ?

Un Orateur qui par l'art de la parole auroit sauvé Madame Tiquet, quelle carrière n'auroit-il pas ouvert aux assassinats des maris par leurs femmes ?

Quand M. Gibert dit que le Juge veut qu'un accusé soit entendu, d'où il conclut que le Juge veut qu'on le défende ; cela est si vrai, dit-il, que si l'accusé n'a point d'Avocat par lui-même, il a droit d'en demander à son Juge qui est obligé de lui  
en

en donner , d'où il s'ensuit que ce que l'Orateur fait par obéissance , il l'auroit pû faire de son mouvement ; il lui fait même un devoir de le défendre , & un crime de sa négligence , s'il s'est chargé de sa défense.

On dira à M. Gibert , qu'on ne donne point à un accusé prévenu d'un grand crime , un défenseur avant son interrogatoire ; il est dans un cachot , où il ne peut communiquer avec personne ; si on l'entend , c'est pour avoir une preuve de son crime par sa propre bouche. Si après son interrogatoire on permet qu'il ait un défenseur , & si on l'écoute dans ses défenses , c'est parceque jusqu'à ce qu'un accusé soit convaincu , il est réputé innocent. Cette présomption est si favorable , que s'il y a autant de voix pour la condamnation que pour l'absolution , il est renvoyé absous. Ainsi on ne doit pas conclure que parcequ'on lui donne un défenseur , & qu'on l'écoute dans ses défenses , il soit permis de le défendre quand on le connoît coupable ; parcequ'encore une fois ce n'est point l'accusé connu coupable qu'on écoute dans ses défenses , ce n'est point à lui qu'on donne un défenseur , mais c'est à l'accusé présumé innocent.

D'où il faut conclure que ce n'est point à l'Avocat de défendre un accusé connu coupable. Voilà ce que M. Gibert ne détruit point par les raisons qu'il met en œuvre ; défendons cette cause par d'autres raisons que par les siennes , & nous verrons pourquoi M. de Harlay loue un Avocat d'avoir défendu le crime.

Il ne faut faire aucun parallèle du civil au criminel ; l'éloquence de l'Avocat dans le civil peut être dangereuse en défendant l'injustice , en supprimant des faits essentiels , & en extenuant des circonstances qui nuisent à sa Partie , en altérant la vérité d'un Titre par des raisons spécieuses ,  
&

& en mettant en usage d'autres artifices. C'est pourquoi il lui est défendu de soutenir une cause qu'il connoît injuste : mais dans le criminel l'éloquence de l'Avocat n'est pas d'un grand usage , parce que , comme je l'ai dit ailleurs , ce sont les témoins qui font les Avocats pour & contre , & les Juges de l'accusé. C'est la Procédure qui est la lumière des Juges ; les plus beaux Factums , quand ils s'écartent du niveau de la Procédure , ne font aucune impression , toute l'éloquence de l'Orateur est en pure perte pour la cause ; tout ce que l'art de l'Avocat peut faire quand l'accusé est parfaitement convaincu par l'instruction du Procès , est de lui faire adoucir son supplice , & en cela il ne fait pas grand mal.

Comme le Juge a suivant l'Ordonnance la liberté de faire subir plusieurs interrogatoires à l'accusé , l'Avocat peut lui inspirer ce qu'il doit répondre , & l'empêcher de périr ; il lui conserve le droit naturel qu'il a d'éviter la mort qui le menace. Ainsi il peut sauver le coupable , quoiqu'il le connoisse coupable. Tel fut le conseil d'un Avocat d'un filoux pris dans la Grand'Chambre en flagrant délit , dont on voulut faire le Procès sommairement ; on lui donna pour la forme un Avocat , qui ayant appris de l'accusé qu'il ne pouvoit éluder la preuve de son crime , lui conseilla de prendre la fuite qu'il favorisa ; interrogé ensuite par M le Premier Président afin qu'il rendit compte du criminel qu'on lui avoit confié. *Vous m'avez chargé*, dit-il, *Monsieur de le conseiller , la preuve de son crime étant évidente , j'ai cru que le meilleur conseil que je pouvois lui donner , étoit de se sauver , il a suivi mon conseil.* On approuva la conduite de cet Avocat par un ris universel ; il est hors de doute qu'un Avocat peut à la faveur d'une Procédure qui ne donne pas de parfaites lumières du crime de l'accusé qu'il connoît coupable , le sauver , en se

prévalant de tout ce qui contribue à sa décharge , en faisant déclarer la Procédure nulle ; car dans le criminel on fait le Procès à la Procédure avant que de le faire à l'accusé. Loin de causer en cela aucun préjudice au Public , il peut rendre service à des innocens qui seroient accusés dans la suite , & qui se défendroient sur un pareil modele ; il donne une leçon au premier juge , & lui apprend à se conformer à l'Ordonnance dans ses procédures. Quand il sauvéroit un coupable , il le sauvéroit dans des conjonctures qui n'auront jamais d'exemple ; car les cas ne sont jamais les mêmes , il n'est jamais d'une conséquence dangereuse que parmi tant de coupables contre qui la Procédure dépose , & qui sont les victimes de la justice , il en échape un contre qui elle parle obscurément. D'ailleurs les tranfes mortelles que lui a fait éprouver son imagination alarmée , sont bien capables de le corriger. Qu'on compare , si on l'ose après cela , le civil avec le criminel. Quoique la vie soit un objet plus considérable que les biens , l'humanité ne veut jamais qu'on les conserve à un possesseur injuste , au lieu qu'elle n'est point blessée quand on sauve la vie à un coupable ; au contraire elle est soulagée du mal que lui a causé la compassion. La Loi qui veut qu'on sauve trente coupables plutôt que de faire périr un innocent , ne montre-t-elle pas qu'elle ne les condamne que par force , & qu'elle est ravie d'avoir une voye pour les sauver ; & la maxime est si certaine , qu'on casse une procédure nulle , quand on risqueroit de les sauver , plutôt que de la confirmer. Voilà comme M. Gilbert auroit dû défendre sa thèse , & justifier le sentiment de M. de Harlay , & ne pas se forger un monstre pour le combattre.

Essay d'un  
discours  
pour ob-  
tenir la

Je ne puis résister à la tentation de donner l'exemple d'un discours qu'on auroit pu faire pour obtenir la grace du Duc de Montmorency. Je ne  
prétens

prétens point ni diminuer , ni excuser le crime du <sup>grace du</sup> Duc de Montmorency. Ce crime qui attaque l'auto- <sup>Duc de</sup>rité que le Roi exerce dans son Royaume , donne <sup>Montmo-</sup>atteinte en même tems à celle de Dieu , puisque le <sup>rency.</sup> Prince en est le dépositaire , ainsi c'est une espece de sacrilege. L'intérêt public auquel attente le Criminel de leze-Majesté , augmente encore la noirceur de ce crime. Je ne m'efforcerai point de le peindre tel qu'il est , dans l'esprit de tous les hommes avec des caractères inéfacables. Je n'égalerois jamais la vivacité de cette peinture.

Le Duc de Montmorency dans sa naissance illustre reçut avec son sang la semence de toutes les vertus qui condamnent son crime. Sa grandeur , son élévation est l'ouvrage du Roi & de ses Prédécesseurs que le Monarque représente ; les services de ses ancêtres & les siens , sont des actions qui fortifioient ses obligations , qui rendoient ses devoirs plus pressans , qui l'engageoient fortement à défendre l'Etat , parce que le bonheur qu'il lui avoit procuré par les batailles qu'il avoit gagnées , devenoit son ouvrage , & que ses devoirs étoient d'autant plus grands , qu'ils étoient mesurés à son autorité , dérivée de celle du Roi. Je ne dénaturerai point son crime , en disant avec ceux qui ont voulu faire son apologie , qu'il n'avoit point pour objet la personne du Roi , mais qu'il vouloit unir la Reine mere & Monsieur avec le Roi , fils de l'une , & frere de l'autre. Je ne veux point faire prendre le change ; quand il auroit eu de pareilles vues , il ne lui étoit point permis d'avoir recours à la guerre pour les remplir ; d'ailleurs la Reine mere & Monsieur étant rebelles au Roi , il ne devoit point s'associer avec eux.

Après avoir expliqué la nature de son crime , sans le diminuer ni l'excuser , parce que je ne pourrois le rendre ni moins horrible , ni excusable , je disai que c'est un grand objet de la clémence du Prince , comme il l'est de la clémence de Dieu même. Le

Roi peut-il se proposer un plus grand modele ? Plus le crime est énorme , plus la clémence est héroïque , & par conséquent plus digne de lui. La gloire dont il se couvrira , en fera plus belle & plus éclatante ; c'est en pardonnant un grand crime qu'il se conformera encore mieux à Dieu dont il est l'image. D'ailleurs son propre intérêt l'invite à user de miséricorde envers le Duc , non seulement il étouffera dans le cœur du coupable tous les germes du crime que sa douleur & son repentir ont déjà déraciné , mais il le changera , le transformera dans le sujet le plus fidele & le plus dévoué , qui succédera au sujet rebelle ; il le fera renaître pour le faire redevenir ce qu'il a été , & lui faire renouveler les grands services qu'il a rendus à la Couronne , & lui faire remporter de nouveau , dès que des occasions s'en offriront , les grandes victoires qu'il a gagnées sur mer & sur terre. Ainsi l'Etat sollicité par son intérêt , implore la clémence du Roi. Un exemple de sévérité pourroit-il jamais faire un effet , qui égaleroit ce que produiroit un exemple de clémence ? La rigueur contiendra , dira-t'on , ceux qui seroient tentés d'imiter le Duc de Montmorency ? Mais ne seroient-ils pas contenus en voyant le changement prodigieux qu'il feroit dans le cœur du Duc une bonté si insigne. L'horreur du crime qui se présenteroit à eux dans les peines que la douleur lui fait éprouver , ne les détourneroit-elle pas de se porter à une pareille action qui vaudroit la commettre à un pareil prix ? eut-il même la plus noire , pourroit-il se révolter contre un Prince si miséricordieux ?

D'ailleurs a-t'il rendu des grands services pareils ceux du Duc ? Peut-il après cela s'autoriser de l'exemple du crime que ce Seigneur a commis ?

Un avantage distingué pour le Duc de Montmorency , qui lui fait mériter la clémence du Roi , c'est l'intercession du Pape, celle de l'Eglise dont il a défendu les intérêts contre les Huguenots ses ennemis le plu

plus redoutables, en réduisant l'hérésie aux abois ; il a rendu à Dieu-même un service si signalé, qu'il entre dans la possession du mérite qu'il a acquis, dès qu'il a détesté son dernier crime, & semble avoir le droit d'obtenir sa grace du Roi. Cette voix unanime du Peuple, des Grands, particulièrement de toute la Province du Languedoc, de toute l'Eglise de France qui demande grace pour lui, qui représente au Roi un Seigneur à la fleur de son âge, capable de gagner des Batailles ; un Général d'armée qui possède l'art de faire des campagnes glorieuses, les délices de la France, & la terreur de l'ennemi, peuvent-ils ne pas fléchir le Roi, ne pas attendrir son cœur, fut-il armé de la justice la plus sévère ? Tel est l'essai du discours qu'on auroit pû faire pour exciter la clémence du Roi en faveur du Duc de Montmorency.

Il n'est pas nécessaire, n'en déplaît à M. Gibert, de faire une Dissertation, pour prouver qu'un Orateur pouvoit faire un semblable discours.





# HISTOIRE

## DE MADemoisELLE

### FERRAND.

**Q**U' n'admireroit dans cette Cause la modération qui regne, soit dans la prétention, soit dans la défense ? Mademoiselle Ferrand qui dans un âge avancé réclame son état, & qui en ayant été frustrée dans un si long intervalle de tems, doit être extrêmement sensible à son infortune, si elle veut bien représenter son rôle.

Quelle dureté que sa mere fasse éclater envers elle, la fille n'est pas dispensée des sentimens de respect qu'elle lui doit, si elle n'est pas obligée à avoir de la tendresse ; parce qu'on ne commande point à un cœur qui se révolte avec raison, du moins à travers le respect qu'elle feroit paroître, ne pourroit-elle pas par des traits ménagés dépeindre la dureté d'une mere ; c'est pourtant ce qu'elle ne se permet point. D'un autre côté, Madame Ferrand qui la relegue dans le rang de la Bâtarde de son frere, & qui dans cette idée voit cette Bâtarde avoir l'audace de prétendre être sa fille : quel emportement, qu'elle indignation ne semble-t'il pas que la raison doive lui inspirer ? cependant elle se refuse à ces sentimens-là pour en prendre de plus modérés. \* Si son Avocat dans son exorde a appelé cette

\* Il est vrai que Madame Ferrand paroît être sortie de cette modération à la fin du Procès, dans des réflexions qu'elle donna au Public.



cette D<sup>emoiselle</sup> un monstre d'ingratitude , c'est un trait de l'Orateur , & non de Madame Ferrand qui ne dit rien de pareil dans ses réponses personnelles. Tout son Interrogatoire ne respire que cette modération ; loin d'éclater en plaintes & en reproches , elle ne témoigne aucune sensibilité à son procédé. Cette conduite réciproque m'a paru si extraordinaire & si admirable , que j'ai crû que je devois l'imiter ; c'est dans cet esprit-là que je raconterai l'Histoire de ce Procès , & que je déduirai les moyens des Parties.

En 1676. D<sup>emoiselle</sup> Anne de Belizany , épousa M. Ferrand Président aux Requêtes du Palais du Parlement de Paris. La paix a accompagné ce mariage pendant dix années entières ; c'est dans ce tems de calme que Madame Ferrand est accouchée de trois enfans , de deux filles , & d'un garçon. La fille aînée mariée au Sieur de Combe Lieutenant Général en la Senechaussée de Riom , le fils Conseiller à la Cour des Aydes , la seconde fille Religieuse aux Filles de sainte Marie rue du Bacq. La fille mariée est morte sans postérité , le fils est décédé sans être marié.

Un changement survenu dans le ministère , donna une atteinte mortelle à la fortune du Sieur Belizany , pere de Madame Ferrand ; ses enfans furent enveloppés dans sa disgrâce.

On a dit que les vertus du Magistrat ne garantissent point M. Ferrand des foiblesses de l'homme. Comme sa fortune ne répondoit point à son rang , & qu'il la voyoit ébranlée par ce cruel revers , il ne fut pas maître de la douleur qu'elle lui causa , il la fit ressentir à Madame Ferrand. Leur union fut altérée , mais non pas sans espérance que le calme pût être retabli , & s'ils consentirent à une séparation volontaire , ce fut parceque M. Ferrand se trouvoit dans l'impossibilité de tenir une Maison ,

& d'y faire la figure que demandoient son rang & son état. Il se retira dans sa famille où il vécut en pension jusqu'à son décès, & Madame Ferrand dans un appartement qu'elle loua rue du Bacq. M. Ferrand reconnoît dans la séparation que les torts venoient de lui, que Madame Ferrand auroit eu droit de demander sa séparation, qu'il n'auroit pû refuser d'y consentir.

On permit à Madame Ferrand de se retirer en tel lieu que bon lui sembleroit, soit en maison seculiere, ou de religion, soit à Paris, soit à la campagne pour y vivre séparément; M. le Président Ferrand se chargea des enfans, & accorda à Madame Ferrand une pension de quatre mille livres, proportionnée à leur fortune.

Cette conduite est un modèle à proposer à des familles distinguées, qui aiment mieux faire éclater leur division domestique, & en repaître la curiosité maligne, que d'embrasser la voye d'une séparation volontaire, qui ne ferme point la porte à la réconciliation: au lieu que ces séparations violentes où le mari & la femme se sont deshonorés mutuellement, font à leurs cœurs des playes incurables.

Madame Ferrand étoit grosse lorsqu'elle se sépara, elle accoucha d'une fille le 27. Octobre 1686. l'enfant fut conduit à S. Sulpice le 28. Octobre sur les neuf heures du matin par une vieille femme chargée d'un billet, portant que, *c'étoit la fille de M. Michel Ferrand, Président aux Requêtes du Palais, & de Dame Anne de Bellinzany sa femme*; elle étoit escortée d'un mendiant & d'une mendiante, qui devoient servir de parrain & de marraine; le Curé qui ignoroit que Madame Ferrand demeurât sur sa Paroisse, & qui étoit peu instruit de ses malheurs, fut embarrassé à la vûe d'un cortège si peu convenable. La crainte de se compromettre lui fit prendre le parti de baptiser l'enfant, en lui donnant le nom de

de Michelle qui étoit celui de M. Ferrand, mais de n'exprimer aucun nom de pere ni de mere sur le Régistre. Le silence du Régistre ne permettoit pas à l'enfant de tirer aucun avantage de son Baptême; mais Monsieur Ferrand fit une démarche qui paroît expliquer ce que cet Acte recele. Il se transporta sur le midi accompagné des deux Notaires chez le Curé de S. Sulpice, il lui exposa dans un Procès verbal en bonne forme, qu'il avoit appris *depuis deux jours*, que l'on vouloit lui supposer un enfant pour lui faire injure, & qu'il le prioit de n'en baptiser aucun sous son nom sans l'en avertir. La réponse du Curé consista à rendre compte de ce qui s'étoit passé trois heures auparavant; on m'a apporté, dit-il, un enfant présenté par une femme chargée d'un billet, qui portoit que c'étoit la fille de M. & de Madame Ferrand, je l'ai baptisé sans marquer aucun nom de pere & de mere. Sur cela M. Ferrand demande la représentation du Régistre, dont on transcrit l'article dans le Procès verbal. A la vûe de cette pièce, M. Ferrand demanda Acte aux Notaires de tout le contenu au Procès verbal, qu'il signa avec le Curé de S. Sulpice & les Notaires, pour demeurer en minute chez Carnot. M. Ferrand s'en fait délivrer une expédition, quelques jours après il la remet au Notaire, qui dit, *que c'est la seule qui ait été faite de cette minute, pour que le tout puisse demeurer dans une obscurité profonde, & s'il étoit possible même qu'il fut supprimé, mais qu'il ne pourra jamais être délivré aucune expédition de cette minute, qu'il s'en est chargé envers M. Ferrand, & qu'il en charge ses successeurs.* Carnot joint l'expédition rapportée à la minute; à la suite de la note en est une autre, où il dit, qu'il a mis au feu l'expédition qui a été cy-jointe. Les précautions que l'on prend pour cacher un événement, servent souvent dans la suite à le manifester. M. Ferrand ne reclama point contre la supposition d'un enfant, il ne

protesta point contre la déclaration du Curé, ni contre le billet qui l'annonçoit comme pere de la fille baptisée.

On voit facilement qu'il étoit agité de ces soupçons qui inquiètent bien des maris, & qui souvent n'ont aucun fondement. Madame Ferrand fut enlevée par des ordres supérieurs, & conduite à l'Abbaye de Lo par de-là Chartres; c'étoit une suite de la disgrâce de son pere, les ordres ont été révoqués en 1691. Madame Ferrand a reparu dans le monde.

Mademoiselle Ferrand a prétendu que dans sa plus tendre enfance elle avoit été élevée par la sœur de la Prévôt, femme de chambre de Madame Ferrand à Puiseaux en Gatinois. Elle a dit qu'agée de quatre ans elle fut mise aux Annonciades de Melun, au mois de Juillet 1690. sous le nom de Demoiselle Batilly; qu'elle y resta jusqu'au mois de Décembre 1692. On lui a donné sur les Régistres des comptes du Couvent en deux différens endroits, où l'on rappelle sa pension, le nom de Mademoiselle Ferrand. Elle sortit de ce Couvent à l'âge de six ans, pour être conduite dans le Couvent des Jacobites de Rodès, où elle arriva le 8. Janvier 1693. Ce fut la Prévôt femme de chambre de Madame Ferrand qui fut chargée de conduire cette Demoiselle, & qui la remit en effet aux Religieuses de Rodès sous le nom de Demoiselle Baillé.

Elle demeura Pensionnaire à Rodès jusqu'en 1703. la Prévôt la vint reprendre pour la conduire dans une autre maison de Religieuses à Nemours, où elle ne fut qu'un an; de Nemours elle passa à Corbeil, dont elle sortit en 1708. pour aller en l'Abbaye de S. Aubin près de Gournay en Bray. Elle y est demeurée jusqu'en 1725. De-là elle a été successivement en l'Abbaye d'Hieres, en celle du Trésor, & enfin en celle des Andelys.

Dans

Dans toutes ces Maisons , c'est Madame Ferrand qui par le ministère de la Prévôt sa femme de chambre , a payé les pensions de cette Demoiselle , & a pourvu à tous ses besoins ; elle reconnoit qu'en 1728. elle a fourni une somme de neuf mille livres pour faire constituer deux rentes viagères de trois cens livres chacune , au profit de cette Demoiselle , à qui on a fait prendre le nom de Vigny , après lui avoir laissé le choix des noms de Saintonge , ou de Beauregard.

Dès le 30. Août 1723. M. Ferrand étoit mort après avoir fait un Testament olographe , qui ne contenoit que des legs pieux , & des récompenses de domestiques , sans faire aucune disposition de ses biens , soit à titre universel , soit à titre particulier.

La Demoiselle connue sous le nom de Vigny , s'étoit entretenue avec une Religieuse de l'Abbaye de S. Aubin , des malheurs de son état ; cette Religieuse se trouva être précisément la belle-sœur de Carnot Notaire qui avoit reçu le Procès verbal de 1686. Son beau-frère l'étant venu voir , elle lui rendit compte par forme de conversation des disgrâces de son amie : au nom de M. Ferrand , Carnot n'eut pas de peine à se rappeler l'Acte de Baptême & le Procès verbal du 28. Octobre 1686. Il en parla comme d'un fait dont il étoit mieux instruit que personne ; la Demoiselle de Vigny crut voir son origine , & le titre constitutif de son état ; elle en conféra avec l'Abbé de Gouay Archidiacre de Bray , & le sieur Carion Curé de Gaucour ; tout lui étoit présent depuis le Couvent de Rodès dont elle étoit sortie à dix-neuf ans , mais elle n'avoit que des idées confuses de celui où elle avoit été auparavant , & dont on l'avoit tirée à l'âge de six ans. Elle savoit en général qu'il étoit près de Paris , & elle se rappelloit quelques notions de la disposition du dedans & du dehors ; mais elle ne pouvoit pas nommer précisément le lieu où elle avoit été.

La mort de l'Abbé de Gouay suspendit l'entreprise de la Demoiselle de Vigny. — Enfin le zèle de ses amis qui lui ont donné le moyen d'agir, lui a fait commencer ce procès; elle a fait assigner au Châtelet Madame Ferrand, la Dame Comtesse de Canillac, & les sieur & Dame du Pont du Château Collateraux: pour voir dire: *qu'attendu qu'elle est restée seule des enfans de M. & de Madame Ferrand, l'inventaire fait après la mort de M. Ferrand, & les pièces inventoriées lui seroient communiquées pour prendre ensuite telle qualité qui lui conviendrait dans la succession de M. Ferrand.*

Madame Ferrand par ses défenses convient qu'elle avoit eu de son mariage quatre enfans, & entre autres une fille née le 28. Octobre 1686. mais elle a prétendu que la Demoiselle de Vigny ne prouvoit point qu'elle fut cette même fille, dont elle étoit accouchée en 1686.

Mademoiselle de Vigny fit interroger Madame Ferrand sur faits & articles, elle a avancé que *la Dame de Bellinzany sa mere, engagea la Prévôt à mener une fille au Couvent de Rodès, qu'elle lui déclara être fille du Sieur Bellinzany frere d'elle répondante, & recommanda un grand secret, déclarant avoir de justes raisons de la soustraire au Sieur Bellinzany.* Elle dit, qu'après la mort de sa mere, qui avoit toujours pris soin de cette Demoiselle, elle en a pris soin elle-même; ce qui est de surprenant, c'est que la Dame Ferrand dit que le Sieur de Bellinzany ne sçavoit pas qu'il avoit cette fille naturelle. Cette affaire extraordinaire réveilla la curiosité de tout Paris, qui fut extrêmement attentif à tous les incidens de cette cause, & qui en attendit avec impatience le denouement.

La cause plaidée solennellement au Châtelet y a été appointée, toutes les Parties furent appellantes de l'appointement, & demanderent l'évocation du principal.

Me. Cochin à qui la défense de la Demoiselle fut confiée, soutint toute sa réputation ; Me. de Blaru fit pour elle des mémoires éloquens. Je rapporterai le Plaidoyer de Me. Cochin suivant la methode que j'observe de ne parler des moyens des Parties que lorsqu'elles sont traduites dans le Tribunal Souverain.

Le grand art de l'Orateur est de montrer que sa cause est plus favorable qu'aucune de la même espece : qu'elle a des circonstances singulieres qui doivent lui donner la préférence sur toutes les autres, & entraîner la décision des Juges. C'est dans cet art qu'excelle Me. Cochin, nul Avocat ne sçut mieux que lui prendre ses avantages. C'est ainsi qu'il commença son Plaidoyer.

Plaidoyer  
de M. Co-  
chin.

Ce n'est point ici une de ces questions d'état, qui ont alarmé le Public par la crainte de voir tomber toutes les familles dans le trouble & dans la confusion. S'il suffisoit à un inconnu pour conquérir un rang distingué, de présenter des faits arrangés avec art, & d'offrir une preuve testimoniale pour les soutenir, il n'y a personne qui ne dût être effrayé d'un exemple si funeste ; l'ambition & la cupidité franchiroient toutes les bornes, & les familles les plus illustres deviendroient la proie de l'audace la plus criminelle.

Mais dans la démarche de la Demoiselle Ferrand, rien ne peut alterer l'ordre Public, ni la tranquillité des familles. Elle ne demande justice à la sienne qu'à la faveur des titres authentiques, dont personne ne peut méconnoître l'autorité. Tout est prouvé, la naissance d'une fille, fruit du mariage de M. & de Madame Ferrand. Son existence, son identité dans la personne de celle qui agit, & si on offre d'y joindre la preuve testimoniale, ce n'est que surabondamment, & pour augmenter encore l'éclat qui accompagne la cause de la Demoiselle Ferrand.

Après

Après avoir raconté le fait de sa cause , il dit ensuite : la défense de la Demoiselle Ferrand se renferme dans trois propositions de fait ; la première , que Madame Ferrand est accouchée d'une fille la nuit du 27. au 28. Octobre 1686.

La seconde que cette fille n'est point décédée. La troisième que la Demoiselle Ferrand est individuellement la même dont Madame Ferrand est accouchée. En un mot , la naissance , l'existence , & l'identité de la Demoiselle Ferrand ; voilà les objets que cette cause présente à la Justice.

#### PREMIERE PROPOSITION.

Madame Ferrand est accouchée d'une fille au mois d'Octobre 1686. Pour établir cette vérité fondamentale , on ne voit point la Demoiselle Ferrand articuler des faits , & demander permission d'en faire preuve. C'est la condition à laquelle se sont trouvés réduits jusqu'à présent tous ceux que l'on a vû agiter des questions d'état , & c'est ce qui a fait reconnoître qu'il y avoit autant de témérité que d'injustice dans leurs entreprises.

Pour entrer dans une famille distinguée , est-il permis de supposer un accouchement dont on ne trouve aucune preuve , de sonder des mystères impénétrables , de supposer l'existence d'un enfant que l'on n'a jamais vû naître ?

Non , dans de pareilles tentatives la justice ne peut être trop sévère ; ce seroit ouvrir la porte aux impostures les plus grossières & les plus funestes , que d'écouter seulement ceux qui viennent débiter de pareils faits ; l'accouchement de la mere , la naissance de l'enfant , sont des événemens que la Loi n'abandonne point à des preuves incertaines & équivoques ; elle ne se repose que sur des preuves lumineuses , & capables de subjuguier la raison la plus rebelle



rebelle. Ce sont aussi les seules que la Demoiselle Ferrand invoque en sa faveur.

Premièrement, nous avons ici l'aveu, la reconnaissance expresse de Madame Ferrand elle-même; c'est un fait qui lui est propre & personnel; c'est un fait qui la touche d'assez près, qui intéresse assez son honneur, pour qu'on ne puisse lui refuser la plus parfaite confiance, lorsqu'elle en rend compte à la justice sous la religion du serment. Quel intérêt auroit eu Madame Ferrand de reconnoître son accouchement de 1686. si elle n'y avoit été entraînée par la force de la vérité si connue, qu'il n'étoit pas possible de la défavoüer ?

Qu'on ne nous dise pas que l'état des enfans ne dépend point des déclarations des peres & meres, & principalement des déclarations qui sont faites depuis le Procès commencé; qu'on nous épargne la citation de la Loi fameuse : *non nudis asseverationibus*, & des préjugés intervenus dans cette matiere; c'est abuser & du principe, & des textes qui en sont la source, que d'en faire usage dans l'espece présente.

Dans quel cas rejette-t-on les déclarations des peres & meres comme suspectes; c'est lorsqu'il paroît un concert de fraude entre l'enfant qui veut s'introduire dans une famille, & le pere ou la mere qui lui tendent les bras pour le recevoir; c'est lorsque la mere paroît être l'ame & le mobile de l'entreprise de l'enfant, & qu'elle se prête à sa demande pour la favoriser. Que la Demoiselle Ferrand est dans un cas bien différent ! La plus cruelle contradiction qu'elle éprouve, est de la part de la Dame sa mere; elle refuse de la reconnoître pour sa fille légitime, elle la travestit en bâtarde de son frere.

Secondement, l'aveu de Madame Ferrand qui suffisoit par lui-même, est ici soutenu par des pieces dont l'autorité ne peut être ébranlée, c'est - à-dire,

dire , par le Régistre des Baptêmes de la Paroisse de saint Sulpice , auquel il faut nécessairement joindre le Procès verbal du 28. Octobre 1686. c'est le même Curé de saint Sulpice qui parle dans ces deux pieces ; c'est lui qui , après avoir commencé à s'expliquer dans le Régistre sur l'état de l'enfant , acheve de le développer dans le Procès verbal , & qui ajoute ce qui manquoit à la perfection de l'Acte baptismal ; c'est lui , en un mot , qui nous atteste que l'enfant présenté sur les Fonts sacrés , a été annoncé comme le fruit du mariage de Monsieur & de Madame Ferrand.

La Loi ne connoît point d'autre preuve pour établir l'état des enfans , que ces sortes de déclarations qui sont faites au moment de leur naissance aux Ministres de la Religion ; c'est pour cela qu'elle les a chargés d'en faire une mention expresse dans leurs Régistres , leur devoir les engage à le faire ; mais si malheureusement ils y ont manqué , qu'y a-t'il de plus décisif , pour réparer un silence si funeste , que la déclaration qu'ils en font presque dans le même instant devant des Officiers publics qui en dressent un monument authentique ? Il faut donc déférer à une preuve si convaincante , où il n'y aura plus rien de certain dans l'état des hommes.

Les Collatéraux qui paroissent refuser leur confiance à Madame Ferrand , élèvent aussi quelques Critiques sur les titres qu'on leur oppose ; le Régistre , disent-ils , ne nomme point les pere & mere ; c'est donc une piece inutile à la Demoiselle Ferrand. A l'égard du Procès verbal , c'est une piece étrangere au Régistre , & qui n'est point dans la classe des titres que la Loi a établis pour preuve de la filiation ; c'est ainsi qu'ils croient nous affoiblir en divisant nos forces ; ils prennent d'abord le Régistre seul , & n'y trouvant point de nom de pere & de mere , ils triomphent d'un silence  
qui

qui leur paroît favorable. Ils passent ensuite au Procès verbal , & trouvant une vérité qui les confond , ils s'en débarrassent par le caractère de la pièce : mais cet artifice est trop grossier , & l'équité ne permet pas de séparer ce qui a une relation si intime & si nécessaire.

Le Régistre ne peut être considéré seul , puisqu'il faut nécessairement qu'on convienne qu'il est imparfait ; si on se renferme dans le Régistre seul , on trouvera une fille baptisée , mais on ne lui trouvera ni pere , ni mere ; cet enfant sera-t'il donc privé de son état ? ne pourra-t'il réclamer personne dans la nature comme auteur de sa naissance ? cela est-il impossible ? Il faut donc aller plus loin , il faut chercher des lumières hors du Régistre : mais quelle lumière plus pure pourra-t'on trouver que celle que nous administre le même Curé dans un acte authentique fait le jour même , & presque dans l'instant du Baptême ?

Il est vrai que la Loi n'a pas établi les actes pardevant Notaires pour être les monumens ordinaires de la filiation ; mais pourquoi ? parce qu'elle a chargé les Curés de faire une mention expresse sur leurs Régistres des pere & mere de l'enfant ; mais lorsqu'ils ne l'ont pas fait , que par négligence , ou par d'autres motifs aussi peu légitimes , ils auront manqué à une obligation qui leur est si étroitement imposée , cette même Loi leur interdit-elle toute autre voye de réparer leur faute ? faudra-t'il qu'elle demeure sans remede ? & s'il en est un qui puisse être employé , en pourroit-on trouver un plus efficace , que la déclaration faite presque au même instant devant des Officiers publics , dignes de toute la confiance de la Justice ?

Qu'on ne s'arrête donc point au Régistre seul , puisqu'il est imparfait ; qu'on ne rejette point un Procès verbal authentique , puisque c'est un titre

nécessaire, & le seul qui pût suppléer à l'omission du Régistre.

Quelque langage que M. le Président Ferrand eut tenu dans ce Procès verbal, il ne pourroit donner atteinte à l'état de l'enfant; mais M. Ferrand n'a point désavoué sa fille, il craignoit qu'on ne lui supposât un enfant étranger; mais il n'a pas même pensé à méconnoître l'enfant dont sa femme étoit accouchée, il n'a point protesté contre la déclaration du Curé, il n'a pris aucune mesure pour contredire l'accouchement de Madame Ferrand, quoiqu'il y eût mille voyes ouvertes pour en établir la supposition, s'il n'étoit pas constant.

Le fait de l'accouchement après cela peut-il être équivoque? l'aveu, la reconnaissance expresse de la mere, le silence du pere, les monumens publics, tout met cette vérité dans un si grand jour, que personne ne peut y résister.

#### SECONDE PROPOSITION.

Cet enfant dont la naissance est certaine, n'est point décédé, on ne rapporte ni Extrait-mortuaire, ni même aucun indice qui annonce sa mort; il n'en faut pas d'avantage pour se convaincre de son existence actuelle.

Un Citoyen acquis à la République, ne peut disparaître sans qu'elle soit en droit d'en demander compte aux pere, mere & à la famille; c'est à elle à le représenter, sans quoi elle est exposée aux plus vives poursuites du ministère public: ici l'enfant paroît dans des monumens autentiques, depuis il est enveloppé, à ce que l'on prétend, dans une obscurité profonde; si cela étoit, la Justice ne s'animerait-elle pas dans une occasion si intéressante?

Les défaites imaginées par Madame Ferrand pour se dispenser de rendre compte de son sort, loin de justifier

justifier le décès de l'enfant , ne servent qu'à confirmer son existence.

On lui demande , article 4. de son interrogatoire, *si la fille qu'elle dit être née en 1686. est actuellement morte , ou vivante ;* elle répond , *que la Dame Bellinzani sa mère a pris soin de cet enfant dès sa naissance , qu'elle a dit qu'elle étoit morte , qu'elle , M. Ferrand & toute la famille l'ont crû.*

On insiste , & on lui demande , *si elle a une connoissance personnelle que cette enfant soit morte ;* elle répond , *qu'étant absente & éloignée par ordre du Roi , elle n'a pu prendre aucune connoissance par elle-même de l'état de l'enfant.* Que veulent dire de pareilles allégations ? Madame Ferrand ne sçait rien par elle-même de l'état de sa fille , elle cite un prétendu témoin décédé il y a près de trente ans ; elle se contente d'un discours vague qu'elle suppose qu'on lui a tenu , elle n'a qu'une opinion de la mort de sa fille ; est-ce ainsi qu'une mere peut vouër son enfant à une obscurité impénétrable ?

L'ignorance qu'elle affecte , est une idée qui révolte la raison ; elle a dû nécessairement sçavoir où sa fille a été mise en nourrice , la précaution d'en retenir une , a dû précéder l'accouchement ; Madame Ferrand étoit alors en pleine liberté , elle doit sçavoir quelle est la nourrice , en quel lieu elle demeurait ; rien ne peut à cet égard excuser son silence.

Depuis son accouchement elle n'a pû ignorer le sort de sa fille ; quand elle n'auroit pas pû en prendre soin par elle-même , elle ne pouvoit pas être regardée comme assez étrangere à sa fille , pour qu'elle n'eût aucune connoissance de ce qui la regardoit ; elle nous parle toujours de l'Abbaye de Lo , près de Chartres , où elle fut envoyée : mais quoi donc ? cette Abbaye est-elle une Isle déserte , où l'on n'entend plus parler du genre humain , où l'on n'ait plus de nouvelles , d'accès , de relation ? C'est nous entretenir de chimeres , que nous dépeindre ici une

espece d'impuissance à une mere de sçavoir ce que sa fille est devenuë.

On lui demande, article 14. *si n'est pas vrai que depuis 1690. jusqu'à la fin de 1692. sa fille a été dans le Monastère des Annonciades de Melun ; elle répond, n'avoir aucune connoissance des lieux où la Dame Bellinzani peut l'avoir mise, que d'ailleurs en 1690. on avoit déjà annoncé la mort de cette fille.*

Comment concilier cette mort annoncée, dit-on, en 1690. avec le Régistré du même Monastère de Melun, où l'on voit la Demoiselle Ferrand Pensionnaire en 1692 ?

Article 26. on lui demande, *si cette enfant avant d'être mise à Melun, n'a pas demeuré à Puiseaux ; elle répond, que le fait est absolument faux.*

C'est ici que la fermeté & la présence d'esprit ont abandonné Madame Ferrand ; si elle avoit voulu soutenir le système de ses précédentes réponses, elle n'avoit qu'à dire qu'elle ne sçavoit point où la Dame Bellinzany sa mere avoit mis sa fille : mais non, *elle affirme que sa fille n'a point été à Puiseaux.* Mais comment le sçait-elle ? *puisqu'elle n'a eu aucune connoissance par elle-même de ce qui s'est passé à l'égard de cet enfant.*

La contradiction ne peut être plus sensible, elle sçait parfaitement que sa fille n'a point été à Puiseaux, cependant elle ne sçait rien de son sort. Est-il permis après cela de se dissimuler à soi-même ; que l'on veut faire passer pour mort un enfant qui existe actuellement ?

Enfin sur l'article 29. de l'interrogatoire, on demande à Madame Ferrand, *si elle sçait la Paroisse à Paris, ou en Province, où a été inhumée la fille qu'elle a eue en 1686. elle répond, n'avoir entré en connoissance d'aucune particularité de l'enfant dont la Dame Bellinzani sa mere s'étoit chargée ; qu'elle croit que la Dame Bellinzani avoit remis l'Extrait-mortuaire de cet enfant à M. Ferrand, à qui il étoit plus nécessaire qu'à elle*

*elle-répondante , qui déclare cependant n'en avoir point de connoissance , étant dans tous ces tems éloignée.*

Voilà une étrange situation ! la Dame Bellinzani qui a survécu dix huit ans au retour de sa fille à Paris , ne lui a jamais parlé du lieu de la Paroisse où sa fille étoit inhumée , elle en aura remis l'Extrait-mortuaire à M. Ferrand , & Madame Ferrand n'en aura pas eu la moindre notion ! A qui prétend-on en imposer par des illusions si grossières ? La vérité ne perce-t-elle pas au travers de ces déguisemens , & ne manifeste-t-elle pas l'existence de la fille née en 1686 ?

En un mot , aucune preuve de son décès , point d'Extrait-mortuaire, aucune circonstance qui l'annonce ; on ne parle que d'ouï-dires vagues , incertains ; que d'opinions , que de présomptions ; il n'y a point de crédulité assez aveugle pour donner dans de pareils pièges , & l'existence de l'enfant paroît aussi constante que sa naissance.

### TROISIEME PROPOSITION.

Mais la Demanderesse est-elle cette même fille dont Madame Ferrand est accouchée , & dont l'existence est démontrée ? C'est le dernier retranchement de nos adversaires ; l'identité , disent-ils , n'est point établie.

Dans cette partie de la cause la preuve testimoniale , si on en avoit besoin , ne pourroit jamais être refusée , on ne prouve point la naissance d'un enfant par témoins , c'est aux monumens publics , c'est aux Régistres & papiers domestiques des pere & mere décedez que la Loi nous renvoye. Que l'on n'écoute donc point ceux qui veulent établir un fait si important , & qui pour tout gage de leur sincérité n'offrent à la justice qu'une preuve testimoniale ; c'est ce que la Loi de concert avec la raison , exige de la

fermeté & de la sagesse des Magistrats , & c'est ce qui est affermi par une jurisprudence invariable ; mais quand il est prouvé qu'un enfant est né , & qu'il n'y a aucune preuve de son décès , enforte qu'il ne s'agit que de sçavoir si celui qui se présente est ce même enfant , non seulement on ne peut refuser la preuve testimoniale , mais , on l'ose dire , c'est une preuve nécessaire , & pour ainsi dire la seule à laquelle on puisse recourir.

Comment un enfant prouvera-t'il qu'il est le même que celui que sa mere a eu dans un certain tems ? si ce n'est parce qu'il aura été connu pour ce même enfant pendant un certain nombre d'années , & que s'il a été caché depuis par le concours de certaines circonstances , il reste cependant plusieurs témoins en état de le reconnoître , & de le manifester à la justice. De-là tant de causes célèbres où la justice a été obligée de déferer à la preuve testimoniale sur la question de l'identité ; la cause de Maillard , celle de Caille , & tant d'autres. Un enfant en quelqu'âge qu'il soit ne va pas de tems en tems se présenter devant des Officiers Publics pour vérifier qu'il est toujours le même enfant ; c'est donc une nécessité absolue de recourir sur ce point de fait à la preuve testimoniale.

Mais tel est l'avantage de la cause de la Demoiselle Ferrand , qu'elle ne croit pas même avoir besoin de ce secours , & que ce n'est que surabondamment qu'elle offre cet éclaircissement à la Justice , si elle veut encore acquérir de nouvelles lumières.

Les preuves qu'elle a de l'identité ne peuvent être plus claires , ni plus décisives.

Premièrement , Madame Ferrand convient que la Demanderesse est la même fille qui fut conduite en 1693. au Couvent de Rodès par la Prévôt sa femme de chambre , & qui y est restée jusqu'en 1705. que c'est la même qui a été depuis à Nemours , à  
Corbeil,



Corbeil, à saint Aubin, en l'Abbaye d'Hieres, au Trésor, & aux Andelys. Ainsi depuis 1693. au moins, il n'y a point d'incertitude sur le sort de la Demanderesse.

Il y a plus, Madame Ferrand convient que dans ce long espace de tems, c'est elle qui a pris soin de la Demanderesse, qui a payé ses pensions, fourni à sa subsistance; en un mot veillé sans interruption sur sa personne, & fourni même le capital de deux rentes de 300. livres chacune qui lui ont été constituées. Aux yeux de la raison ces faits seuls sont décisifs, & ne permettent pas de douter que la Demanderesse ne soit la même fille dont Madame Ferrand est accouchée en 1686. Car enfin il est établi que Madame Ferrand a eu une fille en 1686. Que cette fille n'est point décédée; il faut donc que cette fille se trouve; mais en qui peut-on la reconnoître, si ce n'est dans la seule fille au monde dont elle ait jamais pris soin?

Nos adversaires ont eû raison de dire qu'il ne suffit pas d'alléguer & de prouver même des soins continuels; ce que les Jurisconsultes appellent *tractatus*, pour en conclure de la part de l'enfant que ceux à qui il est redevable de tant de bontés & de tant de soins, sont ses pere & mere; mille motifs différens peuvent exciter cette bienveillance. Ainsi il seroit absurde, il seroit même indécent de dire, vous avez toujours eu soin de moi, donc vous avez été mere, donc je suis l'enfant que vous avez mis au monde: mais quand il est certain que celle qui s'est chargée de tant de soins & de tant de dépense est accouchée & a donné la naissance à une fille, quand ce fait est prouvé & reconnu, quand il n'y a aucune preuve de la mort de ce même enfant, & qu'il ne s'agit plus que de le découvrir; alors l'éducation, les soins, la dépense deviennent un des indices sûrs, & auquel il n'est pas possible de se tromper. Madame Ferrand a eu une fille qui n'est

point morte , elle a toujours donné tous ses soins à la subsistance & à l'éducation d'une fille pendant quarante-quatre ou quarante-cinq ans , & n'a jamais eu soin que de celle-là. Alors il faut nécessairement de deux choses l'une , ou que ce soit sa fille , ou qu'elle ait abandonné sa propre fille pour prendre soin d'une fille étrangère. La dernière partie de l'alternative choque également la Religion , l'honneur , la nature , l'humanité. Il n'est donc pas possible de l'admettre , ni par conséquent de rejeter la première conséquence.

Mais il ne faut pas s'arrêter , dit-on , à ces témoignages extérieurs , il faut examiner à quel titre ses soins vous ont été prodigués ; & quelle mesure on a gardée dans les avantages qu'on vous a faits. Le titre des bontés de Madame Ferrand c'est la qualité de Bâtarde de son frere , dont la Dame Bellinzany lui avoit fait la confidence. La mesure que l'on a gardée , ce sont de simples alimens , des pensions modiques dans des Monastères éloignez ; peut-on se prévaloir de si modiques avantages ?

On croit avoir déjà écarté la fable de la prétendue bâtarde du sieur Bellinzany ; c'est se jouer de la nature & de la religion , que de venir substituer cette fiction à la réalité ; où est la preuve que le sieur Bellinzany ait jamais eu une bâtarde ? où est son extrait Baptistaire ? une mere , une sœur se feroient-elles chargées de tant de soins , de tant de dépenses pour le fruit malheureux du crime du sieur Bellinzany ? Ce seroit lui qui auroit été le coupable , ce seroit sa mere & sa sœur qui en auroient porté volontairement la peine. Mais quoi , Madame Ferrand a tant de zèle pour la Bâtarde de son frere , & elle ne s'informe pas même du sort de sa propre fille ! Les absurditez se multiplient à chaque réflexion , & l'on croit éluder par-là les argumens victorieux qui s'élevent en faveur de la Demoiselle Ferrand ! Non personne ne fera la dupe d'une supposition si grossiere ,

grossiere. Madame Ferrand a eu une fille , on la fait disparoître sans preuve de sa mort ; on donne une fille au sieur Bellinzany sans aucune preuve de sa naissance : par une échange si odieuse , l'enfant légitime sera-t'il dégradé ?

Quant à la qualité des soins que l'on a pris pour la Demoiselle Ferrand , il ny a rien qui puisse affoiblir la juste conséquence qu'elle en tire. Ce n'est point ici un enfant que l'on ait réduit à un état vil & abject ; on ne le voit point placé dans le rang des Domestiques , ou d'un vil artisan ; c'est une fille qui a toujours été placée dans des Monasteres où l'on a payé pour elle les mêmes pensions que l'on payoit pour d'autres Demoiselles d'une naissance honorable , ou même distinguée ; rien ne lui a manqué de ce qui convenoit au rang où la Providence l'avoit placée dans le monde. M. & Madame Ferrand n'étoient pas riches , mais ils n'ont pas pour cela abandonné leur fille , & la place qu'ils lui ont fait remplir n'a jamais rien senti qui fût au-dessous de leur Condition.

Il faut donc reconnoître que ce premier tems qui remonte jusqu'en 1693. nous fournit une preuve constante de l'identité que l'on ose contester ; il ne s'agit que de trouver la fille dont Madame Ferrand est accouchée ; mais peut-on la méconnoître dans l'unique fille dont elle ait pris soin pendant tant d'années ? Quand on n'auroit rien dans l'intervalle de 1686. & 1693. ces deux époques se rejoindroient nécessairement.

Secondement , mais en remontant au-delà de 1693. la vérité que l'on vient d'établir se fortifie , & brille d'un nouvel éclat. La Demoiselle Ferrand avant que d'être conduite à Rodès avoit été Pensionnaire aux Annonciades de Melun. C'est un point essentiel dont Madame Ferrand est convenue dans l'article 34. de l'Interrogatoire : *Elle y déclare*

*Je souvenir que la Demoiselle de Vigny, (c'est ainsi qu'elle qualifie la Demanderesse,) a été à Rodès, à saint Aubin, à Nemours, à Melun, à Corbeil, à l'Abbaye d'Hieres, au Trésor, & aux Andelys ; ce sont en effet tous les Couvens où a été la Demoiselle Ferrand. Madame Ferrand affecte d'en renverser l'ordre, mais il est d'ailleurs bien établi.*

Me. Cochin parcourut ensuite tous les Couvents où la Pensionnaire à Melun avant 1693. étoit une Demoiselle à qui on avoit donné le faux nom de Batilly, & à qui on avoit depuis restitué son véritable nom de Ferrand. C'est ainsi qu'elle est nommée & inscrite dans le Régistre de la maison, signé par des Religieuses qui sont mortes il y a plus de trente ans. C'est donc la Demanderesse individuellement qui étoit Pensionnaire à Melun avant 1693. Madame Ferrand en convient article 34. de son Interrogatoire ; mais celle qui étoit Pensionnaire à Melun étoit la Demoiselle Ferrand, cela est prouvé par le Régistre, donc c'est la Demanderesse individuellement qui est la Demoiselle Ferrand.

On ne peut pas réunir les deux faits qui sont également prouvés sans que l'identité soit démontrée. Si la Demanderesse prouvoit uniquement qu'elle a été Pensionnaire à Melun en 1692. sans prouver que cette Pensionnaire y fut connuë pour Mademoiselle Ferrand, sa preuve seroit imparfaite ; de-même si elle prouvoit uniquement qu'il y avoit une Demoiselle Ferrand Pensionnaire à Melun sans justifier que ce fut elle individuellement, on écarteroit sa preuve par la distinction que l'on pourroit supposer entre cette Demoiselle Ferrand & elle ; mais quand les deux faits sont constans, alors l'identité ne peut plus être ébranlée.

Que l'on ne dise pas qu'il reste un vuide depuis 1686. jusqu'en 1690. car en matiere d'identité, quand elle est établie dans un tems, tout ce qui précède est nécessairement rempli. Si la Demanderesse étoit la

la Demoiselle Ferrand en 1690. 1691. 1692. il falloit nécessairement qu'elle le fût en 1686. 1687. 1688. & 1689. On ne peut pas être soi-même pendant un tems, & ne l'être pas pendant un autre. La Demanderesse étoit connue pour la Demoiselle Ferrand, & pour fille de M. & de Madame Ferrand; en un mot elle étoit la Demoiselle Ferrand en 1691. & 1692. qu'a-t'elle autre chose à établir ?

Elle n'a pû être la Demoiselle Ferrand & cesser de l'être, comme elle n'a pû être la Demoiselle Ferrand sans l'avoir été auparavant; ainsi la distinction des tems ne peut pas même être proposée en matiere d'identité; il suffit de trouver un point fixe, un seul instant où elle soit justifiée, pour qu'elle le soit, & pour tout ce qui précède, & pour tout ce qui suit.

Il n'y auroit qu'une seule évafion contre une réflexion si décisive qui seroit de dire: il est vrai que vous avez été connue pour la Demoiselle Ferrand dans le Couvent de Melun, mais on n'a pas eu raison de vous reconnoître pour elle, prouvez que vous la fussiez en effet; mais n'est-ce pas être vaincu sans ressource & sans retraite que d'être réduits à une pareille défense? Toute personne qui aura l'identité à prouver ne la prouvera jamais qu'en disant & en justifiant qu'elle a été connue & traitée comme la personne qu'elle veut être, & si cela est constant, écouterat-on des adversaires qui diront cela est vrai, vous avez été traitée & connue comme une telle personne, mais prouvez que vous la fussiez réellement; l'identité ne peut jamais se prouver que par la connoissance des autres, & par le traitement qu'on en a reçu.

Quoi donc pour l'identité faudra-t-il suivre de jour en jour la personne que l'on veut être? S'il y a un an, deux ans d'intervalle, on dira que tout est perdu; mais s'il n'y a qu'un mois, qu'un jour, on pourra dire

dire la même chose, & comme la preuve de l'identité ne pourra jamais être portée à cette précision, il faudroit dire que la preuve de l'identité seroit impossible.

Mais pour mettre la vérité dans le jour le plus éclatant, la Demoiselle Ferrand a donné des Requêtes par lesquelles elle a articulé des faits si précis d'identité, que si la religion de la Cour la portoit à suspendre encore son jugement, il ne seroit pas possible de se refuser à l'éclaircissement de ces faits. Elle a demandé permission de faire preuve que la fille dont Madame Ferrand est accouchée en 1686. a été mise Pensionnaire aux Annonciades de Melun au mois de Juillet 1690. Que c'est la Demanderesse individuellement qui étoit cette Pensionnaire, qui y a été connue publiquement, & traitée comme fille de M. & de Madame Ferrand, & qui a été tirée de ce Monastere en Décembre 1692. pour être conduite à Rodès où elle est arrivée le premier Janvier 1693. Que même avant que d'être mise dans la Maison de Melun, elle a été mise à Puiseaux chez la sœur de la Demoiselle Prévôt, où elle étoit aussi connue pour la Demoiselle Ferrand. Il faut convenir qu'il n'y a jamais eu de faits plus decisifs pour établir l'identité. On a déjà montré que la preuve testimoniale ne pouvoit être refusée sur une pareille question; à plus forte raison doit-elle être admise quand cette preuve est déjà complete par écrit, ou tellement avancée que l'on peut dire que toute autre preuve est superflue.

La Demoiselle Ferrand est persuadée que dès à présent il n'y a rien à désirer pour établir l'identité, mais si un scrupule outré pouvoit encore retenir les esprits, du moins ne pourroit-on se refuser à l'offre d'une nouvelle preuve qui porteroit la vérité jusqu'à la démonstration.

On croit donc avoir établi les trois propositions que l'on avoit annoncées. Madame Ferrand est accouchée

couchée d'une fille au mois d'Octobre 1686 ; cette fille n'est point décédée ; on la reconnoît dans la Demanderesse à des caractères qu'on ne peut effacer ; la naissance, l'existence, l'identité, tout est dans le plus grand jour.

Me. Guéau de Reverseaux parla pour Madame Ferrand. Dans son exorde, il recueillit toutes les circonstances les plus précieuses, afin de donner une face défavorable à la prétention de la Demanderesse. Plaidoyer de Me. Guéau de Reverseaux.

Le spectacle, dit-il, que donne en ce jour la Demoiselle de Vigny, nous rappelle d'une manière bien triste & en même tems bien étrange, la mémoire de deux grands Magistrats, qui ont contribué pendant longtems à l'ornement de ce Tribunal auguste.

Vous, Messieurs, qui avez connu feu M. le Président Ferrand, feu M. Ferrand Doyen de la Cour, témoins des vertus qui leur avoient acquis cette haute réputation, que les lumières & les connoissances ne donnent pas, si elles ne sont soutenues du plus noble desintéressement, & de la probité la plus épurée ; témoins de la protection ouverte qu'il accordoient au foible contre l'usurpateur ; auriez-vous pu croire que leurs cendres dûssent un jour être troublées par une accusation du crime de suppression d'état ?

Tel est néanmoins l'effet naturel de l'action que la Demoiselle de Vigny a osé intenter ; elle s'annonce comme la fille de M. le Président Ferrand, & elle vient se plaindre de ce qu'on lui a enlevé dès sa plus tendre enfance, tous les avantages d'un état si précieux & si honorable ; cette accusation frappe donc directement sur M. Ferrand, & sur les autres membres de cette famille respectable, & elle les enveloppe tous, ou comme auteurs, ou comme complices de cet attentat.

Comment la Demoiselle de Vigny a-t'elle pu se déterminer à une démarche si hasardeuse, après  
qua-

quarante-neuf ans de possession d'un état absolument contraire à celui qu'elle réclame aujourd'hui ? Quelles preuves pourroient être , & assez lumineuses & assez décisives pour détruire l'autorité d'une possession d'état si longue , & la présomption qui s'élève en faveur de ceux dont on attaque ici la mémoire ?

Loin de rapporter quelque preuve , la Demoiselle de Vigny n'articule pas seulement des faits concluans ; loin de nous instruire de son état , elle ignore elle-même qui elle est : c'est un abîme dont elle ne peut sonder la profondeur , en sorte qu'elle n'agit point par conviction de la vérité de l'état qu'elle réclame.

De tout ce qui lui est personnel , la Demoiselle de Vigny ne connoît que les bontés qu'on a eues pour elle ; & dont elle abuse indignement pour déshonorer la main charitable qui l'a secourue jusqu'ici ; vous ne verrez dans cette affaire qu'une intrigue odieuse , qu'il est important d'étouffer dès sa naissance , & un monstre d'ingratitude , propre à soulever toute vôtre indignation.

M. Guéau de Reverseaux raconte ensuite le fait de sa Cause , & tire des inductions de toutes les circonstances.

Après avoir rapporté la mort des enfans de M. Ferrand , qui avoient pris des établissemens dans le monde , & qui n'ont point laissé de postérité. Si Monsieur & Madame Ferrand avoient été , dit-il , assez injustes pour voïer à l'obscurité un de leurs enfans , se voyant enlever ainsi tous les autres , auroient-ils tenu contre ce désastre ? Avec quel repentir , & en même tems avec quelle joye auroient-ils rendu les droits de sa naissance à cet objet de leur haine , resté seul pour soutenir leur famille ?

Il prétend tirer avantage de quelques événemens qui sont arrivés dans la famille , soit mort , ou mariage , poursuit-il , la Demoiselle qu'il appelle



pelle de *Vigny* , n'y a jamais pris aucune part.

Tel est donc l'état de la famille depuis un si longtems ; c'est sur la foi de cet état qu'on a contracté des mariages, qu'on a fait des aliénations, & que cette famille a pris dans la société tous les autres engagemens qu'on y peut prendre ; peut-on n'être pas effraïé des suites funestes d'un système qui tend à renverser contre la foi publique l'autorité d'une possession si longue ?

Quand il passe au récit de la Cause pour laquelle Madame Ferrand a pris soin de la Demoiselle de *Vigny* , voici comme il parle :

Quelque tems après le retour de Madame Ferrand à Paris ( elle n'a pû dire précisément dans son interrogatoire si c'étoit au commencement de 1693. ) la Dame Bellinzany sa mere lui confia le dessein où elle étoit de faire conduire dans un Couvent de Rodès une fille du sieur Bellinzany son fils , elle lui demanda sa femme de chambre pour l'en charger , & l'engagea à s'en priver pendant ce voyage.

C'est à cette occasion que la Dame sa mere lui parla pour la première fois de la Demoiselle de *Vigny* comme d'une fille naturelle du sieur Bellinzany , dont elle s'étoit chargée , en lui disant qu'elle avoit de justes raisons de la soustraire à son fils , & que pour plus grande sûreté du secret , elle n'avoit voulu employer aucun de ses domestiques.

De qui le sieur Bellinzany avoit-il eu cette fille ? comment ignoroit-il son existence ? quel âge avoit-elle ? qui en avoit pris soin jusques-là ? ce sont des détails sur lesquels la curiosité de Madame Ferrand n'a pas crû devoir éprouver la confiance de la Dame sa mere ; n'ignorant pas qu'il n'y a point d'amitié si intime , qui puisse mériter qu'on nous fasse part du secret d'autrui.

La

La confiance de la Dame Bellinzany n'a pas été plus loin ; sans doute qu'un plus grand éclaircissement n'auroit rien que d'humiliant pour la Demoiselle de Vigny ; Madame Ferrand a été pressée sur cet article dans son interrogatoire, elle a déclaré en honneur & en conscience qu'elle ne sçavoit rien de plus.

Il dit ensuite que la Dame Bellinzany pendant qu'elle a vécu, a élevé cette Demoiselle dans des Couvens éloignés où les pensions étoient modiques, on ne lui donnoit qu'un entretien fort simple & fort commun, & après la mort de Madame Bellinzany, Madame Ferrand prit soin de la Demoiselle, & elle garda religieusement le secret qui lui avoit été confié ; son frere n'a rien sçu de l'état de cette fille : elle avoit trop de respect pour la volonté de la Dame sa mere, & trop de confiance dans la justice de ses motifs pour y manquer. Il s'étend ensuite sur une prétendue cabale qui a agi, conduit, animé la Demoiselle de Vigny. Mais comme tout ce qu'il attribue à cette cabale, peut être envisagé comme des offices d'amis, qui cherchent à développer une affaire cachée, & à rassembler des preuves : offices, qui du premier coup d'œil paroissent innocens, l'on ne s'y arrêtera pas. Il vient à ses moyens.

Cette Cause, dit-il, si digne du Tribunal auguste, où nous avons l'honneur de plaider, dépend, Messieurs, de l'établissement de deux points capitaux ; le premier, que Madame Ferrand est accouchée d'une fille au mois d'Octobre 1686. le second, que la Demoiselle de Vigny est la même que cette fille, dont on prétend Madame Ferrand accouchée en 1686.

Si la Demoiselle de Vigny ne peut établir qu'un de ces deux points, sa preuve est imparfaite, & tous ses efforts impuissans ; si elle ne prouve pas qu'il soit né une fille en 1686, sa prétention n'a point de

point de fondement , mais inutilement le prouveroit-elle , si elle ne justifie pas en même tems qu'elle est celle dont Madame Ferrand seroit accouchée alors ; aussi le sistême de la Demoiselle de Vigny a-t'il roulé jusqu'ici sur ces deux points ? la naissance d'une fille en 1686. & l'identité de la Demoiselle de Vigny avec cette fille.

Madame Ferrand a perpétuellement reconnu dans le cours de cette affaire , qu'elle est accouchée d'une fille au mois d'Octobre 1686.

La Demoiselle de Vigny ne rapportoit cependant aucune preuve de cet accouchement ; car il seroit aisé de faire voir que les actes qu'elle présente comme pièces décisives , ne pourroient jamais l'établir. Mais de l'aveu de Madame Ferrand , il ne s'ensuit pas que Mademoiselle de Vigny soit cette fille dont elle a accouché. Il n'y a que deux moyens d'établir ce fait , ou une possession constante & non interrompue , de cet état qu'elle réclame , ou un enchaînement de faits prouvés , depuis la naissance de cette fille jusqu'à présent , qui ne permettent pas de douter qu'elle est la fille née en 1686.

La Demoiselle de Vigny n'a ni l'un ni l'autre de ces avantages ; l'état dans lequel elle a vécu jusqu'ici , n'a aucun trait à la qualité qu'elle usurpe aujourd'hui ; & loin de prouver cet enchaînement de faits , pris depuis la naissance jusqu'à présent , la Demoiselle de Vigny ne peut pas même l'articuler.

Commençons par le défaut de possession d'état ; la Demoiselle de Vigny a toujours porté un nom étranger à la famille , elle n'a jamais eu un seul regard ni du pere , ni de la mere , qu'elle s'attribue , elle ne peut articuler la moindre relation , ni avec le frere & les sœurs qu'elle adopte , ni avec aucun autre membre de la famille.

La fille aînée de Madame Ferrand a été mariée , une autre a fait Profession en Religion , le fils a

été pourvû d'une Charge de Conseiller en la Cour des Aydes ; depuis le fils & la fille sont décédés ; tous ces événemens ont été également indifférens à la Demoiselle de Vigny.

A la mort de M. Ferrand , la Demoiselle de Vigny auroit eu trente-sept ans suivant son calcul ; cependant , suivant son aveu , elle n'a éprouvé aucuns soins de sa part , elle n'en a reçu aucun témoignage d'amitié ; il y a plus , elle n'a la jamais vû , jamais elle n'en a entendu parler ; enfin il est décédé , elle a persisté dans la même indifférence , & elle a laissé sa succession à ses Collatéraux ; M. Ferrand le Doyen de la Cour , est aussi décédé ; elle n'a pris non plus aucune part à sa succession : de quel front se présente-t-elle donc aujourd'hui pour entrer dans une famille, dont elle n'a jamais fait partie ?

Il est vrai que pendant cet intervalle , la Demoiselle de Vigny a d'abord subsisté des bienfaits de la Dame Bellinzany , & que depuis le décès de la Dame Bellinzany , elle a reçu les mêmes secours de la charité de Madame Ferrand , & elle pousse l'ingratitude jusqu'à opposer ces traitemens à Madame Ferrand comme autant de faits de possession , qui la chargent du crime de suppression d'état.

Dans les principes de la Demoiselle de Vigny , on ne peut donc soulager un inconnu , tirer de la misère un enfant abandonné , sans être jugé coupable du crime de suppression d'état , & sans lui acquiescer contre soi-même & contre sa propre famille à un titre si odieux , tous les droits d'un enfant légitime : étrange maxime , qu'on ne puisse interpréter ces sortes de bienfaits qu'en déshonorant la main d'où ils partent , & qu'une charité si louable doive nécessairement supposer aux yeux des Magistrats un crime énorme , digne d'épuiser toute la sévérité des Loix !

Madame Ferrand a reconnu que la Dame sa mere & elle successivement , avoient pris soin de la Demoiselle

selle de Vigny ; mais elle a déclaré en même tems que la Dame sa mere l'élevoit comme fille naturelle du sieur Bellinzany , qu'à son égard elle s'en étoit à la vérité chargée à la mort de la Dame sa mere , mais à sa recommandation , & au moyen d'une somme de dix mille livres qu'elle lui avoit remise à cette intention. Voilà ce que Madame Ferrand a déclaré sous la religion du serment.

Invoquons les règles ; on ne peut diviser la confession , & la Demoiselle de Vigny n'a point d'autre preuve que la confession de Madame Ferrand ; veut-on séparer ces soins & ces secours du motif qu'y donne Madame Ferrand ; la part qu'elle y a eue , cesse alors d'être prouvée , parce qu'il faut rejeter la confession , ou la prendre en son entier , ainsi la Demoiselle de Vigny ne peut jamais s'en faire un moyen dans cette Cause ; si elle n'en puise pas la preuve dans l'interrogatoire sur faits & articles , elle n'en a aucune autre : mais si elle la cherche dans l'interrogatoire , elle trouve sa condamnation dans les circonstances dont cette reconnoissance est accompagnée.

Mais quand Madame Ferrand ne se feroit point expliquée sur les motifs qui ont déterminé sa charité , & celle de la Dame Bellinzany , la nature des secours que la Demoiselle de Vigny a reçus , ne lui permettroit jamais d'en abuser.

Pour donner à des faits de traitement & d'éducation le mérite de la possession d'état , il faut que ces faits aient une juste proportion avec l'état qu'on en veut conclure : Vous avez élevé cet enfant avec la même distinction , le même soin , la même dépense que s'il étoit votre fils , je présumerai en ce cas qu'il l'est ; mais n'y a-t'il aucune proportion entre ce que vous avez fait pour lui , & ce que vous auriez dû faire pour un de vos enfans ? je ne confondrai point la pure charité avec la pitié tendre d'un Pere : Voilà ce que la raison dicte à tous ceux qu'elle éclaire , & ce

que nous trouvons dans tous les Auteurs \* qui ont traité de la possession d'état.

La Demoiselle de Vigny manque donc du principal caractère auquel on puisse se connoître soi-même, & se faire connoître aux autres. Comment sçavons-nous en effet qui nous sommes ? n'est-ce pas par la possession où nous nous sommes toujours vûs, du nom que nous portons, & des qualités qu'on nous donne, pour avoir été traités par nos pere & mere comme leurs enfans, pour avoir été considérés par nos parens & par le public comme membres de nôtre famille ? Mais la Demoiselle de Vigny n'a aucun de ces avantages.

Elle vient donc usurper un état nouveau, troubler l'économie d'une famille dont elle n'a jamais fait partie ; l'ordre de la société, intéressée à maintenir l'harmonie des familles particulières, s'élève contre une prétention si funeste à leur repos. Où seroit en effet la sûreté du commerce ? Qui pourroit se dire tranquille dans la possession du plus ancien patrimoine ? Qui oseroit se contracter une alliance si un état confirmé par un si long espace de tems pouvoit être ébranlé ?

Ce sont ces vûes de bien public, qui vous ont toujours rendus si severes à l'égard de ces inconnus, qui se présentent dénués de possession d'état. Une Jurisprudence ancienne a consacré depuis longtems ces maximes salutaires, elles nous sont retracées chaque jour par les Magistrats chargés du ministère public, dignes Interprètes des Oracles qui se rendent dans le Temple de la Justice.

M. Gibert le fils, Avocat du Roi au Châtelet Ces grands principes furent exposés aux yeux des premiers Juges avec toute la force que peut donner l'éloquence soutenue d'un grand amour du bien public, par un jeune Magistrat issu d'une maison qui a le

\* *Menoch. quest. arbitr. liv. 2. Centurie I. Espece 89. n. 76.*

le rare privilège de produire des hommes tous formés ; un suffrage considérable est un sûr garant de la Jurisprudence ; c'est pourquoi sans remonter à d'autres préjugés , je me contenterai de vous citer l'Arrêt célèbre que vous rendites l'année passée dans une cause , où j'avois l'honneur de porter la parole.

Vous avez sans doute encore présent à vos esprits les circonstances de cette affaire importante. Un jeune homme établi à Tours se présentoit comme fils des Sieur & Dame de Sazilly , personnes d'une Noblesse ancienne & distinguée dans la Province du Poitou. Le hasard forme quelquefois des combinaisons de circonstances fort difficiles à expliquer. Ce jeune homme avoit en sa faveur des Actes singuliers , des Lettres de la Dame de Sazilly capables de faire impression , on en rapporta même une à la veille du jugement qui pouvoit paroître très-embarrassante ; outre cela il avoit été élevé depuis un certain âge par les soins & les secours de la Dame de Sazilly.

Mais il n'avoit pas eu un seul instant de possession de son état. Le Sieur de Sazilly avoit survécu dix ans à la naissance de cet enfant prétendu , non seulement il n'avoit pris aucune part à son éducation , mais il ne l'avoit jamais favorisé d'un seul regard. L'ignorance du pere prétendu interpréta tous les bienfaits de sa femme , & quelques pressantes , je l'avoüe , que fussent les circonstances , vous ne pûtes jamais vous déterminer à donner à la Dame de Sazilly un fils qu'elle défavoüoit hautement , ni au sieur de Sazilly un fils sur lequel il n'avoit jamais compté.

On ne doit donc pas douter que vous ne suiviez la route que vous vous êtes frayée , en rendant un Arrêt auquel on a universellement applaudi , & qui a calmé les justes allarmes qu'avoient causé quelques préjugés donnés à des circonstances singulieres.

La Demoiselle de Vigny ne peut surmonter l'obstacle qui naît du défaut de possession , qu'en prouvant son état par un enchaînement de faits pris du moment de sa naissance jusqu'à présent , & si bien suivis qu'il ne reste pas le moindre nuage sur l'identité.

Un droit ne peut s'établir que par le titre ou par la possession ; quand on a encore contre soi la possession , il faut recourir au titre , & comme il est rare que la possession soit séparée d'un titre légitime , sur tout pour un droit aussi inhérent à la personne que son état , il faut que le titre soit si clair & si précis , qu'il porte la preuve jusqu'au plus haut degré d'évidence ; ou qu'il y ait un enchaînement de faits si lumineux , que la filiation se présente d'elle-même.

C'est aussi un pareil enchaînement de faits que la Demoiselle de Vigny se flatte de trouver , c'est dans cette illusion qu'elle a mis toute sa ressource , & c'est sur ce point que tombe la demande subsidiaire à fin de preuve testimoniale.

D'abord on se révolte contre le système de la Demoiselle de Vigny ; une fille née dans le cours du mariage de Madame Ferrand , sous les yeux de M. Ferrand , conduite au Baptême par un mendiant & une mendicante sans autre escorte , ce qui donne lieu au Curé de douter de son état , de ne pas mettre le nom du pere & de la mere qu'on lui indique ; M. Ferrand qui vient lui-même peu d'heures après pour lui ravir son état , cette fille confiée ensuite à son ayeule , & après la mort de l'ayeule , la mere en est chargée , qui se repose sur une femme de chambre qui en prend soin , paye ses pensions ; la mere ne voit point sa fille , elle ne lui écrit point.

Quel amas de circonstances qui répugnent au bon sens , à la raison ! si l'on ne trouvoit dans ce système qu'une absurdité , on pourroit la dévorer. Mais quel



quel est l'homme , fut-il la crédulité-même , qui pourroit digérer cet assemblage de faits si ridicules ? Ils se concilient tous dans l'explication que leur donne Madame Ferrand , & ils révoltent tous la raison , dans le tissu qu'en fait Mademoiselle de Vigny pour en composer sa fable ; de l'examen du système général , passons aux faits particuliers.

Il faudroit nécessairement que ces faits formassent une chaîne qui embrassât tout le tems qui s'est écoulé depuis le moment de la naissance de la fille , dont Madame Ferrand est accouchée en 1686. & qui continuât sans interruption jusqu'à l'entrée de la Demoiselle de Vigny au Couvent de Rodès , en sorte qu'en prouvant ces faits on ne pût méconnoître la fille née en 1686. dans la personne de celle qui a été mise au Couvent de Rodès en 1693.

Mais on ne trouve point cet enchainement dans les faits de la Demoiselle de Vigny , la seule circonstance qu'elle pose en fait aujourd'hui pour tout cet intervalle , c'est qu'elle sortoit du Couvent d'Annonciades de Melun lorsqu'elle a été envoyée à Rodès en 1693. & qu'elle avoit été mise dans ce Couvent d'Annonciades en l'année 1690. Quand elle parviendrait à l'établissement de ce fait , vous sentez que cette preuve est insuffisante , & qu'il faudroit établir après cela que la fille mise au Couvent à Melun en 1690. est celle dont Madame Ferrand est accouchée en 1686. Mais la Demoiselle de Vigny , loin de le prouver , n'articule aucuns faits d'où l'on puisse le conclure.

Il faudroit que la Demoiselle de Vigny nous apprît le lieu où elle a été mise en nourrice , le lieu où elle a été en sevrage en sortant de nourrice , & d'où elle auroit passé au Couvent de Melun en 1690. & qu'elle circonstanciât tous ces faits de manière qu'en suivant leur trace , on vit clairement que la fille mise au Couvent à Melun en 1690. est celle dont Madame Ferrand est accouchée en

1686. Ainsi on ne trouve point, je ne dis pas dans les preuves de la Demoiselle de Vigny, mais dans l'exposé de sa cause, de quoi soupçonner l'identité d'où dépend sa prétention.

La Demoiselle de Vigny a varié sur le fait qu'elle a avancé, qu'elle avoit d'abord été mise en nourrice à Puiseaux en Gatinois; qu'elle peut être la cause de cette variation?

Dans les recherches qu'elle a faites à Puiseaux, auroit-elle trouvé la preuve qu'elle n'appartenoit point à Madame Ferrand?

Tel est aujourd'hui le système de la Demoiselle de Vigny; elle a été en pension dans le Couvent des Annonciades de Melun; elle y est entrée à l'âge de quatre ans, elle en est sortie à l'âge de six à sept ans; tant qu'elle y a resté elle a porté le nom de Batilly, qu'on lui a fait quitter quand elle en est sortie, pour prendre celui de Baillé.

On lui donne de faux noms pour déguiser son état, & cependant on lui donne un Couvert aux Armes de M. Ferrand; c'est-à-dire qu'on publie qu'elle est de cette famille, tandis qu'on prend soin de cacher ce fait.

On prétend justifier ces variations, en demandant depuis 43. ans se souvient-on de sa première jeunesse? Oui, on se souvient des principaux faits, des lieux où on a été, soit au Couvent, soit au Collège; des noms qu'on a portés, des maîtres qui ont pris soin de notre enfance, des personnes qu'on a vûes le plus souvent, enfin de certains événemens qui ont pû nous fraper; il y a des traits de cet âge qui ne s'effacent jamais.

Comment la Demoiselle de Vigny qui avoit si parfaitement oublié ce qu'elle avoit été jusqu'à l'âge de six à sept ans, en a-t-elle recouvré la connoissance? Elle étoit au Couvent de Corbeil âgée de 20. à 21. an dans l'ignorance la plus profonde de son état, la Providence adresse dans ce Couvent une Dame Dilon, qui avoit vû,

dit-on,

dit-on Madame Ferrand aux Ursulines de Gisors. Madame Ferrand n'a point vû de Dame Dillon à Gisors pendant les deux ans & demi qu'elle y est restée ; c'étoit apparemment alors une jeune Pensionnaire encore dans les classes, ( d'où on sort à dix-sept ans. ) Cette jeune Pensionnaire , si on en croit nos adversaires , avoit été dans la liaison la plus intime avec Madame Ferrand , qui lui avoit raconté tout le mystère de la naissance de la Demoiselle de Vigny. *La Dame Dillon ne fut pas plutôt arrivée dans le Couvent de Corbeil , ( ce sont les termes-mêmes de la Demoiselle de Vigny \* , ) qu'après l'avoir démêlée dans la foule , & l'avoir envisagée avec attention , elle courut à elle , & l'embrassa avec une espece de transport ; on ne sçait à quel trait elle la reconnut , mais enfin , ajoute la Demoiselle de Vigny : la Communauté attendrie , pénétrée d'une reconnaissance si peu attendue , ne put refuser des larmes à celles que répandirent la Dame Dillon , & la Demoiselle de Vigny.* Voilà le premier jour qui a éclairé l'état de la Partie adverse.

Premièrement , peut-on être assez imprudent pour faire une pareille confidence à une jeune Pensionnaire qui est encore dans les classes ? en second lieu , cette jeune Pensionnaire quinze à seize ans après a encore les traits de Madame Ferrand , & les faits qu'elle lui a révélés si présens , qu'en entrant dans un Couvent , où elle trouve la Demoiselle de Vigny , elle la démêle sur le champ dans la foule , court à elle , & l'embrasse avec une joye qui tient du transport ; à qui persuadera-t'on un événement si étrange ?

Voici un dernier fait trop favorable à Madame Ferrand pour le passer sous silence ; la Demoiselle de Vigny prétend qu'ayant fait éclater un grand

S 5

désir

\* C'est Me. de Blaru , qui dans son Mémoire imprimé , a parlé de l'Histoire de Madame Dillon.

désir de faire Profession en Religion , on éprouva sa vocation pendant sept ans ; elle ajoute qu'après cette épreuve , on a été assez injuste pour refuser de consentir à sa Profession ; de manière que par une conduite inexplicable , on ne veut ni la faire entrer dans le monde , ni consentir qu'elle en sorte.

Y a-t-on bien pensé , lorsqu'on a mis au jour un pareil fait ? Peut-on rien imaginer de plus convainquant en faveur de Madame Ferrand ? On veut qu'elle soit parvenue à étouffer le cri de la nature ; mais la crainte qu'une vérité si deshonorante pour elle ne fut un jour manifestée , auroit-elle jamais pû l'abandonner ? cette inquiétude n'auroit-elle pas empoisonné tous les instans de sa vie ? Une femme dans cet embarras , voyant celle qui étoit l'objet de son tourment , prête à s'enfouir dans un Cloître , & à quitter le siècle pour jamais , n'auroit-elle pas pressé avec ardeur un sacrifice qui lui devoit rendre son bonheur & sa tranquillité ? peut-on trouver une preuve plus certaine qu'elle ne craignoit aucun retour , & qu'elle étoit véritablement persuadée de ce que lui a dit la Dame sa mere sur l'état de la Demoiselle de Vigny ?

Me. Guéau de Reverseaux répond ensuite aux inductions que la Demanderesse a tirées de l'interrogatoire de Madame Ferrand. Mais les inductions qu'il relève ne sont pas les preuves les plus fortes de cette Demoiselle. Il passe ensuite aux Régistres du Couvent de Melun , & en soutient la preuve insuffisante ; mais la Demanderesse y supplée en demandant la preuve testimoniale ; c'est contre cette demande que Me. Guéau de Reverseaux soutient que la nature de l'affaire ne permet pas d'accorder la preuve testimoniale , & que ce fait tel qu'il est articulé n'est pas admissible ; ces deux propositions s'établiront en peu de mots.

La preuve testimoniale n'est pas recevable en matière d'état ; voilà la règle générale qui est fondée sur les

les considérations du droit public les plus puissantes , sur les textes les plus célèbres du Droit Civil , sur les dispositions des principales Ordonnances du Royaume.

Il seroit superflu d'établir une maxime que vous maintenés chaque jour par la Jurisprudence constante de vos Arrêts ; l'Arrêt de Sazilly nous fournit un exemple bien éclatant de la sévérité de votre Jurisprudence à cet égard ; l'affaire portée devant les premiers Juges , ils avoient admis la preuve par témoins ; on avoit fait de vains efforts pour obtenir en la Cour un Arrêt de défenses , l'Enquête avoit été faite , & elle auroit dû passer pour concluante si on eût pû y ajouter foi. La Dame de Sazilly étoit appellante du jugement qui avoit appointé à faire preuve ; cet appel devoit à la vérité être jugé indépendamment de l'Enquête qui avoit été faite ; mais l'expérience nous apprend combien il est difficile au Juge le plus intégrè de se défendre de l'impression involontaire qu'opère presque nécessairement une preuve déjà faite. Vous avez sçu , Messieurs , vous défendre de ce préjugé dangereux , & dans des circonstances infiniment plus fortes que celles qui se présentent aujourd'hui , vous avez jugé que la preuve testimoniale , quoique faite , n'avoit pû être ordonnée en sorte que vous avez infirmé l'appointement , & débouté le prétendu Sazilly de sa demande.

Pour l'application de cette maxime , il me suffira d'employer tout ce que je viens de dire pour faire voir qu'il n'y a ni vraisemblance , ni liaison dans les faits imaginés par la Demoiselle de Vigny , & qu'elle n'a en sa faveur ni commencement de preuve écrite , ni vestiges de possession d'état ; d'où il faut conclure qu'elle ne peut invoquer le secours de la preuve testimoniale.

Mais quand elle seroit recevable dans nôtre espèce. Les faits articulés par la Demoiselle de Vigny ne sont pas admissibles. Sans parler ici des défauts de

de vraisemblance & des variations que j'ai relevées il n'y a qu'un moment, je veux dire que quand la Demoiselle de Vigny prouveroit son fait tel qu'elle l'a posé, on n'en pourroit rien conclure.

Une filiation n'est pas de nature à se prouver directement, comme on prouveroit un dépôt, un prêt, un homicide; c'est un droit incorporel, une qualité personnelle, qui peut seulement s'induire & se conclure d'une chaîne de faits suivis & prouvez; aussi ceux qui offrent la preuve testimoniale ne demandent-ils jamais à prouver directement qu'un tel est fils d'un tel, mais on articule toujours des faits circonstanciés, d'où on puisse conclure la filiation.

Le ministère du témoin est de déposer des faits, & l'office du Juge d'en tirer la conséquence, & de juger s'ils sont concluans, & si la qualité qui fait l'objet de la contestation en résulte. Demande-t-on à faire entendre des témoins sur le fait direct, qu'un tel est fils d'un tel; c'est confondre le ministère du témoin avec l'autorité du Juge, en référant à l'opinion du témoin, la filiation même qui fait l'objet de la contestation.

C'est cependant de cette manière que la Demoiselle de Vigny a posé le fait dont elle vous demande à faire preuve par témoins, en demandant à prouver qu'elle est celle qui a été mise au Couvent à Melun en 1690. & tirée de Melun à la fin de 1692. pour être conduite à Rodès, & que la fille ainsi mise au Couvent à Melun en 1660. est celle dont Madame Ferrand étoit accouchée quatre ans auparavant en 1686.

La seule manière de prouver l'état de la fille mise au Couvent en 1690 ce seroit d'articuler des faits circonstanciés qui remontassent jusqu'au moment de la naissance de la fille de Madame Ferrand, en sorte qu'il ne fut pas permis de douter que cette fille mise au Couvent à Melun en 1690. est

est celle dont Madame Ferrand est accouchée en 1686.

La filiation n'est pas un fait sensible dont on puisse déposer ; c'est une qualité dont on peut seulement juger , & qui gît en opinion ; c'est donc demander à la Cour de se dépouiller de son autorité , pour la confier aux témoins de la Demoiselle de Vigny.

Elle auroit mille témoins , qui viendroient déposer qu'ils croient que la fille mise au Couvent à Melun en 1690. est la fille de Madame Ferrand , celle dont elle est accouchée en 1686. qu'on rejetteroit leurs suffrages , parce que ce fait important ne dépend pas de leur opinion. C'est en effet admettre une preuve de telle nature , que Madame Ferrand ne pourroit pas en faire de contraire ; pourroit-elle établir que ces témoins ne croient pas que la fille mise au Couvent à Melun en 1690. étoit sa fille ? Mais elle en produiroit pour elle un aussi grand nombre , qui diroient qu'ils ne le croient pas : quelles lumières acquerrait le Magistrat flottant , non pas entre deux preuves , mais entre deux opinions si différentes ?

La Demoiselle de Vigny s'est vûe forcée de demander subsidiairement la preuve testimoniale. Tout l'effet de cette démarche sert à manifester à la Cour & au Public , que la Demoiselle de Vigny juge elle-même ses preuves insuffisantes.

Quelle est donc la ressource de la Demoiselle de Vigny dans cette Cause ? Représentez-nous ( dit-on à Madame Ferrand ) l'Extrait-mortuaire de la fille dont vous êtes accouchée en 1686.

De quel droit la Demoiselle de Vigny demande-t-elle cette justification ? Quoi ! parce qu'il est né une fille à Madame Ferrand en 1686. il est libre à la première inconnue de se présenter pour occuper sa place dans la famille , jusqu'à ce qu'on lui ait apporté l'Extrait-mortuaire ! Madame Ferrand n'a aucune connoissance personnelle du sort de cette  
fille

filles , & ne peut pas en avoir : mais ce n'est point à elle à prouver dans cette affaire , c'est à la Demoiselle de Vigny à faire voir que cette fille vit encore , & qu'elle est cette fille.

Quel est d'ailleurs le principe de la confiance qu'on donne à un *Extrait-mortuaire* ? n'est-ce pas parcequ'il contient la déclaration des proches , consignée dans un *Régistre public* en tems non suspect ? La persuasion d'une famille entière pendant quarante-six ans , doit-elle être d'un moindre poids ? ne contient-elle pas ce témoignage formé en tems non suspect , & soutenu à la face du Public pendant le plus long-tems que les Loix aient jamais exigé ?

Quelle famille est assez tranquille & assez respectée dans le monde , pour se dire à l'abri d'un pareil orage , puisque cinquante ans de possession d'état n'ont pu nous en garantir ? Tous ceux qu'attire ici l'éclat d'une Cause si célèbre , ne doivent-ils pas frémir des suites funestes d'un exemple si dangereux ?

Dépositaires de ces grandes maximes d'où dépend la tranquillité publique ; d'un autre côté , témoins du zèle avec lequel les Magistrats compromis dans cette Cause , ont servi la Justice dans ce Sanctuaire-même , où on ôse les poursuivre : vous devez , Messieurs , dans ce jour , à leur mémoire & au Public , une décision , qui en mettant le dernier sceau à leur réputation , consacre à jamais une Jurisprudence si nécessaire , pour arrêter ce torrent de questions d'état qui inondent les Tribunaux , & qui deshonnorent à la fois les vivans & les morts.

Plaidoyer de Me. Aubry. Me. Aubry plaida ensuite pour les Collatéraux. Voici quel fut son exorde.

Les questions d'état si souvent agitées dans les Tribunaux de la Justice , ne manquent jamais de faire l'attention du Public , sur-tout lorsqu'elles intéressent des personnes d'un rang distingué. Un inconnu qui se présente pour réclamer un état éclatant , dont il suppose que l'injustice de sa famille l'a dépouillé , est presque



presque assuré d'être accueilli favorablement de ceux qui ne se donnent pas la peine d'approfondir les objets , & qui saisissent avec empressement tout ce qui porte un caractère de nouveauté & de singularité. La discussion de ces sortes de Causes devient pour eux un spectacle amusant , qui pique & qui anime leur curiosité ; & quoique le plus souvent ils s'abandonnent sans réserve aux conjectures les plus malignes , & les plus humiliantes pour l'inconnu , ils n'en sont pas moins disposés par avance à applaudir à un triomphe qui pourroit favoriser le crime , mais qui causeroit un préjudice infini à des personnes puissantes & accréditées.

Les Magistrats interprètes des Loix , & animés de leur esprit , pensent d'une manière bien différente. Ces tentatives hardies qui troublent le repos des familles , & qui en dérangent l'économie, les effrayent. Ils se représentent que des peres & meres ne se déterminent pas aisément à priver leurs enfans de leur état , & à sacrifier à des passions injustes ce qu'ils peuvent avoir de plus cher ; il faut en effet , pour se porter à un attentat si énorme , avoir entièrement étouffé dans son cœur le cri de la nature & de la religion. Mais la cupidité , & l'esprit d'intrigue & de manège , peuvent souvent exciter des enfans de la terre à sortir de leur néant , pour usurper dans une famille d'honneur & de distinction , une place qui ne leur appartient pas. Voilà les premières réflexions qui se présentent naturellement à l'esprit des Magistrats. Accoutumés à peser tout au poids du Sanctuaire , ils se tiennent sur leurs gardes , ils savent se garantir du torrent des opinions populaires , & ils ne prononcent jamais en faveur de l'inconnu , que quand ils se voyent subjugués par des preuves éclatantes & victorieuses , dont il leur est impossible de se défendre.

Me. Aubry employa ensuite les plus vives couleurs de son pinceau ingénieux , pour noircir ceux qui

ont cherché à rassembler les preuves de ce Procès , & l'ont inspiré à la Demanderesse : mais à quelqu'art qu'il ait recours , il ne réussit point à les faire envifager autrement , que comme des amis qui viennent au secours de cette Demoiselle. En supposant même que sa prétention fut mal fondée , on conviendra qu'elle a des moyens assez spécieux pour qu'ils aient pû être abusés de bonne foi ; ainsi , comme je ne crois pas que le portrait odieux de cette prétendue cabale puisse faire quelque effet dans cette Cause , j'ai crû , comme j'ai déjà dit , que je ne devois pas m'y arrêter.

Me. Aubry passe ensuite à des réflexions sur le système de la Demoiselle qu'il appelle *de Vigny*.

Comment , dit-il , concilier deux faits si opposés , une naissance certaine & publique dans le cours d'un mariage légitime de deux personnes qui tenoient dans le monde un rang considérable , & une privation absolue pendant quarante-neuf ans , de tous les avantages qui devoient être acquis à l'enfant par la prérogative de sa naissance ?

Il ne peut y avoir qu'une solution à cette difficulté : c'est de supposer un crime énorme , qui consiste dans la suppression de l'état de cet enfant , né de Madame Ferrand au mois d'Octobre 1686.

Sur qui doit tomber le poids d'une accusation si atroce ? il n'y a point ici à balancer. Si la Demoiselle de Vigny est bien fondée dans ses prétentions , si elle mérite d'être écoutée , il faut que trois personnes aient concouru à ce crime de suppression d'état perpétué pendant quarante-neuf ans. M. Ferrand , Madame Ferrand & Madame Bellinzany , mere de Madame Ferrand.

Mais il ne suffit pas d'imaginer un crime , il faut rendre sensible l'intérêt qui a déterminé à le commettre ; & comme il s'agit d'un crime auquel trois personnes ont dû nécessairement concourir , il faut découvrir un intérêt commun , qui ait réuni Monsieur

&

& Madame Ferrand & la Dame Bellinzany, pour les déterminer à priver de concert un enfant né de Monsieur & de Madame Ferrand, de l'état qui lui étoit acquis par sa naissance.

Par rapport à Madame Ferrand & à Madame Bellinzany sa mere, il est certainement impossible d'imaginer un motif qui eut pû les précipiter dans un égarement si monstrueux ; & à l'égard de M. Ferrand, son nom, la dignité dont il étoit revêtu, & la réputation qu'il s'étoit acquise dans l'exercice des fonctions sublimes de la Magistrature, concourent également à le mettre à l'abri d'un soupçon si injurieux.

Mais écartons pour un moment ces préjugés favorables qui naissent du nom, de la dignité & des qualités personnelles de feu M. Ferrand, envisageons-le comme un homme ordinaire, dont le cœur ait pû être accessible à ces passions tumultueuses, qui causent tant de ravages dans la société.

Un mari ne peut être entraîné à supprimer l'état d'un enfant né publiquement de sa femme dans le cours de son mariage, que par l'un de ces motifs : ou par le chagrin qu'il conçoit du dérangement de ses affaires domestiques, ou par une ambition mal entendue, d'élever la fortune de quelques-uns de ses enfans sur les ruines des autres, ou enfin par l'opinion qu'il n'est point le pere de l'enfant dont sa femme est accouchée.

On ne soupçonnera point M. Ferrand d'avoir sacrifié l'état de l'enfant dont il s'agit, ni au chagrin qu'il a pû concevoir de la médiocrité de sa fortune, ni à l'ambition d'enrichir quelqu'un de ses enfans des dépouilles de celui dont il auroit supprimé l'état ; quand on considérera qu'il a eu trois autres enfans auxquels il a donné des marques égales de sa tendresse, & qui ont joui publiquement & paisiblement de leur état pendant tout le cours de leur vie.

M. Ferrand se feroit-il faussement persuadé qu'il n'étoit point le pere de la fille, qui se prétend née de Madame Ferrand au mois d'Octobre 1686? Alors il auroit dû être traversé dans ses desseins par Madame Ferrand & par la Dame Bellinzany sa mere; & plus M. Ferrand auroit fait d'efforts pour supprimer l'état d'un enfant dont il auroit crû n'être point le pere, plus la Dame Ferrand & la Dame Bellinzany sa mere auroient dû être animées à repousser une injure si sensible, & l'on ne fera jamais concevoir à personne qu'une mere & une ayeule maternelle ayent été disposées à sacrifier l'état d'un enfant légitime aux caprices & aux bizarreries d'un jaloux.

Me. Aubry examine ensuite tous les faits qui composent le système de la Demanderesse; il met tout à profit, & fait valoir de nouveau les réflexions que l'Avocat de Madame Ferrand a déjà faites, & y en ajoute de nouvelles. Mais quoiqu'il traite sa matiere diversement, je croirois, si je les répétois, user de redites, du moins pour le fonds des choses. Il passe à l'examen des titres de la Demanderesse, & fait voir qu'il faut qu'ils s'appliquent à elle spécifiquement, exclusivement: c'est une sévérité, dit-il, que l'on saisit sans effort, & que l'on peut se dispenser d'établir: *in judiciis*, dit Menochius (a), *observare solemus ut omnia conjunctim deducamus*. 1°. *Illum esse natum ex viro & uxore simul commorantibus*, scientibus vicinis. 2°. *Sic à patre habitum fuisse & tractatum*. 3°. *Sic ab eo sæpius nominatum & appellatum*. 4°. *Sic ab omnibus communi famâ, & voce habitum & creditum*. Nous avons accoutumé d'observer dans les jugemens, que nous joignons tous les indices ensemble. Premièrement, si le fils est né du mari & de la femme, qui demeure sous

(a) *De arbitr. lib. 2. Cent. 1. casu 89.*

sous le même toit au vû & au sçu des voisins. Secondement , s'il a été traité & regardé comme fils par celui qu'il réclame comme pere. Troisièmement , s'il en a été souvent nommé & appelé fils. Quatrièmement , si la commune renommée lui a donné ce nom. A la vérité ce Docteur ne prétend pas assujettir à la nécessité de prouver cumulativement toutes ces circonstances , & il avouë qu'il suffit d'en prouver démonstrativement quelques-unes : *Hâc tamen in re animadvertere solemus necesse minimè esse relata omnia sic deducta probare , nam alterum ex iis probare sufficit.* Mais toujours est-il certain qu'une filiation légitime ne peut se prouver que par la représentation d'un titre justificatif de la naissance appuyé de quelques preuves de possession d'état , ou par des preuves de possession d'état si fortes & si décisives , qu'elles puissent supléer au défaut du titre primitif de la filiation.

Il en est de la filiation comme de tous les autres droits de la société civile. Pour établir un droit , il faut représenter le titre primitif ou constitutif du droit en lui-même ; ou au défaut de ce titre primitif , il faut rapporter des titres justificatifs de la possession du droit , & d'une possession contradictoire avec ceux que ce droit intéresse. Le titre primitif , le titre constitutif de la filiation , c'est le Registre public. Si ce monument public n'existe point , on est alors forcé de recourir à d'autres preuves , aux *Régistres , ou papiers domestiques des peres & meres décédés* , parce qu'au défaut du Registre public , il ne peut y avoir que ces monumens domestiques qui fournissent à l'enfant des preuves indicatives d'une possession d'état , & d'une possession d'état contradictoire avec les pere & mere auxquels l'enfant prétend appartenir.

Me. Aubry dit ensuite , que les déclarations des prétendus peres & meres , n'administrent point des preuves juridiques de la filiation , il cite la Loi.

*Non nudis asseverationibus ; nec eumentitâ professione ; licet utrique consentiant. Sed matrimonio legitimo concepti filii civili jure patri constituuntur.* Par le Droit Civil on ne donne point à un pere des enfans par de simples allégations , & même par un Acte de naissance qui n'est point déguisé , mais il faut qu'ils soient issus d'un mariage légitime. Ces sortes de déclarations survenues après coup , dit la Loi , ne sont que des titres impuissans. Pour prouver une filiation il faut des preuves convaincantes , formées dans un tems non suspect de la vérité d'une naissance dans le cours d'un mariage légitime.

Il prouve que nôtre Jurisprudence a adopté cette maxime , il cite le Plaidoyer célèbre de M. l'Avocat Général Talon , inséré dans l'Arrêt de Marfaut du 12. Janvier 1686. rapporté en forme dans le cinquième tome du Journal des Audiences. M. Talon dit en propres termes : *Quand même les Sieur & Demoiselle Marfaut voudroient aujourd'hui avouer l'Intimé pour leur fils légitime , ils ne le pourroient pas , sans rapporter eux-mêmes des preuves par écrit , & incontestables de la filiation.* Et il cite à ce sujet la fameuse Loi , *Non nudis asseverationibus.*

N'avons - nous pas vu enfin , poursuit Me. Aubry , depuis quelques années dans une contestation célèbre qui fut jugée à la Première des Requêtes du Palais , & qui intéressoit un Magistrat du premier ordre , & d'un des plus grands noms du Parlemens , que la déclaration de ce Magistrat , Partie dans la cause , qu'une fille qui aspirait à être reconnue pour sa fille légitime , étoit réellement sa fille légitime ne fut d'aucune considération. On donna Acte à ce Magistrat de sa déclaration ; & sans s'y arrêter , la prétendue fille fut déboutée de sa demande , à fin de faire preuve des faits justificatifs de sa filiation. L'Auteur des Mémoires de la Demoiselle de Vigny doit être mieux instruit que personne de ce jugement solennel ,

solemnel, puisqu'il y a eu tant de part, & qu'il s'est acquis tant d'honneur dans la défense de cette cause.

Il dit ensuite, que l'éducation ne prouve point la filiation à moins qu'elle ne soit proportionnée à l'état d'enfant légitime de celui qui l'a donnée. C'est ce que les Docteurs appellent : *Tractatus* ; c'est ce qu'enseigne disertement Menochius de *Arbitrariis*, lib. 2. Cent. 1. casu. 89. nombre 76. *declaratur*. *Secundò*, dit ce Docteur, *ut non procedat, conjectura si iationis quæ eo tractatu, & educatione provenit. Quando is tractatus sonare potius in causam pietatis quam filiationis, utpote, in eo qui simpliciter alimenta præstitit. Est ratio quia alimenta quæ in alteram causam quam filiationis præstari potuerunt, non afferunt concludentem probationem*. Il ne faut pas que la conjecture de la filiation qui vient du traitement & de l'éducation, ait pour principe la charité, la piété plutôt que la paternité dans celui qui a fourni les alimens, parce que alors cette cause d'alimens n'est pas concluante pour la filiation.

Il prétend ensuite que les principes ne peuvent point s'appliquer à la cause de la Demoiselle de Vigny, ni au titre qu'elle rapporte, ni à l'éducation qu'elle suppose que Madame Ferrand lui a donnée. Enfin en faveur des Collatéraux il prétend qu'un argument qui leur est particulier & qui est invincible, est celui qui se tire du principe que l'on a posé ; quelque chose que Madame Ferrand ait pu dire dans son Interrogatoire, les déclarations de Madame Ferrand ne peuvent au préjudice des Héritiers de M. Ferrand, faciliter à la Demoiselle de Vigny les moyens de faire la conquête d'un état qui ne lui appartient point, & qui est absolument contraire à l'état d'obscurité où elle a vécu jusqu'au moment qu'elle a intenté son action.

Me. Cochin nous apprend dans un Mémoire imprimé

établit la  
maxime  
*Pater est  
quem nup-  
tia demon-  
strant.*

primé que les Collatéraux ont trenté par un autre moyen de détruire la filiation de la Demanderesse.

Vous pouvez être fille , disent-ils , de Madame Ferrand , mais où est la preuve que vous l'êtes de M. Ferrand ? Il est vrai qu'il y a sur cela une opinion vulgaire qui attribue au mari tous les enfans de la femme , mais il faut une bonne fois désabuser un Peuple ignorant qui ne sçait que faire retentir cette maxime : *Pater est quem nuptiæ demonstrant* ; celui-là est pere que le mariage annonce pour tel. Il faut lui apprendre que ce principe n'est point placé dans les titres du Droit qui parlent de l'état des hommes , mais dans un endroit fugitif où il ne s'agit que de l'ordre judiciaire. Les Jurisconsultes d'un ordre supérieur ont reconnu qu'il y avoit des cas où le mari n'étoit point obligé de reconnoître un enfant dont sa femme étoit accouchée.

On a été effrayé de la dissertation qu'il a plû aux adversaires de la Demoiselle Ferrand de former sur ce point de Droit ; mais on a été encore plus surpris de l'impossibilité où ils se sont trouvés d'en faire l'application dans le fait ; donnons quelque jour à ces deux réflexions.

La maxime qui oblige de reconnoître pour pere de l'enfant le mari de sa mere , n'est-elle donc , comme on l'insinue , qu'une opinion populaire ; fruit de l'ignorance & de la crédulité ?

C'est au contraire le fondement inébranlable de l'état des hommes , c'est le lien le plus sacré de la société , c'est la religion , c'est la dignité du mariage , c'est l'honnêteté publique qui l'a dictée & qui en a fait une loi impérieuse qui subjugué tout , doutes , incertitudes , présomptions , soupçons dictés ou par la malignité , ou même par une sorte de vraisemblance ; tout doit être captivé sous le joug d'une loi si sage & si nécessaire.

Il est vrai qu'il y a encore une loi plus impérieuse



se qui est celle de l'impossibilité absolue ; elle forme une exception non seulement contre la règle *Pater est, &c* mais contre toutes les autres règles de Droit les plus constantes & les plus affirmées ; mais il faut que cette impossibilité soit bien établie, si-non l'autorité de la loi est inébranlable.

Il ne faudroit point de texte de Droit pour établir cette vérité qui est gravée dans le cœur des hommes ; cependant que l'on consulte tous les Textes, il n'y en a point qui ne se réunissent pour l'établir : on veut bien même n'en point rapporter d'autres que celui qui a été cité par les Collatéraux ; on y trouve d'abord la règle générale, *filium definimus eum qui ex viro, & uxore ejus nascitur*. On est donc enfant du mari & de la femme, quand on est né de leur mariage, & que la femme a mis cet enfant au monde ; mais le mari peut-il le méconnoître ? c'est ce que la suite de la même loi nous apprend. *l'ingamus*, dit le Jurisconsulte, *abfuisse maritum per decennium, reversum anniculum invenisse in domo suâ, placet nobis Juliani sententia hunc non esse mariti filium*. Supposons, dit la loi, que le mari ait été absent pendant dix ans, & qu'à son retour il ait trouvé dans sa maison un enfant d'un an, cet enfant n'appartiendra point au mari ; mais pourquoi ? Parcequ'il y a une impossibilité physique qui prive l'enfant d'un pere que la loi, que la nature, que la religion lui indique ; mais si le mari demeueroit avec sa femme, il ne lui est pas permis de désavouer l'enfant : *Non tamen ferendum*, *Julianus ait*, *eum qui cum uxore suâ assidue moratur, nolit filium agnoscere, quasi non suum*.

Ce principe a été porté si loin que lorsque le mari demeure avec sa femme, l'adultere prouvé de la mere ne peut donner atteinte à la légitimité de l'enfant. C'est la disposition de la Loi II. §. 9. au Dig. *ad Legem Julianam de adulteriis* : *non utique crimen adulterii quod mulieri obicitur infanti*

*præjudicat , cum possit , & illa adultera esse , & impubes defunctum patrem habuisse.*

La Jurisprudence des Arrêts ne s'est jamais écartée de ces règles si précieuses à la tranquillité publique ; on les trouve toutes recueillies dans un Plaidoyer de M. Talon , sur lequel est intervenu l'Arrêt du 26. Janvier 1664. rapporté dans le second tome du Journal des Audiences. *Quand les héritiers , dit ce grand Magistrat , pourroient justifier de l'adultere , cela ne donneroit point atteinte à l'état de l'enfant , parcequ'il suffiroit qu'il y eut possibilité que le mari eut vu sa femme , pour rendre l'enfant légitime . . . . Comme la preuve de la filiation avoit été estimée par les Jurisconsultes une chose presque impossible , ils avoient tous résolu qu'il suffisoit à un enfant de prouver qu'il étoit né pendant le mariage . . . . S'il n'y avoit une preuve certaine du contraire , & une impossibilité naturelle & physique que l'enfant fut provenu des œuvres de celui duquel il prétend être né.*

C'est ainsi que les plus célèbres & les plus grands Jurisconsultes ont pensé sur cette matière, & les principes qu'ils ont établis ont été confirmés par le suffrage unanime de toutes les nations ; nos adversaires se sont-ils flattés de les renverser ?

Dans le fait , Madame Ferrand demouroit avec son mari dans la même maison lorsqu'elle est devenue grosse de la Demoiselle Ferrand ; elle y a demeuré encore deux mois après le commencement de sa grossesse ; on est donc bien éloigné de cette impossibilité physique & naturelle , qui seule peut priver l'enfant de son état. Au contraire la tendresse que M. Ferrand avoit toujours eu pour sa femme , leur âge , le nombre d'enfans qu'ils avoient déjà eu , tout annonce plus que de la vraisemblance & de la possibilité , que ce dernier enfant a été le fruit de leur union. Jamais M. Ferrand ne s'est plaint de la conduite de sa femme , mais s'il l'avoit fait , il n'auroit jamais pu ébranler l'état de l'enfant ; on rougit de dire avec  
la

la loi que si la mere étoit adultere, l'enfant seroit légitime. La Demoiselle Ferrand est trop sensible à l'honneur de sa mere, pour vouloir porter le raisonnement jusqu'à une hipotese si fausse, si indécente, si odieuse : mais si dans ce cas-là même son état triompheroit des vaines conjectures que l'on pourroit former, que doit-on juger quand il n'y a pas le moindre prétexte de se livrer à des soupçons si injurieux ?

Me. de Blaru a fait des observations dans ses Mémoires imprimés, très-utiles à la Demanderesse.

Observations de Me. de Blaru pour Mademoiselle Ferrand.

Il répond à l'induction qu'on tire de ces quarante-neuf ans qu'elle a vécu sans reclamer son état ; n'en retranchera-t-on point le tems de l'enfance ? Les hommes au moment qu'ils sortent des abîmes du néant pour voir à peine la lumiere, sçavent-ils à qui ils la doivent ? le tems arrive où l'on est capable de réflexions ; mais il y a des situations, & telle a été celle de la Demoiselle Ferrand, où l'on cherche longtems & inutilement ce que l'on a intérêt de découvrir. On n'est pas à portée de s'instruire, quand on est dans la dépendance des gens qui ont un intérêt contraire.

La Demoiselle Ferrand y est enfin parvenue, mais par degrés, de loin en loin ; elle a entrevû, elle a crû voir, cela ne suffisoit pas ; elle a consulté, on a répondu que les Juges qui ne cherchent que la vérité, ne s'y rendent que quand elle est accompagnée de preuves, elle a languï dans cet état d'incertitude.

La lumiere enfin & la vérité ont paru ensemble ; car il faut le concours de l'une & de l'autre pour agir avec succès ; alors celle qui a multiplié les embarras & les ténèbres, celle qui l'a mise hors d'état d'agir, qui a voulu lui enlever l'état, est-elle recevable à dire, pourquoi avez-vous été si longtems sans agir ?

Le Défenseur de Madame Ferrand tire un grand avantage du refus qu'elle a fait de consentir à l'état Religieux que vouloit prendre la Demanderesse ; il veut que la Religion ensevelissant dans l'oubli la suppression d'état qu'on impute à Madame Ferrand , elle n'auroit pas refusé son consentement qui auroit dérobé son crime , d'où il conclut que puisqu'elle l'a refusé , elle n'est point coupable.

Me. de Blaru détruit cette objection , en disant que Mademoiselle Ferrand embrassant l'état Religieux , il auroit fallu afin que sa Profession ne fut pas problématique , qu'on eut découvert son état ; & c'est ce qu'on ne voulut pas faire ; voilà pourquoi Madame Ferrand refusa son consentement.

Le même Défenseur de Madame Ferrand pour anéantir l'aveu qu'elle a fait , d'avoir accouché d'une fille en 1686. dit qu'on ne peut pas diviser sa confession ; que si on admet l'accouchement de cette fille qu'elle a avoué , il faut aussi admettre la mort de cette fille qu'elle a dit , dont elle a parlé en même tems.

Me. de Blaru répond que dans une question d'état on peut diviser la confession comme on la divise en matiere criminelle , puisqu'il s'agit d'une suppression d'état qui est un crime.

Me. de Blaru remarque sur la démarche que fit M. Ferrand auprès du Curé de saint Sulpice , accompagné de deux Notaires , que voulant briser les liens de la paternité , il ne fait que les resserrer. M. Ferrand , dit-il ailleurs , comme un Ange tutelaire vint au secours de sa fille pour dissiper les ténèbres qui couvroient sa naissance. Il dit que Madame Ferrand ne voulut point voir la Demoiselle sa fille , crainte que la nature ne reprit ses droits. Il dit pourtant ensuite que Madame Ferrand pressée de répondre , dans le cas où Mademoiselle Ferrand , qu'elle nomme de Vigny , seroit assez heureuse pour prouver

prouver qu'elle est sa fille , si elle répondante refusoit de consentir à ce précieux avantage pour la Demoiselle Ferrand ; *a répondu que c'est aux Juges à peser la valeur des preuves.* C'est dans son cœur , poursuit M. de Blaru , qu'il faudroit chercher les preuves de la maternité , mais elles en sont effacées. Il dit ailleurs , *la nature sera muette jusqu'à ce que la justice ouvre la bouche à Madame Ferrand.*

On contracte dans le Barreau un art de raisonner auquel les Avocats s'assujettissent , & les Juges y sont accoutumés. Quoique cet art soit parvenu à la perfection qui lui est propre , & qu'il soit purifié de tous les écarts , les digressions , & de tous les ornemens hors d'œuvre , & de tous les traits d'érudition déplacés ; les Gens du monde qui sont doués d'un esprit solide , prétendent qu'on pourroit encore le perfectionner davantage , en bannissant certaines maximes que l'usage a consacrées , & qui mesurées au niveau de la vérité , ne paroissent pas judicieuses.

Telle est la maxime , qu'on ne peut pas diviser la confession , & d'autres principes qu'on appelle des brocards du Palais.

Ces Censeurs éclairés qui n'ont d'autre guide que le bon sens , quoiqu'ils admirent la methode de nos célèbres Avocats , ils croient encore qu'il y en a une plus pure plus sensible , & qui va mieux au but , parcequ'elle est plus à portée de tous les esprits , c'est-à-dire , que quoiqu'ils trouvent que nos grands Avocats ne peuvent être trop loués , ils pensent pourtant que l'on peut enchérir sur eux , du moins dans de certaines causes , car il y en a qu'ils ont conduit à la perfection. Je n'ai ni assez de lumieres ni assez d'autorité pour décider ce différend , je me contenterai de rapporter ici une espece de Plaidoyer , ouvrage d'une Dame , encore plus distinguée par son génie , que par son esprit. Qu'on ne s'y méprenne pas , le génie est bien au-dessus de l'esprit.

Après

Après avoir lû attentivement tous les Plaidoyers que je viens de mettre en œuvre , elle se recueillit & se livra à ses propres réflexions.

Mais , me dira-t-on , prendre l'ouvrage d'une Dame pour une pièce de comparaison dans une semblable matière , n'y a-t'il pas une espece d'indécence ? Non sans doute , car suivant les gens de bon sens , l'esprit n'a point de sexe ; d'ailleurs rien n'est plus naturel , & ne se ressent moins de l'art que l'esprit des femmes qui sont distinguées par leur mérite , & c'est un exemple de ce caractère qu'il faut que j'oppose ici.

Voici ce que cette Dame m'écrivit.

Lettre d'une Dame , où elle soutient la Cause de Mademoiselle Ferrand.

Que je plains Mademoiselle Ferrand ! car à travers les nuages dont on a voilé son état , non seulement je l'ai soupçonné , mais je l'ai saisi. Elle a des avantages si frappans dans sa cause qu'on n'a pû réussir à les déguiser. La vérité est souvent étouffée soit que ses caractères ne soient pas assez perçans aux esprits - mêmes les plus supérieurs , qui retombent dans leur foiblesse , attachée à la nature humaine , lorsqu'ils veulent faire usage de leur pénétration , soit qu'ils soient offusqués par les nuages des passions qui ont l'art de corrompre nos jugemens : mais la vérité se peint aussi quelquefois avec des traits si vifs & si lumineux , qu'elle se présente à nous à travers les voiles les plus épais dont on la couvre. Telle est celle qui s'offre à nos regards dans cette cause ; rassemblons-en toutes les circonstances , & marchons dans les voyes que la vérité elle même nous trace ; avec un semblable guide nous ne courons pas risque de nous égarer , & nous verrons sa lumière se répandre autour de nous dans les ténèbres épaisses qui nous environnent. Vous voyez par ce commencement que je le prens sur le ton d'un Orateur , c'est mon sujet qui me l'inspire.

Nous voyons que Madame Ferrand est grosse de deux mois lorsqu'elle se sépare de son mari , nous  
 appre-

apprenons qu'elle a accouché d'une fille la nuit du 27. au 28. Octobre 1686. & nous voyons que dans le jour suivant une vieille femme escortée d'un mendiant & d'une mendiante apportent une fille pour la baptiser au Curé de saint Sulpice, avec un billet qui indique que c'est l'enfant de M. & de Madame Ferrand. Qu'on unisse ces deux circonstances, l'accouchement de Madame Ferrand qui est certain, & dont elle est convenüe. Cette fille qui vient de naître qu'on apporte pour la baptiser au Curé de saint Sulpice. Peut-il tomber sous le sens que le hazard ait assemblé à faux ces deux circonstances? c'est à dire, que dans le tems qu'on a dû porter la fille de M. & Madame Ferrand pour la baptiser, on en ait apporté une autre d'un autre pere & d'une autre mere pour la faire baptiser, à laquelle on ait pourtant voulu donner le nom d'enfant de M. & de Madame Ferrand; si on a pratiqué cette fourberie, on n'a pas pû épier le tems plus juste, & si l'on prétend que l'enfant que l'on a porté à baptiser au Curé de saint Sulpice n'étoit point l'enfant de M. & de Madame Ferrand, qu'on nous apporte donc un extrait Baptistaire, qui justifie que la véritable fille ait été baptisée, car elle a dû l'être, & puis qu'on ne nous produit point cet extrait Baptistaire, n'en déplaît à tous les Avocats de Madame Ferrand, il faudra convenir que la véritable fille ne peut être que celle qui a été présentée à M. le Curé de saint Sulpice, ils seront forcés d'en convenir, mais je leur demanderai seulement qu'ils oublient un instant qu'ils sont Avocats de cette Dame, car tant qu'ils s'en souviendront, pour leur honneur ils discuteront contre ce sentiment.

D'ailleurs je demande qui a pû s'aviser de présenter une fille au Curé de saint Sulpice, & de la supposer à M. & à Madame Ferrand?

Voilà un crime atroce entrepris, dont on ne peut pas se flater de l'impunité, puisqu'on le conduit avec  
tant

tant d'imprudence, qu'on présente l'enfant pour le faire baptiser sans avoir pris aucune précaution avec le Curé. On choisit le cortège le moins imposant, & le plus propre à faire connoître la supposition. Ceux qui ont ourdi cette trame d'iniquité sont les gens du monde les plus audacieux; ils attaquent un Magistrat qui a le glaive de la Justice entre les mains; peuvent-ils se flater de l'impunité; s'il vange les injures d'autrui, ne vangera-t'il pas la sienne? eh qu'elle injure! n'est-ce pas la plus sanglante & la plus cruelle que la malice puisse inventer? Mais ce crime si atroce, cet outrage si vif fait à un Magistrat, par quel intérêt le commet-on? L'intérêt est le mobile des grands crimes, en sorte qu'il est vrai de dire, dès qu'il n'anime point celui qu'on taxe d'être criminel, on conclut avec raison que ce n'est point lui qui est l'auteur du crime. Toutes ces questions dont il n'y a point de solution, nous ramene naturellement à cette vérité.

L'enfant qu'on a présenté au Curé de saint Sulpice le 28. Octobre 1686. est l'enfant de Madame Ferrand, on peut dire que c'est une démonstration.

Voici de nouveaux rayons qui se présentent.

M. Ferrand accompagné de deux Notaires, vient s'adresser au Curé de saint Sulpice, & lui témoigne qu'il a appris qu'on veut lui supposer un enfant pour lui faire injure, & le baptiser sous son nom. Le Curé lui raconte l'histoire de l'enfant qu'on lui a présenté, avec toutes les circonstances, & lui dit, que n'ayant point de lumières plus sûres, il n'a point voulu donner son nom à cet enfant.

La conversation de M. Ferrand, & la réponse du Curé, tout cela se met dans un bon Procès verbal; toutes les Parties signent, & on le confie à un Notaire.

M. Ferrand ne met-il pas le dernier sceau à la vérité? il est d'abord aisé de voir que c'est ici un mari soupçonneux, qui informé parfaitement de l'accouchement



chement de sa femme , ne veut point prendre cet enfant sur son compte , tirannisé qu'il est par son imagination.

Madame Ferrand nous apprend bien elle-même les idées de son mari , puisqu'elle dit dans son Interrogatoire qu'il n'est pas surprenant qu'on n'ait pas trouvé l'extract mortuaire de la fille dont elle est accouchée , après l'Acte passé en présence du Curé de saint Sulpice reçu par Carnot Notaire , ne nous dit-elle pas par-là qu'elle voit dans cet Acte tous les soupçons de M. Ferrand qui n'a pas voulu conserver l'extract mortuaire d'un enfant qu'il ne vouloit pas reconnoître ? Nous pouvons bien nous en tenir à ce que nous apprend Madame Ferrand qui connoît son mari mieux que personne.

Les soupçons de M. Ferrand nous apprennent donc que cet enfant étoit à sa femme , & par conséquent à lui ; quand on voudroit se conformer à ses idées , puisque les hommes , ou si vous l'aimez mieux , les Loix l'ont ainsi voulu. On ne peut plus douter que l'Acte de Baptême dont il s'agit ne soit celui de la fille de M. & de Madame Ferrand ; voilà démonstration sur démonstration ; un mari soupçonneux met ici le dernier coup de pinceau à cette vérité , & en voulant se dégager de la paternité , il l'endosse encore mieux.

Nous voilà bien avancés dans la voye de la vérité ; une fille née à Madame Ferrand , baptisée sous son nom & sous celui de son mari , en faut-il davantage ? S'élèvera-t'il encore quelqu'homme pointilleux , l'un de ces hommes dont la chicane elle-même a forgé le cerveau ? Nous avons de quoi le vaincre , puisque Madame Ferrand elle-même a avoué qu'elle étoit accouchée d'une fille précisément dans l'Époque du tems que la fille a été baptisée par le Curé. Je me trompe , je crois avoir confondu le fils du Dieu de la chicane , mais il me répond qu'on ne doit point diviser la confession de Madame Ferrand ,

Ferrand, qu'elle est bien convenüe qu'elle étoit accouchée d'une fille justement dans nôtre Epoque, mais qu'elle a dit en même tems que cette fille étoit morte, & qu'ainfi si nous voulons adopter le fait de l'accouchement qu'elle a avoué, il faut nécessairement adopter la mort de la fille dont elle est accouchée; que par conséquent nous ne tirerons aucun avantage de l'aveu de Madame Ferrand. Nous ferons précisément dans le cas d'un Créancier à qui son débiteur fait un paiement, & qui le saisit en même tems; de sorte que le Créancier n'en est pas plus riche. Afin de m'imposer & de m'obliger à demeurer tout court, l'on me dit que la maxime qui veut qu'on ne doit pas diviser une confession, il faut y renoncer ou l'adopter toute entière; c'est une maxime consacrée par l'usage du Palais, c'est-à-dire qu'il la faut respecter, quand elle seroit même contraire à la raison, & afin que je ne me révolte point contre le joug sous lequel on veut que je plie le col, on m'apporte un exemple.

Vous prétendés, dit-on, qu'une personne vous doive une certaine somme, vous n'avez point de titres, elle avouë qu'elle vous doit cette somme, mais elle dit en même tems qu'elle vous a payé, toute votre preuve consiste dans son aveu, vous ne le pouvez pas séparer de celui qu'elle fait du paiement. Voilà ce qu'on appelle la maxime qui veut qu'on ne divise pas la confession d'une partie. Cet exemple capiteux me met dans une véritable colere; je m'écrie, est-il possible qu'on puisse au Barreau faire de pareils paralleles, ou si on les fait, ne les doit-on pas regarder comme une monnoye de mauvais alloy? Si j'étois d'un autre sexe, & qu'on me proposât d'être Avocat à la charge de faire de pareils raisonnemens, je renoncerois à la profession.

Qui ne voit d'abord la différence entre cet exemple & le nôtre. Premièrement, toute la preuve du créan-

créancier est renfermée dans l'aveu du débiteur ; il est donc juste que puisque sa bonne foi lui fournit cette preuve , qu'on ne la divise point , parce qu'on voit clairement que ce seroit diviser la vérité. Ici indépendamment de l'aveu de Madame Ferrand nous avons une preuve autentique de son accouchement , preuve que vous autres Sçavans appellés litterale. Cette preuve nous donne le droit de diviser la confession de Madame Ferrand ; quand elle dit qu'elle est accouchée d'une fille , nous lui répondons, vous ne nous apprenés rien de nouveau , nous le sçavons déjà ; & quand vous nous refuseriez votre témoignage , nous pourrions absolument nous en passer. Vous ajoutés que cette fille est morte , vous ne nous en apportés aucunes preuves ; vous n'ignorés pas que la seule que la Loi a introduite , est un Extrait-mortuaire. Nous voyons clairement que vous mêlés le mensonge avec la vérité ; nous direz-vous que nous ne pouvons pas les séparer , que c'est un usage autorisé au Palais ? le Palais est donc l'azile du mensonge selon vous ?

J'ai conferé avec un Jurisconsulte , il m'a suggeré cette seconde réponse : Nous accusons Madame Ferrand d'avoir supprimé l'état de sa fille ; c'est un crime que nous lui imputons ; or nous pouvons diviser la confession d'une personne que nous accusons d'un crime , l'intérêt de la vérité l'exige.

A travers le faux système dont elle s'enveloppe , nous en pouvons séparer des circonstances que la vérité lui arrache. C'est une maxime , m'a dit mon Jurisconsulte , qui est en usage dans ce cas là.

Me voilà donc dégagée du sophisme , le nuage s'est dissipé , il est donc certain que Madame Ferrand est accouchée d'une fille au mois d'Octobre 1686.

Nous avons vu qu'elle n'a point justifié de la mort de cette fille , il s'ensuit que Mademoiselle Ferrand à laquelle Madame Ferrand a donné des

soins , dont elle a payé les pensions , la nourriture , l'entretien , est bien fondée de dire , je suis *individuellement* cette fille dont vous êtes accouchée ; car ce terme que j'ai vû qu'on a employé me paroît bien ici significatif. Répétons - le , preuve que je la suis *individuellement* , non seulement par l'enchaînement des faits que nous expliquerons dans la suite , en remontant jusqu'à ma naissance , mais encore parce que vous ne sçauriez dire qui je suis , si je ne suis pas Mademoiselle Ferrand , ni à quel titre vous m'avez élevée , nourrie & entretenuë. C'est ici qu'on va voir tout l'embarras de Madame Ferrand ; elle a bien vû qu'elle étoit obligée de substituer une fable à la place de la véritable histoire ; si son esprit ne l'a pas bien servi , c'est qu'il ne pouvoit pas la servir mieux ; quand elle auroit invoqué le génie du plus habile Romaniste. Voyons ce qu'elle a imaginé.

Madame Bellinzany ma mere , dépositaire d'une fille naturelle du sieur Bellinzany mon frere , m'a fait confidence du dépôt , elle s'est servie du ministère de ma femme de chambre , pour mettre cette fille dans un Couvent. Tant qu'elle a vécu , elle a payé sa pension , son entretien , elle m'a chargé après sa mort de continuer ses soins , c'est ce que j'ai fait en me servant de la même femme de chambre , dans tous les differens Couvents où j'ai mis cette petite fille , & enfin je lui ai assuré deux rentes de trois cens livres chacune , d'une somme de dix mille livres que ma mere m'a mise entre les mains pour elle. Ce que je pourrois dire de plus seroit humiliant pour cette fille , c'est un mystère qu'on a même caché à son pere , qui a toujours ignoré qu'il eut une fille ; tous ceux qui connoissent Madame Ferrand , sçavent qu'elle a un esprit très-cultivé : les Romans sont des livres très-familiers aux Dames , elles en font leurs amusemens & quelquefois leurs délices.

Madame Ferrand a-t'elle jamais vû un Roman moins vraisemblable que le sien ? Comment nous prou-

ve-t'elle que la fille qui reclame un état est fille naturelle de son frere ? a - t'elle entré les mains un Extrait - baptistaire ? Pourquoi a - t'on soustrait cette fille à son pere ? N'étoit - il pas juste qu'il portât la peine de son crime , c'est - à - dire qu'il élevât un enfant qu'il avoit mis au monde : pourquoi lui dérober ce soin ? Pourquoi lui cacher cet enfant ? S'il l'eut sçu , quel inconvenient en seroit - il arrivé ? à la bonne heure pour ne pas déshonorer la mere qu'on fasse un mystère de son nom. Le système de Madame Ferrand est un tissu d'énigmes qu'on ne peut déchiffrer.

Qui n'admiration Madame Ferrand qui n'a pas daigné s'informer du sort de sa propre fille , & qui est si attentive à élever la fille naturelle de son frere !

Me devoit - elle pas voir que pour donner un fondement solide à son histoire , il falloit d'abord l'appuyer sur l'Extrait - mortuaire de sa fille , ou sur l'Extrait de baptême de celle qu'elle lui substitue ? sans l'une ou l'autre de ces pièces fondamentales son édifice tombe en ruine. Comment a - t'elle pû avec tout l'esprit que le monde lui reconnoît croire s'affranchir de l'obligation de rendre raison de la mort de sa fille ? en disant j'étois releguée dans un Abbaye par Ordre du Roi , je ne me suis point informée du sort de mon enfant , à mon retour j'ai appris sa mort , je l'ai crû sans aucun examen ; on lui aura dit sans doute le lieu où cette fille est morte , il lui est donc fort aisé d'en rapporter un Extrait - mortuaire , & si elle ne le rapporte point , c'est qu'elle a imaginé cette mort , & que sa fille vit encore. On ne peut la retrouver que dans celle qui se présente , à qui elle a donné tous ses soins ; la fable qu'elle a inventée pour la substituer à la véritable histoire , a tellement tous les caractères d'un ouvrage éclos de l'imagination , qu'elle ne sert qu'à faire remettre la vérité dans sa place qu'on a voulu lui ôter.

Madame Ferrand a eu recours aux artifices de ceux

qui inventent des fables pour se justifier des crimes qu'on leur impute ; ils citent des morts qu'on ne peut pas convaincre ; elle cite sa mere qui est décédée , elle donne une fille à son frere qui est mort , mais les témoignages des morts lorsqu'ils ne sont point écrits ne peuvent pas remplacer des Extraits - mortuaires , des Actes de naissance. Envisageons donc la fable de Madame Ferrand comme une défaite peu ingénieuse , comme une apologie sans art , qui loin de la justifier , manifeste encore davantage le déguisement de l'état de sa fille.

Mademoiselle Ferrand établit encore son état par un enchaînement de faits , une continuité de soins qu'on lui a donné depuis sa naissance jusqu'à présent elle cite les différens Couvents où elle a été , Melun , Rodès , Nemours , Corbeil , saint Aubin , Hieres , Trésor , des Andelys. On lui a donné le nom de *Mademoiselle Ferrand* sur les Régistres du Couvent de Melun , elle avoit un Couvert aux Armes de la famille de *Ferrand* , peut-on dire après cela qu'elle ait été quarante - six ans sans possession d'état ? cette éducation continuelle par les soins de Madame Ferrand , soutenue de son Extrait de baptême , n'est - ce pas là une possession d'état ; & si elle n'est pas parfaitement lumineuse , faut-il que Madame Ferrand qui lui a dérobé cette lumière s'en prévalle ? peut-elle tirer avantage des faux noms qu'elle lui a fait donner pour déguiser le sien ? c'est comme si elle lui déroboit la lumière du soleil , & prétendoit ensuite qu'elle n'est pas faite pour elle. Je ne trouve donc rien de plus injuste que cet argument que les Avocats de Madame Ferrand font tant valoir , lorsqu'ils disent que Mademoiselle Ferrand vient réclamer un état après plus de quarante années de possession d'un état contraire.

Elle apporte son Acte de baptême , elle cite son éducation continuée jusqu'à présent par Madame Ferrand ; elle peut dire , j'ai le titre essentiel de

mon état qui a toujours réjailli sur ma possession , j'ai même tout ce qui constitue essentiellement cette possession , il ne m'en a manqué que l'éclat , la décence , la renommée ; c'est ce que je viens demander , & ce que ne peut pas me refuser ma mère ; elle ne m'a mise dans le monde qu'à demi , ne doit-elle pas réparer son injustice en me rendant ce que la Religion , la nature & la Loi la condamnent de me restituer.

Je n'ai point vu que dans le Mémoire du Défenseur de Mademoiselle Ferrand , on se soit beaucoup prévalu de certaines réponses que Madame Ferrand a faites , qui me semblent décisives pour cette Demoiselle ; pour moi il me paroît que la vérité qui parle pour elle , sort d'elle-même des réponses de Madame Ferrand.

A elle représenté que cette Demoiselle qu'il lui plaît nommer de Vigny , n'est autre que la Demoiselle Michelle Ferrand , qui prétend avoir l'honneur d'être fille d'elle répondante.

A répondu qu'elle a dit ce qu'elle sçavoit en foi & honneur , & que c'est à ladite Demoiselle de Vigny à prouver ce qu'elle prétend.

Prétons - nous au système de Madame Ferrand , & supposons que Mademoiselle Ferrand soit la bâtarde de M. Bellinzany frere de Madame Ferrand , & que cette bâtarde qu'elle a élevée avec une bonté singulière , avec beaucoup d'attention à tous ses besoins , se fasse un titre de ses bienfaits pour usurper le nom de sa fille. De bonne foi à une ingratitude si monstrueuse , à une témérité si insolente , Madame Ferrand répondroit - elle avec un pareil sang - froid ? se feroit - elle violence jusques - là ? mais le Commissaire lui fait encore sentir avec plus de vivacité l'usurpation de la Demoiselle Ferrand dans cette supposition , il semble qu'il veut fouiller dans son cœur pour y démêler ce qu'elle pense.

A elle demandé dans le cas où la Demoiselle Michelle Ferrand qu'elle répondante nomme de Vi-

gny, seroit assez heureuse pour lui prouver tant par titres que par témoins, qu'elle a l'honneur de lui appartenir en qualité de fille ? si elle répondante refuseroit de consentir à ce précieux avantage pour la Demoiselle Ferrand.

A répondu que c'est aux Juges à peser la valeur des preuves.

Est-ce Madame Ferrand qui parle ? Quoi ! elle n'a aucune sensibilité au procédé injurieux de la bâtarde de son frere ? ce caractère là est-il dans la nature, ou y a-t-on enté là Philosophie même ? Disons plutôt qu'elle n'a pas la force de désavouer sa propre fille, & que si sa langue se refuse à cet aveu, son cœur la trahit.

Dans la dernière réponse de son Interrogatoire, elle dit qu'elle s'en rapporte sur le tout aux Juges ; comme si elle disoit, ainsi que Me. de Blaru l'a dit : je parlerai quand ils n'auront ouvert la bouche, & j'attends qu'ils aient prononcé leur Oracle pour faire la reconnoissance qu'on demande de moi ; j'applaudirai de tout mon cœur à leurs décisions en faveur de ma fille.

Madame Ferrand ne s'en tient pas là, elle ne se contente pas d'épargner à Mademoiselle Ferrand les épithetes d'insolente, de téméraire, de perfide qu'elle mérite dans le système de cette Dame ; elle s'oublie jusqu'à faire l'éloge de cette Demoiselle : je n'ai jamais eu, dit-elle, dans ses réponses personnelles, que des témoignages avantageux d'elle ; quelle nécessité de faire cet éloge ? poussa-t-on jamais la générosité jusqu'à faire en Justice l'éloge d'une ennemie qui nous poursuit, dans le tems qu'elle nous fait un affront sanglant ? n'est-ce pas là plutôt le langage d'une mere, qui ne voit dans le procédé de sa fille que sa fille même, & qui se refuse à tous les conseils qu'on lui donne pour n'écouter que ceux de la nature ? Pour moi je pense que l'Interrogatoire de Madame Ferrand est dans les circon-

stances :



stances de ce Procès une des pièces des plus décisives de la filiation de Mademoiselle Ferrand.

Voilà selon moi le Plaidoyer de Mademoiselle Ferrand, voilà l'arrangement de ses preuves qui s'est fait dans mon esprit, je n'ai pu les rendre aussi vivement qu'elles s'étoient présentées à ma raison. Vous suppléerez & en ferez l'usage que vous voudrez.

Je suis, &c.

Il est tems de venir à l'Arrêt qui a été rendu, le voici.

La Cour a mis & met l'appellation, & ce dont est Arrêt qui  
appel au néant, émendant avant faire droit sur les de- permet la  
mandes de la Partie de Me. Cochin, portées par ex- preuve à  
ploits des 11. Juillet, & 24. Décembre 1735. permet Mademoi-  
à ladite Partie de Cochin de faire preuve dans six mois, selle Fer-  
tant par titres que par témoins des faits par elle arti- rand.  
culez par ses Requêtes des 28. Février dernier, 8. &  
10. Août présent mois. Que la fille dont la Présiden-  
te Ferrand est accouchée au mois d'Octobre 1686. a  
été mise Pensionnaire aux Annonciades de Melun en  
1690. & que c'est elle Michelle Ferrand individuelle-  
ment, qui après avoir été dans ledit Couvent jusqu'au  
mois de Décembre 1692. en a été tirée pour être con-  
duite au Couvent des Jacobines de Rodès, où elle est  
arrivée le 8. Janvier 1693. qu'elle a été conduite à  
Rodès à la fin de Décembre 1692. qu'elle est arrivée  
au commencement de Janvier 1693. & avoit été dans  
les années 1692. 1691. & une partie de 1690. Pen-  
sionnaire dans le Couvent des Annonciades de Me-  
lun; qu'elle y a été connue pour la fille du Président  
Ferrand & de la Présidente sa femme. Que c'est  
elle individuellement qui après avoir été inscrite au  
nombre des Pensionnaires sous le nom de la Demoiselle  
de Batilly, y a été inscrite depuis sous le nom de  
la Demoiselle Ferrand, & que même auparavant

elle avoit été à Puiseaux, & confiée aux soins d'Anne Prevôt sœur de la nommée Prevôt femme de chambre de la Présidente Ferrand ; en sorte qu'elle a eu une possession publique de son état avant que d'être conduite à Rodès à 168. lieues de Paris dans le fort de l'hiver, par ladite Prevôt qui l'étoit venu chercher au Couvent de Melun. Permet pareillement aux Parties de Guéau & d'Aubry, (ce sont Madame Ferrand & les Héritiers de son mari) de faire preuve au contraire desdits faits dans ledit tems de six mois, & pour ladite preuve renvoyé les Parties au Châtelet ; & à cet effet pourront les Officiers du Châtelet se transporter hors leur ressort, si besoin est, pour l'Enquête faite & rapportée être fait droit au Châtelet sur les demandes de la Partie de M<sup>e</sup>. Cochin, dépens réservés ; sur lesquels lesdits Juges pourront statuer, sauf l'appel en nôtre dite Cour. Fait en Parlement le 27. Août 1736.

La Demoiselle Ferrand fit son Enquête pour prouver les faits qu'elle avoit articulés. Madame Ferrand fit aussi la sienne, & fit entendre les mêmes témoins. Sa preuve portée au Châtelet,

Voici la Sentence qui fut rendue.

Sentence du Châtelet qui adjugea à Mademoiselle Ferrand l'état qu'elle réclamait.

Gabriel Jérôme de Bullion, &c. Parties ouïes, ensemble noble homme Monsieur d'Aligre de Bois-Landry Avocat du Roi en ses Conclusions, sans que les qualités puissent nuire ni préjudicier, & après que la Cause a été plaidée pendant huit Audiences, Nous, en conséquence de la preuve résultante des Enquêtes faites en exécution de l'Arrêt du 27. Août 1736.

Difons que les Parties de Guéau de Reverseaux, d'Aubry, seront tenues dans un mois de communiquer à la Partie de Cochin comme étant présentement seule enfant de M. le Président Ferrand & de la Dame son épouse, les Inventaires faits après le décès de mondit sieur le Président Ferrand, & de leur

*feu M. Ferrand ci-devant Doyen du Parlement son frere, & toutes les pièces justificatives desdits Inventaires, à l'effet par elle de prendre qualité dans lesdites successions, dépens néanmoins compensés. Ce qui sera exécuté nonobstant & sans préjudice de l'appel, en témoin de quoi nous avons fait sceller ces présentes. Ce fut fait & donné par M. d'Argouges Chevalier Seigneur de Fleury & autres lieux, Conseiller du Roi en ses Conseils, Maître des Requêtes honoraire de son Hôtel, Lieutenant Civil de la Ville, Prévôté de Paris, tenant le Siège le mardi 30. Juillet 1737.*

Me. Cochin nous dit dans son Mémoire que Madame Ferrand étoit déterminée à se rendre à la Sentence du Châtelet; mais que les vives sollicitations des Collatéraux avoient vaincu sa répugnance, & l'avoient obligée de se produire encore de nouveau sur la scène. Des Défenseurs du premier Ordre, dit-il, ne suffisoient plus pour sa tranquillité, elle prend elle-même la plume, & rassemblant toutes les forces de son esprit, elle croit accabler son adversaire par le poids de son autorité. En effet elle donne au Public des réflexions où l'on trouve toutes les graces du stile d'une femme d'esprit qui a l'art d'écrire; mais on n'y trouve pas la modération qu'elle avoit eue à l'égard de Mademoiselle Ferrand, & ces expressions satyriques contre elle, pour être délicates, n'en sont que plus piquantes.

Me. Durand fit un Mémoire fort étendu pour défendre Madame Ferrand & les Collatéraux, il éplucha avec la dernière exactitude les preuves de Mademoiselle Ferrand, il s'attacha particulièrement à combattre la publicité de son état qu'elle prétendoit avoir eue dans le Couvent de Melun à l'âge de six ans dans l'esprit de ces Religieuses. Voici comme il parle.

Mémoire de Me. Durand pour Madame Ferrand.

Ignore-t-on quel est l'esprit qui anime une bonne partie de ces filles encloîtrées? leur curiosité pour

les événemens singuliers , leur empressement à entrer dans tout ce qui paroît mystérieux & romanesque , leur prévention sur les intrigues qu'elles s'imaginent être fréquentes dans le monde , les disposent à tout soupçonner , à tout croire ; mais surtout quand elles entrevoient quelque rapport entre leur Couvent & les Héros , ou Héroïnes d'une aventure qui fait du bruit ; elles la regardent comme leur étant personnelle : elles prennent parti , & s'élèvent avec indignation contre tous ceux qui ne sont pas si crédules qu'elles. L'histoire se débite dans le Couvent ; là dans une oisiveté perpétuelle , on en orne les circonstances , on y ajoute chaque jour , & à force de les répéter , on vient à bout de se les persuader. Il dit ensuite que Mademoiselle Ferrand , qu'il appelle Mademoiselle de Vigny , ayant été dans le Couvent de Melun pour engager les Religieuses à déposer de son état , on s'assemble , dit-il , au parloir , une première Religieuse qui a autorité dans le Couvent , dit qu'elle reconnoît l'enfant de cinq ans dans la fille de cinquante ans ; les autres suivent comme un essain , & enchérissent sur les circonstances ; on lui apprend des singularités du Couvent , & on croit les tenir d'elle , on se parle à demi bas & on est étonné d'entendre redire tout haut les mêmes circonstances qu'on s'est rappelées : *Notre mere Supérieure la reconnoît , c'est elle-même.* Chacune s'applaudit à mesure qu'elle trouve plus de singularités ou de convenances , & de tout cela on se forme une persuasion.

Me. Durand prétend que les témoins de l'Enquête de Mademoiselle Ferrand se contredisent , il leur applique ce qu'on a dit des témoins qui déposèrent contre le Sauveur du monde. *Multi enim testimonium falsum dicebant , & convenientia testimonia non erant.* Plusieurs déposoient faux & leurs témoignages ne s'accordoient pas. N'est-ce pas là , poursuit-il , ce qui caractérise les faux témoins ?

aussi

aussi Ménochius dans son Traité des Présomptions Part 2. liv. 5. chap. 23. en fait une règle certaine. *Et verè pro regulâ constituendum est, falsa esse testimonia, quando testes eâdem de re interrogati contraria, & pugnancia attestati sunt.* C'est une règle certaine que les dépositions sont fausses quand les témoins interrogés sur le même fait se contredisent. *Efficat etiam hæc repugnancia, & varietas, ut nulla ipsis attestationibus fides adjiciatur; ob id Judex ferre non debet sententiam pro eo cujus testes varii, pugnantisque sunt.* Cette contradiction & cette variété rendent les dépositions indignes de créance, & le Juge ne doit jamais se déterminer en faveur de ceux qui se fondent sur de tels témoins.

Un autre motif pour rejeter des dépositions est lorsqu'elles sont évidemment fausses & absurdes dans quelques circonstances; parceque, comme l'établit le même Auteur. *ibid. præsumpt. 22.* celui qui dépose faux dans un point, ne mérite aucune créance dans le surplus de ce qu'il atteste.

Ce sont ces deux observations qui doivent déterminer à rejeter les dépositions des Religieuses de Melun. Me. Durand dit encore qu'elles ne parlent que par oui dire.

Quels sont les principes dans cette matière? les ouïs dire ne font aucune preuve, surtout quand il s'agit de faits répétez d'après des personnes qui ont parlé sur le rapport d'autrui. *Prima est regula, de auditu, auditus, ut is nullam fidem faciat,* dit Ménochius, *de arbitrariis judicium quæstionibus, & causis.* Cas. 475. N. 4. Cet Auteur examine ensuite les circonstances nécessaires pour qu'on ait quelque égard à ce que des témoins déposent par oui dire. Il faut premièrement, que ce soit d'après plusieurs personnes, secondement, qu'ils indiquent les mêmes personnes, autrement ce ne feroit que des témoignages singuliers. Troisièmement, il faut nommer expressément les personnes de qui les témoins tiennent ce qu'ils

qu'ils déposent. *Debent his testes expressim nominare personas eorum à quibus hoc dici audiverunt, ita tradunt omnes.*

Me. Durand prétend encore que toutes les preuves de Mademoiselle Ferrand n'operent tout au plus que des indices. Elle a dû, dit-il, faire attention que l'Arrêt n'exige pas de simples indices, mais la preuve expresse des faits précis qui y sont rappelés; rien n'est en effet si trompeur que les indices en quelque nombre qu'ils se trouvent. Qu'est-ce qu'un indice? C'est une conjecture qui résulte des circonstances non pas certaines & nécessaires, mais seulement probables qui peuvent n'être pas véritables, mais qui du moins sont nécessairement accompagnées de vraisemblance. *Conjectura ex probabilibus & non necessariis orta, à quibus potest abesse veritas, sed non verisimilitudo veri;* c'est la définition qu'en rapporte Danty. Or plusieurs indices n'établiront jamais la vérité d'un fait, mais seulement que ce fait n'est pas impossible; ce qui ne suffit pas pour une question d'état qui intéresse le Droit Public.

Combien de fois des imposteurs ont-ils profité d'une foule d'incidences que le hazard ou leur industrie leur avoient fournis, pour parvenir à leur but? usurper un nom & un rang qui ne leur appartenait pas, obscurcir la vérité par des ténèbres presque impénétrables, & faire succomber l'innocence; sous des fraudes pratiquées avec artifice, & soutenues avec impudence; voilà ce qu'ils ont fait. Sans parcourir les exemples recueillis par un Historien, sous le titre d'*Imposteurs insignes*\*, bornons-nous à quelques-uns de ceux qui ont donné lieu à des contestations d'éclat.

Me. Durand rapporte ensuite des exemples qui montrent que les Juges qui ont pris pour règle de leur jugement des indices, se sont trompés, & les Juges qui les ont rejetés, ont pris le parti de

\* Par Jean-Baptiste de Rocoles, Historiographe de France.

la vérité. Il cite les especes de Martin Guerre, de la mere de Jean Prost assassinée dont parle M. Servin dans ses Plaidoyers, d'Anglade, de Jacques le Brun\*.

\* Voyez les I. & III. Tomes des Causes Célèbres.

Personne n'ignore le combat de présomptions & d'indices qui ont embarrassé les Juges dans les affaires de Maillard, & de Pierre Mège se disant Caille\*; il y avoit de part & d'autre des indices totalement contradictoires, ce qui fait bien sentir qu'on trouve aisément des indices & des présomptions quand on a le tems de les préparer.

\* Les XII. & II. Tomes du même Ouvrage.

Me. Durand rapporte ensuite l'affaire de la Pivardiere\*.

\* Le III. Tome.

Tous ces exemples, poursuit-il, prouvent la fausseté du principe adopté par la Sentence dont est appel, que plusieurs indices doivent tenir lieu d'une preuve; mais la Cour vient de proscrire ce prétendu principe par un Arrêt solennel dans une question d'état toute semblable à la nôtre. Celui qui se prétendoit fils de la Dame de Safilly, réunissoit en sa faveur plusieurs indices. \* Il s'attribuoit un Acte de Baptême par la ressemblance des noms qu'il avoit portés depuis sa naissance, Louis Alexandre; il avoit fait entendre des rémoins qui déposoient de l'accouchement de la Dame de Safilly dans le tems de cet Acte de Baptême; les noms des pere & mere énoncés dans cet Acte de Baptême, avoient du rapport avec des Fiefs appartenans aux sieur & Dame de Safilly; l'éducation de l'enfant chez la même femme qui avoit accompagné la Dame de Safilly à Paris pour faire ses couches, les secours donnés à cet enfant, les aveux prétendus faits par la Dame de Safilly & la Demoiselle sa fille, (celle-ci avant son mariage l'ayant reconnu pour son frere,) le séjour de cet enfant chez cette Dame lorsqu'elle fut mariée, le Brevêt d'apprentissage fait par le gendre & la fille de la Dame de Safilly, étoient des indices dont la preuve paroissoit résulter des Enquêtes; cependant l'Arrêt intervenu

\* Je donnerai cette Cause dans la suite.

le 11. Mars 1735. rejette la prétention de cet enfant , & le déclare non recevable.

Je n'entrerais point dans la discussion que fait Me. Durand de l'Enquête de Mademoiselle Ferrand. Ce détail qu'il a dû faire seroit ennuyeux pour mon lecteur , & ne l'instruiroit point ; il suffira de dire que cet Avocat a donné à sa critique un tour spécieux & séduisant. Tel est l'effet qu'opere l'éloquence ; on est surpris qu'elle obscurcisse la vérité jusqu'au point qu'elle force quelques-uns de ses partisans à l'abandonner. On se dit à soi-même comment est-il possible que par les artifices de l'Orateur , le bon droit qui m'a paru si évident ne fasse plus sur moi la même impression , n'est-ce pas une espece de magie ?

Réflexions  
de Mada-  
me Fer-  
rand.

Madame Ferrand de son côté a aidé à la séduction ; elle dit , il me semble qu'une prescription en matière d'état seroit très-nécessaire. On a eu pour objet quand on en a établi une pour les affaires ordinaires , de punir la négligence.

Si cette loi avoit été faite , on n'auroit pas écouté la Demoiselle de Vigny qui se présente à cinquante ans , ( c'est l'âge qu'elle s'est donné ) pour réclamer un état qu'elle se vante d'avoir connu dès son enfance : elle ment sans doute , mais il eut été juste de punir son mensonge , en la jugeant sur sa parole.

Madame Ferrand voudroit bien faire un principe qui s'accommodât à sa cause , mais le principe contraire que l'état est imprescriptible , est d'une conséquence infinie dans le Droit Public ; la vérité ne doit-elle pas prévaloir sur la supposition en matière d'état , quelqu'intervalle de tems qu'on lui oppose ?

Madame Ferrand a jetté de l'agireur dans plusieurs endroits de ses réflexions. Voici entre autre ce qu'elle dit.

La Demoiselle de Vigny ne me fait jamais assez d'outrages à son gré. Elle aime mieux multiplier  
ses



embarras , & satisfaire une animosité qui fait bien voir que la nature ne parle point en elle. Pourquoi m'accuser d'avoir déposé faux quand j'ai dit ce que ma mere m'avoit appris ? elle se met dans l'embarras de le prouver , & comme elle ne peut y parvenir , elle m'offense personnellement , & m'inspire la haine & le mépris qu'elle mérite. Il faut qu'elle fasse voir qu'elle est la fille de 1686. Après tout il n'y a point de hardiesses qui doivent surprendre de sa part , après celle qu'elle a témoignée aux Audiences : la modestie & la bienséance exigeoient un air mortifié d'avoir à poursuivre un tel Procès ; apparemment qu'une dévote prônée se croit audeffus de tout.

L'esprit de Madame Ferrand la sert à présent avec la même vivacité qu'elle a toujours eüe.

Madame Ferrand nous apprend que la Demoiselle sa fille qu'elle appelle Mademoiselle de Vigny , aussi-tôt après le Jugement du Châtelet fit venir les tambours , les trompettes de la Ville dont le bruit assembla beaucoup de monde. Elle leur jetta de l'or , ( on dépense aisément le bien d'autrui , ) elle eut la hardiesse de se présenter à ma porte , & à toutes celles de ses prétendus parens ; Madame de Vauvré ma sœur est la seule qui l'ait receüe. Enfin elle en use comme si la Sentence du Châtelet étoit un titre si autentique que le Parlement n'oseroit le contredire ; j'espere de sa justice qu'il la désabusera.

Madame Ferrand n'est pas la seule Plaideuse qui se soit laissée éblouir par de pareilles espérances , elle aura bien des Plaideuses qui l'imiteront. Pour détruire les circonstances favorables qui concourent à établir l'état de Mademoiselle Ferrand , elle s'écrie combien le hazard produit des choses qui n'ont aucune liaison entre elles ; elle ne peut s'empêcher de louer Me. Cochin à qui elle en veut ; le mal , dit-elle , vient de lui , il a malheureusement pour nous  
reçu

reçut le don de persuader à ceux qui marchent dans les ténèbres, qu'ils voyent clair; cependant son pouvoir ne s'étend pas jusqu'à ressusciter véritablement les morts, les prestiges ne les raniment que des instans. Qu'il laisse donc ma fille en paix dans le tombeau, & que la Demoiselle de Vigny rentre aux Andelys, elle y trouvera du repos, & nous en procurera; elle sçait bien que le contrat que l'on y a passé pour elle lui est avantageux.

Quand elle voulut se dégager d'avec M. Bellinzany, elle lui manda qu'elle ne vouloit plus penser qu'à son divin époux. Cette expression si respectable devoit être sincère; mais la Demoiselle de Vigny fait bien voir qu'elle veut un autre époux.

C'est donner une marque d'une modération assez rare que de souhaiter le repos à une fille qui traite comme elle fait, celle qu'elle demande pour sa mere. Rien ne peut excuser les extrémités où elle s'est portée; mais quand elle manque de prouver ce qu'elle prétend, on peut dire que la perte de son Procès ne feroit pas une punition suffisante.

Madame Ferrand finit en disant: au reste je ne prétens pas que cet écrit mette nôtre cause dans tout son jour, je m'en remets à de plus habiles que moi; c'est un soulagement que j'accorde à ma douleur, la plainte est naturelle, & je n'ai laissé que trop long-tems le champ libre à la Demoiselle de Vigny, elle a débité ses mensonges, ils ont été appuyés par ceux qui ont intérêt qu'elle gagne son Procès; les ouïs dire se sont multipliés au point d'étouffer la vérité.

Il n'y a que trop d'exemples que leur prévention est ce qu'il y a de plus redoutable & de plus difficile à détruire; c'est un écueil capable de faire faire naufrage à la Justice. Je le dis hardiment, c'est la prévention qui a enfanté la Sentence du Châtelet.

Nous

Nous n'avons rien à craindre de semblable de la Cour ; l'intérêt de sa gloire & le nôtre est le même ; elle ne souffrira pas sans doute que l'on se joue de la Loi qu'on a faite.

Madame Ferrand a aussi fait dans son ouvrage une critique à sa façon , de l'Enquête de Mademoiselle Ferrand. Elle sauve la sécheresse de sa matière.

Me. Cochin qui lui a répondu , fait éclater la vérité , mais la même raison qui m'a défendu de rapporter tous les points de la critique de l'Enquête , m'interdit d'entrer dans le détail de toutes les réponses.

Réponse de  
Me. Co-  
chin.

Je dirai seulement comme il relève l'endroit où Madame Ferrand souhaite que l'état put se prescrire.

Elle commence , dit-il , par faire un reproche à la Loi , de ce qu'elle n'a point admis de prescription dans les questions d'état , & aux Juges de ce qu'ils n'ont fait aucune attention jusqu'à présent à l'âge de celle qu'elle appelle Mademoiselle de Vigny. Ce moyen auroit été en effet très-commode pour Madame Ferrand , & pour les Collatéraux ; il auroit épargné bien des questions dans lesquelles ils n'ont jamais pu se flatter de réussir : mais il faut avouer que si une pareille fin de non-recevoir avoit pu venir à leur secours , la nature en auroit été vivement alarmée. Etre fille par sa naissance , cesser de l'être , parce que dans le cours d'un certain nombre d'années , on n'a point été traitée dans cette qualité , voilà un de ces paradoxes capables d'effrayer la société , de revolter la nature , & d'offenser même les plus simples lumières de la raison ; que Madame Ferrand fasse les plus grands efforts pour l'établir , toutes les grâces de son esprit ne séduiront jamais jusqu'à faire adopter un pareil principe.

Mais quand on pourroit l'admettre , quel usage en pourroit-elle faire contre sa fille ? Donnons-lui

pour un moment le pouvoir législatif, & qu'elle nous dise de quel jour commencera cette prescription, elle ne l'admettra pas sans doute pendant la minorité, on ne pourroit pas prescrire le plus vil Domaine contre un Mineur, on ne prescrira pas apparemment son état, le plus précieux de tous les biens, dans ce tems de foiblesse & d'impuissance; mais si on retranche le tems de la minorité de la Demoiselle Ferrand, on ne trouvera pas vingt-quatre ans jusqu'au jour de son action; où placeroit-on donc cette prescription si chère à Madame Ferrand? épargnons-lui bien d'autres réflexions qui pourroient de plus en plus découvrir l'illusion d'un système si nouveau.

Puisqu'il n'y a point de prescription qui puisse priver un Citoyen de son état, puisque dans le fait il n'y auroit pas un tems suffisant pour operer la prescription, comment pourroit-on refuser à la fille dont Madame Ferrand est accouchée en 1686. les droits qui lui sont acquis par sa naissance?

Me. Cochin finit son Mémoire en disant :

Madame Ferrand a eu une fille en 1686. cette fille n'est point décédée, il faut donc qu'elle existe dans la société; mais en qui la reconnoîtra-t-on, si ce n'est dans une fille qui a été connue publiquement pour être née de son mariage? dès l'âge de trois ans on ne s'est point trompé sur son sort; il est devenu dans la suite si public, que personne n'en a douté. Il est vrai que depuis on l'a transportée aux extrémités du Royaume, & que l'on est parvenu à lui cacher à elle-même sa destinée; mais les monumens publics, mais des Régistres domestiques, mais la preuve testimoniale, tout a dissipé ces ténèbres. Si Madame Ferrand, si les Collatéraux ne veulent pas se rendre, si ils font encore quelque contenance, c'est dans l'une un faux point d'honneur, c'est dans les autres une passion injuste  
qui



aveu de cette Dame fort puissant, décisif, non suspect, aveu stable & permanent ; 2<sup>o</sup>. cet aveu se réunit avec des circonstances importantes, avec les Régistres, l'Extrait-baptistaire où l'on voit *Michelle* en blanc, mais au bas de cet Extrait le Curé explique les raisons pourquoi l'on a mis ce blanc ; parce que l'enfant lui a été présenté par des personnes inconnues.

M. le Président Ferrand accompagné de deux Notaires se transporte à saint Sulpice, & interpelle le Curé. La vérité se découvre par ce concours de l'aveu de Madame Ferrand, avec les Régistres de saint Sulpice & de l'Acte de Carnot Notaire, qui atteste le langage de M. le Président ; disons donc que la naissance d'un enfant, & l'accouchement de Madame Ferrand le 28. Octobre 1686. sont certains. Qu'est devenue cette fille ? d'abord elle dispaçoit à nos yeux ; il faut la chercher dans différens endroits ; le vuide qui se rencontre fait la principale difficulté ; mais ce vuide n'est point irréparable. Faudra-t'il rendre compte de cet enfant par jour, par mois, par heures, si je retrouve cet enfant à des traits caractérisés, ce vuide ne sera-t'il pas couvert ; or cet enfant se trouve le même dans les Enquêtes.

Il faut donc examiner ces Enquêtes, mais quelle sera nôtre conduite dans cet examen ? le nombre des témoins est considérable, ces Enquêtes ont été imprimées & distribuées. Ainsi nous nous contenterons d'un précis exact & régulier, qui nous conduira à trouver ce qui résulte de l'universalité des témoins des Enquêtes.

Dans l'*Enquête de Puisieux*, trois témoins principaux, le troisième témoin qui est un Vigneron, la neuvième, la veuve Dieu, l'onzième, Controlleur.

Dans l'*Enquête de Melun* 14. Religieuses ; on ne doit

doit pas attendre de nous la lecture de ces 14. dépositions. M. l'Avocat Général lut quatre dépositions dans cette Enquête de Melun , on y voit l'indication des principaux faits admis. Premièrement, un enfant amené à ce Couvent des Religieuses de Melun , de la part de Madame Ferrand. Secondement , il est reconnu par une femme malade à l'Hôtel - Dieu , & par d'autres Dames du dehors. Troisièmement , c'est une opinion répandue à Melun. Quatrièmement, il est de notoriété que le plus souvent l'enfant amené à ce Couvent a porté le nom de *Michelle* , *Michellon* , qui est celui de l'Extrait du baptême , & *Batel Batilly*. Cinquièmement , le nom de Ferrand a été mis sur le Régistre de Melun , ce nom n'est point un titre , mais une indication. Sixièmement , son linge est marqué à la lettre F. Septièmement , son couvert est aux armories de Ferrand. Huitièmement , la Dame Bellinzany ( qui étoit la mere de Madame Ferrand , ) passoit au Couvent de Melun pour avoir soin de cette enfant. Neuvièmement , l'enfant est sortie du Couvent de Melun le soir avec mystère ; toutes ces circonstances qui résultent de l'Enquête de Melun ne sont pas à négliger , ainsi à Melun l'opinion du fait en question étoit publique ; mais on en parloit comme d'un fait mystérieux.

D'un autre côté trouvons - nous un état d'une possession publique , solennelle & complete ? on trouve une opinion telle qu'on vient de dire , un commencement de possession , des vestiges , mais des vestiges clandestins & non pas une possession solennelle ; mais la vérité de la filiation peut s'établir par des preuves réunies ; le nom & la lettre F. sont de violens indices. On n'a pas tenté de la part de M. & de Madame Ferrand de détruire l'opinion publique ; l'enfant est sorti avec mystère & avec précaution du Couvent de Melun, l'enfant est envoyé

aux extrémités du Royaume , à *Rodès*. Quand ensuite on retrouve ce même enfant , il est difficile en réunissant tant de circonstances de ne le pas reconnoître.

Il y a dans l'Enquête de *Rodès* plusieurs témoins, M. l'Avocat Général a lû la deposition de quatre témoins , & puis celle du Curé. L'enfant arrive à *Rodès*, elle fait la description du Couvent de Melun qu'elle avoit quitté, elle est *Michelle Batilly* à *Rodès* de même qu'à Melun , on reconnoît la même personne à différentes marques , peut-on ne pas reconnoître l'identité ? observons que cet enfant a été caché , on ne l'a pas mis au jour ; on ne voit partout que des défaveux , des efforts pour le celer , dans l'Acte de Carnot & à Melun , le changement de demeure , des précautions clandestines prouvent la suppression de l'enfant. En réunissant les Enquêtes on voit que l'enfant qui a été Pensionnaire à Puiseaux , à Melun , & à *Rodès* est le même , de ce fait la preuve en est complete.

La mere de la Dame Ferrand a eu soin de l'enfant depuis 1690. cette preuve approche de la démonstration en général , l'éducation qui n'est pas à titre d'enfant n'est pas favorable , & ne prouve rien ; mais dans la cause le fait de l'éducation est une circonstance qui étant soutenue par d'autres faits est infiniment importante , on voit des caractères d'une filiation suivie , on retrouve la même personne à Puiseaux , à Melun , & à *Rodès* ; les soins , les traitemens qu'on a eu de l'enfant sont certains & incontestables. On oppose que l'enfant dont la Dame Ferrand est accouchée est morte , & que celle qui se présente est une bâtarde ; si ces faits étoient prouvés , ceux de la Partie de Me. Cochin tomberoient , mais de ces deux faits nulle preuve ; on n'a pas même fait la moindre démarche pour les établir , ces deux prétendus faits doivent donc s'évanouir.

Les



Les conclusions de M. l'Avocat Général accorderent à Mademoiselle Ferrand l'état qu'elle réclamait.

Enfin par l'Arrêt qui fut rendu le 24. Mars 1738. Arrêt qui conformément aux conclusions de M. Gilbert Avocat Général, la Sentence du Châtelet rendue en faveur de Mademoiselle Ferrand fut confirmée, & par conséquent elle fut déclarée fille de Monsieur & de Madame Ferrand, les Collatéraux condamnés à la restitution des biens de M. Ferrand, & des successions qu'ils avoient recueillies comme ses plus proches parens, avec les fruits depuis la demande en Justice, eux & Madame Ferrand condamnés à tous les dépens. Arrêt qui confirme la Sentence du Châtelet.

Il est superflu de faire aucunes observations sur cet Arrêt, elles se présenteront d'elles-mêmes à l'esprit de ceux qui liront cette cause, étant aidés de toutes les réflexions qu'on a faites en faveur de Mademoiselle Ferrand; il suffira de dire que la preuve à laquelle elle a été admise avoit pour baze son Acte de baptême, dont le mystère étoit développé par le Procès verbal fait à la Requête de M. Ferrand, par le ministère du Notaire.

L'état de Mademoiselle Ferrand reconnu malgré sa mere, & qui selon toutes les apparences auroit été contredit par son pere s'il eut vécu, me rappelle la reconnoissance d'une fille dont l'état étoit caché, à laquelle son pere & sa mere ont concouru également; c'est une Histoire arrivée à Lyon il y a quelques années, on ne la revoquera point en doute, parceque je déclare que je ne veux point en imposer à mon Lecteur, je me flatte de mériter quelque créance. Reconnoissance d'une fille par son pere & sa mere.

Deux Marchands, l'un Lyonnais & l'autre Etranger, qui demeuroient dans cette Ville dans une même maison, étoient liés d'une parfaite amitié,

le vaisseau de leur fortune voguoit heureusement en grande eau , leurs enfans se divertissoient ensemble , & leurs femmes étoient unies par les liens d'une amitié semblable à celle de leurs maris. L'Etranger avoit une fille douée d'un esprit qui surpassoit son âge , c'étoit une beauté naissante qui faisoit juger qu'elle troubleroit un jour le repos de bien des cœurs

Le Lyonnois avoit un fils d'une grande espérance ; ces deux enfans concurent l'un pour l'autre une véritable amitié , qui à mesure qu'ils avancerent en âge devint si semblable à l'amour , qu'on pouvoit le confondre avec elle

L'intérêt qui est la source des differends qui naissent parmi les hommes , divisa ces deux Marchands jusqu'à un point qu'ils se séparèrent , & concurent l'un pour l'autre une haine qui paroissoit irréconciliable. L'Etranger qui avoit favorisé les sentimens que sa fille avoit pour le jeune Lyonnois comptant que le mariage les pourroit unir , prit d'autres idées , & défendit à sa fille de le voir.

Dans le tems de cette déffense , l'amour , mais un amour très vif , regnoit tellement dans leurs cœurs , qu'ils ne pouvoient plus se passer l'un de l'autre ; & quand il est venu là il est incapable d'obéir à un pere & à une mere , & il dispose au contraire à se révolter contre l'autorité paternelle ; aussi les peres qui savent élever leurs enfans , prennent des mesures pour empêcher un amour naissant qui ne leur convient point , de croître dans le cœur , parcequ'ils prévoient que lorsque cet amour sera arrivé à un certain période , ils n'en feront plus les Maîtres. Les deux amans parvenus à un âge où l'on peut faire usage de son cœur , se virent en secret avec de grandes precautions ? La belle pour ménager leurs entrevues mit son frere & une fille de chambre dans sa confidence ; on sçait comment on gagne une fille

filles de chambre. L'amant conduit par son amour fit de si grands progrès sur le cœur de sa maitresse qu'il la séduisit dans un rendez-vous.

La vertu elle-même dans un premier tête à tête, dans une fille qui a de la passion, est toujours ébranlée par un amant entreprenant, & dans un second ou troisième elle succombe sûrement, parce qu'elle devient plus foible à mesure qu'il devient plus fort.

Il y a longtems que cette morale est rebattuë, on a beau la prêcher, elle ne fait aucun fruit, la belle eut bientôt lieu de se repentir; l'amour lui donna un gage qui croissoit & embellissoit tous les jours malgré elle, voilà l'allarme qui s'empare de l'esprit des amans, comment la jeune Etrangere pourra-t-elle dérober sa situation à son pere & à sa mere? l'amour ingénieux les engagea à mettre un Médecin dans leurs intérêts, elle joua le rôle d'une malade, on appella ce Médecin dès qu'on vit que la taille de la belle commençoit à n'être plus irréprochable, comme le dit finement M. de Fontenelle. Le Médecin annonça l'accident de la belle comme une espece d'hydropisie, le pere & la mere qui aimoient tendrement leur fille furent fort inquiets, le Médecin qui avoit pour le moins autant de doses de charlatanerie qu'aucun suppôt de la Médecine, dit au pere qu'il avoit un remede chimique infallible, qu'il guériroit l'hydropisie, qu'il n'en avoit jamais manqué aucune, ainsi la maladie que l'amour avoit procurée déguisée en hydropisie, vint à son terme qui arriva heureusement dans une nuit; le frere de la belle & son amant, allerent sous le portique de l'Hôtel de Ville, prendre une chaise à Porteurs où il y en avoit plusieurs, ils porterent la belle chez une célèbre accoucheuse où elle rendit le dépôt que l'amour lui avoit confié; ils la reporterent promptement

ment chez elle quelques heures après, le bonheur la favorisa tellement que le mystère non seulement ne fut pas découvert, mais ne fut pas même soupçonné. Le lendemain la belle se plaignit de son mal qu'elle dit être arrivé à un tel degré qu'elle n'espéroit pas éviter la mort; le Médecin étant mandé par le pere & la mere fort allarmés, qui croyoient qu'ils alloient perdre leur fille, les rassura, en leur disant que c'étoit l'effet de son remède, qu'il s'y étoit bien attendu, & après avoir examiné la malade & fait un fort beau discours où personne n'entendoit rien, & que tout le monde pourtant admira; il répondit que dans un mois la malade se porteroit bien, & n'auroit même aucun vestige de son mal, en effet la guérison s'avança tous les jours, sa santé se rétablit si promptement & si parfaitement, qu'on n'auroit jamais soupçonné qu'elle eut été malade depuis peu de jours. On élevoit le Médecin jusques aux cieux, & l'on mettoit sa science au-dessus de celle d'Hipocrate & de Galien. L'amant mit la petite fille dont sa maîtresse étoit accouchée, à l'Hôtel-Dieu, & lui imprima dans l'endroit où se joint le bras à l'épaule une marque pour la reconnoître dans la suite. Il sembloit que la fortune qui les avoit toujours favorisés malgré tous les obstacles qui s'étoient présentés, vouloit conduire d'intelligence avec l'amour l'ouvrage à un heureux dénouement.

Les peres divisés se réunirent quelques années après; le premier fruit de leur réunion fut d'approuver la passion des deux amans dont les vœux furent accomplis par un mariage, ils penserent à retirer de l'Hôtel-Dieu leur fille qui leur avoit coûté tant d'inquiétudes avant que de naître, ils y allerent pour la demander dans un tems consacré à une procession que l'on fait faire par la Ville à ces enfans infortunés à qui l'amour a donné le  
jour,

jour, & à qui la charité le conserve. Le pere & la mere allerent joindre cette procession. A peine eurent-ils vû ces deux filles d'enfans qui marchotent avec beaucoup de modestie, que le premier objet auquel ils s'attachèrent fut une petite fille de six ans qui avoit sur son front un air distingué qui démentoit l'habillement qu'on lui avoit donné. Quand on l'observoit de près, on voyoit sur son visage un mélange de douceur, de graces & de noblesse qui annonçoient d'aimables qualités qui se developperotent un jour. Le pere & la mere descendirent de leur carosse, le pere tendit les bras à cette fille, mais la mere plus impetueuse dans sa tendresse enleva l'enfant & la mit dans son carosse. Les Sœurs qui conduisoient cette procession, & les Recteurs qui en faisoient les honneurs, alarmés de cet enlevement, en vinrent demander raison à la mere qui les guerit de leur frayeur en se faisant connoître, & leur demanda avec instance de leur laisser pour un jour seulement cette petite fille qu'ils avoient trouvé si gracieuse & si aimable, ce qu'ils lui accorderent; la nature qui parloit au fond du cœur de ce pere & de cette mere, leur disoit qu'ils pouvoient avoir trouvé l'enfant qu'ils cherchoient, ils craignoient pourtant s'être mépris, & cette crainte leur causoit une grande inquiétude, parcequ'ils souhaitoient ardemment avoir trouvé le but où ils aspiroient; comme ils appréhendoient de n'être pas éclaircis de leur doute suivant leur désir, quand ils furent chez eux ils differerent de dépouiller la petite fille, craignant de ne pas y rencontrer la marque fatale; déjà ils s'étoient promis que si leur pensée n'étoit pas juste, ils ne laisseroient pas de prendre soin de l'enfant, qui éprouvoit de son côté malgré la foiblesse de son âge une tendresse naissante pour les deux personnes qui l'avoient enlevés, je voudrois bien, dit cette petite  
fille

filles au milieu des empressements qu'on avoit pour elle, demeurer avec vous, j'y suis déjà toute accoutumée.

Enfin ils chercherent le nœud de la reconnaissance, quel plaisir mêlé de surprise ne goûterent-ils pas quand ils virent la marque qui leur annonçoit leur enfant ? qui pourroit exprimer les sentimens que la nature leur fit éprouver ? leurs transports, leurs caresses, leur épanchement de cœur auxquels la petite fille répondoit autant que la foiblesse de sa raison pouvoit le lui permettre.

Que ne pourroit-on pas dire de ce langage muet de la nature qui nous revele les choses les plus cachées : langage dont l'éloquence pénètre jusqu'au fond de l'ame ?





# LIBERTÉ

## RECLAMEE PAR UN NEGRE,

CONTRE SON MAITRE

*qui l'a amené en France.*

**L**A liberté dans le Droit, est l'état d'un homme qui peut disposer de lui-même, & qui ne se soumet au pouvoir d'un autre que parcequ'il le veut. C'est le droit que nous apportons en naissant qui nous donne lieu de réclamer contre les violences dont on use envers nous pour nous en dépouiller, tous nos devoirs ne détruisent point cette liberté; ils nous lient par des liens auxquels nous nous soumettons volontairement; ce bien dont nous sommes si jaloux est le plus précieux de tous ceux que les hommes possèdent, on a pourtant dit que la santé est de tous les biens le plus précieux, parceque nous ne jouissons proprement d'un bien que lorsque nous sommes en santé, & un bien n'est tel pour nous que par la jouissance; le possédons nous, dès que nous sommes malades, il n'a aucun attrait pour nous? ainsi il semble qu'il seroit difficile à décider lequel est le plus précieux ou la santé ou la liberté. Mais approchons de plus près le flambeau de la vérité, & nous verrons que dans la maladie nous ne laissons pas de jouir des biens

### 334 RECLAME'E PAR UN NÈGRE.

biens que nous possédons malgré l'amertume dont cette jouissance est détrempée ; notre imagination quoiqu'affligée du mal nous fait toujours sentir que ce bien est à nous , nous en faisons usage , nous en disposons dans les plus grandes maladies , nous avons des rayons de santé qui nous rendent tous les charmes , tous les attrait du bien dont nous sommes les maîtres ; au lieu que dans l'esclavage nous ne jouissons d'aucun bien , rien n'est à nous , notre condition est égale à celle des bêtes par notre dépendance , quoi de plus humiliant ! cet abaissement est le plus triste de tous les supplices , voilà ce qu'on n'éprouve pas dans la maladie. Il est vrai qu'elle nous approche de la mort , & que l'idée que nous avons que nous allons cesser d'être nous tourmente cruellement , mais elle est adoucie par la nécessité fatale de mourir ; nécessité inévitable , sommes - nous libres , dans quelque situation que nous soyons , notre liberté nous console , je puis jouir de moi-même , donc je suis homme ; je suis esclave , je suis comme les bêtes. Ne sentons - nous pas la différence entre l'esclavage & la maladie ? aussi nul désir plus violent que celui d'un Esclave pour recouvrer sa liberté , nuls efforts plus puissans que ceux qu'il fait.

A quelles épreuves ne se seroit point soumis l'Esclave dont je vais raconter l'histoire ?

Jean Boucaut est un Nègre Créole\* , qui est né dans l'Isle de S. Domingue de parens Catholiques , Esclave du sieur de Charité Gouverneur du Cap François , & Lieutenant pour le Roi au Gouvernement Général de cette Isle.

La Dame de Beau - manoir sa veuve épousa à la Rochelles en secondes noces le sieur de Verdelin ,

Che-

\* Créole , parcequ'ayant un pere Nègre , il n'est pas né dans la négritie.



Chevalier de l'Ordre de S. Louis, & Maréchal de Logis, des camps & armées du Roi au mois de Janvier 1734. Deux ans après ils firent le voyage de saint Domingue pour régler & faire le partage de la première communauté avec les enfans du premier lit. A son retour en France le sieur Verdeline amena avec lui deux Negres, Boucaux en est un. Le sieur Verdeline en avoit pris la permission du Gouverneur du Cap ; elle paroît avoir été enregistrée au greffe de l'Amirauté du Cap, & à celui du Siège particulier de la Rochelle lieu de son débarquement ; le sieur Verdeline dit avoir fait apprendre la cuisine à Boucaux, & l'a retenu auprès de lui comme son Negre, son Esclave & son Domestique, depuis 1728. jusqu'au 10. Juin dernier 1738. qu'il le fit arrêter dans sa cuisine, parcequ'il le soupçonnoit de méditer sa fuite, & qu'il craignoit de le perdre.

Boucaux étoit si éloigné de songer à son évasion, qu'il s'est toujours regardé comme libre depuis qu'il a mis le pied en France, s'il en avoit douté, il lui étoit facile de changer de condition ; mais sûr de son état, sûr que son Maître n'avoit point fait de déclaration en arrivant à la Rochelle, il a attendu le coup, & sans effroy il s'est vu enlever de la maison de son Maître ; l'idée qui le flattoit lui auroit fait supporter le plus mauvais traitement. Il fut constitué prisonnier au grand Châtelet, le sieur Verdeline trouva même le secret de le faire jeter dans un cachot ; mais il n'y demeura pas longtems, parceque cela s'étoit fait sans ordre du Magistrat.

Dans cette situation, & le 17. Juin 1738. l'Esclave présenta sa Requête aux Juges de l'Amirauté, sur laquelle est intervenu le Jugement du 20. du même mois, qui lui a permis de faire assigner par-devant eux le sieur Verdeline pour répondre aux fins de cette Requête, & cependant a ordonné qu'il demeureroit sous la sauvegarde du Roi & de la Justice : en conséquence qu'il resteroit dans la prison

prison du grand Châtelet, avec défenses au Geolier de le laisser sortir, jusqu'à ce qu'autrement il en fut ordonné, à peine d'en répondre en son propre & privé nom. On a fourni des défenses contre cette demande.

Les Juges rendirent un second jugement qui permit à M. le Procureur du Roi de faire écrouer Boucaux à sa Requête; il le fut le même jour.

Boucaux a depuis ce tems-là présenté deux Requêtes, l'une le 29 Juillet, par laquelle il conclut à ce que les sieur & Dame Verdelin soient condamnés à lui payer la somme de quatre mille deux cents livres pour neuf années & demi de ses gages, ou telle autre somme qu'il plaira à la Cour arbitrer, faire main levée de sa personne, ordonner qu'il sera élargi, & mis hors de prison, & que son écrou sera rayé & biffé; à ce faire les Greffier & Geolier contraints par corps.

Par la dernière Requête du 21. Août, l'Esclave conclut à ce qu'il plaise à la Cour augmentant aux conclusions par lui prises en la cause, condamner les sieur & Dame Verdelin en tels dommages & intérêts qu'il plaira à la Cour arbitrer, pour raison de l'injuste & tortionnaire emprisonnement fait de sa personne à la prison du grand Châtelet.

Dès lors l'espérance prit naissance dans tous les cœurs des Negres de nos Colonies, qui se persuaderent qu'ils seroient libres dès qu'on les ameneroit en France; la joye qui inonda leurs cœurs les rendit tout autres.

L'affaire portée dans l'Audience de l'Amirauté, c'est ainsi que Me. Mallet Avocat de l'Esclave commença son Plaidoyer.

Plaidoyer  
pour le Ne-  
gre.

Quel spectacle pour la France! un de ses nourrissons vient attaquer le plus sacré de ses droits, cette prérogative éminente de liberté qui nous est assurée par des monumens si authentiques & si respectables.

Le

Le cœur humain éclairé du flambeau du Christianisme , n'a pû se familiariser avec cet esclavage qui régnoit autrefois en France ; la qualité de très-Chrétien que nos Rois ont plus estimée que tous les autres, est la proscription de l'esclavage. Tels sont les fondemens de la liberté des François , elle n'a encore reçu aucune atteinte. Faut-il que ce soit un François qui lui porte le premier coup , & surtout un François favorisé des bienfaits du Prince ? Quel attentat ! quelle ingratitude !

Mais foible tentative qui ne peut avoir d'autre issuë que de faire confirmer les Privilèges & les avantages de la Nation qui se trouvent aujourd'huy compromis. Douter si en France un homme est libre , si un Esclave acquiert sa liberté par son entrée en France , c'est attaquer l'autorité souveraine de nos Rois , & faire injure à la Nation.

Qui eut pensé que cela eut jamais fait la matière d'un problème ? mais puisque l'on force au combat sur une pareille question , il faut donc retracer ici l'origine de l'esclavage , son progrès en France , & la gradation du triomphe de la liberté , au point où nous la conservons depuis plus de cinq cens ans.

Tous les hommes naissent libres ; dans le commencement ils n'avoient qu'un nom , qu'une condition ; la nature les avoit fait tous égaux ; mais ils ne conserverent pas longtems cette liberté naturelle ; l'ambition s'empara de leur cœur , ils eurent envie de s'agrandir , l'injustice les excita à faire usage du droit des armes pour satisfaire leur cupidité ; ceux que la fortune favorisa & qu'elle laissa dans l'état où la nature les avoit créés furent appelés libres ; ceux au contraire que la foiblesse & l'infortune assujettirent aux Vainqueurs furent nommés Esclaves , & les Philosophes Juges du mérite des actions des hommes , regardoient comme une charité la conduite de ce Vainqueur , qui de

son Vaincu en faisoit son Esclave , au lieu de lui arracher la vie.

La loi du plus fort , la force & la violence , le droit de la guerre injurieux à la nature ; voilà ce qui a introduit cet esclavage , qui à la honte des hommes a été adopté par presque toutes les Nations , & particulièrement par les Romains qui faisoient consister la meilleure partie de leurs biens & de leurs richesses dans leurs Esclaves , dont ils tiroient un profit considérable

Les Romains ayant conquis les Gaules , ils y laisserent des Esclaves qui s'y sont multipliez , & ont duré jusques sous la troisième race de nos Rois. On voit que dans le Concile qui fut tenu à Mâcon en 581. il fut ordonné qu'aucun Chrétien ne feroit employé au service des Juifs. Les Capitulaires de Charlemagne apprennent que lorsqu'un condamné qui n'avoit pas de quoi se racheter , l'étoit de l'argent d'un particulier , il se vouoit à son service. Enfin le soulèvement arrivé sous le Regne de Louis le Gros rapporté par les Historiens , est la preuve de l'esclavage en 1108.

Le pouvoir que les Maîtres avoient sur leurs Esclaves étoit très-étendu , il alloit même jusqu'à la cruauté ; les Empereurs y pourvurent ; ils firent publier des Loix par lesquelles ils adoucirent leurs peines ; mais ce petit soulagement ne fit point perdre aux Esclaves le désir de reprendre leur premier état. L'esprit de la liberté naît avec l'homme , la nature sçait se faire entendre ; les Esclaves excités par ses mouvemens se révolterent , leurs soulèvemens réitérés allarmerent même les Puissances.

Alors le Christianisme commençoit à s'accréditer ; on se désabusa sur cette prétendue charité chrétienne de faire de son Vaincu un Esclave plutôt que de le massacrer ; charité qui est plutôt celle du Brigand qui se glorifie d'avoir donné la vie à ceux qu'il n'a pas tués. D'ailleurs le trafic que l'on faisoit des Esclaves  
pour

pour en tirer un vil gain , comme d'une bête , répugnoit à notre Religion. Toutes ces considérations déterminèrent les Chrétiens à se relâcher de cette servitude corporelle , ils prirent le parti d'affranchir leurs Esclaves.

Les uns connoissant la pureté de nôtre Religion , voulurent remettre leurs Esclaves dans toute leur liberté , & à cet effet ils se servirent de trois sortes d'affranchissemens qui étoient alors en usage en France ; la première se faisoit en présentant au Roi un denier que l'on appelloit , *præceptum denariale* , & par-là l'Esclave affranchi étoit sous la protection du Roi ; la seconde en présentant à l'Eglise un denier que l'on appelloit *in Ecclesiâ per chartam* , & cela mettoit l'Affranchi sous la protection de l'Eglise , la troisième enfin se faisoit sur la foi d'une lettre missive , *per Epistolam privatam* , & l'Esclave ainsi affranchi étoit libre de se mettre sous la protection du Roi , ou de l'Eglise.

Les autres moins éclairés , peut-être aussi plus intéressés ne rendirent la liberté à leurs Esclaves qu'en se réservant sur eux de certains droits qui étoient inconnus chez les Romains , comme le droit de corvée , le droit de main-morte ; & le nombre de ceux-là fut le plus considérable.

Ce droit de main - morte ressembloit encore à cet esclavage , dont le Christianisme venoit de soulager les François. Les main - mortables étoient exposés à des contradictions opposées à la liberté naturelle ; cela donna lieu à une Charte que l'Abbé Suger Régent du Royaume fit publier en 1141. par laquelle il affranchit tous les vassaux de main - morte ; à son exemple Humbert Dauphin , & Thibaut Comte de Blois rendirent la liberté à tous leurs sujets.

Nos Rois ont cherché à nous conserver ce bien si précieux , & à leur avènement à la Couronne leur premier soin a été de nous le confirmer ;

en effet Louis X. dit le Huttin donna en 1315. un Edit qui confirma l'affranchissement de tous les gens de main-morte. Henry II. en fit publier un en 1553. qui contenoit les mêmes dispositions, en considération de la liberté favorisée des suffrages de la nature & du Christianisme; & s'il s'est conservé des gens de main-morte dans quelques Provinces du Royaume, ce n'est point par un esprit de cet ancien esclavage; tous les hommes y sont libres de cette liberté opposée à la servitude corporelle sous laquelle ils gémissaient dans les premiers siècles: & encore toutes ces sortes de droits extraordinaires ne sont-ils pas si bien établis, qu'ils ne puissent recevoir quelque atteinte.

Quoiqu'il en soit, depuis 1315. tous les François ont joui paisiblement de la liberté naturelle; le Christianisme & l'autorité souveraine de nos Rois l'ont mise à l'abri de toutes sortes d'entreprises; & si quelqu'un a été assez téméraire pour en former quelques-unes, les Magistrats dépositaires des volontés du Souverain, & préposés pour en maintenir l'exécution, n'ont pas manqué d'en arrêter le cours.

On voit qu'en 1558. le Seigneur de la Roche-blanche en Gascogne prétendant avoir sur ses sujets, non seulement le droit de main-morte, mais encore celui de les ramener avec un chevestre, (c'est une espèce d'entrave) lorsqu'ils sortoient de ses terres sans sa permission; ce dernier point lui fut refusé au Parlement de Toulouse, comme contraire à la liberté naturelle.

Enfin les François rendus à leur premier état, l'esclavage ainsi détruit en France, ainsi que le droit de main-morte, la liberté a régné dans ce Royaume avec tout son éclat, & de telle manière que dès qu'un Esclave y a mis le pied, il y acquiert la liberté.

Tous les Auteurs attestent que c'est une maxime du droit François. On peut citer Baudin dans son

Traité de la République, M. le Bret dans celui de la Souveraineté des Rois, Loyfel dans ses Instituts. Un Auteur moderne remarque que le Christianisme a ôté dans les lieux où il a été reconnu la servitude du corps, en sorte que dès qu'un Esclave est entré en France il devient libre; ce qui n'est fondé sur aucune loi, mais sur un usage qui a passé en force de Loi.

Cet usage est-il en vigueur? il n'est pas permis d'en douter après les circonstances dans lesquelles on a sçu le faire valoir. En effet Loyfel dans ses Instituts, rapporte que la question fut jugée en 1571. contre un Ambassadeur; quoique par le droit des gens, toutes les personnes qu'un Ambassadeur amène avec lui ne changent point d'état quelque part qu'il aille. Il y a encore une preuve de l'observation de cet usage dans l'Histoire du Siège de Mets en 1552. celui qui le rapporte remarque que Dom Louis Davila Général de la Cavalerie Espagnole ayant écrit à M. de Guise de lui rendre un Esclave qui s'étoit retiré auprès de lui, M. de Guise fit réponse que la franchise que l'Esclave avoit acquise dans la ville de Metz, selon l'ancienne & bonne coutume de France, ne lui permettoit pas de le lui rendre.

Voilà donc deux exemples bien sensibles qui constatent que l'usage attesté par cet auteur, est inviolablement observé.

On convient que cette maxime du droit public a reçu une exception expliquée dans les motifs des Lettres Patentes, portant l'établissement du commerce dans les Colonies, qui autorisent la traite des Negres, & qui donnent lieu à l'Edit de 1685. qui la renferme. Pour pouvoir connoître la force de cet Edit, & l'effet qu'il peut produire, il faut rappeler ici ce qui lui a donné l'être.

Il s'est présenté plusieurs Compagnies pour former un établissement dans les Isles de l'Amerique, saint Domingue & autres, & y faire un commerce

considérable. Le Roi pour faciliter cet établissement , concède à ces compagnies toutes les terres incultes de ces Isles , autorise la traite des Negres qui s'échangent contre des marchandises ; & comme ces Negres sont destinés au défrichement & à la culture des terres , ensemble de toutes les denrées qui y croissent , l'utilité du commerce qui ne se fait dans les Colonies que par le moyen de toutes ces opérations , a déterminé le Souverain à donner son Edit en 1685. par lequel en réglant l'administration de la Police sur ces Negres , il regle en même tems leur état & leur condition ; il déroge à cette maxime du droit françois ; il veut que ces Negres restent Esclaves , afin de pouvoir mieux les contenir dans l'exercice de leurs travaux qui contribuent à rendre le commerce florissant dans le Royaume , & à y entretenir l'abondance.

Me. Mallet entre ensuite dans les moyens de la cause , je ne les dirai qu'en abrégé , parce que M. le Procureur du Roi dont je rapporterai le Plaidoyer , les ayant adoptés , leur a donné une juste étendue , & y en a ajouté de nouveaux qui les fortifient.

Me. Mallet dit qu'en cherchant dans les dispositions de l'Edit de 1685. des motifs qui ont autorisé l'esclavage , dont il fixe l'étendue & les conditions ; il est certain qu'il n'y a point de Negres Esclaves en France , dès que les motifs ne subsistent point , & que les conditions prescrites pour les y amener n'ont point été observées ; & de-là il faut conclure que hors ce cas prévu par la Loi , hors le pays maritime qui est le seul objet de la Loi , cet esclavage cesse , & la liberté reprend tous ses droits ; il n'est permis dans les Isles de conserver ses Negres Esclaves , que pour l'utilité du commerce , & la culture des terres ; ainsi dès que ces deux motifs ne se rencontrent plus , l'esclavage de droit s'anéantit , parce que la cause particulière qui l'a autorisé cesse dans le même instant.



Ce qui confirme que l'esclavage n'a point lieu hors le cas de l'Edit de 1685. & que cette Loi n'a point dérogé aux maximes établies en France en faveur de la liberté, c'est que les Propriétaires ont craint en faisant passer des Negres en France, que ceux-ci ne se servissent de l'Edit de 1685. pour prétendre être libres; c'est pourquoi Sa Majesté a ordonné par son Edit de 1716. que les Esclaves qui sont amenés en France pour être instruits de nôtre Religion, & pour y apprendre un métier utile aux Colonies, ne pourront être libres; d'où il s'ensuit par une conséquence nécessaire qui est rappelée dans le même Edit que le Propriétaire des Negres qui les amène en France sans observer les formalités prescrites par cet Edit, donne lieu à ces Negres de réclamer leur liberté. Examinons donc quelles sont ces formalitez.

L'Article deuxième de l'Edit porte que ceux qui veulent faire passer des Negres en France, seront tenus d'en obtenir la permission des Gouverneurs, laquelle contiendra le nom du Propriétaire, celui des Esclaves, leur âge & leur signalement.

Le sieur Verdelin prétendu Maître de Boucaux n'a point rempli cette formalité; ni le nom, ni l'âge, ni le signalement de l'Esclave ne se trouvent désignés dans la permission qu'il nous apporte, il faut donc en conclure que l'Esclave est devenu libre suivant l'Edit de 1716. & cela dès le premier instant de son arrivée en France.

D'ailleurs il n'a appris aucun Art, aucun Métier, ainsi le sieur Verdelin son Maître n'est point dans le cas de l'Edit de 1716. il semble qu'il ait affecté d'en violer toutes les formalitez qui ont été ordonnées.

L'Article quinze du même Edit s'élève également contre lui; il porte que les habitans des Colonies qui cessent d'être Colons par la vente de leurs habitations, ou autrement, même les Officiers qui ne sont plus employez sur l'état des Colonies, sont te-

nus dans l'année de renvoyer leurs Esclaves , sinon les Esclaves sont libres.

Le sieur Verdelin n'est ni Colon ni Officier , il n'a aucune propriété & n'en a jamais eu , il peut seulement prétendre droit d'y posséder une dixième part avec les enfans de son épouse , quand les partages seront faits ; d'où il s'ensuit qu'aux termes de l'article quinze Boucaux est libre.

Si la liberté de Boucaux est fondée sur les dispositions précises de la Loi , peut-elle n'être pas prononcée en sa faveur , quand elle seroit appuyée sur des principes douteux ?

Le Jurisconsulte Pomponius lib. 7. *ad sabinum l. 20. de reg. juris.* décide que dans une cause où il s'agit de la liberté , si les Juges sont partagés dans leurs opinions, le Président doit faire tomber la balance du côté qui favorise la liberté. *Quoties dubia interpretatio libertatis , secundum libertatem respondendum erit.* Le Jurisconsulte Martian ajoute à cela , que la cause de la liberté mérite les mêmes égards que toutes celles où le Public prend quelque intérêt. *Causa libertatis non privata , sed publica est. l. 53. ff. de fidei commissariis libertatibus.*

Tout dépose donc contre le sieur Verdelin , tout au contraire parle pour Boucaux, sur-tout si l'on joint à ces réflexions la faveur avec laquelle il se présente ; le mariage qu'il a contracté , les espérances mêmes certaines du fruit de son engagement ; que de l'autre côté on envisage les tourmens que lui prépare l'Edit de 1685. s'il est rendu au sieur Verdelin ; tourmens auxquels il n'échapperoit point , & dont il ne résulte que trop souvent de tristes inconvéniens.

Eclairé par les sentimens de la nature , par les principes du Christianisme qui a été la source de l'affranchissement de toute la France ; qui peut se refuser aux desirs de Boucaux ? il réclame la liberté naturelle , il gémit encore actuellement dans les fers ;  
double

double captivité : celui qui veut la perpétuer emploie des armes qui deviennent impuissantes dans ses mains.

Boucaux paroît donc sous d'heureux auspices , favorisé du préjugé de la voix publique ; tout s'intéresse à sa défense , le droit dans lequel il demande d'être rétabli , est appuyé sur les constitutions de l'Etat , sur les Loix du Royaume : sans secours , sans ressource , il n'a d'autre parti que d'invoquer leurs suffrages , pour se conserver le droit de cité qui , comme dit Chopin : *Est sacrosancta civitas quæ præbet omnibus libertatis atrium quoddam asilumque immunitatis.*

Me. Tribard qui parla pour le sieur Verdelin , commença ainsi son Plaidoyer.

Si la faveur de la liberté , si la seule idée , le seul nom de liberté suffisent pour prévenir , & pour cap-  
Plaidoyer  
pour le  
Maître du  
Negre.  
 tiver les suffrages , ce n'est que dans le cas où l'abus de la force , & l'effet de la violence veulent usurper un despotisme injuste que la nature désavoue , & que la Loi condamne.

Mais lorsque le droit que le Maître réclame sur son Esclave est fondé sur des loix expressees , sur des loix émanées de l'autorité Souveraine ; sur des loix que le progrès de la Religion , la splendeur de l'Etat , & l'intérêt de la Nation justifient. Pour lors la réclamation que le Maître fait de son droit , n'a rien d'odieux ni d'injuste. Tous les préjugés doivent disparaître , toute la sévérité de la Justice doit s'armer contre un Esclave rebelle qui prétend secouer un joug reconnu & autorisé , & se revêtir des faux dehors d'une liberté que sa naissance , & sa condition lui refusent.

Ainsi , Messieurs , pour combattre cette foible tentative de liberté que la Partie adverse a hasardée à votre Audience , je ne me propose point ici de porter la moindre atteinte au plus précieux de nos biens ; je ne prétens point envier à l'heureux climat

que nous habitons , cette prérogative éminente , attachée à la seule entrée dans ce Royaume , & qui forme le gage le plus assuré de la liberté dont nous jouissons nous-mêmes.

Mais je renferme tout l'objet tout l'intérêt de ma cause dans l'exception-même , dans les bornes immuables que le Législateur a placées entre l'esclavage & la liberté.

Quelque séjour que la Partie adverse ait pû faire en France , le caractère que la loi lui a imprimé ne s'est point effacé ; la chaîne qui l'attachoit à ma Partie ne s'est point rompuë. Esclave par la Loi de l'état , il n'est point devenu un homme nouveau , en se rapprochant de la source-même de la Loi qui avoit fixé sa destinée ; ses engagements n'en sont devenus que plus étroits , & son entreprise plus téméraire.

Contre la demande de Boucaux , dit Mc. Tribard , le sieur Verdelin oppose deux fins de non-recevoir.

La première est fondée sur ce point , que la constitution de l'esclavage fixé par l'Edit de 1685. ne peut être anéantie que par le seul fait du Maître & Propriétaire. Ainsi l'arrivée en France de Boucaux , ni son séjour dans nôtre continent ne peuvent changer son état.

La seconde , que le vœu , & l'objet de l'Edit de 1716. se trouve remplis , soit par la permission du Gouverneur du Cap , soit par l'enregistrement de cette permission , tant au Greffe du Cap , qu'en celui de la Rochelle.

Pour établir ma première proposition je ne suis point obligé de remonter ni aux siècles les plus reculés , ni de combattre les maximes générales que Boucaux a proposés sur l'origine , les motifs , & la cessation de la servitude dans ce Royaume.

Il faut convenir que la servitude contraire au droit naturel est fondée sur le droit des gens : *Servitus* , dit l'Empereur Justinien à l'entrée de ses Instituts ,

est

*est constitutio juris gentium, quâ quis Dominio alieno contra naturam subijcitur.* Tous les hommes n'avoient d'abord qu'un même nom, une même condition, un même état; égaux entre eux, ils ne formoient d'abord qu'une seule & même famille, la terre étoit leur patrimoine commun; mais bientôt l'intérêt, l'ambition, le malheur des guerres admirèrent la distinction d'hommes libres, & d'esclaves.

Ceux que l'infortune de la guerre assujettissoit aux vainqueurs furent appelés Esclaves, *servi* bien moins à *serviendo* qu'à *servando*. Il est de l'intérêt des vainqueurs de conserver la vie aux vaincus pour en tirer quelque utilité. Ceux au contraire que le sort des armes avoit favorisés, furent appelés libres.

Telle est donc la première origine de la servitude introduite par le droit des gens.

Dans la suite le Droit Civil fondé sur l'intérêt & le soutien des Etats, introduisit la seconde espece de servitude, par le consentement de ceux qui se soumettoient volontairement au joug de la servitude, ainsi deux sources de la servitude. Premièrement le droit des armes, le droit de conquête, le droit des gens. En second lieu le consentement, l'abdication volontaire que l'on faisoit de sa liberté; ce consentement étoit autorisé par le droit civil.

*Servi autem, aut nascuntur, aut fiunt. Nascuntur ex ancillis nostris, fiunt aut jure gentium. Id est in captivitate, aut jure Civili, cum liber homo major viginti annis ad prælium participandum sese venditari passus est.*

Le droit civil introduisit encore divers autres genres de servitude. Tel étoit par exemple le droit que le Peuple se donnoit de vendre ceux qui étoient libres, lorsqu'ils n'avoient pas voulu prendre les armes pour la défense de la Patrie. Le Peuple Romain estimoit que ceux-là étoient indignes de la liberté, qui n'avoient pas voulu prendre les ar-

mes pour défendre la liberté commune, la cause commune.

Tel étoit encore l'exemple de plusieurs dont la peine étoit la privation de la liberté.

Les effets de l'esclavage, les regles, les conditions semblables à celles que le droit françois a depuis établis par l'Edit de 1685. sur les Esclaves Negres de nos Colonies, consistoient dans une dépendance absoluë de la puissance, & de la volonté des Maîtres. Les Esclaves étoient incapables de tous effets civils; incapables d'acquérir par eux-mêmes. Tout ce qu'ils acqueroient étoit pour leur Maître, la durée de l'esclavage fixée par la volonté du Maître, qui seul avoit le droit de les affranchir.

Quelque criminelle que put être leur fuite, leur évaison de la maison du Maître, c'étoit encore un plus grand crime aux yeux des Romains, lorsqu'à l'exemple de Boucaux, l'Esclave ôsoit se qualifier d'homme libre.

*Fugitivi simplices*, dit la Loi 3. ff. de *fugitivis*, *Domini reddendi sunt*, *sed si pro libero se gesserint*, *gravius coerceri solent*.

L'entreprise de se soustraire à une autorité légitime étoit un crime qui exigeoit les peines les plus graves. Un pareil projet étoit une espece de revolte dont on ne pouvoit trop tôt prévenir les dangers, & les conséquences.

Il est vrai, Messieurs, que la suite des tems, l'humanité, le progrès de la Religion, ont insensiblement temperé & même enfin banni la rigueur de l'esclavage. Les hommes devenus Chrétiens, pénétrés d'une Religion de paix, de justice, & qui a pour fondement principal l'amour du prochain, ont enfin abdiqué l'autorité qui dégéneroit en despotisme, souvent même en tyrannie.

C'est sur ces principes que les premières maximes du Droit Canon, qui d'abord autorisoient l'esclavage, & qui même permettoient dans le cas du rapt

rapt de vendre le ravisseur, pour du prix qui en provenoit constituer une dot à la personne ravie ; ces premières maximes, dis-je, furent abolies par le Concile de Mâcon en 581. & par celui tenu à Meaux en 845. qui ordonnerent le rachapt des Esclaves Chrétiens retenus par les Juifs.

Les dispositions de ces Canons rétablirent insensiblement le regne de la liberté en France, & sous la troisième race de nos Rois, l'on vit l'usage de l'affranchissement s'introduire par la conversion des Esclaves à notre foi par l'administration du Baptême, & par le consentement que les Maîtres donnoient à l'affranchissement de leurs Esclaves.

Mais quelque général qu'ait été l'usage des affranchissemens, quoiqu'enfin l'esclavage ait été banni de ce Royaume, cependant dans nos mœurs, dans nos usages, & dans nos coutumes, combien de preuves encore vivantes de cette ancienne servitude, combien d'obstacles à l'étendue, à la plénitude de cette liberté indéfinie dont les prestiges souvens nous abusent.

Si nous ouvrons nos Coutumes, nous les trouvons toutes hérissées d'armes, & d'obstacles contre le choix séduisant de cette prétendue indépendance, celle de Nivernois, Article 6. celle de Bourgogne, chap. 9. Art. 9. celle de Vitry, Art. 144. celle d'Auvergne, chap. 27

Toutes ces coutumes contiennent des traces bien évidentes de l'ancienne servitude, suivant la Jurisprudence qu'elles présentent. On trouve qu'il existe encore parmi nous deux sortes de Serfs, ou gens de main-morte qui portent encore toutes les apparences d'une espèce d'esclavage.

Les uns sont Serfs par la naissance, & sont appelés gens de poursuite ; c'est-à-dire que le Seigneur pour le paiement de la taille qu'ils lui doivent peut les poursuivre en quelque lieu qu'ils aillent fixer leur domicile.

L'empreinte de cette servitude formé par le seul effet de la naissance, est au moins un statut personnel qui les suit, & qui les accompagne, *ubicumque terrarum*.

Les autres que l'on peut comparer à une espèce d'Esclaves que les Romains appelloient *servos adscriptos*, *adscriptos glebæ*, ne sont Serfs que relativement aux héritages qu'ils possèdent, & en les abandonnant au Seigneur, ainsi que tous les meubles qu'ils possèdent dans l'étendue de sa Seigneurie, ils parviennent à l'affranchissement.

Les charges, les conditions de ces servitudes françoises sont formées sur le modèle de l'esclavage qui avoit lieu parmi les Romains.

On trouve ces Serfs François dans une incapacité de contracter Mariage avec des personnes d'une autre condition; c'est-à-dire avec des francs, ou Serfs d'un autre Seigneur. Si ces Serfs se marient sans prendre la permission du Seigneur, c'est une espèce de délit qu'on appelle *for-mariage* qui produit une amende, & qui autorise le Seigneur à prendre, à confisquer le tiers de leurs meubles & immeubles situés dans l'étendue de sa Seigneurie.

De même la faculté de tester leur est interdite ainsi qu'aux Esclaves, ils ne peuvent se créer aucun héritier, ils ne peuvent au préjudice de leur Seigneur établir aucune convention, aucun ordre, aucun arrangement dans leur succession, pas même par la voye du contrat de mariage, quoique de tous les Actes le plus solennel, le plus susceptible de toutes les conventions.

La rigueur de la servitude est même portée si loin, qu'ils ne peuvent posséder d'autres héritages, ni même aliéner ces mêmes héritages qu'en des mains également serviles, sans quoi le Seigneur parvient sans peine à détruire de pareils contrats. Il parvient à faire remettre ces mêmes héritages dans des mains de gens sujets à la même servitude, & faute de le  
faire,



faire , le Seigneur rentre dans la possession de ces mêmes héritages.

De pareils traits sont dans nos mœurs rédigés en règles , & en maximes françoises. Tous ces droits de corvées , des droits de tailles personnels , des droits de guet , & garde ; en un mot , droit de terrage , de champart , de minage , tous ces droits qu'on décore du titre séduisant de droits Seigneux , ne laissent que trop entrevoir l'attache d'esclavage & de servitude qui subsiste encore.

Tous ces droits qui font plier les plus foibles sous le poids de la grandeur & de la distinction des plus forts & des plus riches , découvre toute l'illusion de ce nom flatteur , de liberté dont nous prenons souvent les apparences pour la réalité , & dont le nom nous tient lieu des effets.

Je ne craindrai pas cependant de sacrifier ici à l'idole commune ; je ne craindrai pas d'avouer avec tous les Auteurs , qu'on ne connoît point d'Esclave en France , & que sitôt qu'un Esclave étranger a mis le pied sur notre continent , il est gratifié de la liberté ; quoiqu'il ne soit pas possible de découvrir la source primitive de ce principe ; cependant suivant la maxime *error communis facit jus* , voilà de ces principes généraux dont on se fait gloire d'être Esclave volontaire. Voilà de ces maximes qui subjuguent jusqu'à la liberté même du raisonnement , & de la réflexion.

Mais lorsqu'au principe général on est en état d'opposer une exception aussi précise , & pour le moins aussi bien fondée que le principe , ne faut-il pas pour lors se dépouiller du préjugé que donne le principe pour se rendre à l'évidence de l'exception.

Or dans l'étendue des Etats même de notre Souverain , où la liberté est générale & indéfinie , je prouve que par des Loix expresses , les Negres François achetés par des François sont constitués dans un véritable état d'esclavage.

Quoique

Quoique devenus Sujets du Roi, comme nous, soit par la fixation de leur domicile dans ses Etats, soit par le seul effet de leur naissance dans l'étendue de ses Etats, ils sont néanmoins de véritables Esclaves. Leur destinée, leur état, leur qualité sont entièrement formés sur le modèle des Esclaves.

En effet depuis que les Isles de l'Amérique sont parties de la domination de notre Souverain, la nécessité de soutenir, d'entretenir les habitations, a introduit la traite des Negres; leur vente, leur achat sont autorisés par des Loix publiques que je rapporte suivant l'Edit de 1685. appelé le Code noir. Il est permis de tenir marché public de Negres; preuve la plus évidente de la constitution de l'esclavage; preuve d'esclavage semblable à celui que le Droit Civil avoit introduit chez les Romains.

Dans tout le contexte de l'Edit, le Législateur ne les appelle qu'Esclaves, le Législateur les déclare incapables de rien acquérir, de rien posséder qui ne soit à leur Maître; la Loi veut que tout ce qui avendra aux Esclaves Negres, soit par industrie, soit par la libéralité d'autres personnes à quelque titre que ce soit, demeure en pleine propriété à leur Maître, sans que les enfans des Esclaves, leur pere & mere, leurs parens & tous autres libres ou Esclaves puissent y rien prétendre par succession, disposition entre vifs, ou en cas de mort. Ce sont les termes de l'Article 28.

La Loi par l'Article 25. les déclare incapables de toutes sortes d'effets civils, incapables de contracter de leur chef aucune promesse ni obligation; incapables de posséder aucun office ni commission; incapables de porter aucun témoignage en Justice, soit en matière civile, soit en matière criminelle; incapables d'ester en jugement tant en demandant qu'en défendant, tant en matière civile que criminelle, incapables même de poursuivre en matière criminelle pour réparation des injures & des excès qu'ils auroient soufferts.

Et

Et à bien plus forte raison incapable de traduire en justice leur propre Maître , pour secoüer un joug que la Loi autorise , & contre lequel il ne peut être permis de réclamer.

Veulent-ils contracter l'engagement du mariage , ce n'est point le consentement de leur pere & mere qu'il faut prendre ; l'Ordonnance déclare qu'il n'est point nécessaire : *Nec nomen nec genus habent.* Il n'y a que le consentement du Maître qui soit indispensable , lui seul propriétaire de leurs personnes , lui seul peut en disposer. C'est le langage même de l'Edit de 1685. que je vous rends ici dans son exactitude ; sa propriété s'étend jusques sur les fruits de leur mariage ; le premier instant de la naissance de leurs enfans est le commencement d'un esclavage autorisé.

La Loi s'est même portée jusqu'à les placer dans la classe des choses inanimées , en définissant quelle est la nature de propriété que nos François exercent sur eux.

Les hommes libres sont les Maîtres , les Souverains des biens , meubles & immeubles.

Les Esclaves au contraire sont définis par la Loi des biens meubles. La Loi décide en termes formels, par l'Article 44. de l'Edit de 1685. qu'ils sont meubles , & comme tels qu'ils n'entrent point dans la Communauté , qu'ils n'ont point de suite par hypothèque , qu'on les partage également entre cohéritiers , sans préciput , sans droit d'ainesse. Qu'ils ne sont point sujets au douaire coutumier , au retrait féodal & lignager. Que leur vente ne produit aucuns droits féodaux , ni seigneuriaux. Que le prix qui provient de leur vente doit se régler , se distribuer entre les créanciers , suivant les règles qui ont lieu dans le cas de la vente des choses mobilières.

La Loi rend les Maîtres arbitres souverains de leur liberté & de leur affranchissement. Elle place dans leurs mains le choix des peines & des châti-

mens , lorsqu'ils jugeront que les Esclaves l'auront mérité , Art. 42.

L'Esclave Negre veut-il s'évader de la maison de son Maître , veut-il par la fuite secoüer un joug légitime , pour parvenir à la liberté , la Loi s'arme de toute sa rigueur contre lui ; il est traduit en justice comme un criminel ; les peines capitales , les peines les plus infamantes sont prononcées contre un pareil attentat ; la privation même de la vie en cas de recidive est écrite dans nos Ordonnances.

A tant de traits autorisés par les Loix - mêmes du Royaume , est-il permis de penser que ce caractère de servitude que nôtre Souverain a imprimé sur cette portion de ses sujets , ne soit qu'un être de raison , & qu'il s'efface par le seul passage d'une partie de ses Etats , dans une autre partie de ses mêmes Etats ?

N'est-ce pas toujours la même Loi qui les suit partout , & qui leur commande également dans quelque partie que ce soit de la domination du Roi ?

Ainsi , Messieurs , cet Edit de 1685. de 1716. celui de 1724. & généralement toutes les Loix intervenües sur cette matière , forment précisément le principe & la décision de la cause.

On ne connoît point , il est vrai , d'Esclave en France , & quiconque a mis le pied dans ce Royaume , est gratifié de la liberté.

Mais quelle est l'application , & quelle est la distinction du principe ?

Le principe est vrai dans le cas où tout autre Esclave qu'un Esclave Negre arrivera dans ce Royaume.

Par exemple qu'un Etranger , qu'un Négociant François arrive dans ce Royaume avec des Sauvages qu'il prétendra être ses Esclaves ; qu'un Espagnol , qu'un Anglois vienne en ce Royaume avec des Esclaves Negres dépendans des Colonies de sa Nation ;

Nation ; voilà le cas dans lequel par la Loi , par le privilège de la franchise de ce Royaume , la chaîne de l'esclavage se brisera , & la liberté sera acquise à de pareils Esclaves.

Voilà le cas dans lequel il faut appliquer l'Art. 6. du Tit. 1. liv. 1. des Instituts de Loysel. Voilà le cas où il faut dire avec Me. René Chopin , que l'entrée dans la Ville de Paris assure le maintien , & devient l'asile de la liberté.

*Lutetiam velut sacro-sanctam civitatem omnibus præbere libertatis atrium quoddam asiliumque immunitatis.*

C'est dans cette seule hypothèse qu'on peut appliquer cette maxime si précieuse , si honorable pour la nation. C'est sur ce même principe que Me. René Chopin (a) dans tous les cas de l'acquisition de cette liberté , ne parle que d'Esclaves étrangers. Il cite l'exemple de plusieurs Esclaves qui s'étoient sauvés d'Espagne , & qui s'étoient retirés dans la ville de Toulouse. Il rapporte l'exemple d'un Etranger (b) qui reclamoit des Esclaves ; la première démarche de ces Esclaves à leur arrivée dans la ville de Toulouse , avoit été de réclamer la liberté de ce Royaume. C'est dans tous ces cas uniquement que le Parlement de Toulouse a prononcé l'affranchissement de ces Esclaves étrangers.

Voilà donc la seule induction , uniquement par rapport aux étrangers , & aux Esclaves des étrangers.

Mais lorsqu'un François qui possède des habitations françoises , qui possède dans l'étendue de nos Colonies

Z 2

nies

(a) Le premier. *Domatio Francia* , tit. 13. même 23.

*Quo nomine Tholosanum decretum citatur adversus Maurum servos persequentem , qui Tholosa advena in christianissimi libertatem proclamavit.*

(b) Second exemple. *Testatur quoque Benedictus apud Tholosanos Senator gravissimus , plerisque ex Hispania Servos qui Tholosam aufugerant , Urbis ingressu ipso liberos factos & cives.*

nies des Negres jugés Esclaves, des Negres constitués dans l'esclavage par les Loix mêmes du Royaume, lorsque ce François passera d'une partie de la domination du Roi dans une autre partie de ses Etats, avec deux ou trois Negres qu'il employe à son service, ou qu'il destine à faire instruire de quelque métier, c'est, j'ose le dire, vouloir abuser de cette maxime de liberté que de prétendre que tous les engagements de ces Esclaves envers leur Maître, soient rompus, anéantis, sous prétexte que ces Esclaves ont pénétré dans le centre du Royaume, & qu'ils se sont approchés de l'image vivante de la Loi qui les constitue dans l'Esclavage.

Il est constant que la Partie adverse en passant de saint Domingue en France, à la suite, sous la puissance & sous l'autorité de son Maître, n'a point changé ni d'état, ni de qualité, ni de condition, ni de Souverain. La même Loi qui lui commandoit à saint Domingue, la même Loi qui régloit sa destinée, l'a suivi & accompagné dans cette partie du Royaume; c'est un statut personnel, c'est un statut indelebile, un statut formé dans le Royaume-même qu'il habite aujourd'hui; dans lequel il voudroit secouer le joug que la Loi-même de l'Etat lui a imputé; la Loi du pays dans lequel il est aujourd'hui le juge Esclave, le constitue dans un esclavage nécessaire. Comment concevoir que son arrivée dans l'état-même d'où cette Loi est émanée, avoit fait évanouir la disposition de la Loi? Ne seroit-ce donc pas vouloir donner plus de force à la fiction qu'à la vérité? ne seroit-ce pas attaquer la législation dans son principe-même? ne seroit-ce pas introduire la maxime dangereuse que plus on remonte vers la source de la Loi & moins elle auroit d'autorité?

Telle est donc, Messieurs, la force de l'exécution que j'oppose au principe général; si en France on ne connoît point d'Esclaves, si la seule arrivée dans ce Royaume procure la liberté, ce privilège cesse à l'égard

l'égard des Esclaves Negres François ; quelle en est la raison ? c'est qu'en France , c'est que par une Loi de la France , même les Esclaves Negres de nos Colonies sont constitués dans un esclavage nécessaire , & autorisé.

Ainsi , Messieurs , avec l'exception que me fournit l'Edit de 1685. je parviendrai sans peine à détruire l'application de toutes ces autorités qu'on m'a opposées pour prouver une maxime que je ne conteste point , & contre laquelle j'oppose une exception si évidente.

En effet de tous les Auteurs , de tous les Arrêts qu'on m'a opposé dans la dernière Audience , il n'y en a pas un qui ne soit antérieur de plusieurs siècles , soit à la Conquête des Isles de l'Amérique , soit à la promulgation des Loix que notre Souverain a fait pour régler la condition des Esclaves Negres que les François possèdent dans l'étendue de nos Colonies.

Ainsi , par exemple , de quel poids peut être dans cette cause l'autorité de Bodin dans son Traité de la République ? Cet Auteur écrivoit dans le quinzième siècle , & par conséquent dans un tems bien antérieur à la conquête de l'Amérique ; c'est cet Auteur qui introduit chap. 5. du liv. premier , la fameuse dispute dont on vous a rendu compte dans la dernière Audience , & qui s'étoit élevée entre Aristote & quelques Jurisconsultes , pour sçavoir si l'esclavage étoit contre le droit naturel , & quelle devoit être l'étendue de la puissance du Maître sur les Esclaves.

Mais depuis Aristote les choses ont bien changé de face sur la terre Les Loix que le droit Romain , & le droit François ont introduites fixent de justes idées sur la nature , la qualité & les effets de l'esclavage.

Ainsi toutes les maximes , tous les traits d'érudition que Bodin rassemble se détruisent par l'exception des Loix postérieures à ses ouvrages.

Tel est par exemple l'Arrêt du Parlement de Toulouse de 1558. que cet Auteur rapporte. Par cet Arrêt le Seigneur de la Roche-Blanche fut privé du droit de pouvoir ramener les sujets de sa Seigneurie avec un enchevestre, c'est-à-dire une espee de chaîne au pied, lorsqu'ils s'avisent de sortir de l'étendue de ses terres sans sa permission.

Cet Arrêt eut pour motif de supprimer une marque trop évidente de l'ancien esclavage.

Mais quel peut être l'effet, quelle peut être l'induction de cet Arrêt, vis-à-vis d'un Edit qui deux siècles après pour soutenir la splendeur d'un Etat, les forces & la puissance de la Nation. a établi une servitude nécessaire sur cette partie des sujets du Roi ?

De même cet Auteur esclave honorable de cette maxime de liberté, dont il ne pouvoit pas prévoir l'exception qui n'est survenue que deux siècles après lui, ajoute que l'Esclave d'un *Etranger est franc & libre*, sitôt qu'il a mis le pied en France, comme il fut jugé, ajoute cet Auteur, par un ancien Arrêt de la Cour, rendu contre un Ambassadeur.

On a voulu tirer dans la dernière Audience de grands avantages de cet Arrêt dont au reste Bodin ne rapporte ni la date, ni les circonstances. Si le privilège de la liberté Française, vous a-t-on dit, a été assez fort pour enlever à un Ambassadeur la propriété de son Esclave, à plus forte raison la Partie adverse doit-elle espérer le même succès contre ceux que je défends.

J'ai eu l'honneur de vous établir les preuves de la première proposition, ou plutôt de la première fin de non-recevoir, avec laquelle j'efface tous les prétextes sur lesquels la Partie adverse avoit élevé son système de liberté.

Bien éloigné du dessein d'offenser ces maximes si précieuses du droit françois qui accordent à la seule entrée dans ce Royaume, au seul air qu'on y respire, le droit de la liberté, le don de la franchise;  
j'ai



j'ai adopté ces maximes , je vous les ai présentées dans toute leur force , dans toute leur étendue , je leur ai rendu tout l'hommage qu'elles exigent des cœurs vraiment François.

Mais sans vouloir leur porter la moindre atteinte , je vous ai démontré que l'exception portée par l'Edit de 1685. étoit aussi puissante , aussi réelle que le principe-même.

Armé d'une Loi expresse , d'une Loi souveraine fondée sur le progrès de la Religion , sur les intérêts de la Nation ; j'ai prouvé que Boucaux Esclave par la Loi de l'Etat , ne pouvoit point sortir du rang ni de la classe qui lui étoit assignée par le Législateur , je vous ai fait voir que ce présent de la liberté destiné à tous les Esclaves étrangers qui arrivent dans ce Royaume , lui étoit refusé par une loi précise , & que ce seroit vouloir ruiner la force & l'empire de la législation-même que de supposer que Boucaux par sa seule présence dans le Royaume , par son seul aspect pût effacer le caractère que la Loi lui a imprimé.

C'est avec le secours de cet Edit de 1685. que j'ai dissipé cet amas d'autorités & de citations toutes antérieures à l'époque de cet Edit , toutes étrangères à l'objet de la cause , & entièrement incapables de rompre une chaîne que la Loi a formée depuis , & que ses motifs , & ses dispositions entretiennent chaque jour.

Je vous ai même démontré que les Auteurs modernes qui avoient ouvert les yeux sur ce seul Edit , tous prévenus qu'ils soient en faveur de cette prérogative éminente attachée à la seule entrée dans ce Royaume , s'étoient rendus à l'exception de la loi que ces Auteurs avoient introduite dans nos usages , dans nos cœurs la distinction d'hommes libres , & d'Esclaves , & qu'ils refusoient ce privilège de liberté aux Esclaves Negres François qui accompagnoient leurs Maîtres dans ce Royaume.

Ainsi, Messieurs, avec le seul Edit de 1685. le Sieur Verdelin n'auroit rien à redouter de tous les prestiges, de toutes les visions de liberté & d'indépendance qui séduisent son Esclave. Il parviendrait sans peine à le faire rentrer dans son état, & à le dépouiller de tous ces faux dehors de liberté dont il se veut décorer.

Mais aux avantages que me fournit l'Edit de 1685. & qui sont plus que suffisans pour dissiper ce songe trompeur, cette vaine illusion de liberté, je réunis les dispositions précises d'un autre Edit donné au mois d'Octobre 1716. qui ne laisse plus de doute sur la question que nous agitions.

Les conséquences que j'en tire, les réponses que j'oppose aux diverses subtilités que Boucaux a voulu élever sur cet Edit formeront l'objet de ma seconde proposition.

A l'égard de la seconde proposition, je crois qu'il est superflu d'en rapporter les preuves que met en œuvre Me. Tribard, parceque M. le Procureur du Roi les a détaillées en les réfutant; si on a rapporté les preuves de la première proposition, c'est qu'elles sont accompagnées de recherches curieuses dont la matière étoit susceptible. Le sujet de la seconde proposition n'a pas le même avantage.

Me. Tribard après s'être attaché à faire voir que le sieur Verdelin a rempli les formalités nécessaires prescrites par l'Edit de 1716. prétend qu'il a rempli le motif pour lequel cette loi permet le voyage des Negres dans la France. C'est pour leur faire apprendre un métier; il a fait perfectionner son Negre dans l'art de cuisiner; talent qui nous produit, & nous renouvelle chaque jour pour le soutien & les besoins de la vie. Talent très-utile dans un Negre aux Colonies, parceque l'intemperie du climat, l'excès de la chaleur qui se fait sentir, ne permet l'exercice de ce talent qu'aux seuls Negres dont le tempéramment bien loin de souffrir de l'excès de la chaleur, & de la  
né.

nécessité de s'approcher fréquemment du feu, y trouve au contraire de nouvelles ressources de santé, de vigueur & de force.

Je ne puis omettre l'adresse avec laquelle M<sup>r</sup>. Tribard tourne sa cause du côté du bien public. C'est bien moins, dit-il, la cause de ma Partie, que celle de nos Colonies françoises; j'ose dire la cause de l'Etat-même.

Si au mépris des Loix que le Souverain a préfinies, la Partie adverse parvenoit à l'état de liberté, & d'une dépendance, qui flate tant son goût, des inconvéniens sans nombre, en deviendroient les conséquences infaillibles.

Nous avons actuellement en France plus de quatre mille Negres de nos Colonies françoises qui se forment ici, soit dans l'étude & les exemples de la Religion, soit dans les Arts & métiers dont les Colonies doivent un jour recueillir de grands fruits.

Si vous brisiez les liens de la Partie adverse, si vous le rendiez à l'état de liberté qu'il vous demande, vous verriez à l'instant ces captifs de la Loi enhardis par l'exemple, & par l'espérance d'un pareil succès, courir après ce phantôme de liberté, perdre de vûe les engagements de leur état, & se soustraire à un joug reconnu & autorisé.

Des suites encore plus funestes seroient sans doute les fruits malheureux du succès que la Partie adverse obtiendrait; bientôt le bruit de cet avantage, la nouvelle de cette fausse victoire d'un Esclave sur son Maître, pénétreroit dans le sein-même de nos Colonies.

Cette fausse lueur, cette étincelle de liberté produiroit les plus grands désordres; l'espérance d'y parvenir, l'impunité de l'entreprise deviendroient des sources fatales d'une désobéissance, peut-être d'une révolte entière dont nous ne voyons déjà que trop d'exemples dans les diverses histoires de saint Domingue.

Cette multitude de Negres dont nos habitations sont remplies, infiniment supérieure en nombre aux François, n'est contenue que par la nécessité du joug, & par la force de la Loi.

La moindre infraction, la moindre ouverture détruiroit à l'instant l'ordre, la police, la subordination, peut-être même le pouvoir, l'autorité de la chose publique.

Le culte de la Religion, l'arbre de la Croix que nos Rois ont planté sur cet horizon feroient bientôt sacrifiés au retour de l'idolatrie; nos Temples, nos Autels abandonnés, ou détruits, les secours, les richesses infinies, que le Roi & la Nation tirent de ces climats fertiles deviendroient le prix du désordre, & de la révolte.

Mais je détourne au plutôt vos regards de ces images effrayantes pour les fixer uniquement sur la Loi qui doit décider.

C'est d'elle, c'est de votre Justice que ma Partie attend la restitution de la propriété de son Esclave.

Et bien loin de conserver le moindre ressentiment contre la témérité & l'impudence de la démarche de la Partie adverse, le sieur Verdelin plus chrétien que Maître, plus sensible aux droits de l'humanité qu'à l'étendue de la puissance qu'il a sur la Partie adverse, ne se propose de le ramener à la Loi du devoir & de l'obéissance, que par les voyes les plus douces, les plus tempérées; & Boucaux fera sans doute obligé de s'appliquer ce que disoit un ancien.

*Neque enim libertas, ulla tutior est, quam Domino servire bono.*

Me. Tribard repousse ensuite les traits que le Negre a portés au sieur Verdelin dans ses écritures.

Cette licence effrénée, dit-il, de la part d'un Esclave, vous annonce assez combien l'usage de la liberté seroit dangereux en ses mains; combien le Negre est encore éloigné des sentimens des hommes

## RECLAME'E PAR UN NEGRE. 363

nes libres dont le premier devoir est de respecter la subordination. De pareils traits ne peuvent servir qu'à dévoiler l'esprit de révolte & de rébellion qui animent ses démarches.

Il finit son Plaidoyer par une récapitulation de tous les moyens.

M. le Clerc du Brillet Procureur du Roi prit ensuite la parole ; voici quel fut son exorde.

Vous n'avez point à juger un de ces grands coupables, qui trouve la punition de leurs délits écrite dans nos Loix ; celui qui reclame votre Justice n'est accusé ni prévenu d'aucun crime , cependant il gémait sous les fers , chargé seulement du reproche de vouloir secouer le joug de l'esclavage , & parcequ'il ose s'appliquer le beau Privilège d'affranchissement que la France se fait gloire de communiquer à tous les Esclaves , lorsqu'ils entrent dans ce climat heureux , dont le seul nom répand de toute part la bonne odeur de la liberté.

Plaidoyer  
de M. le  
Clerc Pro-  
cureur du  
Roi de l'A-  
miraute.

Aussi ne pensons-nous point que le grand nombre d'Auditeurs qui ont suivi vos Audiences attendent que nous poursuivions la vindicte publique , ni que vous sévissiez contre celui qui paroît opprimé ; on demande bien plutôt que vous conserviez dans sa personne , le droit de la Nation , auquel on voudroit donner atteinte.

Il n'est point , nous dit-on , d'Esclave en France ; nos constitutions , nos usages , étendent la faveur de la liberté sur tous les hommes en général qui l'habitent. Où sera donc le crime d'un François , d'un homme égal à nous , & d'un Citoyen de se prétendre libre ? François , parcequ'il est né sujet de notre Monarque ; notre égal , tant par l'humanité qu'à cause de la Religion qu'il professe ; & Citoyen , parcequ'il vit avec nous & au milieu de nous. Tel est , Messieurs , le cri public , tel est aussi l'homme que vous verriez aux pieds de votre Tribunal sans la violence qu'on lui a faite , sa voix timide se fai-  
soit

soit d'abord entendre avec peine, mais elle a bientôt acquis des forces dans la bouche de son défenseur, & l'oreille attentive que vous avez prêtée à ses plaintes anime sa confiance, qui nous paroît encore soutenuë par le vœu du Public; rarement il refuse de la compassion aux malheureux.

Mais ni les plaintes, ni les considérations, ni les égards ne déterminent point vos Jugemens, vous ne voyez, Messieurs, vous n'entendez que suivant l'esprit de la Justice, & vous ne décidés jamais que sur des regles pures & constantes.

Aussi n'avez-vous pas fait moins d'attention aux obstacles qui s'opposent à la demande en liberté dont il s'agit, & à la distinction qu'il faut faire entre nos maximes & les Ordonnances de nos Rois qui en fixent l'application, c'est-à-dire que vous avez mûrement pesé, si tous les hommes peuvent également jouir en France du privilège de la liberté, si & les Loix en exceptent les Negres de nos Colonies; c'est effectivement le point de la difficulté, & toute la question soumise à votre Jugement. Question nouvelle, question devenuë intéressante par rapport à son objet & aux conséquences qu'elle peut avoir, nous la discuterons, Messieurs, après vous avoir retracé en peu de mots les principaux moyens des Orateurs, qui en se chargeant de la défense de cette cause, ont rempli avec tant de succès l'attente des Juges, & celle du Public.

Il fit ensuite l'extrait des Plaidoyers des Avocats, après quoi il dit.

A notre égard nous avons d'abord observé que la question de la liberté dont il s'agit, a amené naturellement la question sur l'affranchissement de l'esclavage en France. Nous n'avons pas besoin de disposer l'esprit de la Cour à l'examen de l'affaire principale par de nouvelles recherches sur la liberté de l'homme, & sur l'origine de l'esclavage; elle

elle se rappelle elle-même sans doute les savantes dissertations des défenseurs des Parties, chacun a si heureusement conduit à l'objet de la cause les sentimens & les autorités des Auteurs, que l'avantage de l'application nous a paru égal de part & d'autre. Ainsi, Messieurs, il doit suffire de vous retracer en peu de mots que l'esclavage est contraire au droit naturel; qu'il ne s'est introduit parmi les hommes que par des motifs d'intérêt ou d'ambition. Celui qui le premier a fait la guerre, a engendré pour ainsi dire l'esclavage, parcequ'il a commencé à faire des captifs, & à réduire en servitude ceux qu'il prenoit dans ses irruptions ou dans les combats; il a le premier admis une distinction entre les vainqueurs & les subjugués, d'où est venue celle d'hommes libres & d'Esclaves.

Nulle difficulté, Messieurs, qu'il n'y ait eu des Esclaves dans les premiers tems. Nous ne saurions jeter les yeux sur la plus ancienne des histoires, sans y découvrir les horreurs de l'esclavage. L'histoire profane, les Loix des Grecs, des Romains, & des autres états qui passent pour les mieux policés sont des monumens qui conservent la mémoire de cette ancienne injustice pour ne point dire barbarie; la France elle-même n'a point été exempte de cette tache dans la naissance de la Monarchie: mais la sainteté de nôtre Religion, & la bonté de nos mœurs ont bientôt effacé toutes ces traces de tyrannie; & nous ôsons dire à la gloire de la Nation, que les choses sont venues au point qu'elle méconnoît la servitude qui s'étoit introduite dans le Royaume, quoiqu'elle fut bien différente de l'esclavage personnel qui étoit en usage parmi les Romains & ailleurs. Si quelques-unes de nos Coutumes conservent encore des dispositions qui parlent des gens de main-morte, nôtre Jurisprudence ramene peu à peu tout l'objet de cette prétendue servitude à certains devoirs, & à des droits  
qui

qui s'aquient en reconnoissance de la supériorité & de la Seigneurie, par ceux qui tiennent des biens réels dans l'étendue des Fiefs, & des terres titrées : mais on ne connoît plus de Serfs corporels. Vous savez même, Messieurs, qu'on éteint tous les jours ces droits de suite, & de poursuite, que quelques Seigneurs prétendoient encore exercer hors de leurs domaines, sur les biens de ceux qu'ils appellent mainmortables; en un mot c'est une opinion commune que si on travailloit à la rédaction de ces anciennes Coutumes, on n'y admettroit aucune de ces marques odieuses de servitude, qui auroient ou du rapport ou de la ressemblance avec l'esclavage.

De-là, Messieurs, c'est-à-dire que de nos maximes, de nos usages, de nôtre Jurisprudence, il suit nécessairement qu'il ne peut y avoir d'Esclaves dans ce Royaume; qu'il suffit même d'y être établi ou d'y faire sa résidence pour acquérir le bien précieux de la liberté.

Cependant il ne nous est point permis d'étendre indéfiniment ce privilège sur toute sorte d'Esclaves; il y en a, Messieurs, qui ne sont que passagers en France, & dont la destinée ne change point par la faveur du prince; l'exception est telle qu'on vous l'a dite, elle est formelle à leur égard, nous vous l'établirons dans la suite; car ce que nous venons de dire n'a d'autre but que de vous communiquer nôtre idée sur les Esclaves qui viennent en France.

Nous croyons aussi, Messieurs, avant que d'entrer en matière, devoir écarter les dénonciations que l'on nous a faites du mariage de la Partie de Me. Mallet, la plus sérieuse de ces dénonciations roule, ou du moins on l'a motivée sur l'inexécution des Loix qui reglent les formalités des mariages; sur l'abus, sur la profanation du Sacrement, & entre autre sur le mépris affecté des Ordonnances qui prescrivent les conditions & l'état où les Ministres de l'Eglise



se peuvent admettre à cette solennité les Esclaves de nos Colonies.

Eloignez , Messieurs , éloignez toute réflexion sur ce que l'on a dit à ce sujet , parcequ'on n'a suivi ni la règle ni l'usage pour vous le faire entendre , & pour mériter votre attention ; vous ne devez pas connoître cette nouvelle forme de dénoncer à l'Audience par la bouche des Avocats sans être assistés de leurs Procureurs ni des Parties , sans en demander Acte ; nos Régistres sont toujours ouverts pour recevoir les dénonciations contre toute nature d'abus , comme pour les crimes & les délits ; ils sont établis pour la sûreté commune ; ainsi comptables comme nous le sommes à la Justice , au Public , à nous - mêmes des démarches de nôtre Ministère , dans ces délicates conjonctures nous ne saurions prendre trop de précautions , lorsqu'il s'agit de poursuivre les auteurs de l'abus & du crime , même les Calomniateurs. D'ailleurs la profanation du mariage dont on se plaint , n'est point si visible , ni tellement renfermée dans l'étendue du pouvoir qui nous est confié , pour que nous nous portions d'office à censurer la conduite de ceux qui ont célébré ce mariage , & encore moins de blâmer une soumission supérieure à laquelle ils ont obéi ; souffrez donc , Messieurs , que nous écartions totalement ces prétendues dénonciations , pour passer à l'examen de la véritable cause.

Pour y parvenir il est nécessaire de commencer par vous rendre compte du fait & de la procédure. M. le Procureur du Roi en fit ensuite toute l'histoire , & puis il parla ainsi

Ainsi , Messieurs , s'est élevée cette grande question sur la liberté dont les Negres de nos Colonies prétendent jouir en France comme tous les autres Esclaves étrangers à qui elle n'est point contestée.

Quoique nous ne connoissions point la source du privilège qui a effacé jusqu'à l'idée de l'esclavage en France ;

France ; ce principe est tellement imprimé dans tous les cœurs françois qu'ils le regardent comme le premier , & le plus grand privilège du Royaume , & nous le trouvons écrit par-tout.

L'ouvrage qu'on attribué à l'Archevêque Turpin qui vivoit sous Charlemagne ; Guillaume le Breton dans son Poëme de la Philippide , ou des gestes de Philippe Auguste ; Charron dans son Histoire Universelle , & quantité d'autres Auteurs conviennent en ce point , qu'aussi-tôt que la Gaule eut été conquise par les François , elle fut appelée franche ou France, non pas tant à cause de leur nom , qu'en mémoire de l'affranchissement des Gaulois.

Si dans la suite on y a introduit la servitude , on ne peut gueres l'attribuer qu'à l'injustice , & au violement des constitutions fondamentales de l'Etat ; nous croyons même l'appercevoir dans une Chartre de Louis X. de l'an 1315. qui ordonne l'affranchissement dans tout le Royaume. Ce Prince y donne à entendre que les Serfs de son tems n'avoient perdu leur état naturel que par les méfaits de leurs prédécesseurs ; cette pièce nous est trop chere pour n'en point rapporter les propres termes. „ Le Roi y déclare que selon le droit de „ nature chacun doit naître franc. & comme par aucuns usages ou Coutumes qui de grand ancienneté „ ont été introduites & gardées jusques-ici en nôtre „ Royaume , „ ( ce sont les mêmes termes de cette Chartre ) „ & par aventure pour le méfait de leurs „ prédécesseurs , moult de personnes de nôtre commun peuple soient encheus en liens de servitudes , „ & de diverses conditions qui moult nous déplaist. „ „ Nous considérant que nôtre Royaume est dit , & „ nommé le Royaume des Francs , & voulant que la „ chose soit en vérité accordant au nom , & que la „ condition des gens amende de nous en la venue de „ nôtre nouvel Gouvernement , par délibération de „ nôtre grand-Conseil , avons ordonné , & ordon-

„ nous

„ nous que généraument par tout nôtre Royaume ,  
 „ & tant comme il peut appartenir à nous & à nos  
 „ successeurs , telles servitudes soient ramenées à  
 „ franchise , & à tous ceux qui de ourine , ( c'est-  
 „ à-dire origine ) ou ancienneté ou de nouvel par  
 „ mariage ; ou par résidence de lieu de serve , con-  
 „ dition , sont encheus ou pourroient encheoir ou  
 „ lien de servitudes ; franchise soit donnée ô bonnes  
 „ & convenables conditions ; & pour ce espéciale-  
 „ ment que nôtre commun pueple , qui par les Col-  
 „ lecteurs , Sergens , & autres Officiaux qui ou tems  
 „ passé ont été députés sur le fait des mains-mortes &  
 „ formariages , ne soient plus grevés ni dommagiés  
 „ pour ces choses , si comme ils ont été jusqu'ici , la-  
 „ quelle chose nous déplaît ” .

Il n'y a point , Messieurs , de Titre ni de Privilège  
 plus autentique & plus solennel. Depuis 1315. la  
 France est non seulement rentrée dans son premier  
 droit de franchise , elle a encore conservé celui de ne  
 souffrir dans ses Etats aucuns Esclaves ; nous le lisons  
 dans une infinité d'Auteurs. Belleforet rapporte liv.  
 3. de son Histoire Universelle qu'il n'y a en France au-  
 cuns Esclaves , & que la coutume y est telle que non  
 seulement les François , mais aussi les Etrangers pre-  
 nant port en France & criant , *France & liberté* , sont  
 hors de la puissance de celui qui les possédoit , lequel  
 perd l'argent de l'achat , & le service de l'Esclave , si  
 l'Esclave refuse de le servir.

Dans le Journal Chronologique & Historique de  
 Don Pierre de Saint Romual , on voit qu'en l'année  
 1571. une Marchande de Normandie ayant amené à  
 Bourdeaux plusieurs Maures pour les vendre ,  
 le Parlement de Guyenne par un Arrêt solennel les mit  
 tous hors d'esclavage , parce que la France mere de  
 liberté ne permet aucuns Esclaves.

On trouve aussi dans l'Histoire ce trait remarqua-  
 ble que la Galère générale de l'armée Espagnole  
 ayant été emportée par un courant d'eau sur le

fable près du Port de Calais ; le Gouverneur de la Ville envoya au Roi Henry III. qui étoit pour lors à Chartres avec M. le Duc de Guise , tous les Forçats qui étoient dans cette Galere. L'Ambassadeur d'Espagne eut recours au Duc de Guise pour obtenir de sa Majesté que les Forçats lui fussent remis , attendu la paix qui étoit entre les deux Couronnes ; le Duc de Guise employa en effet son crédit pour obtenir cette faveur , mais le Roi dit qu'il falloit en délibérer au Conseil. Cependant continuë l'Histoire „ tous „ ces Forçats arrivèrent au nombre de deux ou trois „ cens , & se mirent le long des degrez de l'Eglise „ par où sa Majesté devoit passer pour aller à la Mes- „ se , puis sitôt qu'ils la virent , ils se jetterent à „ genoux ayant leur Farcel abbatu avec leur Capan , „ & étant nuds comme lorsqu'ils tiroient la rame , „ ils se mirent à crier : *misericordia* , *misericordia*. „ Le Roi les regarda , & après diné le Conseil se tint , „ où nonobstant toutes les remontrances de l'Ambas- „ sadeur d'Espagne , vû que c'étoient des Turcs , „ Maures & Barbares que l'Espagne avoit rendus Es- „ claves par le hazard de la guerre , & qu'ils étoient „ par le même hazard arrivés en France , où l'on n'u- „ soit ni d'Esclaves ni de Forçats s'ils n'étoient mal- „ faiteurs ; il fut dit qu'ils avoient acquis leur liberté , „ & qu'étant sortis des guerres du Turc , avec lequel „ les François avoient alliance , ils seroient renvoyés „ à Constantinople par la voye de Marseille avec cha- „ cun un écu ”.

Grotius dit que parmi les Hébreux qui avoient des Loix toutes particulières , par lesquelles ils étoient séparés des autres Nations , les Esclaves trouvoient un azile , & il lui semble que de-là est venu le privilège que les Esclaves ont en France de se remettre en possession de leur liberté , au moment qu'ils sont entrés dans les terres de ce Royaume ; privilège qu'on accordoit même de son tems aux Esclaves faits par le droit de la guerre , & à tous au-  
tres

tres de quelques manières qu'ils eussent été réduits à l'esclavage.

Nous consommerions le tems de vôte Audience si nous rapportions les autorités dont on a fait usage en plaidant, & si nous y voulions joindre tout ce qui est venu à nôtre connoissance sur ce fait certain; que de tems immémorial l'esclavage n'a point lieu en France, & que l'Esclave étranger devient libre aussitôt qu'il y aborde, vous en êtes persuadés comme nous; des preuves accumulées & une plus longue dissertation ne feroit pas un plus grand effet sur vos esprits, d'autant que vous n'avez point de contradicteur sur ce point; car la Partie de Me. Tribard ne disconvient point du principe, au contraire elle l'adopte, & se fait gloire de le soutenir en faveur des habitans du Royaume & des Etrangers: mais elle soutient que les Negres de nos Colonies ne peuvent point jouir de cet avantage; que des Loix de l'Etat postérieures à toutes les autorités, & à tous les événemens qu'on a pû citer les retiennent au milieu du Royaume dans les mêmes liens & dans la même chaîne que s'ils étoient dans nos Isles, & par la force de l'exception que porte la Loi émanée du Souverain, il soutient que la Partie de Me. Mallet ne peut point acquérir sa liberté pour avoir passé en France, ni par le séjour qu'il y a fait.

C'est ici la question, & c'est effectivement, Messieurs, dans les Loix que Me. Tribard a invoquées qu'il faut trouver les motifs de vôte décision.

Ces Loix sont des Lettres Patentes en forme d'Edit, du mois de Mars 1635. dites communément le Code noir, & un Edit du mois d'Octobre 1716 dont nous allons vous faire l'Analyse exacte. Après avoir exposé aux yeux de la Cour les dispositions que ces Loix contiennent, & qui sont relatives à l'esclavage, il ne faut pas autre chose pour vous mettre en état de juger, car vous savez mieux que

nous comment les Isles de l'Amérique sont venues à la France ; vous connoissez la filiation des Compagnies à qui nos Rois en ont fait les concessions : la nécessité qu'il y a eu & qui subsiste encore d'y faire passer des Negres pour cultiver les terres, & pour les faire valoir à l'avantage de l'Etat. Ainsi tout ce que nous pourrions dire à cet égard seroit purement Historique, & infiniment au-dessous de vos connoissances & de vos lumières.

Qu'il nous soit permis seulement de faire une observation préliminaire sur ces deux Edits ; c'est que ni l'un ni l'autre n'ont été enregistrés au Parlement de Paris, & n'ont point été envoyés au Greffe de ce Siège ; peut-être que ce défaut de formalité attirera votre attention, & que vous vous réglerez sur ce principe que la Loi ne peut avoir d'exécution ni d'effet que par sa publicité ; en ce cas il n'en faudroit point davantage pour rendre inutiles tous les raisonnemens, & pour détruire toutes les inductions que la Partie de Me. Tribard tire de ces Edits ; par la même raison il n'en faudroit point davantage pour remettre celle de Me. Mallet dans le même état que les Esclaves étrangers, à qui l'on ne conteste point le privilège de la liberté dans toute l'étendue du Royaume.

Quant à nous, Messieurs, vous sentez que nous ne pouvons point nous déterminer sur ce seul moyen du défaut d'enregistrement, la place que nous avons l'honneur d'occuper, & le Ministère qui nous est confié, ne nous permettent point de rejeter des Loix qui pour n'être point connues dans le ressort de ce Parlement, ne sont pas moins exécutées dans la plus grande partie du Royaume ; le respect que nous devons à tous les Règlemens qui émanent de l'autorité suprême, exige de nous la plus sérieuse attention & que nous les ayons toujours devant les yeux pour mesurer nos démarches. Aussi ne craignons-nous point ce reproche ; car

ces mêmes Edits vont nous conduire aux conclusions que nous avons à prendre. Voici les dispositions de celui du mois de Mars 1685. uniquement en ce qui concerne l'esclavage des Negres des Isles de l'Amérique.

*Les Esclaves Negres ne pourront se marier sans le consentement de leurs Maîtres. Défense aux Curés de procéder à leur mariage s'ils ne font apparoir du consentement des Maîtres.*

*Les enfans qui naîtront de ces Mariages seront Esclaves & appartiendront aux Maîtres des femmes Esclaves, si le mari & la femme ont des Maîtres différens.*

*Si le mari Esclave épouse une femme libre, les enfans de l'un & de l'autre sexe suivront la condition de leur mere & seront libres comme elle, nonobstant la servitude de leur pere, mais si le pere est libre & la mere Esclave, les enfans qui en naîtront seront Esclaves.*

*Il est défendu aux Esclaves de porter aucunes armes offensives, ni gros bâtons, de s'attrouper, soit le jour soit la nuit sous aucun prétexte chez leurs Maîtres ou ailleurs, & encore moins dans les grands chemins ou lieux écartés à peine de punition corporelle.*

*Ils ne peuvent rien avoir qui ne soit à leurs Maîtres, tout ce qui vient par industrie, ou par la libéralité d'autres personnes ou autrement à quelque titre que ce soit, est acquis en pleine propriété à leurs Maîtres, sans que les enfans des Esclaves leurs peres & meres, leurs parens & tous autres libres ou Esclaves puissent rien prétendre par succession, dispositions entre vifs ou à cause de mort; lesquelles dispositions sont déclarées nulles; ensemble toutes les promesses & obligations qu'ils auroient consenties, comme étant faites par gens incapables de disposer, & de contracter de leur chef.*

*Ils ne peuvent être pourvus d'Offices ni de Commissions ayant quelque fonction publique, ni être constitués Agens par d'autres que par leur Maître, pour agir*

Et administrer aucun négoce ; être arbitres ni témoins tant en matière civile que criminelle.

Ils ne peuvent être Parties en matière civile , tant en demandant que défendant ; ni être Parties civile en matière criminelle ; ils ne sont pas même admis à poursuivre la réparation des outrages Et excès qu'ils ont soufferts.

L'Esclave qui aura frappé son Maître , ou la femme de son Maître , ou leurs enfans avec effusion de sang , ou au visage est puni de mort ; ils ne peuvent même commettre aucun excès contre les personnes libres , sous peine d'encourir une punition sévère , même la mort ; suivant la nature du délit.

L'Esclave fugitif aura les oreilles coupées , Et sera marqué d'une fleur de Lys sur l'épaule pour la première fois , s'il récidive il aura le jarret coupé , Et sera marqué d'une fleur de Lys sur l'autre épaule , Et pour la troisième fois il sera puni de mort.

Les Maîtres peuvent faire enchaîner leurs Esclaves , Et les faire battre de verges ou de cordes , lorsqu'ils croiront que les Esclaves l'ont mérité , il est défendu de leur donner la torture , ni de leur faire aucune mutilation de membre , à peine de confiscation des Esclaves , Et d'être procédé contre les Maîtres extraordinairement.

Les Esclaves sont meubles , Et comme tels ils entrent en communauté , il n'y a point de suite par hypothèque sur eux ; ils se partagent également entre les cohéritiers , sans préciput ni droit d'ameuse. Ils ne sont sujets au domaine coutumier , au retrait féodal Et lignager , aux droits féodaux Et Seigneuriaux , aux formalités des décrets , ni aux retranchemens des quatre quints en cas de dispositions , à cause de mort ; ou testamentaire : on peut néanmoins les stipuler propres de certain côté ou ligne , ainsi qu'il se pratique pour les sommes de deniers , Et autres choses mobilières.

Dans les saisies des Esclaves , on doit observer les formalités prescrites par les Ordonnances Et par les Coutumes



*Coutumes pour les saisies des choses mobilières ; les derniers qui en proviennent doivent être distribués par ordre des saisies , & au cas de déconfiture au sol la livre , après les dettes privilégiées payées ; généralement la condition des Esclaves doit être réglée en toutes affaires comme celle des autres choses mobilières , en observant néanmoins de ne saisir ni vendre séparément le mari & la femme , & leurs enfans impubères , s'ils sont tous sous la puissance du même Maître.*

*Enfin les Fermiers-judiciaires des sucreries , & indigoteries , ou habitations saisies réellement avec les Esclaves , ne pourront compter dans les fruits de leurs Baux les enfans qui seront nez des enfans pendant le cours des Baux , ils appartiennent à la Partie saisie.*

A des signes semblables ne reconnoissez-vous pas , Messieurs , un esclavage formel ; la servitude des Nègres de nos Colonies est une puissance dans leurs Maîtres presqu'égale à celle que les Romains avoient sur leurs Esclaves. Il est vrai que la Loi n'étend point nommément cette puissance au-delà des mêmes Colonies : mais ce n'est point non plus par l'Edit de 1685. que M<sup>c</sup>. Tribard a prétendu l'établir ; vous allez voir que celui du mois d'Octobre 1716. y a suppléé.

Cette nouvelle Loi a pour objet proche & immédiat , de permettre aux habitans des Isles de l'Amérique d'amener quelques-uns de leurs Esclaves en France sans craindre qu'ils puissent y devenir libres , & pour objet plus éloigné , mais bien plus important , celui de les confirmer dans les instructions , & dans les exercices de nôtre Religion , & de leur faire apprendre quelque art ou métier dont les Colonies puissent recevoir de l'utilité par le retour des Esclaves.

*C'est pourquoi le Roi ordonne que si quelques-uns des habitans des Colonies ou des Officiers employez dans l'Etat veulent amener avec eux des Esclaves Nègres*

de l'un ou de l'autre sexe, en qualité de domestiques, ou autrement ; les propriétaires seront tenus d'en obtenir la permission des Gouverneurs Généraux, ou Commandans dans chaque Isle, laquelle permission contiendra le nom du Propriétaire, ceux de l'Esclave, leur âge, & leur signalement.

Les Propriétaires sont pareillement obligés de faire enregistrer cette permission au Greffe de la Jurisdiction du lieu de la résidence avant leur départ, & en celui de l'Amirauté du lieu du débarquement, dans huitaine après leur arrivée en France.

Les Esclaves Negres de l'un & de l'autre sexe qui seront conduits en France par leurs Maîtres, ou qui y seront envoyés, ne pourront prétendre avoir acquis leur liberté, sous prétexte de leur arrivée dans le Royaume ; & seront tenus de retourner dans les Colonies quand leurs Maîtres le jugeront à propos : mais à faute par les Maîtres des Esclaves d'observer les formalités prescrites par les précédens Articles, lesdits Esclaves seront libres, & ne pourront être réclamés.

Il est défendu à toutes personnes d'enlever ni de soustraire en France les Esclaves Negres de la puissance de leurs Maîtres, à peine de répondre de la valeur des Esclaves par rapport à leur âge, à leur force & à leur industrie, & outre cela en l'amende de mille livres pour chaque contravention.

Les Esclaves de l'un & de l'autre sexe qui auront été amenés ou envoyés en France par leurs Maîtres, ne pourront s'y marier sans le consentement de leurs Maîtres, & s'ils y consentent, les Esclaves seront & demeureront libres en vertu du consentement.

Pendant le séjour des Esclaves en France, tout ce qu'ils pourront acquérir par leur industrie, ou par leur profession en attendant qu'ils soient renvoyés dans les Colonies, appartiendra à leurs Maîtres, à la charge par les Maîtres de les nourrir & de les entretenir.

*Le Maître qui aura amené ou envoyé des Esclaves Negres en France venant à décéder, les Esclaves resteront sous la puissance des héritiers du Maître décédé, lesquels seront obligés de renvoyer lesdits Esclaves dans les Colonies, pour y être partagés avec les autres biens de la succession.*

*Le Pecule des Esclaves Negres qui meurent en France appartient à leurs Maîtres.*

*Les Maîtres ne peuvent vendre ni échanger les Esclaves en France; ils sont obligés de les renvoyer dans les Colonies pour y être négociés & employés.*

*Il est défendu aux créanciers des Maîtres des Esclaves de faire saisir les Esclaves en France pour le paiement de leur dû, sauf aux créanciers à les faire saisir dans les Colonies.*

*Enfin si quelques Esclaves Negres quittent les Colonies sans la permission de leurs Maîtres, & qu'ils se retirent en France, ils ne peuvent prétendre avoir acquis leur liberté, il est permis aux Maîtres de les réclamer partout où ils pourront s'être retirés, & de les renvoyer dans les Colonies.*

Après avoir exposé la substance de ces Edits, il est facile d'en connoître l'esprit & l'effet qu'ils doivent avoir dans le Royaume, & dans les Isles de l'Amérique.

Celui de 1685. a réellement constitué l'esclavage dans les Colonies; les Negres que l'on y amène de la côte de Guinée, comme les naturels du pays que l'on nomme Créoles sont Esclaves d'un esclavage peu différent de celui qui étoit introduit chez les Romains, pareille puissance dans les Maîtres, même incapacité dans les Esclaves de disposer de leurs actions, de leurs effets, pas même de leur volonté; nulle espérance de devenir libres par d'autres voyes que par le consentement de leurs Maîtres, le Souverain l'a aussi statué par une Loi qui est demeurée en vigueur depuis ce tems-là, & de son exécution dépendent la culture des terres de ce pays,

la prospérité de nôtre Commerce, la conservation de cette partie des Etats de nôtre Monarque : mais en même-tems que c'est une Loi nécessaire pour nos Colonies, tout son effet y réside sans s'étendre au-delà de ces nouvelles acquisitions, & sans nous communiquer l'ombre de servitude ou d'esclavage, aussi n'y a-t'il pas un seul mot dans tout le contexte de cet Edit qui puisse conserver dans l'esclavage les Negres qui viennent dans le Royaume. Il ne contient rien de contraire à nos maximes, ni au privilège de la France d'affranchir tout Esclave qui y aborde, ainsi nul avantage à tirer de cet Edit hors de nos Colonies, nulle application à faire de cette Loi à l'espèce de la cause.

Il n'en est pas de même de l'Edit du mois d'Octobre 1716. Il n'est pas possible, Messieurs, d'y méconnoître l'exception formelle & singulière qu'il fait des Esclaves Negres François qui arrivent en France. Les habitans des Colonies, les Officiers employez sur l'Etat peuvent en amener avec eux de l'un & de l'autre sexe en qualité de domestiques ou autrement, sans craindre qu'ils acquierent la liberté sous prétexte de leur arrivée dans le Royaume : au contraire les Esclaves sont obligez de retourner quand les Maîtres le jugent à propos, il est expressément défendu de les soustraire, les Maîtres ont droit de les réclamer partout, en sorte qu'ils conservent en France sur leurs Esclaves la même propriété que dans les Isles.

Mais il y a cette notable & essentielle observation à faire, que cette faculté ou exception n'est accordée qu'aux Habitans, aux Propriétaires & aux Officiers des Colonies, encore ne peuvent-ils en jouir que conditionnellement, & dans les cas seulement où ils ont besoin de faire instruire leurs Esclaves dans nôtre Religion, ou de leur faire apprendre quelque métier dont les Colonies puissent retirer de l'utilité. Ici, Messieurs, la Loi se développe,

loppe , & vous entendez qu'elle ne conserve dans l'esclavage que des Negres passagers , que des Negres qu'on amène dans l'esprit de retour. Cette fuite d'esclavage a pour objet le bien des Colonies , & nullement de procurer des commodités aux Officiers , & aux Habitans de ces Isles ; ils peuvent bien se servir de leurs Negres comme domestiques dans le voyage , même en France , mais il ne faut pas moins que les Maîtres remplissent le vœu de l'Edit , & où ils n'y satisferont point , il est hors de doute que la rigueur de la Loi les abandonne pour devenir favorable aux Negres , & pour les laisser jouir de l'affranchissement que leur confère l'entrée dans le Royaume.

Penfer d'une autre manière & vouloir inferer sérieusement de la disposition de l'Edit , qu'un Américain a la liberté de destiner en France des Esclaves Negres à tel état de domesticité qu'il lui plaît , de les conserver , ou de les renvoyer suivant son bon plaisir , la proposition nous paroît indécente , même injurieuse au Roi , parcequ'alors ce seroit un Edit qui en détruisant le plus beau privilège du Royaume , se trouveroit n'avoir d'autre objet que de favoriser la commodité de ces voyageurs , peut-être même leur vanité.

Mais laissons la Glose pour parler plus dignement de l'Edit de 1716. & disons que tout le poids , toute la force de l'exception qu'il fait à nos maximes , à nos usages , roule sur les Esclaves Negres passagers , qui ne restent en France qu'autant de tems qu'il leur en faut pour apprendre un art , ou un métier , & que l'on destine à retourner dans les Isles ; que ce n'est qu'à cette condition qu'il est permis de les conserver Esclaves dans le Royaume ; que cet esclavage qui les suit , tout nécessaire qu'il soit pour le bien des Colonies , a même paru si odieux à notre Monarque , qu'il n'a voulu laisser aucun prétexte aux Habitans d'en abuser. Car outre la condi-  
tion

tion expresse que le Roi impose aux Maîtres de faire instruire les Esclaves, il leur prescrit des formalités dont le défaut d'observation anéantit tout esclavage, & donne la liberté aux Negres. Il faut prendre la permission des Gouverneurs Généraux ou Commandans dans les Isles pour en sortir les Esclaves ; ces permissions doivent contenir les noms des Propriétaires, ceux des Esclaves, leurs âges & leurs signalement. Les Propriétaires sont pareillement obligez de faire enrégistrer les permissions aux Greffes de la Jurisdiction du lieu de leur résidence avant le départ, & en celui de l'Amirauté du lieu du débarquement dans huitaine après leur arrivée en France : & l'Edit ajoute en termes décisifs, faute par les Maîtres d'observer ces formalités, les Esclaves seront libres, & ne pourront être réclamés.

Ainsi, Messieurs, nulle difficulté que si le sieur Verdelin est Habitant ou Propriétaire dans les Colonies, ou Officier employé sur l'Etat, s'il a pris une permission telle qu'il étoit tenu de le faire, s'il l'a fait enrégistrer au Greffe du Cap & à l'Amirauté de la Rochelle, huitaine après son arrivée ; s'il a fait apprendre un Métier ou un Art au Negre qu'il a amené ; nulle difficulté, disons-nous, qu'il n'en ait conservé la propriété, & qu'il doit lui être remis pour le renvoyer aux Isles, conformément à l'Edit de 1716. Mais si aux termes de ce même Edit, il a manqué à une seule des formalités, le Negre est libre ; c'est ce qui nous reste à examiner.

Quant à la qualité de la Partie de Me. Tribard, nous avouons, Messieurs, que nous ne savons s'il est Habitant, Propriétaire, ou Officier employé sur l'Etat des Colonies ; il ne s'est pas mis en peine de nous en donner connoissance, quoiqu'il soit des premières regles dans l'Ordre judiciaire, & en toute nature d'affaires d'établir en quelle qualité

on procède , cela étoit d'autant plus nécessaire dans cette cause , que la qualité fait le premier Titre.

Nous avons seulement observé qu'on a dit en plaidant , que la Dame Verdelin avoit des habitations dans les Isles , & qu'après son second mariage elle passa à S. Domingue avec le Sieur Verdelin , pour y faire le partage des biens & effets de la première Communauté , avec les enfans du premier lit ; que par l'événement du partage la Partie de Me. Mallet étoit échue à la Dame Verdelin , & que son mari l'amena en France.

Mais , Messieurs , une allégation semblable , dénuée de toutes preuves , vous paroît-elle suffisante pour imprimer dans la personne du sieur Verdelin aucune des qualités requises par l'Edit. C'est ce que nous avons peine à croire , nous nous persuadons au contraire que vous considérerez simplement le sieur Verdelin dans l'état qu'il se présente. Vraisemblablement son état ne peut être celui d'Habitant , ni d'Officier des Colonies ; il pourroit tout au plus être Propriétaire d'Habitations , mais cela ne nous paroît en aucune manière ni de son chef , ni de celui de la Dame son épouse.

Nous pensons même qu'il n'a pu devenir Propriétaire du Negre par tel avantage que lui ait assuré son contrat de mariage , parceque les Colonies se régissent suivant la Coutume de Paris. Or l'Article 279 de cette Coutume porte que , *Femme convoquant en secondes , & autres nocces ayant enfant , ne peut avantager son second , ou autre subsequent mari de ses propres ou acquets plus que l'un de ses enfans , & quant aux conquets faits avec ses précédens maris , n'en peut disposer aucunement au préjudice des portions dont les enfans des premiers mariages pourroient amender de leur mere.*

La Jurisprudence des Arrêts va encore plus loin , car elle ne souffre point que la femme avantage son  
second

second mari, des effets mobiliers & acquets provenans de ses précédens mariages.

En cet état, comment la Partie de Me. Tribard a-t'elle pû devenir Propriétaire de partie des habitations, & des Negres qui y sont attachez, puisque les terres qui forment les habitations ne peuvent être que des propres, des acquets, ou des conquets, & que la Dame Verdelin a été dans l'impuissance de disposer d'aucuns fonds, ni des Negres qui sont meubles, & qui faisoient partie de la première communauté.

Comment concevoir encore un coup que le sieur Verdelin puisse être Propriétaire actuel ni d'aucune partie des fonds, ni des meubles? puisqu'en supposant même que la Dame son épouse lui ait donné part d'enfant par contrat de mariage, il ne deviendrait Propriétaire de cette prétendue part qu'après le décès de son épouse, n'étant point permis par les Loix, & par la Coutume, qu'une femme se dépouille de son vivant de la propriété d'un bien & des choses dont elle veut avantager son mari comme l'un de ses enfans. Pourriez-vous, Messieurs, regarder une donation de cette espece d'une autre manière que comme une portion héréditaire à laquelle le mari ne peut prétendre qu'après le décès de sa femme & avec ses enfans venans à sa succession, on ne peut point en juger autrement, surtout lorsqu'on ne communique ni le contrat de mariage, ni le prétendu partage dont on vous a parlé. Mais quand ce partage seroit sérieux, il ne regarderoit que les enfans du premier lit avec la Dame Verdelin, & nullement le sieur Verdelin; parceque, comme nous l'avons déjà observé, il ne peut prendre à titre de donation qu'une part d'enfant, mais prenant dans la succession de la mere, ce ne seroit qu'après sa mort & en conséquence des partages qui seroient faits de sa succession, qu'il se pourroit dire Propriétaire de la part qui lui seroit échue.



Il est donc evident que le sieur Verdeline n'étant ni Propriétaire, ni Habitant, ni Officier employé sur l'Etat des Colonies; il est sans qualité; conséquemment l'Edit de 1716. n'est point fait pour lui, & il n'a eu aucun droit de faire sortir des Negres de ce pays, encore moins de les retenir Esclaves dans le Royaume; ce n'est point un passager qui ait l'esprit de retour, c'est un Officier attaché au service de la France, qui n'a nulle part à la Loi, au contraire il y trouve sa condamnation.

Si la Partie de Me. Tribard veut que la permission du Gouverneur du Cap soit suffisante pour établir sa qualité; s'il prétend qu'il n'a point dû représenter d'autre Titre, que c'est le meilleur qu'il puisse produire, parcequ'il est émané du principal Officier des Colonies, qui l'a donné en grande connoissance; si le sieur Verdeline croit que cet Acte seul le met dans le cas de l'Edit, ou pour mieux dire, au rang de ceux à qui il permet d'amener des Negres, nous regardons son idée comme une erreur très-groffière, parceque le Gouverneur du Cap n'a pû imprimer au sieur Verdeline une qualité qu'il n'a point. Dans la place majeure que le Gouverneur occupe, il lui appartient de faire exécuter les Ordres du Roi & ses reglemens, mais il ne lui est point permis d'en étendre les effets sur qui bon lui semble. L'une de ses principales obligations consiste à veiller sur les Negres, & à empêcher qu'ils ne sortent de l'Isle, & c'est pour cela que l'Edit de 1716. le constitue pour donner des permissions en même tems qu'il désigne la qualité des personnes à qui il peut les accorder; mais on n'inferera jamais que Sa Majesté ait entendu par son Edit lui permettre de donner ces sortes de permissions à d'autres qu'à des Habitans, qu'à des Propriétaires, ou à des Officiers des Colonies.

Nous ne pouvons donc regarder la permission que le sieur Verdeline a obtenue que comme une faveur  
ou

ou une grace que le Gouverneur a faite par bienfaisance , en considération de la Dame Verdelin , veuve du précédent Gouverneur & Lieutenant Général de l'Isle de S. Domingué ; vous le jugerez ainsi par la teneur de cette permission , voici comme elle est conçuë. „ Permis à M. Verdelin d'amener „ deux de ses Negres en observant toutes les formalitez requises par les Ordonnances du Roi , concernant les habitans de l'Amerique qui emmenent „ ou qui envoient des Esclaves en France. Au Cap ce 5. Novembre 1728. „

Signé, Chastenoy. „

Est-ce là une permission régulière ? est-ce une permission telle que l'Edit la prescrit ? où est le nom des Esclaves ? leur âge y est-il marqué ? & y trouve-t-on leurs signalemens ? formalitez indispensables pour la validité de la permission ; & sans lesquelles elle tombe nécessairement , & devient de nulle valeur ; car il est constant que si le Maître néglige la moindre des formalitez prescrites par l'Edit , les Esclaves deviennent libres , & ne peuvent être réclamés , c'est l'intention du Roi écrite dans son Edit,

Inutilement diroit-on que la forme dans laquelle cette permission a dû être délivrée , est du fait du Gouverneur , & que s'il s'y rencontre des omissions elles doivent lui être imputées sans que le sieur Verdelin doive en sentir le contre-coup , la proposition ne seroit point soutenable , car il en faut toujours revenir au principe , chercher ce que la Loi prescrit à cet égard , & s'y renfermer étroitement. La Loi dit formellement , *les Propriétaires seront tenus* , c'est le mot de condamnation ; *les Propriétaires seront tenus d'obtenir la permission qui contiendra le nom des Esclaves , leur âge & leur signalement* ; ainsi dès qu'ils sont tenus de prendre une permission , & que cette permission doit contenir

diffe.

différentes formalités , c'est à eux de voir quand on la délivre si elle est régulière , & c'est à quoi les Amériquains qui ont droit d'amener des Esclaves en France ne manquent jamais , car ils savent tous que le moindre défaut de formalités peut leur faire perdre la propriété de leurs Negres.

Suivons, Messieurs, cette prétenduë permission, & voyons si elle est revêtuë des autres formalités qui conservent aux Maîtres la propriété des Negres. L'Edit de 1716. veut absolument que les permissions de cette nature soient enrégistrées au Greffe de la Jurisdiction du lieu de la résidence des Maîtres, & en celui de l'Amirauté du lieu du débarquement dans huitaine après leur arrivée en France.

La permission du sieur Verdeline nous a paru enrégistrée au Greffe du Cap, il semble aussi qu'elle l'ait été à la Rochelle, mais on ne nous a point instruit, Messieurs, si cet enrégistrement au Greffe de l'Amirauté de la Rochelle a été fait dans la huitaine du jour de l'arrivée, ou du débarquement du sieur Verdeline; on a gardé un profond silence sur ce point de fait, on ne vous a point même dit sur quel Vaisseau il a fait la traversée, il est néanmoins très-important que vous en soyez informés.

Le sieur Verdeline a passé de S. Domingue en France avec deux Negres sur un Vaisseau du Roi nommé la Flute le Profond, commandé par le sieur de Bellevaux. Le Vaisseau est arrivé devant la Rochelle le 24. Décembre 1718. le sieur Verdeline débarqua le même jour. Comme il étoit tard, & que les portes de la Ville étoient fermées, il n'entra dans la Ville que le lendemain 25. jour de Noël. La Partie de Me. Mallet nous l'a déclaré a nous-même, & dans les mêmes termes.

Nous ne nous sommes point rapportés à cette déclaration, nous avons fait les recherches convenables pour nous mettre en état de vous assurer le fait;

nous avons eu communication en premier lieu , d'une Liste générale des Vaisseaux & des autres bâtimens du Roi qui étoient à Rochefort en l'année 1728. Dans cette Liste qui fut envoyée au Ministre , le Vaisseau le Profond est marqué en Riviere , & non en Mer ; c'est qu'il remontoit de la Rochelle à Rochefort par la Charente. En second lieu , nous avons vu dans plusieurs lettres du sieur de Belliveau Commandant le Vaisseau le Profond ; du sieur de Beauharnois Intendant de la Marine à Rochefort , que ce Vaisseau mouilla à l'Isle d'Ais près la Rochelle le 22. Décembre 1728. & qu'il appareilla de cette Isle le dernier du mois pour entrer en Riviere , & se rendre au Port de Rochefort. Nous avons encore vu un état des marchandises chargées à fret sur ce vaisseau ; cet état est certifié par l'Ecrivain du Roi du même vaisseau , il est daté du 20. Janvier 1729. ainsi l'équipage avoit débarqué auparavant ; mais à quoi nous nous sommes le plus arrêtés , c'est au rôle d'armement de ce Vaisseau , en tête duquel il est écrit que la Campagne avoit commencé le 20. Avril 1728. & qu'elle a fini le 5. Janvier 1729.

Il est donc constant que le sieur Verdelin est arrivé en France avec deux Negres au plus tard le 5. Janvier 1729. & c'est de ce jour qu'il faut compter pour juger s'il a satisfait à l'Ordonnance , en faisant enregistrer sa permission dans la huitaine de son arrivée,

Non , Messieurs , le sieur Verdelin n'y a point satisfait , car l'enregistrement au Greffe de l'Amirauté de la Rochelle est du 28. Janvier 1729. vingt-trois jours après que la Campagne a fini , la contravention au Règlement ne sçauroit être mieux établie ; la Cour doit donc regarder l'enregistrement fait à la Rochelle , comme nul.

Au surplus , Messieurs , ni le Maître ni le Negre ne peuvent point être considérés comme passagers dans le Royaume , on ne connoît ni dans l'un ni dans l'autre

P'autre l'esprit de retour. Cela ne fait point de difficulté à l'égard du sieur Verdeline qui a son établissement en France ; cela en fait encore moins à l'égard du Negre qui est devenu libre ; parce qu'il seroit contre toutes règles & contre toutes raisons , qu'un simple enrégistrement fait à un Greffe d'Amirauté , pût perpétuer l'esclavage : ce n'est sûrement point l'esprit de l'Edit. S'il n'a point préfini le tems que les Esclaves Negres resteroient en France , il n'a point entendu non plus donner lieu à l'abus , ni introduire l'esclavage dans le Royaume : dès que la Loi fait entendre que les Esclaves ne passeront en France que pour y apprendre un métier , c'est sur cet objet qu'il faut régler leur séjour. Nous ne pouvons point douter que ce ne soit l'intention du Roi. Ainsi , lorsque le sieur Verdeline a gardé auprès de lui la Partie de Me. Mallet pendant dix ans en qualité de Domestique, sans le mettre chez les Maîtres , il a contrevenu à l'Edit , & nous devons opposer nôtre ministère , à ce que par dol , ou par fraude , on ne tire des avantages indirects & illicites des Ordonnances de nos Rois.

A cette occasion , Messieurs , nous avons l'honneur de vous observer , que dans la Plaidoirie on a fait une distinction des Esclaves Negres que le sieur Verdeline a amenés , de ceux que la Dame son épouse a fait passer ensuite avec elle à son retour en France en 1729. On vous a même dit que de ceux qui sont venus avec la Dame Verdeline , il reste encore un Negre , nommé *Colin* , & une Negresse , dite *Bibiane* , que les Sieur & Dame Verdeline retiennent depuis neuf ans dans leur maison pour les servir en qualité d'Esclaves. Comme ce procédé est contraire aux Loix de l'Etat , & notamment aux dispositions des Edits de 1685. & de 1716. dont nous avons eu l'honneur de vous rendre compte , & que les Sieur & Dame Verdeline entretiennent l'esclavage dans la Capitale de l'Etat ,

au mépris de ses Privileges , de nos usages & de nos Constitutions ; il est de nôtre ministère de ne point favoriser un pareil abus , & de ne point souffrir que des personnes libres soient regardées , ni traitées comme Esclaves.

Nous y sommes encore excités par l'exemple des Anciens ; car , malgré le penchant des Romains pour conserver l'esclavage , ils n'ont jamais souffert qu'on en abusât , au point de faire perdre la liberté à celui qui l'avoit acquise. Aussi voyons - nous dans le ff. Tit. *de homine libero exhibendo* , que le Préteur force le Maître qui retient un Esclave , *dolo malo* , à le représenter : *Ait Prator quem liberum dolo malo retines exhibeas*. La Glose ajoute : *Hoc interdictum proponitur tuenda libertatis causa , videlicet ne homines liberi retineantur à quoquam*. Une autre de leurs Loix nous apprend qu'il étoit permis à tout le monde de poursuivre ce délit : *Interdictum hoc popolare omnibus competit , nemo enim prohibendus est libertati favere*.

Dans la suite les Romains en firent un cas bien plus grave ; car la Loi *Sabia de Plagiariis* au ff. Tit. 25. Liv. 38. le regarde comme un crime capital , qui devoit être puni par la condamnation aux Mines. Ainli , Messieurs , nous croirions manquer à nôtre ministère , & à ce que nous devons au Public , si nous n'oblignons les Sieur & Dame Verdelin de déclarer , s'ils entendent conserver les nommés Colin & Bibiane en qualité d'Esclaves , ou de Domestiques libres.

Enfin , Messieurs , on ne peut envisager cette Cause d'aucun côté qui soit favorable au sieur Verdelin ; loin de-là , nous ne trouvons qu'incapacité , vices , nullités & abus dans sa conduite à cet égard ; vous l'avez vû , Messieurs , il ne lui étoit point permis de tirer des Esclaves Negres de nos Colonies , parce qu'il est sans qualité , & que les Ordonnances ne le permettent qu'aux Habitans des Isles ,

aux

aux Propriétaires & aux Officiers employés sur l'E-  
tat , c'est l'esprit des Ordonnances de 1680. & de  
1716. Nous avons aussi démontré à la Cour , que  
quand même le sieur Verdelin auroit eu la qualité re-  
quise pour faire passer avec lui des Esclaves Negres ,  
il ne pourroit pas en tirer plus d'avantage , parce  
qu'aux termes de la Loi , le sieur Verdelin étoit obli-  
gé de se munir d'une permission valable , au lieu que  
celle qu'il rapporte , est nulle & proscrite par la  
même Loi , tant parce que le Gouverneur du Cap  
n'a point dû la donner à un homme sans qualité ,  
qu'à cause de l'omission du nom , de l'âge & du si-  
gnement des Esclaves Vous avez vu que cette  
permission est encore nulle , parce qu'elle n'a point  
été enregistrée à la Rochelle dans la huitaine , du jour  
du débarquement , ainsi que l'Edit l'ordonne. Nous  
vous avons établi , que non seulement le sieur Verde-  
lin n'a rempli aucune des formalités , mais qu'il s'est  
encore éloigné du vœu de la Loi , qui ne permet  
de faire sortir des Esclaves des Isles que pour leur  
faire apprendre quelque art ou métier utile aux Colo-  
nies ; que c'est à cette condition seule , ou à l'esprit  
de retour , que la Loi conserve l'esclavage dans le  
Royaume sur les Negres. Nous avons fait sentir  
combien il seroit injuste de penser que les Edits de  
1685. & de 1716. aient voulu introduire en France  
l'usage de se servir d'Esclaves pour Domestiques ,  
pour détruire , en faveur des Américains , le plus  
beau privilege de la Nation ; qu'il n'est pas moins  
absurde de prétendre qu'une simple déclaration en  
arrivant dans nos Ports , puisse perpétuer l'escla-  
vage au gré des Maîtres ou Propriétaires , lorsque  
la Loi n'accorde que le tems nécessaire pour appren-  
dre un métier. Ainsi , Messieurs , le sieur Verdelin  
se trouve mal fondé à tous égards , il a abusé de  
nos Loix , de nos usages & de nos maximes , par  
la violence qu'il a exercée contre la Partie de Me.  
Mallet. Il ne vous reste qu'à prononcer la satis-

faction qui est dûe au Roi , à la Justice , au Public & à l'opprimé.

Inutilement , Messieurs , a-t'on voulu lier le bien public & l'intérêt des Colonies avec la prétention du sieur Verdelin ; vous ne détournerez point vòtre vùe du véritable objet de la Cause , pour démêler dans un avenir incertain des inconvéniens & des désordres que l'on suppose. Laissons à l'administration supérieure que le Roi se réserve , à juger de ces considérations politiques , établies pour faire exécuter ses Ordonnances ; vous sçavez , Messieurs , que cette prérogative a ses bornes. Si dans la conjoncture présente il est nécessaire de prévoir , s'il est besoin d'un Règlement , il convient de s'en rapporter à l'attention surveillante du grand Ministre , chargé sous les Ordres du Souverain du gouvernement des Colonies ; familier dès sa naissance avec les grandes maximes , également propre à embrasser le détail , rien n'échappe à ses profondes lumières , & il n'a tend que vòtre décision pour conseiller le Prince d'expliquer sa volonté ; favorable pressentiment pour la liberté , à laquelle vous ne pouvez vous refuser.

Par ces considérations , nous estimons qu'il y a lieu de déclarer la Partie de Me. Mallet libre de sa personne , & biens dont il pourra disposer , ainsi que les autres sujets du Roi habitans du Royaume , en conséquence ordonner qu'il sera mis en liberté & hors des prisons , son écrou rayé & biffé ; à ce faire , les Géoliers & Greffiers contraints par corps , quoi faisant , déchargés ; en donnant néanmoins par la Partie de Me. Mallet , & en cas d'appel , bonne & suffisante caution de se représenter ; & pour faire droit sur ses Requêtes à fin de paiement de gages & dommages & intérêts , ordonner que sur icelle l'Audience soit continuée à la huitaine , pendant lequel tems les Parties contesteront plus amplement ; faisant droit sur nos Conclusions , ordonner que les Sieur & Dame Verdelin  
seront



seront tenus dans trois jours , à compter du jour de la signification de la Sentence qui interviendra à personne , ou domicile , de déclarer au Greffe de la Cour , s'ils entendent conserver les nommés Colin & Bibiane Negres en qualité d'Esclaves , ou de Domestiques libres , pour sur icelle déclaration prendre telles conclusions que nous aviserons , & cependant dire & ordonner que lesdits Colin & Bibiane Negres demeureront sous la protection & sauve-garde du Roi & de la Justice.

Sentence intervint , conformément aux Conclusions , en ces termes :

Nous disons & déclarons la Partie de Mallet être libre de sa personne & biens dès son arrivée en France ; en conséquence ordonnons qu'il sera mis en liberté & hors des prisons , & son écrou rayé & biffé , à ce faire , les Géoliers & Greffiers de la Géole contraints , quoi faisant bien & valablement déchargés ; faisons défenses à la Partie de Tribard d'attenter à la personne & biens de ladite Partie de Mallet ; & pour faire droit sur les Requêtes de ladite Partie de Mallet à fin de gages , appointemens , dommages & intérêts résultans de son emprisonnement , la Cause continuée à huitaine ; ayant egard au Requisitoire du Procureur du Roi , ordonnons que les Sieur & Dame Verdelin seront assignés à sa Requête pour faire leur déclaration , s'ils entendent retenir auprès d'eux les nommés Colin & Bibiane Negre & Negresse à titre d'Esclaves , ou de Domestiques libres , & répondre à telles conclusions qu'il jugera à propos de prendre à cet egard ; & cependant ordonnons que lesdits Colin & Bibiane demeureront sous la sauve-garde spéciale du Roi & de la Justice ; condamnons la Partie de Tribard aux dépens , ceux des Requêtes à fin de gages & dommages & intérêts réservés ; ce qui sera exécuté nonobstant oppositions ou appellations quelconques ;

*Et en cas d'appel, en donnant par ladite Partie de Mallet caution de se représenter.*

Si le ministère de l'homme du Roi est d'éclairer les Juges, M. le Clerc a rempli parfaitement le sien. Il a porté son flambeau jusques dans les endroits les plus cachés, qui se déroboient aux lumières communes. Il fait sentir jusqu'où doit aller l'exécution des Loix qui ne sont pas enrégistrées, & combien elles sont respectables, quelque obstacle qu'elles trouvent dans leur exécution. Il a traité cet endroit délicat comme il devoit l'être, & il a fait servir à cette Cause toutes les dispositions des deux Loix qui en font l'ame, & les a conduit au véritable point de la décision par la voye d'une science lumineuse.

Je ne puis m'empêcher ici, suivant ma coutume, de faire une digression pour faire une observation sur l'espece des Negres, que nous jugerions être différente de la nôtre à cause de leur figure, si le flambeau de la raison ne les éclairoit, ce qui a donné lieu à bien des questions que je n'agiterai point.

Une Negresse nous paroît non seulement difforme parcequ'elle est noire, mais parcequ'elle a un nez large, épaté, une bouche horriblement fendue, de petits yeux; une Negresse qui auroit, comme l'on en a trouvé, tous les traits réguliers, délicats, une riche taille, ne pourroit-elle pas inspirer de l'amour, surtout si avec cela elle étoit gracieuse; oui, gracieuse! les graces ne sont pas ennemies d'une belle Negresse. Sa couleur noire frapperoit-elle si fortement l'imagination, que les traits qu'elle lanceroit, en seroient émouffés? M. de Seignelay avoit deux Negresses d'une beauté parfaite, on leur trouvoit beaucoup de grace & de majesté, elles étoient habillées d'une étoffe blanche, leurs cheveux qui ressembloient à la laine frisée d'un mouton, étoient poudrés; elles étoient coëffées en arriere avec de grosses perles pour pendans d'oreilles,

des

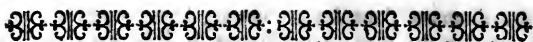
des diamans dans les cheveux ; leurs dents par un contraste du noir , paroissoient si blanches , qu'elles ébloüissoient ; le beau rouge de leurs lèvres , la noirceur de leur tein , la blancheur de leurs dents , ces trois couleurs qui s'unissoient , ravissoient tout le monde ; on ne pouvoit les voir sans les admirer ; leur démarche noble , leur port libre , aisé , enchantoient ; elles avoient de l'esprit , & parloient bien françois.

On raconte qu'un Officier ayant vû par derriere sur un degré éclairé , la nuit une de ces Negresses qu'il ne connoissoit pas , entrer dans une chambre où il n'y avoit point de lumiere , il la joignit , eut une conversation avec elle , où il joua le rôle d'un homme très-passionné. La chambre fut éclairée en un instant par une personne qui la traversoit. L'Officier qui vit tout à coup la belle Negresse , fut si frappé , qu'il crut voir le diable.

La Fontaine qui a fait l'histoire de Pfiché , veut pourtant qu'elle eût des agrémens ; après qu'elle eût été noircie par la boîte de Proserpine.

Après cette digression où mon sujet m'a conduit , & qu'on me pardonnera , je reviens à ma matiere.

J'ai crû que le Code Noir qui renferme les Loix , faites pour les Negres , étoit ici dans sa place naturelle ; puisque les Plaidoyers qu'on vient de rapporter , & le Jugement de l'Amirauté , ont cette Loi pour fondement.



## LE CODE NOIR

O U

## EDIT DU ROI,

## SERVANT DE REGLEMENT

POUR le Gouvernement & l'Administration de la Justice & de la Police des Isles Françoises de l'Amerique, & pour la Discipline & le Commerce des Negres & Esclaves dans ledit Pays.

*Donné à Versailles au mois de Mars 1685.*

**L**OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A tous présens & à venir : SALUT, comme nous devons également nos soins à tous les Peuples que la Divine Providence a mis sous notre obéissance, Nous avons bien voulu faire examiner en notre présence les mémoires qui nous ont été envoyez par nos Officiers de nos Isles de l'Amerique, par lesquels ayant été informé du besoin qu'ils ont de notre Autorité & de notre Justice pour y maintenir la discipline de l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, & pour y régler ce qui concerne l'Etat & la qualité de nos Esclaves dans nosdites Isles; & désirant y pourvoir & leur faire connoître qu'encore qu'ils habitent des climats infiniment éloignés de notre séjour ordinaire, nous leur sommes toujours présens, non seulement par l'étendue de notre puissance, mais encore par la promptitude de notre application à les secourir dans leurs nécessités. A CES CAUSES, de l'avis de notre Conseil & de notre certaine science, pleine puissance

fance & autorité Royale; nous avons dit, statué & ordonné, disons, statuons & ordonnons, voulons & nous plait ce qui ensuit.

ARTICLE J. Voulons & entendons que l'Edit du feu Roi de glorieuse mémoire notre très-honore Seigneur & Pere du 23. Avril 1615. soit exécuté dans nos Isles, ce faisant, enjoignons à tous nos Officiers de chasser hors de nos Isles tous les Juifs qui y-ont établi leur résidence, auxquels comme aux ennemis déclarés du nom Chrétien, Nous commandons d'en sortir dans trois mois, à compter du jour de la publication des présentes, à peine de confiscation de corps & de biens.

II. Tous les Esclaves qui seront dans nos Isles seront baptisez & instruits dans la Religion Catholique, Apostolique & Romaine. Enjoignons aux Habitans qui acheteront des Negres nouvellement arrivez d'en avertir le Gouverneur & Intendant desdites Isles dans huitaine au plus tard, à peine d'amende arbitraire, lesquels donneront les ordres nécessaires pour les faire instruire & baptiser dans le tems convenable.

III. Interdisons tout exercice public d'autre Religion que de la Catholique, Apostolique & Romaine; voulons que les contrevenans soient punis comme rebelles & désobéissans à nos Commandemens. Défendons toutes assemblées pour cet effet, lesquelles nous déclarons conventicules, illicites & séditieuses, sujets à la même peine, qui aura lieu, même contre les Maîtres qui les permettront à l'égard de leurs Esclaves.

IV. Ne seront préposés aucuns Commandeurs à la direction des Negres, qui ne fassent profession de la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, à peine de confiscation desdits Negres contre les Maîtres qui les auront préposés, & de punition arbitraire contre les Commandeurs qui auront accepté ladite direction.

V. Défendons à nos Sujets de la R. P. R. d'apporter aucun trouble ni empêchement à nos autres Sujets, même à leurs Esclaves, dans le libre exercice de

de la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, à peine de punition exemplaire.

VI. Enjoignons à tous nos Sujets, de quelque qualité & condition qu'ils soient, d'observer les jours de Dimanches & Fêtes qui sont gardez par nos Sujets de la Religion Catholique, Apostolique & Romaine. Leur défendons de travailler, ni faire travailler leurs Esclaves esdits jours, depuis l'heure de minuit, jusqu'à l'autre minuit, soit à la culture de la terre, à la manufacture des Sucres, & à tous autres ouvrages, à peine d'amende & de punition arbitraire contre les Maîtres, & de confiscation tant des Sucres que desdits Esclaves qui seront surpris par nos Officiers dans leur travail.

VII. Leur défendons pareillement de tenir le marché des Negres & de tous autres marchez lefdits jours, sur pareilles peines, & de confiscation des marchandises qui se trouveront alors au marché, & d'amende arbitraire contre les Marchands.

VIII. Déclarons nos Sujets qui ne sont pas de la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, incapables de contracter à l'avenir aucun mariage valable. Déclarons bâtards les enfans qui naîtront de telles conjonctions, que nous voulons être tenus & réputés, tenons & réputons pour vrais concubinages.

IX. Les hommes libres qui auront un ou plusieurs enfans de leur concubinage avec leurs Esclaves, ensemble les Maîtres qui l'auront souffert, seront chacun condamnés à une amende de deux mille livres de sucre; & s'ils sont les Maîtres de l'Esclave de laquelle ils auront eu lefdits enfans, voulons qu'outre l'amende, ils seront privez de l'Esclave & des enfans, & qu'elle & eux soient confisquez au profit de l'Hôpital, sans jamais pouvoir être affranchis. N'entendons toutefois le présent article avoir lieu, lorsque l'homme n'étoit point marié à une autre personne durant son concubinage avec son Esclave, épousera dans les formes observées par l'Eglise sadite Esclave, qui sera affranchie par ce moyen, & les enfans rendus libres & légitimes.

X. Les

X. Lesdites solemnitez prescrites par l'Ordonnance de Blois articles 40. 41. 42, & par la Déclaration du mois de Novembre 1639. pour les mariages seront observées tant à l'égard des personnes libres que des esclaves, sans néanmoins que le consentement du pere & de la mere de l'esclave y soit nécessaire, mais celui du Maître seulement.

XI. Défendons aux Curez de procéder aux mariages des Esclaves, s'ils ne font apparoir du consentement de leur Maître. Défendons aussi aux Maîtres d'user d'aucunes contraintes sur leurs Esclaves pour les marier contre leur gré.

XII. Les enfans qui naîtront de mariage entre Esclaves, seront Esclaves & appartiendront aux Maîtres des femmes Esclaves, & non à ceux de leur mari, si le mari & la femme ont des Maîtres differens.

XIII. Voulons que si le mari Esclave a épousé une femme libre, les enfans tant mâles que filles suivent la condition de leur mere, soient libres comme elle, nonobstant la servitude de leur pere; & que si le pere est libre & la mere Esclave, les enfans seront Esclaves pareillement.

XIV. Les Maîtres seront tenus après leur décès de faire mettre en Terre Sainte dans les Cimetieres destinez à cet effet, leurs Esclaves baptisez: & à l'égard de ceux qui mourront sans avoir reçu le Baptême, ils seront enterrez la nuit dans quelque champ voisin du lieu où ils seront décédez.

XV. Défendons aux Esclaves de porter aucunes armes offensives, ni de gros bâtons, à peine du fouet, & de confiscation des armes au profit de celui qui les en trouvera saisis; à l'exception seulement de ceux qui seront envoyés à la chasse par leur Maître, & qui seront porteurs de leurs billets, ou marques connues.

XVI. Défendons pareillement aux Esclaves appartenans à differens Maîtres, de s'atrouper soit le jour ou la nuit, sous prétexte de nôces ou autrement, soit chez un de leurs Maîtres ou ailleurs, & encore moins dans

dans les grands chemins ou lieux écartés , à peine de punition corporelle , qui ne pourra être moindre que du fouët & de la fleur de lys , & en cas de fréquentes récidives & autres circonstances aggravantes, pourront être punis de mort : ce que nous laissons à l'arbitrage des Juges. Enjoignons à tous nos Sujets de courir sur les contrevenans , de les arrêter & conduire en prison , bien qu'ils ne soient Officiers & qu'il n'y ait contre les Esclaves encore aucun decret.

XVII. Les Maîtres qui seront convaincus d'avoir permis ou toléré telles assemblées composées d'autres Esclaves que de ceux qui leur appartiennent, seront condamnés en leur propre & privé nom , de réparer tout le dommage qui aura été fait à ses voisins à l'occasion desdites assemblées , & en dix écus d'amende pour la première fois , & au double au cas de récidive.

XVIII. Défendons aux Esclaves de vendre des cannes de sucre , pour quelque causes ou occasions que ce soit, même avec la permission de leur Maître , à peine du fouët contre les Esclaves , & de dix livres tournois contre leurs Maîtres qui l'auront permis , & de pareille amende contre l'acheteur.

XIX. Leur défendons aussi d'exposer en vente au marché ni de porter dans les maisons particulières pour vendre aucunes sortes de denrées , même des fruits , légumes , bois à brûler , herbes pour leur nourriture , & des bestiaux à leurs manufactures , sans permission expresse de leurs Maîtres , par un billet , ou par des marques connues , à peine de revendication des choses ainsi vendues , sans restitution du prix par leurs Maîtres , & de six livres tournois d'amende à leur profit contre les acheteurs.

XX. Voulons à cet effet que deux personnes soient préposées par nos Officiers dans chacun marché , pour examiner les denrées & marchandises qui seront apportées par les Esclaves , ensemble les billets & marques de leurs Maîtres.

XXI. Permet.



XXI. Permettons à tous nos Sujets habitans des Isles , de se saisir de toutes les choses dont ils trouveront les Esclaves chargés lorsqu'ils n'auront point de billets de leurs Maîtres , ni de marque connue , pour être les choses rendues incessamment à leurs Maîtres , si les habitations sont voisines du lieu où les Esclaves auront été surpris en délit, sinon elles seront incessamment envoyées à l'Hôpital pour y être en dépôt jusqu'à ce que les Maîtres en aient été avertis.

XXII. Seront tenus les Maîtres de fournir par chacune semaine à leurs Esclaves âgés de dix ans & au-dessus pour leur nourriture , deux pots & demi mesure du pays de farine de Magnoe , ou trois cassavres pesans deux livres & demie chacun au moins ou choses équivalentes , avec deux livres de bœuf salé ou trois livres de poisson ou autre chose à proportion ; & aux enfans depuis qu'ils sont sevrés jusqu'à l'âge de dix ans la moitié des vivres ci-dessus.

XXIII. Leur défendons de donner aux Esclaves de l'eau de vie de canne guildent , pour tenir lieu de la subsistance mentionnée au précédent article.

XXIV. Leur défendons pareillement de se décharger de la nourriture & subsistance de leurs Esclaves , en leur permettant de travailler certain jour de la semaine pour leur compte particulier.

XXV. Seront tenus les Maîtres de fournir à chacun Esclave par chacun an deux habits de toile ou quatre aulnes de toile au gré desdits Maîtres.

XXVI. Les Esclaves qui ne seront point nourris , vêtus & entretenus par leurs Maîtres , selon que nous l'avons ordonné par ces présentes , pourront en donner avis à notre Procureur , & mettre leurs mémoires entre ses mains , sur lesquels & même d'office , si les avis lui en viennent d'ailleurs , les Maîtres seront poursuivis à sa Requête & sans frais ; ce que nous voulons être observé pour les crieries & traitemens barbares & inhumains des Maîtres envers leurs Esclaves.

XXVII. Les Esclaves infirmes par vieillesse, maladie, ou autrement, soit que la maladie soit incurable ou non, seront nourris & entretenus par les Maîtres, & en cas qu'ils les eussent abandonnés, lesdits Esclaves seront adjugés à l'Hôpital, auquel les Maîtres seront condamnés de payer six sols par chacun jour pour leur nourriture & entretien de chaque Esclave.

XXVIII. Déclarons les Esclaves ne pouvoir rien avoir qui ne soit à leur Maître, & tout ce qui leur vient par industrie ou par la libéralité d'autres personnes ou autrement à quelque titre que ce soit, être acquis en pleine propriété à leur Maître, sans que les enfans des Esclaves, leur pere & mere, leurs parens & tous autres libres ou Esclaves, puissent rien prétendre par succession, disposition entre-vifs ou à cause de mort, lesquelles dispositions nous déclarons nulles, ensemble toutes les promesses & obligations qu'ils auront faites, comme étant faites par gens incapables de disposer & contracter de leur chef.

XXIX. Voulons néanmoins que les Maîtres soient tenus de ce que les Esclaves auront fait par leur ordre & commandement, ensemble ce qu'ils auront géré & négocié dans la boutique, & pour l'espece particulière du commerce à laquelle les Maîtres les auront préposés : ils seront tenus seulement jusqu'à concurrence de ce qui aura tourné au profit des Maîtres ; le pécule desdits Esclaves que leur Maître leur auront permis en sera tenu, après que leurs Maîtres en auront déduit par préférence ce qui pourra leur en être dû, sinon que sur le pécule consistant en tout, ou parti en marchandises, dont les Esclaves ont permission de faire trafic à part, leurs Maîtres viendront seulement par contribution au sol la livre avec les autres créanciers.

XXX. Ne pourront les Esclaves être pourvus d'Offices ni de Commissions ayant quelques fonctions publiques, ni être constitués agens par autres que leurs Maîtres, pour agir & administrer aucun négoce ni arbitrage, ni être témoins, tant en Matière Civile que Criminelle

minelle & en cas qu'ils soient ouys en témoignage , leurs dépositions ne serviront que de mémoires , pour aider les Juges à s'éclaircir d'ailleurs , sans que l'on en puisse tirer aucune présomption , ni conjecture , ni adminicule.

XXXI. Ne pourront aussi les Esclaves être partie , ni en Jugement , ni en matière Civile , tant en demandant que défendant , ni être partie Civile en matière Criminelle , & de poursuivre en matière Criminelle la réparation des outrages & excès qui auront été commis contre les Esclaves.

XXXII. Pourront les Esclaves être poursuivis criminellement , sans qu'il soit besoin de rendre leur Maître partie , sinon en cas de complicité : & seront lesdits Esclaves accusés , jugés en première Instance par les Juges ordinaires , & par appel au Conseil Souverain sur la même instruction , avec les mêmes formalités que les personnes libres.

XXXIII. L'Esclave qui aura frappé son Maître , ou la femme de son Maître , sa Maîtresse ou leurs enfans avec contusion de sang , ou au visage , sera puni de mort.

XXXIV. Et quant aux excès & voyes de fait qui seront commis par les Esclaves contre les personnes libres : Voulons qu'ils soient sévèrement punis , même de mort s'il y échet.

XXXV. Les vols qualifiés , même ceux des chevaux , cavalles , mulets , bœufs & vaches qui auront été faits par les Esclaves , ou par ceux qui sont affranchis , seront punis de peines afflictives , même de mort si le cas le requiert.

XXXVI. Les vols de moutons , chevres , cochons , volailles , cannes de sucres , poix , magnoe ou autres légumes faits par les Esclaves , seront punis selon la qualité du vol , par les Juges qui pourront , s'il y échet , les condamner à être battus de verges par l'Exécuteur de la Haute-Justice , & marqués à l'épaule d'une fleur de Lys.

XXXVII. Seront tenus les Maîtres en cas de vol ou autrement des dommages causés par leurs Esclaves, outre la peine corporelle des Esclaves, réparer les torts en leur nom, s'ils n'aiment mieux abandonner l'Esclave à celui à qui le tort aura été fait, ce qu'ils seront tenus d'opter dans trois jours, à compter du jour de la condamnation, autrement ils en feront déchûs.

XXXVIII. L'Esclave fugitif qui aura été en fuite pendant un mois à compter du jour que son Maître l'aura dénoncé en Justice, aura les oreilles coupées, & sera marqué d'une fleur de Lys sur une épaule; & s'il récidive une autre fois à compter pareillement du jour de la dénonciation, aura le jarret coupé & sera marqué d'une fleur de lys sur l'autre épaule, & la troisième fois il sera puni de mort.

XXXIX. Les affranchis qui auront donné retraite dans leurs maisons aux Esclaves fugitifs, seront condamnés par corps envers leurs Maîtres en l'amende de trois cens livres de sucre par chacun jour de rétention.

XL. L'esclave puni de mort sur la dénonciation de son Maître, non complice du crime pour lequel il aura été condamné, sera estimé avant l'exécution par deux des principaux habitans de l'Isle, qui seront nommez d'office par le Juge, & le prix de l'estimation sera payé au Maître; pour à quoi satisfaire, il sera imposé par l'Intendant sur chacune tête de Negre payant droit, la somme portée par l'estimation, laquelle sera réglée sur chacun desdits Negres, & levée par le Fermier du Domaine Royal d'Occident, pour éviter à frais.

XLI. Défendons aux Juges, à nos Procureurs & aux Greffiers, de prendre aucune taxe dans les Procès Criminels contre les Esclaves, à peine de concussion.

XLII. Pourront pareillement les Maîtres, lorsqu'ils croiront que leurs Esclaves l'auront mérité, les faire enchaîner & les faire battre de verges ou de cordes, leur défendant de leur donner la torture, ni de leur  
faire

faire aucune mutilation de membre , à peine de confiscation des Esclaves , & d'être procédé contre les Maîtres extraordinairement.

XLII. Enjoignons à nos Officiers de poursuivre criminellement les Maîtres ou les Commandeurs qui autont tué un Esclave sous leur puissance ou sous leur direction , & de punir le Maître selon l'atrocité des circonstances ; & en cas qu'il y ait lieu à l'absolution. Permettons à nos Officiers de renvoyer tant les Maîtres que les Commandeurs absous, sans qu'ils ayent besoin de nos graces.

XLIV. Déclarons les Esclaves être meubles, & come tels ils entrent en la communauté, & n'ont point de suite par hypothèque , & sont partagés également entre les cohéritiers, sans préciput, ni droit d'ainesse, sans être sujets au Douaire Coutumier, au Retrait Féodal & Lignager, aux Droits Féodaux & Seigneuriaux, aux formalités des Decrets , ni aux retranchemens des quatre Quints, en cas de disposition à cause de mort ou testamentaire.

XLV. N'entendons toutefois priver nos Sujets de la faculté de les stipuler propres à leurs personnes & aux leurs de leur côté & ligne , ainsi qu'il se pratique pour les sommes de deniers & autre choses mobilières.

XLVI. Dans les saisies des Esclaves , seront observées les formalités prescrites par nos Ordonnances & les Coutumes pour les saisies des choses mobilières. Voulons que les deniers en provenant soient distribués par ordre des saisies ; & en cas de déconfiture au sol la livre , après que les dettes privilégiées auront été payées, & généralement que la condition des Esclaves soit réglée en toutes affaires, comme celles des autres choses mobilières aux exceptions suivantes.

XLVII. Ne pourront être saisis & vendus séparément, le mari & la femme & leurs enfans impuberes , s'ils sont tous sous la puissance du même Maître, déclarons nulles les saisies & ventes qui en seront faites, ce que nous voulons avoir lieu dans les aliénations volontaires , sur peine contre les alienateurs d'être privez

de celui ou de ceux qu'ils auront gardé , qui seront adjugés aux acquereurs , sans qu'ils soient tenus de faire aucun supplément du prix.

XLVIII. Ne pourront aussi les Esclaves travaillant actuellement dans les sucreries, indigoteries & habitations, âgés de quatorze ans & au-dessus jusqu'à soixante ans, être saisis pour dettes, sinon pour ce qui sera dû du prix de leur achat, ou que la sucrerie ou indigoterie ou habitation dans laquelle ils travaillent, soient saisies réellement, défendons à peine de nullité, de procéder par saisie réelle & adjudication par decret sur les sucreries, indigoteries ni habitations, sans y comprendre les Esclaves de l'âge susdit & y travaillant actuellement.

XLIX. Les Fermiers Judiciaires des sucreries, indigoteries ou habitations saisies réellement conjointement avec les Esclaves , seront tenus de payer le prix entier de leur bail , sans qu'ils puissent compter parmi les fruits & droits de leur bail qu'ils percevront les enfans qui seront nez des Esclaves pendant le cours d'icelui qui n'y entrent point.

L. Voulons que nonobstant toutes conventions contraires que nous déclarons nulles , que lesdits enfans appartiennent à la Partie saisie si les créanciers sont satisfaits d'ailleurs , ou à l'adjudicataire s'il intervient un decret , & qu'à cet effet mention soit faite dans la dernière affiche avant l'interposition du decret, des enfans nez des Esclaves depuis la saisie réelle; que dans la même affiche il sera fait mention des Esclaves décédés depuis la saisie réelle dans laquelle ils auront été compris.

LI. Voulons pour éviter aux frais & aux longueurs des procédures , que la distribution du prix entier de l'adjudication conjointement des fonds & des Esclaves & de ce qui proviendra du prix des Baux judiciaires , soit faite entre les Créanciers selon l'ordre de leurs privilèges & hypoteques , sans distinguer ce qui est provenu du prix des fonds d'avec ce qui est procedant du prix des Esclaves,

LII. Et

LII. Et néanmoins les droits Féodaux & Seigneuriaux ne seront payés qu'à proportion du prix des fonds.

LIII. Ne seront reçus les Lignagers & les Seigneurs Féodaux à retirer les fonds décrétés, s'ils ne retirent les Esclaves vendus conjointement avec les fonds, ni les adjudicataires à retenir les Esclaves sans les fonds.

LIV. Enjoignons aux Gardiens Nobles & Bourgeois, Usufruitiers, Admodiateurs & autres jouissans des fonds, auxquels sont attachez des Esclaves qui travaillent, de gouverner lesdits Esclaves comme bons peres de familles, sans qu'ils soient tenus après leur administration, de rendre le prix de ceux qui seront décédés ou diminués par maladies, vieillesse ou autrement sans leur faute, & sans qu'ils puissent aussi retenir comme les fruits de leurs profits, les enfans nez desdits Esclaves durant leur administration, lesquels nous voulons être conservés & rendus à ceux qui en seront les Maîtres & Propriétaires.

LV. Les Maîtres âgés de vingt ans pourront affranchir leurs Esclaves par tous Actes entre-vifs ou à cause de mort, sans qu'ils soient tenus de rendre raison de leur affranchissement, ni qu'ils aient besoin d'avis de parens encore qu'ils soient mineurs de vingt-cinq ans.

LVI. Les Esclaves qui auront été faits légataires universels par leurs Maîtres, ou nommez Exécuteurs de leurs Testamens, ou Tuteurs de leurs enfans, seront tenus & réputés, & les tenons & réputons pour affranchis.

LVII. Déclarons leurs affranchissemens faits dans nos Isles, leur tenir lieu de naissance dans nos Isles, & les Esclaves affranchis n'avoir besoin de nos Lettres de naturalité, pour jouir des avantages de nos Sujets naturels dans notre Royaume, Terres & Pays de notre obéissance, encore qu'ils soient nez dans les Pays Etrangers.

LVIII. Commandons aux affranchis de porter un respect singulier à leurs anciens Maîtres, à leurs Veuves & à leurs enfans, en sorte que l'injure qu'ils auront faite soit punie plus grièvement que si elle étoit faite à

une autre personne : les déclarons toutefois francs & quittes envers eux de toutes autres charges, services & droits utiles que leurs anciens Maîtres voudroient prétendre, tant sur leurs personnes, que sur leurs biens & successions en qualité de Patrons.

LIX. Octroyons aux affranchis les mêmes droits, privilèges & immunités dont jouissent les personnes nées libres ; voulons qu'ils méritent la liberté, & qu'elle produise en eux, tant pour leurs personnes que pour leurs biens, les mêmes effets que le bonheur de la liberté naturelle cause à nos autres Sujets.

LX. Déclarons les confiscations & les amendes, qui n'ont point de destination particuliere par ces présentes, nous appartenir, pour être payées à ceux qui sont préposés à la recette de nos revenus. Voulons néanmoins que distraction soit faite du tiers desdites confiscations & amendes au profit de l'Hôpital établi dans l'Isle où elles auront été adjudgées.

SI DONNONS EN MANDEMENT à nos Amez & Feaux les Gens tenant notre Conseil Souverain établi à la Martinique, Garde-Loupe, Saint-Christophe, que ces Présentes ils ayent à faire lire, publier & enregistrer, & le contenu en icelles garder & observer de point en point selon leur forme & teneur, sans y contrevenir, ni permettre qu'il y soit contrevenu en quelque sorte & manière que ce soit, nonobstant tous Edits, Déclarations, Arrêts & usages à ce contraires, auxquels nous avons dérogé & dérogeons par cesdites Présentes CAR tel est notre plaisir ; & afin que ce soit chose ferme & stable à toujours, nous y avons fait mettre notre Scel. DONNE' à Versailles au mois de Mars mil six cent quatre-vingt cinq, & de notre Regne le quarante-deuxième. *Signé*, LOUIS. *Et plus bas* ; Par le Roi, COLBERT. *Visa*, LE TELLIER. Et scellé du Grand Seau de cire verte, en lacs de soye verte & rouge.

*Là, publié & enregistré le présent Edit, ouy & ce requérant le Procureur Général du Roi, pour être exécuté selon sa forme & teneur ; & sera à la diligence dudit*

*Pro-*



*Procureur Général, envoyé copies d'icelui aux sièges ressortissans du Conseil, pour y être pareillement lu, publié & enregistré. Fait & donné au Conseil Souverain de la Côte Saint Domingue, tenu au petit Gouave, le 6. May 1687. Signé, MORICEAU.*

## EDIT DU ROI,

EN forme de Lettres Patentes, pour l'établissement du Conseil Souverain & de quatre Sièges Royaux dans la Côte de l'Isle de Saint-Domingue en l'Amérique.

*Du mois d'Août 1685.*

**L** OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre; A tous présens & à venir, SALUT; sçavoir faisons: Que les Peuples qui habitent l'Isle de saint-Domingue dans l'Amérique, ont témoigné pour notre service toute fidélité & obéissance, dont ils ont donné des marques en toutes occasions à nos Sujets, qui ont servi à y établir une Colonie très considérable; ce qui nous a porté à donner nos soins, & à une application particulière afin de pourvoir à tous leurs besoins: Nous leur avons envoyé plusieurs Missionnaires pour les élever à la connoissance du vrai Dieu, & les instruire dans la Religion Catholique, Apostolique & Romaine; Nous avons tiré de nos troupes des Officiers principaux pour les commander, les secourir & les défendre contre leurs ennemis, & ce qui nous reste à regler est l'administration de la Justice, & l'établissement des Tribunaux & des Sièges en des lieux certains, en la même manière, & dans les mêmes termes, & sous les mêmes Loix qui s'observent par nos autres Sujets, afin qu'ils puissent y avoir recours dans leurs Affaires Civiles & Criminelles en première instance & en dernier Ressort. A CES CAUSES, de l'avis de notre Conseil, & de notre certaine science, pleine puissance & autorité Royale. Nous avons créé & établi,

bli , créons & établissons par ces présentes signées de notre main , dans la côte de l'Isle de saint-Domingue de l'Amerique , un Conseil Souverain & quatre Sièges Royaux qui y ressortiront. Sç A V O I R , ledit Conseil dans le Bourg de Gouave , à l'instar de ceux des Isles de l'Amerique , qui sont sous notre obéissance ; lequel sera composé d'un Gouverneur , notre Lieutenant Général dans lesdites Isles , de l'Intendant de la Justice , Police & Finances dudit Pays , du Gouverneur Particulier de ladite côte , de deux Lieutenans pour Nous , deux Majors , douze Conseillers nos Amez , à sçavoir , les Sieurs Moreau , Beauregard , de Marefuaud , de Dammartin , Boisseau , Coutard , le Blond , de la Geaupiere , Beauregard , du Cap de Chauderays , de Merixfraude & Bellichon ; d'un notre Procureur Général & un Greffier. Donnons pouvoir audit Conseil Souverain de juger en dernier ressort tous les Procès & differends , tant Civils que Criminels , mûs & à mouvoir entre nos Sujets dudit Pays , sur les Appellations des Sentences de nosdits Sièges Royaux , & ce sans aucuns frais ; lui enjoignons de s'assembler pour cet effet à certains jours & heures , & aux lieux qui seront par eux avisés les plus commodes , au moins une fois le mois. Voulons que le Gouverneur notre Lieutenant Général ausdites Isles , préside audit Conseil , & en son absence les Sieurs , l'Intendant de la Justice , Polices & Finances , que le même ordre soit gardé en ladite Isle , que le Gouverneur Particulier de ladite côte , lesdits Lieutenans pour Nous , les deux Majors & douze Conseillers , prennent leurs séances & président en cas d'absence les uns des autres , dans le même rang que nous leur avons donné , & que l'Ecriture marque dans ces Présentes & leur tienne lieu de Reglement pour leur honneur. Voulons néanmoins que l'Intendant de la Justice , Police & Finances ausdits Pays , lors même que le Gouverneur notre Lieutenant Général ausdites Isles sera présent audit Conseil , présidera & qu'il  
demande

demande les avis, recueille les voix & prononce les Arrêts, & qu'il ait au surplus les mêmes avantages & fasse les mêmes fonctions que le Premier Président de nos Cours, & en cas d'absence de l'Intendant que le plus ancien de nos Conseillers prononce avec les mêmes droits, encore qu'il soit précédé par nos Gouverneurs, Lieutenans & Majors. Seront les quatre Sièges Royaux à l'instar de ceux de notre Royaume, de chacun un Sénéchal, un Lieutenant, un notre Procureur & un Greffier seront établis, sçavoir un audit lieu du petit Gouave où la Jurisdiction se tiendra, sur le grand & petit Gouave, le Rochelois, Nipes, la grande Anse & l'Isle des Vaches, & l'autre à Leogane qui comprendra depuis les établissemens de l'Auchalle, un autre au Port Pé, contiendra depuis le Port François jusqu'au Mouleur Encolas & toute l'Isle de la Tortuë, un autre au Cap, dont le ressort sera depuis le Nord qui tend vers le Sel. **SI DONNONS EN MANDEMENT**, au Gouverneur notre Lieutenant de l'Isle; en son absence au Gouverneur de la Tortuë & côte de saint-Domingue, qu'après lui être apparu des bonnes vies & mœurs, conversation, Religion Catholique, Apostolique, & Romaine, de ceux qui devront composer ledit Conseil Souverain, qu'il aura pris le serment en tel cas requis & accoutumé, ils les mettent & instituent dans les fonctions de leurs Charges, les faisant reconnoître & obéir de tous ceux, ainsi qu'il appartiendra. Mandons particulièrement aux Officiers dudit Conseil Souverain, de faire de même, ensemble les Officiers desdits Sièges Royaux. **CAR** tel est notre plaisir; En témoin de quoi Nous avons fait mettre notre Scel à cefdites Presentes. **DONNE'** à Versailles au mois d'Août, l'an de grace mil six cens quatre-vingt-cinq, & de notre Regne le quarante-deuxième. *Signé*, LOUIS. *Et plus bas*: Par le Roi, COLBERT. *Visa*, LE TELLIER. Et scellé du grand Sceau de cire verte; en lacs de Soye verte & rouge.

## EDIT DU ROI,

Concernant les Esclaves Negres des Colonies.

*Donné à Paris au mois d'Octobre 1716.*

**L**OUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A tous présens & à venir, SALUT. Depuis notre avènement à la Couronne, nos premiers soins ont été employés à réparer les pertes causées à nos Sujets par la guerre que notre très-honoré Seigneur & Bifayeul de glorieuse mémoire a été forcé de soutenir ; & Nous nous sommes appliqués en même-tems à chercher les moyens de leur faire goûter les fruits de la paix. Nos Colonies quoiqu'éloignées de nous ne méritant pas moins de ressentir les effets de notre attention, Nous avons fait examiner l'état où elles se trouvent ; & par les différens Mémoires qui Nous ont été présentés, Nous avons connu la nécessité qu'il y a d'y soutenir l'exécution de l'Edit du mois de Mars 1685. qui en maintenant la discipline de l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, pourvoit à ce qui concerne l'état & la qualité des Esclaves Negres qu'on entretient dans lesdites Colonies pour la culture des terres ; & comme nous avons été informés que plusieurs Habitans de nos Isles de l'Amerique désirent envoyer en France quelques-uns de leurs Esclaves, pour les confirmer dans les instructions & dans les exercices de notre Religion, & pour leur faire apprendre en même-tems quelque Art & Métier, dont les Colonies recevroient beaucoup d'utilité par le retour de ces Esclaves ; mais que ces Habitans craignent que ces Esclaves ne prétendent être libres en arrivant en France, ce qui pourroit causer ausdits Habitans une perte considérable, & les détourner d'un objet  
aussi

aussi pieux & aussi utile : Nous avons résolu de faire connoître nos intentions sur ce sujet : A CES CAUSES, & autres à ce nous mouvans , de l'avis de notre très-cher & très-ami Oncle le Duc d'Orleans Regent , de notre très-cher & très-ami Cousin le Duc de Bourbon, de notre très-cher & très-ami Oncle le Duc du Maine, de notre très-cher & très-ami Oncle le Comte de Toulouse , & autres Pairs de France , Grands & Notables Personnages de notre Royaume , & de notre certaine science , pleine puissance & autorité Royale : Nous avons par le présent Edit perpétuel & irrévocable , dit , statué & ordonné , disons , statuons & ordonnons , voulons & nous plait ce qui suit.

ARTICLE PREMIER.

L'Edit du mois de Mars 1685. & les Arrêts rendus en exécution , ou en interprétation , seront exécutés selon leur forme & teneur dans nos Colonies ; & en conséquence les Esclaves Negres qui y sont entretenus pour la culture des Terres , continueront d'être élevés & instruits avec toute l'attention possible dans les principes & dans l'exercice de la Religion Catholique , Apostolique & Romaine.

II.

Si quelques-uns des Habitans de nos Colonies ou Officiers employés sur l'Etat desdites Colonies , veulent amener en France avec eux des Esclaves Negres de l'un & de l'autre sexe , en qualité de domestiques ou autrement , pour les fortifier davantage dans notre Religion , tant par les instructions qu'ils recevront , que par l'exemple de nos autres Sujets , & pour leur apprendre en même-tems quelque Art & Métier dont les Colonies puissent tirer de l'utilité par le retour des Esclaves , lesdits Propriétaires seront tenus d'en obtenir la permission des Gouverneurs. Généraux ou  
Com.

Commandans dans chaque Isle , laquelle permission contiendra le nom du Propriétaire , celui des Esclaves , leur âge & leur signalement.

## III.

Les Propriétaires desdits Esclaves , seront pareillement obligés de faire enregistrer ladite permission au Greffe de la Jurisdiction du lieu de leur résidence avant leur départ , & en celui de l'Amirauté du lieu du débarquement , dans huitaine après leur arrivée en France.

## IV.

Lorsque les Maîtres desdits Esclaves voudront les envoyer en France , ceux qui seront chargés de leur conduite, observeront ce qui est ordonné à l'égard des Maîtres , & le nom de ceux qui en seront aussi chargés sera inféré dans la permission des Gouverneurs Généraux ou Commandans , & dans les Déclarations & enrégistrement aux Greffes ci-dessus ordonnés.

## V.

Les Esclaves Negres de l'un & de l'autre sexe , qui seront conduits en France par leurs Maîtres , ou qui y seront par eux envoyés , ne pourront prétendre avoir acquis leur liberté , sous prétexte de leur arrivée dans le Royaume , & seront tenus de retourner dans nos Colonies quand leurs Maîtres le jugeront à propos : Mais faute par les Maîtres des Esclaves d'observer les formalités prescrites par les précédens Articles, lesdits Esclaves seront libres & ne pourront être reclaimés.

## VI.

Faisons défenses à toutes personnes d'enlever , ni soustraire en France les Esclaves Negres de la puissance

sance de leurs Maîtres , sous peine de répondre de la valeur desdits Esclaves par rapport à leur âge , à leur force & à leur industrie , suivant la liquidation qui en sera faite par les Officiers des Amirautés auxquels Nous en avons attribué & attribuons la connoissance en première instance ; & en cas d'Appel à nos Cours de Parlemens & Conseils Supérieurs ; Voulons en outre que les contrevenans soient condamnés pour chaque contravention en mille livres d'amende , applicable un tiers à Nous , un tiers à l'Amiral , & l'autre tiers au Maître desdits Esclaves , lorsqu'elle sera prononcée par les Officiers des Sièges Généraux des Tables de Marbre , ou moitié à l'Amiral , & l'autre moitié au Maître desdits Esclaves , lorsque l'amende sera prononcée par les Officiers des Sièges particuliers de l'Amirauté , sans que lesdites amendes puissent être modérées , sous quelque prétexte que ce puisse être.

## VII.

Les Esclaves Negres de l'un & de l'autre sexe , qui auront été amenés ou envoyés en France par leurs Maîtres , ne pourront s'y marier sans le consentement de leurs Maîtres : & en cas qu'ils y consentent , lesdits Esclaves seront & demeureront libres en vertu du dit consentement.

## VIII.

Voulons que pendant le séjour desdits Esclaves en France , tout ce qu'ils pourront acquérir par leur industrie , ou par leur profession , en attendant qu'ils soient renvoyés dans nos Colonies , appartienne à leurs Maîtres , à la charge par lesdits Maîtres de les nourrir & entretenir.

## IX.

Si aucun des Maîtres qui auront amené ou envoyé des Esclaves Negres en France vient à mourir , lesdits  
Escla-

Esclaves resteront sous la puissance des héritiers du Maître décédé, lesquels seront obligés de renvoyer lesdits Esclaves dans nos Colonies pour y être partagés avec les autres biens de la succession, conformément à l'Edit du mois de Mars 1685. à moins que le Maître décédé ne leur eût accordé la liberté par testament ou autrement, auquel cas lesdits Esclaves seront libres.

## X.

Les Esclaves Negres venant à mourir en France, leur pécule, si aucun se trouve, appartiendra aux Maîtres desdits Esclaves.

## XI.

Les Maîtres desdits Esclaves ne pourront les vendre ni échanger en France, & seront obligés de les renvoyer dans nos Colonies, pour y être négociés & employés suivant l'Edit du mois de mars 1685.

## XII.

Les Esclaves Negres étant sous la puissance de leurs Maîtres en France, ne pourront ester en Jugement en matière civile, autrement que sous l'autorité de leurs Maîtres.

## XIII.

Faisons défenses aux Créanciers des Maîtres des Esclaves Negres de faire saisir lesdits Esclaves en France, pour le payement de leur dû, sauf auxdits Créanciers à les faire saisir dans nos Colonies dans la forme prescrite par l'Edit du mois de Mars 1685.

## XIV.



## XIV.

En cas que quelques Esclaves Negres quittent nos Colonies sans la permission de leurs Maîtres , & qu'ils se retirent en France , ils ne pourront prétendre avoir acquis leur liberté ; Permettons aux Maîtres desdits Esclaves de les reclamer par tout où ils pourront s'être retirés , & de les renvoyer dans nos Colonies. Enjoignons à cet effet aux Officiers des Amirautés , aux Commissaires de Marine & à tous autres Officiers qu'il appartiendra , de donner main forte ausdits Maîtres & Propriétaires pour faire arrêter lesdits Esclaves.

## XV.

Les Habitans de nos Colonies , qui après être venus en France , voudront s'y établir & vendre les Habitations qu'ils possèdent dans lesdites Colonies , seront tenus dans un an , à compter du jour qu'ils les auront vendues & auront cessé d'être Colons , de renvoyer dans nos Colonies les Esclaves Negres de l'un & de l'autre sexe qu'ils auront amenés ou envoyés dans notre Royaume : Les Officiers qui ne seront plus employés dans les Etats de nos Colonies , seront pareillement obligés dans un an , à compter du jour qu'ils auront cessé d'être employés dans lesdits Etats , de renvoyer dans les Colonies les Esclaves qu'ils auront amenés ou envoyés en France , & faute par lesdits Habitans & Officiers de les renvoyer dans ledit terme , lesdits Esclaves seront libres. SI DONNONS EN MANDEMENT à nos amez & feaux les Gens tenant notre Cour de Parlement à Dijon , que notre présent Edit ils ayent à faire lire , publier & enregistrer , & le Contenu en icelui garder , observer & exécuter selon sa forme & teneur , nonobstant tous Edits , Ordonnances , Déclarations , Arrêts , Réglemens & Usages à ce contraires , auxquels Nous avons dérogé & dérogeons par le présent Edit ; CAR tel est notre plaisir : Et afin que ce soit chose ferme & stable

ble à toujours , Nous y avons fait mettre notre Scel.  
 D O N N É à Paris au mois d'Octobre , l'an de grace  
 mil sept cent seize , & de notre Regne le second.  
 Signé , LOUIS ; Et plus bas , Par le Roi , le Duc  
 d'Orléans Regent présent. P H E L Y P E A U X. Visa ,  
 V O Y S I N.

*Registré, oïi ce requerant le Procureur Général du  
 Roi , à la diligence duquel , copie desdites Lettres & du  
 présent Arrêt seront envoyées dans tous les Bailliages &  
 Sièges de ce Ressort pour y être lûes & publiées , & exé-  
 cutées selon leur forme & ten eur : Enjoint aux Substi-  
 tuts dudit Procureur Général du Roi d'y tenir la main,  
 certifier la Cour de leur diligence dans quinze jours pro-  
 chains. Fait en Parlement , les Chambres assemblées à  
 Dijon le septième Décembre mil sept cent seize : & ont  
 été lesdites Lettres lûes , publiées à l'Audience de ladite  
 Cour le Jeudy dix du même mois. Signé , GUYTON.*

*Fin du quatorzieme Tome.*

# T A B L E

## Du Quatorzième Volume.

<b>H</b> ISTOIRE de M. de Montmorency , jugé com- me Rebelle au Roi & à l'Etat.	Page 11
Ancienne origine de la Maison de Montmorency.	12. & suiv.
Belle action d'Anne de Montmorency , Connétable ( à la note qui est au bas de la pag. )	14. & suiv.
Le Duc de Montmorency reçut en la survivance du Gouvernement de Languedoc.	17
Le Duc de Montmorency épouse la Princesse des Urfins.	21
Le Connétable se démet de son Duché de Montmoren- cy en faveur de son fils.	22
Mort du Connétable de Montmorency , pere du Duc.	25
Le Duc de Montmorency est fait Cordon Bleu.	31
Le Duc de Montmorency refuse de prendre le parti de la Reine.	33
Il fait la guerre aux Huguenots.	35
Il va au Siège de Montauban.	39
Il continue de faire la guerre aux Huguenots.	48
Combat de la Vêrulle.	50
Siège de Montpellier.	56
Le Duc de Montmorency va commander l'armée na- vale.	61
Combat naval où le Duc est victorieux en 1625.	65
Second Combat naval où il est encore victorieux.	68
Lettre du Roi au Duc sur sa victoire.	71
Arrêt du Parlement contre les Comtes de Bouteville &	
Tome XIV.	D d des

# T A B L E.

des Chapelles, qui les condamna à être décolés pour s'être battus en duël.	78
Lettre du Roi à M. de Montmorency , sur la mort de M. de Bouteville.	82
Réponse de M. de Montmorency au Roi.	84
Le Duc de Montmorency rend inutiles les desseins du Duc de Rohan.	92
Le Duc de Rohan tâche envain de surprendre Montpeillier.	94
Prise de Pamiers.	96
Prise de la Rochelle.	103
Prise d'Alais.	106
Prise de Privas.	109
Fin de la dernière guerre des Huguenots.	110
Le Duc de Montmorency va faire la guerre en Italie.	113
Prise de Pignerol.	115
Le Duc commande en Piémont.	119
Combat de Veillane , 10. Juillet 1630.	120
Victoire du Duc.	121
Lettre du Roi à la Reine mere sur cette victoire.	127
Prise de Saluce.	<i>ibid.</i>
Combat de Carignan.	132
Le Duc est fait Maréchal de France.	139
Il se bat en duël contre le Duc de Chevreuse.	140
Le Duc se joint à Monsieur , & fait révolter le Languedoc.	146
Combat de Castelnaudary.	160
Le Duc est pris.	162
Tous les Grands du Royaume sollicitent la grace du Duc de Montmorency.	171
Information faite contre le Duc.	177
Interrogatoire du Duc sur la sellette.	193
Arrêt de mort contre le Duc.	196
Epitaphes sur le Duc.	210
Lettre de Monsieur au Roi.	213

# DES MATIERES.

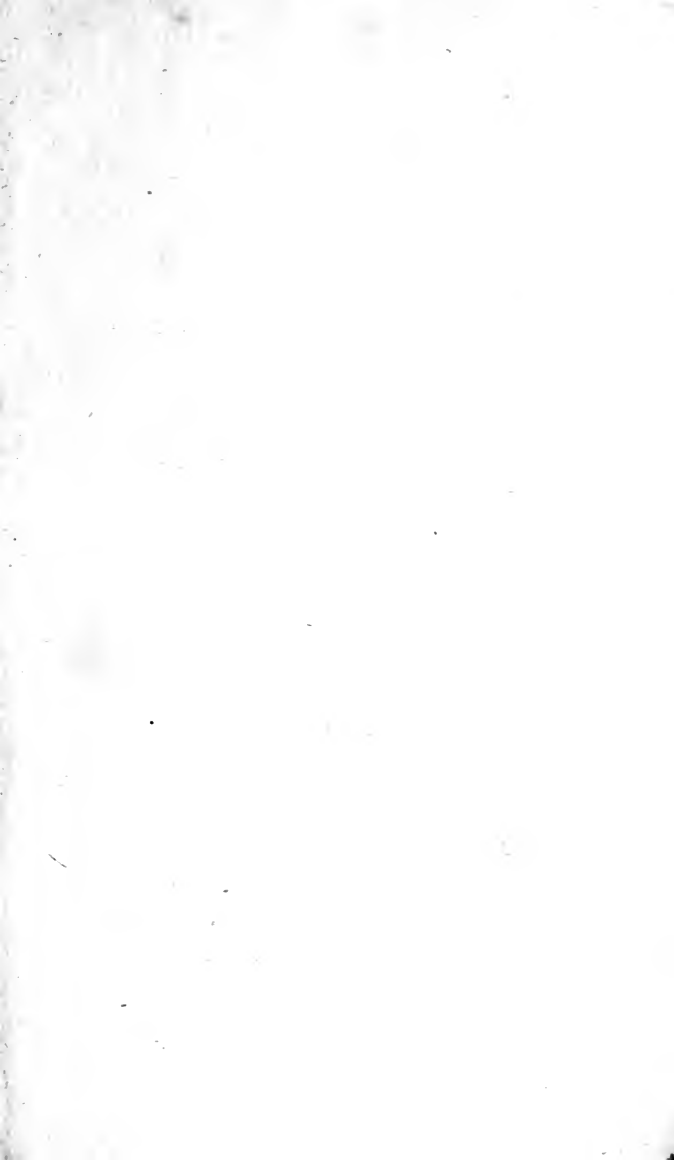
Douleur de Madame de Montmorency , & le reste de sa vie.	220
Tombeau du Duc de Montmorency.	223. 224
Conversation de la Duchesse, où elle rapporte les traits de la libéralité du Duc.	225
Discours de M. Gibert , où il prouve qu'un Avocat peut défendre un Accusé coupable.	230. & suiv.
Réflexions critiques sur le discours de M. Gibert.	237
Essais d'un discours pour obtenir la grace du Duc de Montmorency.	242. 243
<i>Histoire de Mademoiselle Ferrand.</i>	246
Plaidoyer de Me. Cochin pour Mademoiselle Ferrand.	253
Premiere Proposition.	254
Seconde Proposition.	258
Troisième Proposition.	261
Plaidoyer de Me. Guyot de Réverseaux pour Madame Ferrand.	269
Plaidoyer de Me. Aubry pour les Collatéraux.	286
Me. Cochin établit la maxime <i>pater est quent nuptiæ demonstrant.</i>	293. 294
Lettre d'une Dame , où elle soutient la Cause de Mademoiselle Ferrand.	300
Arrêt qui permet la preuve à Mademoiselle Ferrand.	311
Sentence du Châtelet, qui adjuge à Mademoiselle Ferrand l'état qu'elle reclamoit.	312
Mémoire au Parlement de Me. Durand pour Mademoiselle Ferrand.	313
Réflexions de Mademoiselle Ferrand.	318
Réponse de Me. Cochin.	321
Analise du Plaidoyer de M. l'Avocat Général.	323
Arrêt qui confirme la Sentence du Châtelet.	327
Réconnoissance d'une fille par son pere , & sa mere.	<i>ibid.</i>
<i>Liberté reclamée par un Negre contre son Maître qui l'a amené en France.</i>	333

# TABLE DES MATIERES.

Histoire du Procès.	<i>ibid. &amp; suiv.</i>
Plaidoyer pour le Nègre.	336
Plaidoyer pour le Maître du Nègre.	345
Plaidoyer de M. le Clerc Procureur du Roi de l'Amirauté.	363
Le Code Noir ou Edit du Roi servant de Reglement pour le Gouvernement , & l'administration de la justice , & de la Police des Isles Françaises de l'Amérique , & pour la discipline , & le commerce des Nègres , & esclaves dans ledit pays du mois de Mars 1685.	394
Edit du Roi du mois d'Août 1685. en forme de Lettres patentes , pour l'établissement du Conseil Souverain , & de quatre sièges Royaux dans la côte de l'Isle de S. Domingue en l'Amérique.	407
Edit du Roi du mois d'Octobre 1716. concernant les esclaves Nègres des Colonies.	410

*Fin de la Table du quatorzième Volume.*











**Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance**

**The Library  
University of Ottawa  
Date due**

--	--	--	--

